République Française

Liberté – Égalité – Fraternité

VILLE DE PARIS

PRIX MUNICIPAL

PQ
2362
.A6
1897
SMRS

PAGES CHOISIES

DE

MÉRIMÉE

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 427-96.

PAGES CHOISIES

DE

MÉRIMÉE

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

HENRI LION

PARIS

CALMANN LÉVY
ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

ARMAND COLIN ET Cie
ÉDITEURS
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1897

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pageschoisiesdem00mr

AVERTISSEMENT

Nous ne nous faisons aucune illusion. Avant de lire l'Introduction qui suit, nos lecteurs iront bien vite aux pages de Mérimée. Nous n'avons pas le courage de les en blâmer. Toutefois, comme ils voudront peut-être aussi, avant de relire ces récits et ces études, connaître plus intimement leur auteur, nous avons cru utile d'écrire cette Introduction et d'essayer de contenter, dans la mesure du possible, leur légitime curiosité.

Ce n'est pas une étude critique, dans le sens moderne du mot. Il ne semble pas d'ailleurs que l'heure soit venue pour une telle tentative. Notre ambition sera pleinement satisfaite si, en exposant les principales circonstances de la vie de Mérimée, en marquant les traits sail-

lants de son caractère, en esquissant la physionomie générale de son œuvre, nous inspirons à ceux qui nous liront, plus de sympathie encore pour lui et pour ses œuvres, et leur procurons les moyens de mieux comprendre, par suite de mieux goûter, ces *Pages choisies*.

INTRODUCTION

I

Mérimée [1] naquit à Paris le 27 septembre 1803. Son grand-père avait été d'abord avocat au parlement de Normandie, puis intendant du maréchal de Broglie. Son père était un peintre de mérite, mais surtout un homme intelligent, à la fois artiste et savant, qui, malgré le succès de deux de ses tableaux [2], avait laissé là les pinceaux et s'était tourné vers l'enseignement. Il professait à l'École polytechnique lors de la naissance de Mérimée et préparait une histoire de la peinture à l'huile depuis Van Eyck jusqu'à nos jours, qu'il ne publiera

1. Consulter sur Mérimée les ouvrages suivants : *Mérimée et ses amis* par Aug. Filon; — *P. Mérimée, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque*, par M. Tourneux; — *Études biographiques* (Mérimée, Elliot) par le comte d'Haussonville; — *Études sur le* XIX^e^ *siècle* (art. sur Mérimée) par Faguet; — *Lettres à une Inconnue* par Mérimée (préface de Taine).

2. *Les voyageurs découvrant dans une forêt le squelette de Milon de Crotone. L'Innocence nourrissant un serpent.*

qu'en 1830. Il devint en 1807 secrétaire de l'École des beaux-arts. Quant à la mère de Mérimée, c'était une personne médiocrement jolie, mais avenante, d'un caractère ferme et gai, très aimante, encore qu'un peu froide d'apparence, qui avait, la chose est à noter, le double talent de faire de jolis portraits d'enfants et de savoir les amuser par de petits contes. N'était-elle pas au reste la propre petite fille de madame Leprince de Beaumont? — Ainsi donc un grand-père qui d'avocat se fait intendant, un père qui de peintre se fait professeur et historien et abandonne les voyages pour une situation officielle, une aïeule maternelle, auteur de contes charmants pour les enfants, bien que d'imagination un peu courte, une mère artiste tout ensemble et conteur aimable (sans parler des qualités de la ménagère), tels furent les ascendants de Mérimée. Voyons maintenant ce qu'il fut lui-même.

Nous ne retiendrons de son enfance, un peu maladive, que la fameuse anecdote rapportée par Sainte-Beuve : « Il avait cinq ans, il avait fait quelque faute. Sa mère, qui était occupée à peindre, le mit hors de l'atelier en pénitence et ferma la porte sur lui. A travers cette porte, l'enfant se mit à demander pardon, à promettre de ne plus recommencer, et il employait les tons les plus sérieux et les plus vrais. Elle ne lui répondit pas. Il fit tant qu'il ouvrit la porte; et, à genoux, il se traîna vers elle, suppliant toujours, et d'un accent si sérieux et dans une attitude si pathétique qu'au moment où il arriva en sa présence elle ne put s'empêcher de rire. A l'instant il se releva et changeant de ton : « Eh bien,

s'écria-t-il, puisqu'on se moque de moi, je ne demanderai plus jamais pardon. » Ce qu'il fit [1]. Et Sainte-Beuve d'ajouter : « Ainsi en tout. Comme il vient un moment, et très vite, où les choses nous éclatent de rire au nez, il ne leur demanda plus jamais pardon, en rien, et contracta l'ironie profonde. » C'est trop exagérer. On ne contracte guère si jeune « l'ironie profonde ». Ce qui est vrai, c'est que le jeune Prosper sut veiller davantage par la suite sur ses impressions et donner à l'expression de ses sentiments une forme moins apparente et plus discrète. A cette habitude contribuèrent, sans le vouloir, et ses cousins les Dubois-Fresnel, qui le taquinaient volontiers, et ses camarades du collège Henri IV, où il faisait ses études, sans succès éclatants d'ailleurs.

Il en sortit vers dix-huit ans. Sur le désir de son père, et malgré de réelles dispositions pour la peinture, il se tourna vers le droit. Mais il s'y mit sans hâte et sans goût, partageant son temps entre les plaisirs et la littérature. Il était de bon ton alors de ne rien négliger de gaieté de cœur..., surtout les plaisirs.

Il fréquente toutefois chez M. Stapfer, chez Viollet-le-Duc, chez Étienne Delecluze. Il y connut Humbolt et Bonstetten, Victor Cousin, Victor Leclerc, Saint-Marc-Girardin, Henri Patin, Sainte-Beuve, Charles de Rémusat, d'autres encore, comme Théodore Leclercq et Adrien de Jussieu. Déjà très lié

1. M. D'Haussonville (*Ét. biogr.*, 1885) raconte autrement cette anecdote. La chose est sans importance.

avec Albert Stapfer et Ampère, il contracta alors une vive et solide amitié avec deux hommes qui ne laissèrent pas d'avoir une grande influence sur lui, H. Beyle et Victor Jacquemont.

V. Jacquemont avait à peu près l'âge de Mérimée, qui admirait fort ses ardeurs scientifiques, servies par une rigoureuse méthode. Beyle avait vingt années de plus. Par son essai sur l'amour et sa brochure sur Racine et Shakspeare (parus sous le nom de Stendhal) il était déjà célèbre. Certaines de ses idées ont été, bon gré mal gré, acceptées par son jeune ami, chez qui nous les retrouvons. Sans aucun doute il apprit à Mérimée à aimer la musique italienne, à comprendre Shakspeare, à étudier les faits, voire les faits psychologiques, à choisir entre ces faits les plus significatifs; il lui inculqua même ses idées sur la peinture, sur le patriotisme. Du moins ne parvint-il pas à lui faire accepter complètement ses idées sur l'amour : Mérimée sut se garder du paradoxe. Quoi qu'il en soit, au contact de cet esprit si bizarrement logique, si froidement enthousiaste, si ironiquement sensible, Mérimée réfréna davantage encore « la folle du logis », glaça en quelque sorte, sinon son cœur, du moins son visage, et ne voulant pas pleurer publiquement des choses, il préféra avoir l'air d'en sourire. Ce qu'il y avait, de par sa race et de par sa nature, d'instinctivement sensible et enthousiaste en lui, sembla bientôt, pour ceux au moins qui ne le connurent pas à fond, avoir quasiment disparu. Ce qui n'avait été d'abord qu'un parti pris, une attitude, et comme une affectation de jeune homme, devint une habi-

tude, par suite une seconde nature [1]. Par bonheur elle ne put jamais étouffer tout à fait la première.

Cependant la gloire littéraire attirait Mérimée, qui avait été reçu avocat et avait une situation lucrative au ministère du commerce. Comme tout jeune homme qui se respecte il fit donc, vers vingt et un ou vingt-deux ans, un drame, et quel drame! un *Cromwell*. C'était être romantique avant l'heure. Il le lut à ses amis chez Étienne Délécluze, à ces réunions du dimanche où l'on discutait ferme tout en apprenant l'anglais. Le drame ne valait pas grand'chose, mais il était selon les tendances nouvelles (encore bien vagues et indécises d'ailleurs), et il fut applaudi. Encouragé, Mérimée apporte bientôt un nouveau drame et une minuscule comédie, *les Espagnols en Danemark* et *le Ciel et l'Enfer*, puis les autres drames et comédies qu'il fit paraître bientôt sous le titre de *Théâtre de Clara Gazul* (1825). Ce titre était une mystification, comme la notice sur Clara Gazul que Mérimée signait Joseph L'Estrange, comme aussi le portrait de la soi-disant célèbre comédienne espagnole qui ornait le volume et qui n'était autre que celui de Mérimée lui-même en robe décolletée, les cheveux couverts d'une mantille. On s'y laissa prendre tant la notice était habile; on crut à Clara Gazul et à ses œuvres. Au reste quoi de plus capable d'allécher le lecteur

1. Rappelons-nous ce qu'il dit dans son article sur V. Jacquemont : « Dans notre jeunesse, nous avions été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs. Il s'était fait une réaction exagérée, comme c'est l'ordinaire. Nous voulions être forts, et nous nous moquions de la sensiblerie. »

qu'une préface si précise jusque dans ses incertitudes et que bigarraient heureusement de fréquents emprunts à la langue espagnole. Toutefois malgré la variété ou l'audace des sujets, une certaine verve, un art réel de produire avec pittoresque des mœurs exotiques, la vente fut médiocre. Mais Mérimée s'en pouvait consoler facilement, d'abord parce que tout le monde, ou à peu près, fut dupe, ensuite parce qu'il fut célèbre du coup. La jeune école l'encense; les salons lui font fête. Il va chez le peintre Gérard, chez madame Pasta, chez madame Récamier, et on le voit toujours correct, un peu froid quoiqu'empressé, « jouant avec un album, insoucieux de ce qu'il dit, affectant les manières d'un sceptique et d'un homme blasé, mais observant néanmoins les détails avec une extrême finesse [1]. »

Ce caractère de pince-sans-rire et de mystificateur imperturbable l'inspire bientôt à nouveau. Un voyage en Angleterre l'avait mis en goût : il rêvait d'aller avec Ampère à Florence, Rome, Naples, Trieste, pour longer de là l'Adriatique jusqu'à Raguse. « C'était, dit-il lui-même, le plan le plus original, le plus beau, le plus neuf, sauf la question d'argent... En avisant au moyen de la résoudre l'idée nous vint d'écrire d'avance notre voyage et d'employer nos bénéfices à reconnaître si nous nous étions trompés dans nos descriptions [2]. » Ainsi fit-il. Il apprit cinq à six mots illyriens, lut le voyage en

1. David d'Angers, cité par Filon, *op. cit.*, p. 35.
2. Avertissement de la *Guzla*, écrit en 1840.

Dalmatie de l'abbé Fortis, se renseigna auprès de Fresnel fils et, cherchant à imiter et imitant avec bonheur les *Chants populaires de la Grèce* que venait de publier Fauriel, il écrit en quinze jours sa collection de ballades qu'on imprima mystérieusement à Strasbourg sous le titre de *La Guzla*. Dans une préface aussi habile et aussi savante que celle de Clara Gazul, il se faisait passer pour un Italien, réfugié en France, né d'une Morlaque. Et il expliquait en note, comme le devait un bon traducteur, que « les Morlaques sont les habitants de la Dalmatie qui parlent le slave et l'illyrique ». Comment douter après cela? surtout quand cette préface est suivie d'une non moins habile et savante notice sur le joueur de Guzla, Hyacinthe Maglanovich, et que ces ballades, expliquées par des notes nombreuses, pleines d'un charme étrange, exhalent en quelque sorte un parfum sauvage et tout original? Personne ne se douta donc de la supercherie, sauf quelques grincheux et quelques... malins, qui ne dirent mot. Le succès fut immense; il fut, selon un chroniqueur du temps, « immédiat, solennel et complet ». Il y eut un savant allemand pour traduire la Guzla, et même en vers, « ce qui lui avait été facile, conte Mérimée, parce qu'il avait sous ma prose, disait-il, découvert le mètre des vers illyriques »; il en fut un autre, auteur d'une anthologie slave, pour demander à l'auteur par lettre les vers originaux qu'il avait si excellemment traduits; enfin Pouchkine, Pouchkine lui-même, traduisit en russe quelques-unes de ces ballades. Aussi les romantiques d'exulter. Mérimée devenait, selon le mot

de G. Planche, « le Mazeppa d'une armée dont Victor Hugo était le chef », et ce dernier écrivait de sa propre main cette flatteuse anagramme « *Première prose* », sur le fronton du livre de Prosper Mérimée. — C'est à peine cependant si on put vendre quelques exemplaires de la *Guzla*.

La tête ne tourna point à Mérimée par suite d'un si brillant succès. Le procédé lui parut même si simple et si facile qu'il en vint à douter (c'est du moins ce qu'il dit dans l'avertissement de 1840) du mérite de la couleur locale. Il n'en restait pas moins un romantique hardi, même révolutionnaire. On le vit bien, en 1828, avec sa *Jaquerie*, qu'il intitule « scènes féodales », sans oser donner, non sans raison, le nom de drame à ces trente-six scènes, un peu touffues et confuses, d'ailleurs pittoresques et intéressantes, où il rompait en visière avec toutes les règles classiques et d'où nous tirons, comme il le voulait sans doute, une assez vague et pénible impression. Et plus terrible encore était la donnée d'un drame qu'il publiait en même temps et qui est presque illisible aujourd'hui : la *Famille de Carvajal*.

Avec l'année 1829 viennent des œuvres plus importantes pour la gloire de Mérimée. Ce sont d'abord cette *Chronique du règne de Charles IX*, qu'il appelait une « sorte d'extrait » des Mémoires du XVI^e^ siècle et qui est bien une suite de tableaux vifs et imagés, où se joue l'imagination fantaisiste de l'auteur et où le récit, très net et très précis, a je ne sais quoi d'aimablement railleur ou de discrètement ironique. Ce sont surtout ces premières nou-

velles, parmi lesquelles plusieurs sont des chefs-d'œuvre : *Mateo Falcone*, la *Vision de Charles XI*, l'*Enlèvement de la Redoute*, *Tamango*, *Federigo*, la *Perle de Tolède*, affirment à la fois ses qualités de sobriété élégante et de précision pittoresque et son art de donner aux plus étranges créations de l'imagination une apparence telle de réalité que tous, grands et petits, nous nous y laissons prendre. La *Revue de Paris* eut l'honneur de produire ces nouvelles, comme aussi deux petites comédies dont l'une, *l'Occasion*, d'une originalité scabreuse, ne laisse pas d'être intéressante, et dont l'autre, *le Carrosse du Saint-Sacrement*, est une aimable et amusante pochade.

Sa *Chronique du règne de Charles IX* et ses nouvelles avaient placé Mérimée au premier rang. La fine psychologie du *Vase étrusque*, le pathétique de la *Partie de trictrac* ajoutèrent encore à sa renommée l'année suivante. En même temps il soutenait Hugo et son *Hernani* et fréquentait les salons de M. Ancelot, de Miss Clarke, de madame Récamier. C'était un brillant cavalier, aux « cheveux blonds roulés », aux « favoris soyeux » et qui déjà sans doute avait « ces yeux de lion » dont le gratifiera la chancellerie ottomane en 1842, lors de son voyage en Asie Mineure. Un nez carré et passablement fort ne déparait pas trop, dit-on, sa physionomie à la fois énergique et spirituelle. Or voici qu'assez brusquement, pour des raisons où l'amour ne semble pas étranger, il quitte Paris et va en Espagne chercher le repos, se griser de peinture et d'art, et recueillir des notes pour son père. De

Madrid il envoie quatre lettres, chaudes et colorées, à la *Revue de Paris*. C'est de ce voyage que date son amitié avec le comte et la comtesse de Teba, bientôt comte et comtesse de Montijo.

Quand il revint en France la Révolution de juillet était chose faite. Il en profita, grâce à quelques articles qu'il avait donnés au *Globe* et au *National* (et qui lui avaient valu d'être représenté par David d'Angers parmi ceux qui portaient le général Foy, sur l'un des bas-reliefs de son tombeau), grâce surtout à la famille de Broglie et au comte d'Argout. Il fut chef de cabinet de ce dernier dans ses divers ministères, durant deux ans. Ce furent deux années de plaisirs, où les Lettres eurent tort, et où il vécut en « très grand vaurien » comme il dira plus tard en plaisantant, occupant les loisirs que lui laissait la politique ou à dîner avec Beyle, Viel-Castel, Delacroix... et autres, ou à promener par les salons un scepticisme, une ironie, une froideur sarcastique qui s'accentuèrent alors davantage encore.

Quand les Lettres le reprirent en 1833, année où, après une orageuse intimité avec George Sand qui se termina par une brouille, il fit paraître cette exquise anecdote, histoire éternelle des cœurs, *La Double méprise*, ce fut pour la partager bientôt avec les Arts et, qui plus est, avec l'Histoire. Après avoir donné, en 1834, un récit un peu sombre et mystique, les *Ames du purgatoire*, en 1835, grâce à sa nouvelle fonction d'inspecteur général des monuments historiques, l'âge aidant d'ailleurs, Mérimée va prendre plus de goût pour les œuvres de science et de critique. Les Lettres pures ne seront plus guère

pour lui, dorénavant, qu'un délassement à ses voyages, à ses études, à ses rapports, sans parler de sa correspondance déjà importante. Mérimée a en effet un nombre raisonnable de correspondants... et correspondantes. Contentons-nous de citer M. et madame Lenormand, madame la comtesse de Montijo, mademoiselle Dacquin, M. Albert Stapfer.

De 1835 à 1840, époque où paraîtra *Colomba*, ce ne sont donc, à l'exception de *La Vénus d'Ille* et d'un article sur Henri de Guise, que notes de voyage et rapports. Le Midi, l'Ouest, l'Auvergne, le palais des papes à Avignon, etc., sollicitent sa plume. Voyageur infatigable, inspecteur d'une conscience rare, savant d'un goût très sûr, il commence et poursuit son œuvre, lentement et sûrement, qui est de sauver de l'ignorance et de la brutalité des architectes provinciaux tel ou tel monument et de réparer et d'agrandir le patrimoine artistique de la France. D'où ces notes de voyage, si intéressantes, si nettes, parfois si pittoresques, qu'illuminent souvent aussi l'ardeur et la foi de cet enthousiaste artiste.

De France il passe en Espagne, dans sa « chère Espagne », en 1840. En 1842 il ira en Grèce et en Turquie. Or l'étude des arts a stimulé son goût pour l'histoire romaine. En même temps que des notes sur la Rome moderne, paraissent en 1841 des *Études sur l'histoire romaine* [1]. L'art toutefois ne perd pas ses droits : voici, en 1842, des pages sur les *Monuments helléniques*; en voici, en 1843, sur l'*Architecture au moyen âge*.

1. *La guerre sociale. La conjuration de Catilina.*

Aussi l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui ouvre-t-elle ses portes cette année même; puis, l'année suivante, l'Académie française. Mérimée avoue lui-même que son élection lui fit « un sensible plaisir ». Il avait su du reste concilier, en faisant ses visites, ses intérêts et sa dignité. Inspecteur général des monuments et académicien, doublement académicien, il va s'efforcer maintenant de remplir avec conscience ces diverses et délicates fonctions jusqu'au jour où, après la Révolution de 1848 et avec l'Empire, il aura deux autres rôles à jouer en ce monde, celui de courtisan et de sénateur. Tout en continuant ses tournées d'inspection, où la solitude commence à lui peser, où il s'ennuie de ses amis, où il a assez parfois du métier lui-même [1], il écrit de solides et lumineux articles sur l'*architecture en France au* XIX^e^ *siècle*, ou encore sur l'*Amphithéâtre d'Arles*, ou sur l'*Église de Saint-Savin* et *ses peintures murales*, ou, sur l'architecture et les réformes à introduire dans la classification de nos collections nationales, etc. [2], voilà pour les arts; voici pour les Lettres : il paie son tribut à l'Académie des Inscriptions, dès 1844, par une note sur des inscriptions romaines, en 1845, par une note sur l'expression latine : *Signa inferre*; enfin les

1. « Tout le jour il faut ou marcher ou courir la poste et le soir malgré la fatigue il faut brocher une douzaine de pages en prose. » *L. à l'Inc.* 29 sept. 1843.

2. Citons d'autres articles : un Bas-relief du Musée du Louvre; Notre-Dame de Laon; Une statue d'Hercule; La Restauration de St-Denis; Sur les arts en Espagne. les Églises de Germiny (Loiret). de St-Thibault (Côte-d'or). de Chateauneuf; sur l'isolement de la Ste-Chapelle, etc., etc.

années suivantes, par des articles sur l'*Histoire de la poésie provençale* de Fauriel, sur l'*Histoire de la de la Grèce* de Grote, sur *Théodore Leclercq* enfin et *Alexis de Valon* (1851). Ne citons, en ce qui concerne l'histoire, que le principal, c'est-à-dire une *Histoire de Don Pèdre, roi de Castille* (1848), le volume intitulé : *Épisode de l'histoire de Russie, les Faux Demetrius* (1852), et passons aux autres œuvres de Mérimée. C'est outre son *Discours de réception à l'Académie*, un discours en réponse à celui d'Ampère, une *Étude sur Beyle*, une comédie *Les Deux héritages ou Don Quichotte* et des scènes historiques : *Les Débuts d'un aventurier*, les nouvelles d'*Arsène Guillot* (1844) et de l'*abbé Aubain* (1846), celle-ci un peu naïve et sentimentale, celle-là romanesque, frondeuse et touchante, la nouvelle intitulée *Il viccolo di Madama Lucrezia*, celle de Carmen enfin, dont la vérité de détails et la simplicité pathétique ne sont plus à louer (1845). Et en même temps, lui qui savait l'anglais, l'espagnol, l'italien, se donnait avec la même curiosité d'esprit à la littérature russe et en devenait en France l'initiateur. Il traduit en 1849 la *Dame de Pique* de Pouchkine, en 1852 les *Bohémiens* et le *Hussard*, et fait paraître une étude sur le dramaturge *Nicolas Gogol* dont il nous présentera bientôt une œuvre originale et forte. Songez maintenant à ses voyages constants (entre 1845 et 1853 il se promène non seulement par toute la France, mais en Espagne, en Alsace, en Prusse, en Suisse, en Angleterre); songez que le nombre de ses correspondants ne fait qu'augmenter (la correspondance avec Panizzi com-

mence en 1850) et qu'il note pour eux les moindres événements, exposant dans le détail les considérables, comme la Révolution de 48, qu'il a vue et bien vue en qualité de garde national actif; songez enfin qu'il a dans les années 1852-1853, d'une part le gros ennui de voir poursuivre un de ses amis, M. Libri, qu'il défend énergiquement et pour lequel, ayant attaqué dans un libelle mordant la magistrature et ses arrêts, il est condamné à quinze jours de prison et mille francs d'amende; la grande douleur de l'autre de perdre sa mère avec laquelle il avait toujours vécu et de voir peu après une de ses amies les plus affectueuses se détacher de lui presque brusquement,... et vous pourrez vous faire quelque idée de cette existence si pleine, si absorbante parfois et, malgré la part faite aux plaisirs, médiocrement heureuse à tout prendre.

Le mariage de Napoléon III avec la jeune Eugénie, fille de son amie la comtesse de Montijo, vint encore compliquer quelque peu la vie de Mérimée (1853). Il voyait sur le trône celle qu'il avait connue, amusée, instruite, enfant ou adolescente. Cinq mois après le mariage, il était sénateur. La lettre dans laquelle il remercie la mère de ce que lui donnait la fille est intéressante : « Vous avez fait un sénateur il y a deux ou trois heures. J... me dit que l'Impératrice a embrassé son mari avec effusion lorsqu'il lui a annoncé la chose. Ce petit détail me fait, je vous l'assure, plus de plaisir que la chose elle-même, à quoi je ne suis pas encore parfaitement réconcilié. »

1. *A la comtesse de Montijo*, cité par Filon, p. 233.

Quelques-uns de ses amis le boudèrent ; il rompit fièrement avec eux. Familier des souverains, qui le reçoivent souvent dans l'intimité, qu'il accompagne (bien malgré lui parfois) dans leurs villégiatures diverses, pour lesquels il se fera en plusieurs circonstances à la fois impresario, auteur et acteur, il s'applique surtout à étudier l'Impératrice, aussi disposé d'ailleurs à l'admirer que capable aussi, par affection même, de la contredire. Quant à l'Empereur, le scepticisme et le dédain qu'il avait eu tout d'abord pour « le pauvre président », se change bientôt en intérêt et en respectueuse affection. Il va collaborer avec lui pour la fameuse *Histoire de César*.

Au reste ces nouvelles occupations ne l'empêchent pas de travailler. Il est accablé et s'accable lui-même de menues besognes, peut-être pour ne pas trop penser à celle dont il déplore la perte. Car si tout d'abord il n'a pas senti trop fort son malheur, il n'a que trop souffert par la suite; il est devenu « très véritablement malheureux [1] », et il regrette presque de n'avoir point la foi pour y chercher et y trouver des consolations! Il travaille donc, et il voyage en composant articles et volumes. Nous le trouvons tantôt à Paris, tantôt à Madrid, à Berne, à Londres, qui est un de ses séjours de prédilection, et où il retrouve son ami Panizzi, étudie l'organisation du British Museum, et donne sur la politique du pays des détails intéressants. En 1856 il va en

1. Cf. la correspondance publiée par la *Revue des Deux Mondes*, mars-avril 1896.

Ecosse ; en 1857 il est à Lausanne, en 1858 nous le voyons tour à tour à Aix, à Londres, à Fontainebleau, en Italie, où Florence l'enchante ; en janvier 1859 il est à Cannes pour sa santé déjà ébranlée. C'est que ces dernières années il a beaucoup travaillé et beaucoup produit, malgré ces voyages multiples. Et il a produit surtout, exception faite de la traduction du *Coup de pistolet* de Pouchkine et de l'*Inspecteur général* de Gogol, soit des études d'art [1], soit des articles sur des ouvrages artistiques et historiques [2], soit enfin des articles littéraires ou historiques, études sur les *Mormons* (1853), les *cosaques de l'Ukraine* (1854), *H. Beyle* (1855), *Agrippa d'Aubigné*, *Branthôme*, *Froissart*, *Philippe et Don Carlos* (1856-1859). Le reste a moins d'importance, et peut être passé sous silence. Ce qui est à noter c'est que de 1853 à 1860 l'œuvre de Mérimée ne renferme pas une seule « nouvelle ». Était-il vrai, comme il l'écrivait, qu'il était dégoûté des romans et n'aimait plus que l'histoire? Qui le dira? Ce qui est certain, c'est qu'à cette heure, où il se plaint sans cesse de n'avoir plus de « but » et de ne pouvoir plus écrire pour « quelqu'un », les œuvres d'imagination cèdent le pas aux œuvres de science.

1. Voici quelques titres : Des monuments de la France; De la céramique; Le salon de 1853; L'hôtel de Cluny; Le retable de Bâle; Sur un tombeau découvert à Tarragone; Alexandre du Sommerard: Les beaux-arts en Angleterre; Les marbres d'Halicarnasse; Ch. Lenormant, etc.

2. Sur le Dict. raisonné de l'architecture. par Viollet le Duc; Sur les contes et poèmes de la Grèce moderne, par Marino Vreto; sur le Louis David de Delecluze ou l'Athènes de De Laborde, sur les poésies et nouvelles. de madame d'Arbouville, etc.

Mais, hélas! les maladies surviennent qui le harcèlent durant les dix dernières années de sa vie. Malgré ses nombreux médecins à Londres, à Paris et à Cannes où il va dorénavant passer tous ses hivers, malgré un traitement de bains d'air comprimé à Montpellier, malgré une savante progression d'exercices physiques, malgré son énergie enfin, le mal devenait de jour en jour plus fort. Tout d'abord ses séjours à Cannes n'étaient pas pour lui déplaire. Deux amies de sa mère, dont la douce affection ne se démentit jamais (ce qui fait autant d'honneur à Mérimée qu'à elles-mêmes), miss Lagden et Mrs Evers, l'y accompagnaient. Il y rencontra d'autre part Cousin, Barthélemy Saint-Hilaire, Edouard Fould, Taine, Prévost-Paradol et toute une colonie anglaise. Il allait aussi aux environs, quand sa santé le lui permettait, et surtout à Nice (à partir de 1864) voir madame Przedziecka, la présidente de cette fameuse cour d'amour qu'un caprice impérial avait voulu faire vivre à Fontainebleau et dont il avait été le secrétaire. Ce sera « la Nouvelle Inconnue » de Mérimée. Il correspond avec elle sur un ton vif et badin. C'est un commerce galant et littéraire, où l'esprit abonde. Mais bientôt le Midi même ne lui apportera plus le soulagement désiré, et il n'aura plus grand plaisir à s'y rendre et à y vivre. Il y apporte d'ailleurs les mêmes préoccupations qui l'assiègent à Paris, où l'Empire libéral lui fait peur et où il voit l'avenir tout en noir.

Il n'est donc point étonnant qu'avec une maladie qui ne lui laissait que d'assez rares moments de

répit, dont il abusait peut-être [1], il ait beaucoup moins écrit de 1866 à 1870. Déjà de 1860 à 1866, les œuvres importantes sont rares. On ne pourrait guère citer que ses études sur les *Cosaques d'autrefois* et sur *Pierre le Grand*. Le reste, rapports, préfaces ou articles, est sans grande valeur. Il ne disait que trop vrai quand il écrivait déjà en 1860 : « J'ai toutes les peines du monde à faire quelque chose à présent et la moindre excitation me coûte horriblement. [2] » Il se força toutefois à travailler, même jusqu'à la fin. De 1866 à 1870 paraîtront encore des articles sur le *Jules César* de Napoléon III, sur les *Commentaires de César* par Dubner, sur *Pouchkline*, sur *Tourguenef*, et enfin et surtout, outre une traduction d'une nouvelle de Tourguenef (*Étrange histoire*), deux nouvelles bien originales toutes deux *la Chambre bleue* (1866) et *Lokis* (1868) [3].

On aime à se représenter Mérimée, dans ces dernières années, tel que la photographie nous l'a conservé, les cheveux blancs coupés courts, le visage rasé, les sourcils noirs et drus, l'œil toujours vif, les traits un peu épaissis, avec je ne sais quoi d'un peu

1. Lui qui écrivait le 21 juillet 1859 (*Lettres à une Inconnue*) : « Il me semble que je marche à grands pas vers le monument », en mai 66 : « Il me semble très souvent que le moment approche », en janvier 69 : « Souvent j'ai le grand désir que cela finisse ». il profite des moindres signes de guérison pour aller de droite et de gauche, chez les uns et chez les autres, se fatiguant à la ville comme à la Cour, sauf à maudire après, bals, dîners, voyages et réceptions officielles.

2. *Lettres à une Inconnue*, 31 août.

3. La nouvelle de *Djoumane* ne paraîtra qu'après sa mort, en 1873.

dur dans sa physionomie, atténué par une certaine mélancolie et la pâleur de la maladie. Sa démarche n'était plus, nécessairement, aussi fière; il se courbait. La maladie empirait rapidement d'ailleurs. Durant l'hiver de 1869 il fut si mal que tous les journaux annoncèrent sa mort; de même l'hiver suivant. Il put avec peine revenir à Paris, au commencement de l'été. Il assista avec terreur et angoisse aux débuts de la guerre, donnant son argent pour les blessés, se traînant au Sénat, réconfortant l'Impératrice de ses conseils, faisant une démarche infructueuse en sa faveur auprès de Thiers, fidèle à son poste de sénateur le 4 Septembre, et forcé enfin, le 8, de partir pour Cannes. Malgré ses souffrances il ne songeait qu'à l'Impératrice et qu'à la France. Le 13 septembre il écrivait : « J'ai toute ma vie cherché à me dégager des préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français, mais tous ces manteaux philosophiques ne servent de rien. Je saigne aujourd'hui des blessures de ces imbéciles de Français, je pleure de leurs humiliations, et, quelque ingrats et absurdes qu'ils soient, je les aime toujours [1]... » Le 23, dix jours après avoir laissé paraître le patriotisme sincère que par fanfaronnade il avait caché toute sa vie, il n'était plus [2]. « Ce sont certainement ces horribles événements politiques qui ont abrégé ses jours », écrivait le lendemain miss Lagden à M. Panizzi.

1. *A madame de Beaulaincourt*; cité par Filon, p. 347.

2. Deux heures avant de mourir il écrit à l'Inconnue et s'excuse de ne lui avoir pas fait porter avant son départ les *Lettres de madame de Sévigné* et un *Shakspeare*.

II

La vie de Mérimée, même racontée ainsi à grands traits, n'est pas certes sans donner quelque idée de ce que fut l'homme. Mais cela ne saurait suffire. Tâchons maintenant de pénétrer plus profondément le Mérimée intime, qui n'a pas été, à beaucoup près, aussi sceptique et aussi indifférent qu'il l'a voulu paraître. Il a porté un masque, presque dès sa jeunesse, et il l'a si bien porté que pour soulever ce rempart voulu et connaître sa véritable physionomie, il faut interroger avec soin et ceux qui l'ont bien connu et les confidences de sa propre correspondance.

Or ceux qui l'ont connu sont à peu près tous d'accord. Cet homme « grand, droit, pâle, et qui, sauf le sourire, avait l'apparence d'un Anglais [1] », qu'on s'est plu longtemps à représenter comme un égoïste et qui aurait passé, selon la légende, comme un simple curieux à travers la vie, a eu sa part, sa bonne part des souffrances humaines. Taine dit bien que « la sensibilité était domptée chez lui jusqu'à paraître absente, mais qu'elle ne l'était pas, tout au contraire »; et il lui applique, avec d'autres, ce que Mérimée dit de son héros Saint-Clair, dans *le Vase étrusque* : « Il était né avec un cœur tendre et aimant; mais, à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les raille-

1. Taine, préface des *Lettres à une Inconnue*.

ries de ses camarades... Dès lors il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante ». M. de Loménie (successeur de Mérimée à l'Académie), s'efforça lui aussi de détruire la légende qui avait cours sur l'auteur de *Colomba*, et Sandeau qui le recevait, s'exprimait ainsi : « Il y avait un cœur sous la glace de ces apparences. Point d'épanchements, de démonstrations verbeuses; toujours quelque chose de discret, de contenu, de timide, de pudique dans l'expression des sentiments intimes. Il se gardait de l'enthousiasme comme d'un ridicule, de l'attendrissement comme d'une faiblesse; sa préoccupation constante était qu'on ne le surprît pas en flagrant délit d'émotion; mais malgré tout, le côté affectueux ne tardait pas à se trahir... Ce sceptique était le meilleur, le plus sûr et le plus obligeant des hommes; il a vécu et il est mort irréprochable dans l'amitié. » On pourrait multiplier les témoignages.

Il vaut mieux laisser parler les faits. En voici un rapporté par un compagnon de voyage de Mérimée et que cite M. de Loménie : « L'église, dit le narrateur, était fermée lors de notre arrivée (à Syra, en Grèce), mais on l'a bientôt ouverte pour le convoi d'un enfant. Le pauvre petit, tout couvert de fleurs, comme en Italie, était porté à visage découvert. Avant de se séparer de lui les habitants ont pris congé en le baisant au front. Cette cérémonie a été accomplie sans la moindre affectation, avec une simplicité antique. Mais notez ce point que mon compagnon Mérimée, le dur-à-cuire, s'est mis à fondre en larmes, ce qui ne m'a pas médiocrement

étonné. » La nature avait repris le dessus; il est vrai qu'il n'était pas à Paris. Là, sans doute il eût été maître de lui, puisqu'il voulait paraître insensible, coûte que coûte. Toujours il s'ingéniait à cacher aux regards ce qui aurait pu paraître, ce qui lui aurait paru à lui-même excessif dans l'expression de ses sentiments. Et cependant, dit Taine qui n'est pas suspect d'indulgence, il était « bon et même tendre. Nul n'a été plus loyal, plus sûr en amitié... On le vit bien quand il défendit M. Libri contre les juges et contre l'opinion; c'était l'action d'un chevalier qui, à lui seul, combat une armée. Condamné à l'amende et mis en prison, il ne prit point des airs de martyr, et mit autant de grâce à subir sa mésaventure qu'il aurait mis de bravoure à la provoquer [1]... Outre cela, serviable, obligeant. Des gens qui le priaient de s'employer pour eux s'en allaient déconcertés par sa froide mine; un mois après il arrivait chez eux ayant en poche la faveur demandée... A la fin de sa vie, on trouvait chez lui deux vieilles dames anglaises auxquelles il parlait peu et dont il ne semblait pas se soucier beaucoup; un de mes amis le vit les larmes aux yeux parce que l'une d'elles était malade. » Si Mérimée fuit donc de parti pris les vaines expansions de sensiblerie, qui ne prouvent pas toujours grand'chose, et qui, pour lui, ne prouvent rien, si même, comme il arrive nécessairement, il force un peu trop la note, il n'en reste

1. Et cependant Mérimée avouait lui-même que M. Libri avait fait « toutes les bêtises imaginables ». « Il a bombardé de ses lettres amis et ennemis et les a tous mis en fureur. » *A Panizzi*, 11 juin 1861.

pas moins que, malgré l'apparence, le cœur est bon. N'a-t-il pas été tout dévoué et à la famille de Montijo et à ses amis? Ne s'avisa-t-il pas quelques mois après sa nomination de sénateur de prendre cent louis par an sur son traitement pour faire vivre un ami, ancien préfet de Louis-Philippe, et Dieu sait avec quelle délicate discrétion! Ne chercha-t-il pas durant de longues années protecteurs et commandes pour un jeune sculpteur, ami des Stapfer? Ne fit-il pas une édition nouvelle des lettres de Jacquemont pour aider à vivre un de ses neveux? Ne se donna-t-il pas un grand mal pour vendre, au profit de la sœur, des manuscrits que Beyle avait fait copier au Vatican, alors qu'il était consul à Civita-Vecchia? N'a-t-il pas été enfin un excellent fils, entourant sa mère des plus grands égards et des plus grands soins, encore que peu expansif? On peut voir combien il l'avait aimée à la douleur qu'il ressentit à sa mort. Il en fut abattu. Sa douleur toutefois ne s'exhalera pas en grandes phrases. Il a, aussi, la pudeur de l'amour filial. Il se contentera d'écrire à madame de Montijo : « Vous la connaissiez, vous savez ce que j'ai perdu », ajoutant pour ne pas trop affliger ceux qui sont loin, qui l'aiment et qui ne peuvent venir le consoler : « Mes amis ont été excellents pour moi [1] ». Mais cette perte ne sortira jamais de sa pensée, car, comme il l'écrira plus tard à E. Augier, « il n'y en a pas de plus grande; j'ai passé par cette cruelle épreuve et j'y pense encore sans cesse [2]. »

1. Cité par Filon, p. 217.
2. Cité par M. d'Haussonville, p. 13.

La correspondance est là d'ailleurs pour nous montrer combien avait d'affection inquiète pour ceux qu'il aimait cet homme dont le grand plaisir souvent était de vouloir paraître indifférent à ceux (ou à celles) mêmes auprès de qui une telle réputation ne pouvait que lui faire tort [1]. Malheureusement une partie de la correspondance de Mérimée, et non la moins intéressante, est encore inédite. Ce que nous en avons toutefois nous permet de croire sur parole M. Filon, quand il dit : « Sans parler de nombreuses circonstances où sa souveraine le prit pour complice — j'ai bouche close là-dessus — sa correspondance m'a découvert beaucoup de bonnes actions dont il se cachait comme les hypocrites des mauvaises [2]. » En effet, que ce soit une correspondance amicale comme celles avec Lenormant et Panizzi, ou une correspondance respectueusement affectueuse comme celles avec madame de Montijo (lettres citées par M. Filon) ou avec madame Lenormant (*Revue de Paris*, 15 nov. 1895) ou avec cette amie, un peu trop dévote à notre goût, qui essaie de l'amener à la religion (*Revue des Deux Mondes*, mars-avril 1896 [3]), ou une correspondance d'un ton galant comme celle avec l'autre Inconnue, ou enfin

1. Voici un exemple. Une femme se jette à l'eau, à dix pas de lui et de son canot en « l'éclaboussant indignement », « Bien qu'elle eût éteint mon cigare, dit-il (*L. à une Inc.*, p. 12), l'indignation ne m'empêcha pas, non plus que mes amis, de la retirer aussitôt, avant qu'elle eût pu avaler deux verres... Nous avons mis la femme dans un cabaret et comme il se faisait tard et que l'heure du dîner approchait, nous l'avons abandonnée aux soins de la cabaretière. » Est-ce bien sûr?

2. P. 253.

3. *Une correspondance inédite*, Ed. in-8.

une correspondance tout intime comme celle avec mademoiselle J. Dacquin, les lettres ne font tort ni à l'esprit ni au cœur de Mérimée. Qu'il y ait toujours derrière et à de côté l'ami, l'observateur et l'ironiste, qui arrête les confidences, coupe court à l'émotion par un trait, et aurait honte de se montrer tel qu'il est réellement, la chose est certaine, mais en lisant, quand il est nécessaire, entre les lignes, on voit suffisamment clair soit dans le cœur soit dans le caractère de Mérimée.

Certains aveux nous y aident. Et sincères à coup sûr. Nulle crainte de supercherie avec lui. Il pêcherait plutôt par trop de franchise ou de sévérité à son égard. Il n'y a pas de raison de se défier de lui. Retenons donc quelques-unes de ses confidences, celles-ci par exemple : « Je vois les choses peut-être trop positivement, mais j'ai été *escarmentado* pour avoir vu trop poétiquement... j'ai passé ma vie à être loué pour des qualités que je n'ai pas et calomnié pour des défauts qui ne sont pas les miens. » — « Il m'arrive rarement de sacrifier les autres à moi-même et quand cela m'arrive j'en ai tous les remords possible. » — « La seule hypocrisie dont je sois capable, c'est de cacher aux gens que j'aime tout le mal qu'ils me font. » — « Il est bien malheureux de perdre ses amis, mais c'est une calamité qu'on ne peut éviter que par une autre qui est de n'aimer rien [1]. » — Autre part il dira : « Je serais désolé d'avoir causé une pensée triste à quel-

1. Cf. *Lettres à une Inc.* 2 déc. 1842; 16 janvier 1843; janv. 1843; 27 nov. 1854.

qu'un que j'ai aimé » ou encore : « A mon avis il vaut mieux trop aimer que pas assez [1] ». On ne se lasserait pas de citer. Combien de fois prie-t-il d'excuser sa franchise, ses colères, même ses violences! Combien de fois saisissons-nous sur le vif les diverses manifestations de cette complexe nature, et surtout dans les *Lettres à une Inconnue*, où la tendresse et la fierté qui craint d'être dupe, l'affection et la brutale susceptibilité, la personnalité et le dévouement, le libre naturel et la réserve ironique, la froideur et la naïveté amoureuse se trouvent étrangement mêlés! Car, par un juste retour des choses, cet ironiste, ce roué habile dans les choses du cœur, a je ne sais quoi de tendrement naïf dans son amour, à ses heures. Lui dont la franchise va jusqu'à accabler la personne aimée des plus dures épithètes (par exemple *égoïste* et *hypocrite*), est parfois une sorte d'enfant, qui conserve des souvenirs sans importance, « devient stupide » un soir qu'il croit apercevoir dans une société celle qu'il aime, ne peut rester quelques jours sans la voir, lui adresse ici une fleur, là une plume d'oiseau, apprend par cœur des vers (des vers grecs même) parce qu'ils lui plaisent, et fait encore pour elle des vers anglais. Il est vrai qu'il n'alla jamais jusqu'aux vers français, qu'il détestait [2].

Tel fut Mérimée. Il a été, en réalité, plus heureux en amitié qu'en amour. Est-ce pour cela qu'il ne s'est pas marié? Était-il incapable de supporter

1. Cf. Corresp. publiée par la *Revue des Deux Mondes* (mars-avril 1896) les lettres du 28 juin 1856 et du 9 août 1857.
2. Cf. *L. à une Inconnue*, déc. 1842.

toute chaîne, même dorée? On ne sait. Les circonstances sans doute ont été les seules coupables dans la première moitié de sa vie. Plus tard, déjà vieux, en 1857, il refusera de se marier pour des considérations mi-généreuses, mi-égoïstes. En somme, s'il a parfois regretté de n'avoir pas un enfant, une petite fille à élever, il n'a jamais regretté le mariage.

Eût-il été un excellent père ou même un excellent tuteur? on ne peut l'affirmer. A plusieurs reprises il a semblé désirer, charmé par la grâce de tel ou tel enfant, en avoir un auprès de lui; mais d'autres fois il reconnaît sincèrement qu'il y avait « peu de disposition chez lui à élever les enfants », même à les aimer. Ce qui lui semble insupportable, c'est qu'il faille attendre longtemps pour savoir ce qu'ils ont dans la tête et les entendre raisonner; il aime autant élever des chats, ce en quoi il était passé maître. Car il adore les bêtes. Il fut ou parut souvent plus tendre avec elles qu'avec les hommes. Leur intimité lui plaît. Il parle avec affection dans ses lettres de ses chats ou de son hibou. A Cannes, on le vit pendant longtemps porter à manger à un chat qui végétait dans une masure des environs; il éleva aussi un lézard dont l'intelligence l'enthousiasmait; enfin un jour il resta « une demi-journée à suivre de microscopiques escargots à la recherche de la meilleure des carapaces ». Aussi a-t-il pu paraître à quelques-uns avoir plus aimé les bêtes que les hommes.

Il n'en a rien été cependant. Il est bien plus

1. Filon, p. 330.

tendre pour ses semblables qu'il n'en a l'air, nous l'avons vu. Mais cet amour pour les bêtes n'est pas pour nuire à notre sympathie. Sympathie qu'il mérite encore par sa discrétion à toute épreuve, comme par un vif sentiment de sa dignité et de son honneur, ce qui ne va guère sans une certaine délicatesse de sentiments. Il suffira ici de rappeler qu'il a toujours eu la pudeur du bien qu'il faisait, qu'après avoir subi quinze jours de prison par excès de zèle pour un ami, il crut de son devoir d'offrir sa démission à son ministre, qu'il refusa nettement en 1848 de quitter pour Madrid Paris et l'émeute, écrivant simplement qu'il avait des devoirs et qu'il saurait les remplir, enfin qu'il n'accepta pas à plusieurs reprises les services de toutes sortes que lui offrait une généreuse amitié, tout en sachant d'ailleurs affectueusement concilier sa fierté naturelle et sa juste reconnaissance : « Je suis bien touché des offres que vous me faites. J'en profiterai peut-être un jour, mais nous n'en sommes pas là encore, Dieu merci! Croyez qu'il n'y a personne au monde à qui je demandasse un service avec plus de confiance qu'à vous, ni aucun lieu où je me trouvasse moins exilé qu'à Madrid.[1] »

Cette sympathie s'accroît encore quand on voit dans la correspondance avec quelle conscience, quelle ardeur et quel tact il remplit ses devoirs d'inspecteur des monuments, tâche où sa bonté naturelle trouve aussi de quoi s'exercer[2]; quand on sait aussi

1. *A la comtesse de Montijo*; cf. Filon, p. 182.
2. Le 29 juillet 1846, il écrit : « Pour m'achever j'ai trouvé

que cet homme, si froid et si maître de lui en apparence, était en réalité plutôt un timide. Non seulement il avait peur de parler dans une assemblée publique, et peur à un tel point qu'il en perdait ses moyens, mais il ressentait même une réelle crainte à lire en public ses œuvres. Nous avons ses confidences là-dessus à propos de son discours de réception à l'Académie. Rien ne put vaincre, sauf le temps (car plus tard il s'habituera davantage à la chose), une timidité qu'égalait seulement le plaisir qu'il éprouvait, une fois le discours lu et récité, à en être débarrassé.

Cette timidité disparaissait d'ailleurs dans l'intimité. Dans le monde, il la cachait sous un vernis de froideur et de scepticisme. On la devine jusque dans ses lettres, jusque dans ses affirmations d'indifférente froideur. Il n'ose pas toujours tout dire, lui qui pourtant ne hait pas les anecdotes piquantes, voire même un réalisme un peu cru. Ce « gentleman correct » est en effet, parfois, plus gaulois qu'il ne conviendrait. On le lui pardonnera en songeant aux trésors de fine raillerie et de saine raison que contient sa correspondance. En ce sens la correspondance avec Panizzi serait à dépouiller en entier : on y trouverait un Mérimée politique, bien renseigné et

ici d'horribles bêtises qu'on a faites avec notre argent. Ce sont des pères de famille vertueux et niais qui les ont faites et contre lesquels je dois lancer les rapports les plus fulminants, tendant à les faire crever de faim. Ce métier de férocité m'afflige », et le 17 sept. 1844 : « J'étais fort empêché à plonger dans le désespoir 4000 de mes concitoyens... Entre mon devoir et ma sensibilité naturelle, j'étais fort malheureux. » (*L. à Inc.*).

instruit, ayant sur les choses de la politique générale des idées nettes, le plus souvent justes, parfois originales. Il s'y connaît en peuples et en hommes, et ne craint pas de les juger en diplomate adroit et en homme d'esprit tout ensemble. Il est un de ceux qui ont compris Bismarck et sa politique.

Ne lui en voulons pas trop non plus de ce qu'il n'a pas été pour les écrivains de son temps un juge toujours équitable. S'il l'a été pour les écrivains russes, pour Ponsard, parfois pour Renan et Sainte-Beuve, il ne l'a guère été pour Henri Martin, et surtout pour G. Flaubert et V. Hugo. Certaines citations seraient même compromettantes pour lui, si l'on ne savait combien les esprits les meilleurs sont sujets à s'égarer dans leurs jugements sur leurs contemporains. Ne nous indignons donc pas trop de son excessive sévérité pour le grand poète du siècle, dans laquelle au reste il entre d'autres raisons que les raisons littéraires, et excusons-le d'avoir dit que la *Salambo* de Flaubert ne valait pas la peine d'être lue partout où il y aurait seulement la « Cuisinière bourgeoise ». Il avait un léger faible pour la « Cuisinière bourgeoise », étant très gourmet et même quelque peu gourmand : c'est une circonstance atténuante.

Et pourquoi lui tenir rigueur, s'il a subi avec avantage, sauf sur un ou deux points, la plus dure épreuve qu'on puisse imposer à un homme et à un écrivain, celle de scruter et de fouiller sa correspondance? Ses lettres réhabilitent très suffisamment son cœur. Elles lui font honneur. Le masque tombe. L'homme apparaît ici comme ayant bien vécu et

réellement souffert (quand ce ne serait que du conflit de sa vraie nature et de sa nature voulue), et avec sa véritable physionomie, bien différente certes de celle qu'il a laissé voir à ses contemporains. Ceux-ci l'ont trop méconnu, et c'était sa propre faute; on ne saurait les accuser d'injustice. Mais il appartient aux biographes de Mérimée, qui l'aiment sans doute plus qu'il ne s'est aimé, de réparer le tort qu'il s'est fait à lui-même de gaieté de cœur. C'est ce que nous avons essayé. Il ne faut pas toutefois se dissimuler qu'une telle tâche, toute de tact et de mesure, ne pourra être bien faite qu'avec le temps, qui seul apportera les éléments nécessaires à une plus sûre et plus complète investigation.

III

Nous avons vu, chemin faisant, combien diverses et multiples ont été les occupations de Mérimée. Il n'y a pas seulement en lui, sans parler du sénateur ou de l'inspecteur des monuments, un romancier, il y a encore un historien, un dramaturge, un critique littéraire, un critique d'art, un archéologue, un traducteur, un épistolier, et même un poète, car la *Guzla* prouve suffisamment qu'il n'eût point été rebelle à l'inspiration poétique, s'il eût voulu forcer son antipathie. Cependant comme c'est à ses nouvelles qu'il doit le plus clair de sa renommée, c'est elles qu'il convient d'étudier tout d'abord et plus longuement. Aussi nous pardonnera-t-on sans doute de le faire avec une certaine complaisance.

Quand on lit ces nouvelles, on est aussitôt frappé par leur variété. Et d'abord elles sont très différentes de longueur. Les unes n'ont que quelques pages et les autres forment presque tout un volume. Ensuite le voyageur infatigable, le linguiste émérite, l'érudit passionné et le curieux chercheur de chroniques et de légendes qu'est Mérimée, nous entraîne à sa suite en mille lieux divers, évoque des mœurs ou disparues ou inconnues, et fait paraître devant nous des personnages, sinon étranges, du moins étrangers. Il peint assez rarement en effet le milieu qui l'entoure. Il préfère voyager et nous faire voyager avec lui. Or les distances ne sont pas pour l'effrayer. Son imagination capricieuse franchit les espaces, s'arrête ici, repart là-bas, revient ensuite au pays déjà entrevu, pour repartir encore et toujours. Dès le début, de France (la *Chronique de Charles IX*) il passe en Corse (*Mateo Falcone*), de là en Suède (*vision de Charles XI*), puis en Russie (l'*Enlèvement de la Redoute*), puis à Naples (*Federigo*), puis en Espagne (la *Perle de Tolède*), sans parler de *Tamango* qui a la mer pour décor. Et nous le voyons par la suite, avec l'une ou l'autre de ses nouvelles, faire son tour d'Europe en quelque sorte, tantôt en Espagne ou en Italie, tantôt en France ou en Russie, en Lithuanie ou en Bohême. Du moins n'abuse-t-il jamais ni de ses connaissances, ni de la couleur locale. Il faut lui en être reconnaissant.

Mais ce n'est pas seulement par le cadre et les mœurs entrevues que ces nouvelles diffèrent assez sensiblement, c'est encore par leur matière. Ici ce

sont des nouvelles d'une subtile et raffinée psychologie, là c'en est d'autres d'un romanesque bizarre; ici ce sont des études pénétrantes, dignes de celles d'un Beyle, quoique moins profondes (et peut-être de par la volonté de l'auteur), avec des personnages nettement marqués; là ce sont des légendes, des récits étranges, comme des rêves, des hallucinations à la Poë parfois, mêlées de sorcellerie et de magie (ce pourquoi Mérimée a une constante prédilection [1])... et alors avec cela, conséquence naturelle, des personnages légèrement vagues, indécis, faits en quelque sorte d'une pâte molle et grisâtre. D'autres fois enfin ce sont moins de véritables récits qu'une suite de tableaux reliés entre eux par le fil ténu d'une action très simple. — Qui niera qu'une telle variété n'était pas un excellent moyen d'attirer, de séduire et par conséquent de garder le lecteur?

Et de même pour la composition une égale habileté. Toujours trop parfait il eût gâté, pour ainsi dire, sa propre perfection. C'est pourquoi à côté de récits très nettement sobres et pittoresques, très pleins et très rapides, où aucun détail, aucun mot presque ne pourrait s'enlever, où tout court pathétiquement, sans arrêt ni lenteur, au dénouement voulu, il en est où l'auteur ne s'astreint pas de parti pris à une composition aussi rigoureuse, à une marche aussi rectiligne. Ici il mêle un épisode, parfois plusieurs; là il amorce son récit, ou le ter-

1. Il raconte dans une lettre, le 23 nov. 1856 (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1896) qu'après le collège il se livra, six mois durant, à l'étude de la magie.

mine, ou le pénètre au contraire par quelque digression, une conversation savante, une discussion archéologique, quelques observations philologiques, artistiques, scientifiques, et autres, qui nous font songer malgré nous à la manière d'un Anatole France; parfois même, comme se désintéressant de son sujet et de son récit (ce qui est encore un excellent moyen d'y intéresser davantage les autres), il semble l'oublier, pour y revenir dans certains cas, et même, en d'autres, le laisser tout à fait. Ce raffinement de gaucherie est d'un art consommé. D'autant que l'auteur place à merveille ces utiles, j'allais dire ces nécessaires hors-d'œuvre, et que loin de gâter le récit et de gêner le lecteur, ils sont comme une sorte d'excitant pour son plaisir.

Les nouvelles de Mérimée ne sont donc pas toutes faites d'après un seul et même modèle. Mais cependant, qu'il les ait inventées de toutes pièces ou empruntées à d'autres, qu'elles aient pour cadre ou Paris ou la province ou l'étranger, qu'elles aient pour fin ou une étude du cœur humain ou une peinture de mœurs, elles portent toutes la marque de leur auteur et comme la griffe du maître. Et ce n'est pas surtout parce que toutes ces nouvelles, en général, sont peu gaies et assez sombres même en soi; parce que l'auteur semble aimer, partout et toujours, à nous faire un peu peur, à nous considérer comme des enfants qu'on amuse et qu'on fait trembler tout ensemble par des histoires de brigands; parce que ses héroïnes sont assez souvent d' « adorables furies »; parce qu'il attache un prix médiocre à notre pauvre existence humaine, multipliant par-

fois, non sans complaisance, les meurtres et les morts (dans *Carmen* par exemple, dans *Colomba*, dans *Tamango*, etc.) et finissant la plupart de ses récits de façon assez lugubre (ainsi la *Double méprise*, le *Vase étrusque*, *Colomba*, *Lokis*, *Arsène Guillot*, d'autres encore); parce que tout en conduisant son récit de droite et de gauche, il a un ou deux pays privilégiés où il revient avec une prédilection marquée; parce qu'enfin nous rencontrons assez souvent chez lui des personnages de même famille, entre autres d'aimables savants, raisonneurs et raisonnables, d'une bonhomie spirituelle et enjouée, d'une science quelque peu universelle, d'une discrète gourmandise, d'une exquise galanterie enfin, chez qui nous retrouvons un peu des goûts et humeurs particulières de l'auteur (voyez le savant de *Carmen*, le professeur de *Lokis*, le docteur d'*Arsène Guillot*, etc.). Non. Ce qui fait que ces récits, quels qu'ils soient, appartiennent bien à Mérimée et n'appartiennent qu'à lui, c'est tout d'abord qu'ils sont le produit d'une observation très précise, très pénétrante, et d'un art très délicat. Mérimée met en œuvre les données de ses investigations et veut avec le moins de mots possible, sans effets cherchés ni voulus, faire le maximum d'impression. C'est un classique dans le sens large du mot; toutefois un classique qui se pique de peindre non seulement le cœur humain, mais encore l'extérieur, et aussi l'un par l'autre. De là, chez lui, un choix continuel : choix entre les états d'âme, choix entre les faits. En cela consiste pour lui l'art suprême. Beyle qui eut sur lui tant d'influence (au

point de l' « *obliger* » à lire le livre *De l'Esprit*, d'Helvétius), l'avait sans doute gagné de bonne heure à sa théorie, en admettant que Mérimée eût eu besoin d'y être gagné. « Dans chaque anecdote, dit Mérimée sur Beyle, dans chaque anecdote pouvant servir à porter la lumière dans quelque coin du cœur, il retenait toujours ce qu'il appelait le *trait*, c'est-à-dire le mot ou l'action qui révèle la passion. » C'est ce que voulait et faisait aussi Mérimée, pour la peinture des passions comme pour la peinture de tout personnage ou de tout fait. Aussi admire-t-il l'art de Tourguenef à « embrasser d'un seul coup d'œil une foule de détails unis par un lien mystérieux » et loue-t-il en même temps que la *sobriété* de Pouchkine dans ses récits merveilleux son habileté à « choisir les traits les plus frappants en négligeant maint détail qui nuirait à l'illusion ». Et il ajoute : « Remarquons encore qu'il y a dans tous un *trait* qui frappe et qu'on n'oublie plus : trouver le trait qu'il faut, c'est le problème à résoudre[1] ». Ce qu'il dit des récits merveilleux, il l'a appliqué à tous. On ne saurait trop louer chez lui la sobriété et et le choix habile du détail.

Ses nouvelles valent surtout par là. Il n'en est point que l'auteur n'eût pu facilement, s'il eût voulu, développer bien davantage. Même la plupart auraient fourni sans peine la matière d'un volume, voire de plusieurs. Mais Mérimée ramasse à dessein son récit et le concentre comme ferait un dramaturge.

1. Cf. *Extraits historiques et littéraires*, art. sur Pouchkine et Tourguenef, p. 311 et 341.

C'est dire que le pathétique n'en souffre pas. Le choix des états d'âme, le choix des faits qui doivent nettement faire pénétrer ces états d'âme, le choix des traits qui peuvent éclairer ces faits, tout cela se complétant et se contrôlant en quelque sorte, tel est son idéal de composition. Il est sobre de parti pris, raisonnablement, intelligemment, artistiquement. Prenez telle nouvelle que vous voudrez, et vous serez frappé de la netteté des situations, de leur logique, comme de la précision pittoresque avec laquelle sont peints les personnages. Quatre à cinq situations, comme fatalement amenées, se pouvant facilement résumer en un fait précis, et qui toutes mettent en évidence l'individualité de cette Electre Corse, sœur jalouse, poétesse sauvage, rusée et implacable vengeresse, voilà Colomba. Et de même avec Carmen l'imagination de l'auteur se limite sagement à une série de scènes, presque visibles, d'où émergent nettement les physionomies de cette diabolique et irrésistible Carmen et du passionné et malheureux José. Quinze pages suffisent à Mérimée pour exposer le drame de *Mateo Falcone*, tant les détails sont bien choisis : le décor, la cupidité de l'enfant, l'apparition de Mateo, sa muette et terrible décision, le châtiment du coupable, tout cela n'est-il pas présenté d'une touche vigoureuse et significative? Ne reste-t-elle pas toujours présente à nos yeux la figure de ce père qui tue cruellement l'enfant qui a forfait à l'honneur, mais veut du moins qu'il meure en chrétien? Partout et toujours, les détails ont une extrême importance et il arrive qu'ils résument toute une situation, tout un ensemble

de sentiments ou d'idées : ainsi le cierge d'Arsène Guillot et le bouquet envoyé par Max. Et de même l'anneau de la *Vénus d'Ille*, le vase étrusque dans la nouvelle de ce nom. Même les moindres ont leur prix. Rien n'est laissé au hasard. L'ivresse de Tamango, l'inattention du Hollandais (*Partie de trictrac*) « qui tourne d'abord la tête vers la bougie qui vient de couvrir son *pantalon neuf* et ensuite seulement regarde les dés », l'étourderie de l'Anglais (*la Chambre bleue*) qui étale ses bank-notes sur la banquette du wagon et qu'on voit causer avec un homme de mauvaise mine, le bouquet donné par Chaverny en présence de sa femme à la soi-disant duchesse de H** (*la Double méprise*), la malheureuse circonstance d'une voiture en mauvais état et destinée par avance à verser (*idem*), la bizarre apparition du comte dans un arbre et les paroles qu'il dit en dormant (*Lokis*), etc., toutes ces indications, mises à dessein, concourent à l'intérêt, à la logique, à la vérité du récit. Et combien de petits traits, sûrement précis, viennent éclairer les physionomies ! Les exemples abondent dans *Colomba* ou *Carmen*, et apparaissent à tous. Tirons-en un ou deux de la *Double méprise*. Comment mieux peindre la nullité et la sottise de Chaverny qu'en nous le montrant qui prend, au moment de partir et après avoir vivement blessé sa femme, un morceau de sucre dans un sucrier et donne, la bouche pleine, l'ordre de préparer sa valise? Comment faire mieux ressortir l'indifférence coupable de Darcy et son froid égoïsme, qu'en nous le présentant toujours correct, si correct qu'il n'oublie pas de mettre ses

gants avec soin avant de quitter madame de Chaverny? N'est-ce pas le fait d'un observateur délicat et d'un artiste réfléchi?

Il en est de même d'ailleurs dans les récits romanesques et merveilleux. Ce que Mérimée loue dans Pouchkine, on le peut louer en lui. Il sait négliger les détails capables de nuire à l'illusion et, là encore, choisir les traits les plus frappants [1]. Il ne tombe jamais dans l'incroyable. Son extraordinaire reste vraisemblable, et cela grâce à des riens merveilleusement choisis pour parer d'une teinte de réalité les données les plus romanesques. Quoi de plus étrange que cette *Vision de Charles XI*, et cependant nous nous laissons prendre à l'illusion, tant les détails sont nets, réels, familiers même : la bouffée de vent qui éteint la bougie du docteur Baumgarten, le coup de pied du roi (dans la porte) « qui retentit comme un coup de canon », le tremblement nerveux du concierge, puis du comte, enfin, la vision disparue, cette tache que conserve la pantoufle de Charles XI et « qui seule aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit », n'en voilà-t-il pas assez pour donner au récit une vivante réalité? Qu'on fasse la même épreuve avec *Djoumane*, avec

1. Il est intéressant de citer encore ces lignes de Mérimée : « Dans un château du nord de l'Angleterre, les hôtes qui vont gagner leurs chambres après minuit... entendent les pas de quelqu'un qui les suit, marchant avec des mules; on se retourne. Personne. Ces mules ne sont pas là pour rien; l'inventeur de l'histoire a bien senti que des bottes et des souliers ne feraient pas le même effet. *Tout gros mensonge a besoin d'un détail bien circonstancié moyennant quoi il passe.* » (Art. sur Pouchkine).

la *Dame de Pique*, avec *Federigo*, etc., on aura les mêmes résultats. La raison guide et modère toujours l'imagination de l'auteur.

C'est qu'il ne veut pas, à tout prix, être dupe de cette maîtresse d'erreurs. Et c'est encore pourquoi sa psychologie n'a rien de très subtil et de très délié. Il n'est pas de ces observateurs qui veulent à toute force pénétrer dans le fond des cœurs, se piquent d'y lire comme dans un livre ouvert et croient qu'aucun des rouages de la machine humaine, si complexe pourtant et si changeante, n'a de secrets pour leur perspicace intelligence. Il n'a pas cette vaine ambition. Il sait bien qu'à vouloir pénétrer trop avant, on risque en cette matière, comme en toute autre, de se laisser égarer par l'imagination. Loin de se complaire à embrouiller les fils conducteurs de nos actions pour se donner le plaisir et l'honneur de les débrouiller, il ne cherche au contraire qu'à marquer avec netteté, dans la complexité de nos mobiles et de nos sentiments, les traits expressifs d'une physionomie et d'un caractère. Point de dissertation pédantesque. Il laisse les faits parler. Sa psychologie gagne en relief ce qu'elle perd en profondeur. Elle aussi ne semble que l'expression de la réalité. C'est le triomphe de l'art objectif et impersonnel.

Quoi d'étonnant, après cela, s'il a aimé à prendre parfois l'histoire même comme base de son roman et n'a réclamé pour lui d'autre mérite que celui d'avoir fait sortir de la poussière des manuscrits une sorte de chronique des temps passés? N'est-ce pas un excellent moyen de brider son imagination

que de vouloir faire œuvre d'historien? Et n'est-ce pas aussi le plus sûr pour arrêter une intempestive sensibilité? Car l'une amène l'autre. Mais n'ayons nulle crainte. Si Mérimée a su réfréner dans sa vie l'expression trop vive de la sensibilité, il saura s'en garder aussi dans ses œuvres. Peut-être même s'en garde-t-il trop. Passe encore pour l'impassibilité de l'auteur, qui est une garantie de la précision de son art; mais il s'est trop complu, en vérité, à refouler cette gênante sensibilité au fond des cœurs de certains personnages. De sorte qu'elle n'apparaît plus. Il n'y en a plus trace dans *Colomba*, dans *Mateo Falcone*, dans la *Partie de trictrac*, dans bien d'autres nouvelles, dans *Tamango* par exemple, où il la remplace par une ironie enjouée qui ne plaît pas à tous. Elle se fait regretter aussi dans certains récits, charmants d'ailleurs par l'allure générale, leur légèreté de ton, leur verve spirituelle. Et quand elle apparaît, quand il est forcé de lui faire sa part, comme dans *Arsène Guillot*, dans la *Double méprise*, dans le *Vase étrusque*, c'est à peine s'il nous permet une larme, un soupçon de larme. Il ne nous donne pas le temps de nous attendrir. Et pour ce, il a bien soin d'opposer aux personnages, capables d'exciter notre émotion et capables d'être vivement touchés des choses, d'autres personnages plus sceptiques, plus froids ou simplement plus maîtres d'eux, dont l'ironie légère nous avertit que notre émotion ne doit pas dépasser la bonne mesure : dans *Arsène Guillot* le docteur s'oppose à madame de Piennes qui elle-même fait contraste et avec Max et avec Arsène; dans la *Double méprise* Darcy est comme l'opposé

de madame de Chaverny ; etc. Souvent enfin, au moment où l'action court le risque de trop émouvoir à son gré, il fait intervenir un personnage plus réservé, d'une aimable raison, d'un sang-froid inébranlable, qui ne permet pas aux choses et à l'émotion d'aller trop loin. Rarement, très rarement (on pourrait compter les fois), il intervient par lui-même.

Ainsi la raison et le goût priment chez Mérimée l'imagination et la sensibilité. Le jeu des passions par la narration de faits bien choisis et logiquement amenés, voilà le principal pour lui. Il rejette sans regret tout ce qui n'est pas essentiellement utile à son récit. Par suite, et la chose est à noter puisqu'il est un des premiers qui aient su introduire dans ses œuvres la couleur locale, il n'aime pas les longues descriptions, et ne s'y complaît en aucune façon. Vu sa méthode, quelques lignes peuvent et doivent suffire à l'artiste qui sait son métier. Quelques lignes lui suffisent donc, très précises, très nettes, avec une discrète comparaison parfois, une de ces comparaisons comme il les admirait chez Tourguenef. Mais décrire pour décrire ne fut jamais son fait. Il va même (dans la *Chronique du règne de Charles IX*) jusqu'à se moquer de ses contemporains et jusqu'à éviter de parti pris des descriptions qui eussent pu paraître nécessaires.

Une telle sobriété, une telle précision de détails, un tel art ont leur prix, encore qu'un peu plus de laisser-aller et d'émotion ne serait pas pour gâter les choses. C'est grâce à cette rigoureuse méthode que Mérimée nous a donné ces petits chefs-d'œuvre

d'une composition savante, d'une logique intense, d'un intéret puissant, d'un relief saisissant, d'une psychologie pénétrante qui ont charmé ses contemporains et nous charment tous aujourd'hui encore. Il a créé la *nouvelle*, qui lui appartient en propre. Et ce n'est pas un de ses moindres titres de gloire que, s'il a eu d'illustres successeurs qui l'ont parfois égalé, de n'avoir été, en somme, surpassé par aucun. Il reste le Maître.

IV

Aussi est-ce surtout par ses nouvelles que Mérimée s'est survécu. Ce n'est pas, en tout cas, par son théâtre. Chose étonnante pour un homme qui concevait ses récits comme de petits drames et les charpentait habilement, il a été un médiocre dramaturge. Non qu'il n'y ait de l'intérêt dans les différentes pièces qui composent le théâtre de Clara Gazul et que Mérimée d'ailleurs n'a pas fait en réalité pour la scène, non qu'on ne trouve quelque pathétique dans *Inès Mendo*, une peinture vivante et originale de l'amour dans un tout jeune cœur avec l'*Occasion*, du plaisant et du piquant dans le *Carrosse du Saint-Sacrement*[1]; mais en somme ce théâtre n'est intéressant et ne vaut que par l'habi-

1. Le *Carrosse* fut joué, (et peut-être sifflé), à la Comédie française, en mars 1850. Mérimée n'avaiten rien désiré qu'on le représentât. Ses amis et mademoiselle Augustine Brohan lui forcèrent la main. Cf. Filon, ouv. cité, p. 205.

leté de Mérimée à imiter la manière espagnole. Les « scènes féodales » de la *Jaquerie* succèdent au théâtre de Clara Gazul. C'est du théâtre *impossible*. Mérimée veut donner une idée des scènes atroces du XIVe siècle ; nous avons de l'histoire découpée en tableaux. Tableaux pittoresques d'ailleurs que ces trente-six scènes, qui se passent toutes, ou à peu près, dans un endroit différent et avec un nombre énorme de comparses, qui offrent aux lecteurs étourdis une série de complots, duels, meurtres, combats, révoltes, où se coudoient sans cesse la cruauté et la générosité, l'amour et la haine, la lâcheté et le courage, la sottise et le bon sens, où seigneurs, vilains, moines, soldats, bandits, bourgeois apparaissent, disparaissent et reparaissent, toujours s'injuriant, se démenant et se battant, où se détachent enfin certains types féodaux assez nettement tracés. Voici Frère Jean, digne par son habileté, son adresse et son courage, de son aïeul rabelaisien; voilà le cruel et énergique Loup-Garou, brigand sanguinaire, éloquent et tyrannique; et à côté c'est l'héroïque Florimond, le calme Montreuil, l'entêté et autoritaire d'Apremont, le jeune d'Apremont, déjà cruel et assoiffé de sang à dix ans, sans parler de ces seigneurs présomptueux et indifférents, de ces paysans lâches et cruels, de ces soldats anglais insolents et rapaces... Et tout cela certes donne bien une vive impression de confusion et de terreur; mais l'histoire aurait suffi à cette tâche. Ces scènes, en somme, malgré leur mouvement et leur relief, même malgré l'intérêt de chacune d'elles en particulier, ne nous touchent vraiment pas; il y

manque ce lien nécessaire qui porte le sang et la vie dans tout l'organisme dramatique.

Du moins en reste-t-il quelque chose. Par contre il ne reste rien de la lecture des *Mécontents* et pas grand'chose des *Deux Héritages*, comédie bien pâle et un peu longue. Ici la profondeur de l'observation et la puissance du trait manquent totalement. Les personnages causent, parlent, agissent ... et ne vivent pas. Au contraire le héros vit dans ces scènes, scènes à la diable, qui sont intitulées les *Débuts d'un Aventurier* et surtout dans cette traduction si vive, si nette si pittoresque que Mérimée a donnée de l'*Inspecteur général* de Nicolas Gogol. Là ses qualités de style lui servent à merveille; le dialogue marche vivement, les personnages sont bien présentés. Cette traduction, précise à la fois et originale, vaut peut-être à elle seule tous les autres essais dramatiques de Mérimée. Il lui a manqué comme auteur dramatique ce qu'il a eu à un degré rare dans la nouvelle, l'art de peindre et de faire vivre par des traits significatifs ses personnages, et de savoir ramasser les différentes péripéties d'une action de façon à graduer toujours et renforcer l'intérêt.

Il a été plus heureux de beaucoup dans ses ouvrages historiques, remarquables par un mélange habile de science et d'art. Ce sont des livres utiles tout ensemble et intéressants. Il y a donné tous ses soins. Car non seulement il aimait beaucoup l'histoire, mais il aimait aussi beaucoup l'écrire. En 1856 il dit qu'il a tant fait de romans qu'il n'aime

plus que l'histoire [1]. Aussi aurait-il voulu s'y donner plus complètement; mais il craint qu'on ne lui reproche d'être « insensible et sceptique », parce qu'il croit que le premier devoir de l'historien est d'être « froid et juste [2] ». Et voilà justement par quoi il pèche quelque peu : S'il a été très juste, il a été très froid; il l'a été même un peu trop, pour un auteur s'entend qui ne se pique pas de révolutionner le monde savant par ses découvertes. Il lui manque la flamme qui échauffe la science et communique l'émotion. C'est d'autant plus regrettable que personne plus que lui ne s'est intéressé aux études historiques, surtout aux études sur l'histoire romaine et en particulier sur J. César. Il méditait sur lui un grand ouvrage. Malheureusement il s'est en général trop laissé envahir par les anecdotes, les petits faits, les dissertations même. Aussi malgré sa science à la fois sûre et aimable, sa nette mise en œuvre, le courant facile de son récit, l'intérêt général en subit quelque dommage. C'est ce qui arrive encore pour des œuvres moins importantes que la *Guerre sociale* et le *Catilina*. Quand ses goûts de chroniqueur le portent à écrire l'histoire des *Faux Démétrius* ou des *Cosaques d'autrefois*, etc., là encore l'abondance des détails, parfois aussi des personnages, nuit à l'action qu'elle étouffe en quelque sorte par endroits. L'intérêt est réel, mais il s'éparpille un peu trop de côté et d'autre. Il

1. Lettres publiées par le *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1896 : voir Lettre du 23 nov. 1856.
2. *Idem*; 18 fév. 1857.

n'y a pas là l'habile composition du *Charles XII* de Voltaire. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup que ces récits fassent souvenir d'une telle œuvre et y puissent être comparés? N'est-ce donc rien si nous lisons encore aujourd'hui son *Catilina* sans ennui et, qui plus est, avec profit? S'il n'a pas la baguette magique d'un Michelet pour donner une vie aussi intense que la réalité aux époques et aux hommes disparus, il reste un historien judicieux, bien informé et presque toujours intéressant, sinon pathétique. C'est une louange qui peut suffire. Il n'en désirait pas d'autre.

L'intérêt ne manque pas non plus, quoique d'un autre genre, dans les articles de critique, historiques, littéraires ou artistiques de Mérimée. Même il en est d'excellents, qui font admirablement connaître les choses, les œuvres et les hommes dont parle l'auteur. Dans ses articles historiques ou littéraires sa principale, sinon sa seule préoccupation est, soit de marquer les progrès de la science et de faire revivre, grâce au livre qu'il résume, telle ou telle époque disparue, soit de condenser en quelques pages tout ce qui est capable d'éclairer à la fois la physionomie et les œuvres d'un écrivain. On peut citer parmi ses meilleurs, ses articles sur l'histoire de la Grèce par Grote, et ceux sur Beyle, sur V. Jacquemont, sur Th. Leclercq, sur Pouchkine, sur Tourguenef enfin. Il met tous ses efforts, non pas à briller lui-même comme tant d'autres aux dépens de celui dont il parle, mais à instruire ses lecteurs en quelques pages pleines et rapides, d'une clarté

toute française. Et il nous semble que c'est là aussi le caractère de sa critique artistique. Sans être un parfait connaisseur des choses de l'art, on est frappé (certains termes du métier étant compris, bien entendu) de la netteté et de la précision des discussions, de la clarté des descriptions ou de monuments ou d'églises ou de tableaux ou de statues ou d'objets, que l'on rencontre dans ses articles ou dans ses notes de voyages. Aussi peut-on regretter qu'une grande partie des rapports de Mérimée, inspecteur des monuments, dorment encore dans les cartons du ministère. A en croire les juges compétents ce sont des chefs-d'œuvre de science et de clarté, où ne manque pas parfois une chaleur communicative. Nous n'en sommes pas autrement étonné de la part d'un homme qui a adoré les arts, qui a visité maintes fois les plus beaux musées de l'Europe, qui s'y connaissait en tout, qui se détournait de sa route pour admirer un monument, une toile, tel ou tel vestige aussi de l'antiquité, et qui enfin a passé son temps à dénoncer aux pouvoirs publics l'état lamentable de notre patrimoine artistique. Ce n'est certes pas là un des côtés les moins intéressants de la vie et de l'œuvre de Mérimée : Dessinateur habile, curieux enthousiaste et passionné pour l'art, inspecteur actif et dévoué, il devait être nécessairement, par surcroit, un critique sagace et pénétrant. Là encore il fond ensemble harmonieusement, à la française, la science et l'art. On ne peut lui en savoir trop de gré.

V

Il reste à dire quelques mots de son style. Car quelques mots suffiront. S'il est en effet un grand écrivain, comme il l'est sans effort apparent et tout naturellement en quelque sorte, il n'y a pas à faire ressortir chez lui le moindre procédé, à moins qu'on n'appelle procédé une constante, une implacable simplicité. Joignez-y la pureté et la précision de la langue, une clarté transparente, une énergique concision parfois ou un discret pittoresque, et vous aurez tout le secret de ce style. Par là encore Mérimée est un classique. Et quand, tout en gardant ses qualités, il y ajoute, comme il arrive dans ses lettres, un aimable abandon et je ne sais quoi de plus primesautier, il n'y a rien de plus agréable que ce style, parce qu'il n'y a rien de plus facile, par suite de moins fatigant pour le lecteur. La prose de Mérimée fait songer à celle de Voltaire. Tous deux ont porté au plus haut point les qualités si françaises de nette sobriété et d'élégante rapidité. Le style n'est plus ici, dans toute la force du terme, que le vêtement de la pensée. Sa parure, c'est justement cette exacte adhérence à la pensée, d'où naît une constante harmonie. Car rien d'extérieur, aucun vain ornement ne vient déranger ni détruire l'ensemble. Encore un coup, le naturel et la simplicité sont sa suprême force. De sorte que pour n'avoir

pas cherché à être un écrivain et peut-être même pour avoir cherché à n'en être pas un, Mérimée en est un excellent voire un de nos meilleurs. La chose est toujours bonne à constater.

HENRI LION.

PAGES CHOISIES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PREMIÈRE PARTIE

RÉCITS ET NOUVELLES

I

CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES IX

1. — LE LENDEMAIN D'UNE FÊTE

Le jeune protestant Bernard de Mergy, qui vient à Paris chercher fortune, a rencontré à l'auberge du *Lion d'Or*, près d'Étampes, une troupe de reitres, à la solde du parti protestant. Il a soupé avec eux et passé gaiement la soirée. Il va en subir les conséquences.

> « Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure. »
> MOLIÈRE, *les Précieuses ridicules*.

Il était grand jour depuis longtemps quand Mergy s'éveilla, la tête encore un peu troublée par les souvenirs de la soirée précédente. Ses habits étaient étendus pêle-mêle dans la chambre, et sa

valise était ouverte à terre. Se levant sur son séant, il considéra quelque temps cette scène de désordre en se frottant la tête, comme pour rappeler ses idées. Ses traits exprimaient à la fois la fatigue, l'étonnement et l'inquiétude.

Un pas lourd se fit entendre sur l'escalier de pierre qui conduisait à sa chambre. La porte s'ouvrit sans que l'on eût daigné frapper, et l'aubergiste entra avec une mine encore plus refrognée que la veille; mais il était facile de lire dans ses regards une expression d'impertinence qui avait remplacé celle de la peur.

Il jeta un coup d'œil sur la chambre, et se signa comme saisi d'horreur à la vue de tant de confusion.

— Ah! ah! mon jeune gentilhomme, s'écria-t-il, encore au lit? Çà, levons-nous, car nous allons avoir nos comptes à régler.

Mergy, bâillant d'une manière effrayante, mit une jambe hors du lit.

— Pourquoi tout ce désordre? pourquoi ma valise est-elle ouverte? demanda-t-il d'un ton au moins aussi mécontent que celui de l'hôte.

— Pourquoi, pourquoi? répondit celui-ci; qu'en sais-je? Je me soucie bien de votre valise. Vous avez mis ma maison dans un bien plus grand désordre. Mais, par saint Eustache, mon bon patron, vous me le payerez.

Comme il parlait, Mergy passait son haut-de-chausses d'écarlate, et, par le mouvement qu'il faisait, sa bourse tomba de sa poche ouverte. Il faut que le son qu'elle rendit lui parût autre qu'il

ne s'y attendait, car il la ramassa sur-le-champ avec inquiétude et l'ouvrit.

— On m'a volé! s'écria-t-il en se tournant vers l'aubergiste.

Au lieu de vingt écus d'or que contenait sa bourse, il n'en trouvait que deux.

Maître Eustache haussa les épaules et sourit d'un air de mépris.

— On m'a volé! répéta Mergy en nouant sa ceinture à la hâte. J'avais vingt écus d'or dans cette bourse, et je prétends les ravoir : c'est dans votre maison qu'ils m'ont été pris.

— Par ma barbe! j'en suis bien aise, s'écria insolemment l'aubergiste; cela vous apprendra à vous anger[1] de sorcières et de voleuses. Mais, ajouta-t-il plus bas, qui se ressemble s'assemble. Tout ce bon gibier de Grève, hérétiques, sorciers et voleurs, se hantent et frayent ensemble.

— Que dis-tu, maraud? s'écria Mergy, d'autant plus en colère qu'il sentait intérieurement la vérité du reproche; et, comme tout homme dans son tort, il saisissait aux cheveux l'occasion d'une querelle.

— Je dis, réplique l'aubergiste en élevant la voix et mettant le poing sur la hanche, je dis que vous avez tout cassé dans ma maison, et je prétends que vous me payiez jusqu'au dernier sou.

— Je payerai mon écot et pas un liard de plus. Où est le capitain Corn... Hornstein?

— On m'a bu, continua maître Eustache, criant toujours plus haut, on m'a bu plus de deux cents

1. C'est-à-dire : vous charger de, vous embarrasser de...

bouteilles de bon vieux vin, mais vous m'en répondez.

Mergy avait fini de s'habiller tout à fait.

— Où est le capitaine? cria-t-il d'une voix tonnante.

— Il est parti il y a plus de deux heures, et puisse-t-il aller au diable ainsi que tous les huguenots en attendant que nous les brûlions tous!

Un vigoureux soufflet fut la seule réponse que Mergy put trouver dans le moment.

La surprise et la force du coup firent reculer l'aubergiste de deux pas. Le manche de corne d'un grand couteau sortait d'une poche de sa culotte; il y porta la main. Sans doute quelque grand malheur serait arrivé s'il eût cédé au premier mouvement de sa colère. Mais la prudence arrêta l'effet de son courroux en lui faisant remarquer que Mergy étendait la main vers le chevet de son lit, d'où pendait une longue épée. Il renonça aussitôt à un combat inégal, et descendit précipitamment l'escalier en criant à tue-tête :

— Au meurtre! au feu!

Maître du champ de bataille, mais fort inquiet des suites de sa victoire, Mergy boucla son ceinturon, y passa ses pistolets, ferma sa valise, et, la tenant à la main, il résolut d'aller porter sa plainte au juge le plus proche. Il ouvrit sa porte, et il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, quand une troupe ennemie se présenta inopinément à sa rencontre.

L'hôte marchait le premier, une vieille hallebarde à la main; trois marmitons, armés de broches et de bâtons, le suivaient de près; un voisin, avec une

arquebuse rouillée, formait l'arrière-garde. De part et d'autre on ne s'attendait pas à se rencontrer si tôt. Cinq ou six marches seulement séparaient les deux partis ennemis.

Mergy laissa tomber sa valise et saisit un de ses pistolets. Ce mouvement hostile fit voir à maître Eustache et à ses acolytes combien leur ordre de bataille était vicieux. Ainsi que les Perses à la bataille de Salamine, ils avaient négligé de choisir une position où leur nombre pût se déployer avec avantage. Le seul de leur troupe qui portât une arme à feu ne pouvait s'en servir sans blesser ses compagnons qui le précédaient; tandis que les pistolets du huguenot, enfilant toute la longueur de l'escalier, semblaient devoir les renverser tous du même coup. Le petit claquement que fit le chien du pistolet quand Mergy l'arma, retentit à leurs oreilles et leur parut presque aussi effrayant qu'aurait été l'explosion même de l'arme. D'un mouvement spontané la colonne ennemie fit volte-face et courut chercher dans la cuisine un champ de bataille, plus vaste et plus avantageux. Dans le désordre inséparable d'une retraite précipitée, l'hôte, voulant tourner sa hallebarde, l'embarrassa dans ses jambes et tomba. En ennemi généreux, dédaignant de faire usage de ses armes, Mergy se contenta de lancer sur les fugitifs sa valise, qui, tombant sur eux comme un quartier de roc, et accélérant son mouvement à chaque marche, acheva la déroute. L'escalier demeura vide d'ennemis, et la hallebarde rompue restait pour trophée.

Mergy descendit rapidement dans la cuisine, où

déjà l'ennemi s'était reformé sur une seule ligne. Le porteur d'arquebuse avait son arme haute et soufflait sa mèche allumée. L'hôte, tout couvert de sang, car son nez avait été violemment meurtri dans sa chute, se tenait derrière ses amis, tel que Ménélas blessé derrière les rangs des Grecs. Au lieu de Machaon ou de Podalire, sa femme, les cheveux en désordre et sa coiffe dénouée, lui essuyait la figure avec une serviette sale.

Mergy prit son parti sans balancer. Il marcha droit à celui qui tenait l'arquebuse et lui présenta la bouche de son pistolet à la poitrine.

— Jette ta mèche ou tu es mort? s'écria-t-il.

La mèche tomba à terre, et Mergy, appuyant sa botte sur le bout de corde enflammé, l'éteignit. Aussitôt tous les confédérés mirent bas les armes en même temps.

— Pour vous, dit Mergy en s'adressant à l'hôte, la petite correction que vous avez reçue de moi vous apprendra sans doute à traiter les étrangers avec plus de politesse : si je voulais, je vous ferais retirer votre enseigne par le bailli du lieu; mais je ne suis pas méchant. Voyons, combien vous dois-je pour mon écot?

Maître Eustache, remarquant qu'il avait désarmé son redoutable pistolet, et qu'en parlant il le remettait à sa ceinture, reprit un peu de courage, et, tout en s'essuyant, il murmura tristement :

— Briser les plats, battre les gens, casser le nez aux bons chrétiens... faire un vacarme d'enfer... je ne sais comment, après cela, on peut dédommager un honnête homme.

— Voyons, reprit Mergy en souriant. Votre nez cassé, je vous le payerai ce qu'il vaut selon moi. Pour vos plats brisés, adressez-vous aux reîtres, c'est leur affaire. Reste à savoir ce que je vous dois pour mon souper d'hier.

L'hôte regardait sa femme, ses marmitons et son voisin, comme s'il eût voulu leur demander à la fois conseil et protection.

— Les reîtres, les reîtres! dit-il... voir de leur argent, ce n'est pas chose aisée; leur capitaine m'a donné trois livres, et le cornette un coup de pied.

Mergy prit un des écus d'or qui lui restaient.

— Allons, dit-il, séparons-nous bons amis.

Et il le jeta à maître Eustache, qui, au lieu de tendre la main, le laissa dédaigneusement tomber sur le plancher.

— Un écu! s'écria-t-il, un écu pour cent bouteille cassées; un écu pour ruiner une maison; un écu pour battre les gens!

— Un écu, rien qu'un écu! reprit la femme sur un ton aussi lamentable. Il vient ici des gentilshommes catholiques qui parfois font un peu de tapage, mais au moins ils savent le prix des choses.

Si Mergy avait été plus en fonds, il aurait sans doute soutenu la réputation de libéralité de son parti.

— A la bonne heure, répondit-il sèchement, mais ces gentilshommes catholiques n'ont pas été volés. Décidez-vous, ajouta-t-il; prenez cet écu, ou vous n'aurez rien.

Et il fit un pas comme pour le reprendre.

L'hôtesse le ramassa sur-le-champ.

— Allons! qu'on m'amène mon cheval; et toi, quitte cette broche et porte ma valise.

— Votre cheval, mon gentilhomme! dit l'un des valets de maître Eustache en faisant une grimace.

L'hôte, malgré son chagrin, releva la tête, et ses yeux brillèrent un instant d'une expression de joie maligne.

— Je vais vous l'amener moi-même, mon bon seigneur; je vais vous amener votre bon cheval.

Et il sortit, tenant toujours la serviette devant son nez. Mergy le suivit.

Quelle fut sa surprise quand, au lieu du beau cheval alezan qui l'avait amené, il vit un petit cheval pie, vieux, couronné, et défiguré encore par une large cicatrice à la tête! Au lieu de sa selle de fin velours de Flandre, il voyait une selle de cuir garnie de fer, telle enfin qu'en avaient les soldats.

— Que signifie ceci? où est mon cheval?

— Que votre seigneurie prenne la peine d'aller le demander à messieurs les reîtres protestants, répondit l'hôte avec une feinte humilité; ces dignes étrangers l'ont emmené avec eux : il faut qu'ils se soient trompés à cause de la ressemblance.

— Beau cheval! dit un des marmitons; je parierais qu'il n'a pas plus de vingt ans.

— On ne pourra nier que ce soit un cheval de bataille, dit un autre : voyez quel coup de sabre il a reçu sur le front.

— Quelle superbe robe! ajouta un autre; c'est comme la robe d'un ministre, noir et blanc.

Mergy entra dans l'écurie, qu'il trouva vide.

— Et pourquoi avez-vous souffert qu'on emmenât mon cheval? s'écria-t-il avec fureur.

— Dame! mon gentilhomme, dit celui des valets qui avait soin de l'écurie, c'est le trompette qui l'a emmené, et il m'a dit que c'était un troc arrangé entre vous deux.

La colère suffoquait Mergy, et, dans son malheur, il ne savait à qui s'en prendre.

— J'irai trouver le capitaine, murmurait-il entre ses dents, et il me fera justice du coquin qui m'a volé.

— Certainement, dit l'hôte, votre seigneurie fera bien; car ce capitaine... comment s'appelait-il?... il avait toujours la mine d'un bien honnête homme.

Et Mergy avait déjà fait intérieurement la réflexion que le capitaine avait favorisé, sinon commandé le vol.

— Vous pourrez, par la même occasion, ajouta l'hôte, vous pourrez ravoir vos écus d'or de cette jeune demoiselle; elle se sera trompée, sans doute, en faisant ses paquets au petit jour.

— Attacherai-je la valise de votre seigneurie sur le cheval de votre seigneurie? demanda le garçon d'écurie du ton le plus respectueux et le plus désespérant.

Mergy comprit que plus il resterait, plus il aurait à souffrir des plaisanteries de cette canaille. La valise attachée, il s'élança sur la mauvaise selle; mais le cheval, se sentant un maître nouveau, conçut le désir malin d'éprouver ses connaissances dans l'art de l'équitation. Il ne tarda pas beaucoup cependant à s'apercevoir qu'il avait affaire à un

excellent cavalier, moins que jamais disposé à souffrir ses gentillesses; aussi, après quelques ruades bien payées par de grands coups d'éperons fort pointus, il prit le sage parti d'obéir et de prendre un grand trot de voyage. Mais il avait épuisé une partie de sa vigueur dans sa lutte avec son cavalier, et il lui arriva ce qui arrive toujours aux rosses en pareil cas, il tomba, comme l'on dit, en manquant des quatre pieds. Notre héros se releva aussitôt, légèrement moulu, mais encore plus furieux à cause des huées qui s'élevèrent aussitôt contre lui. Il balança même un instant s'il n'irait pas en tirer vengeance à grands coups de plat d'épée; cependant, par réflexion, il se contenta de faire comme s'il n'entendait pas les injures qu'on lui adressait de loin, et plus lentement il reprit le chemin d'Orléans, poursuivi à distance par une bande d'enfants, dont les plus âgés chantaient la chanson de *Jehan Petaquin* [1], tandis que les plus petits criaient de toutes leurs forces : « *Au huguenot! au huguenot! les fagots!* »

Après avoir chevauché assez tristement pendant près d'une demi-lieue, il réfléchit qu'il n'attraperait probablement pas les reîtres ce jour-là; que son cheval était sans doute vendu; qu'enfin il était plus que douteux que ces messieurs consentissent à le lui rendre. Peu à peu il s'accoutuma à l'idée que son cheval était perdu sans retour; et, comme dans

1. Personnage ridicule d'une vieille chanson populaire (cette note est de Mérimée, comme toutes celles du présent volume, sauf exceptions. Mérimée aimait à mettre des notes à ses ouvrages; parfois même il les multipliait. Nous avons tenu, en général, à conserver ces notes.)

cette supposition il n'avait rien à faire sur la route d'Orléans, il reprit celle de Paris, ou plutôt une traverse, pour éviter de passer devant la malencontreuse auberge témoin de ses désastres. Insensiblement, et comme il s'était habitué de bonne heure à chercher le bon côté de tous les événements de cette vie, il considéra qu'il était fort heureux, à tout prendre, d'en être quitte à si bon compte; il aurait pu être entièrement volé, peut-être assassiné, tandis qu'il lui restait encore un écu d'or, à peu près toutes ses hardes, et un cheval qui, pour être laid, pouvait cependant le porter. S'il faut tout dire, le souvenir de la jolie Mila lui arracha plus d'une fois un sourire. Bref, après quelques heures de marche et un bon déjeuner, il fut presque touché de la délicatesse de cette honnête fille, qui n'emportait que dix-huit écus d'une bourse qui en contenait vingt. Il avait plus de peine à se réconcilier avec la perte de son bel alezan, mais il ne pouvait s'empêcher de convenir qu'un voleur plus endurci que le trompette aurait emmené son cheval sans lui en laisser un à la place.

Il arriva le soir à Paris, peu de temps avant la fermeture des portes, et il se logea dans une hôtellerie de la rue Saint-Jacques.

2. — LA PRÉSENTATION A L'AMIRAL

Mergy a retrouvé à Paris son frère Georges, capitaine de chevau-légers, qu'il aime tendrement, malgré sa conversion au catholicisme. Mieux équipé, grâce à lui, il va présenter ses devoirs à l'amiral de Coligny, chef du parti protestant.

Il trouva la cour de l'hôtel encombrée de valets

et de chevaux, parmi lesquels il eut de la peine à se frayer un passage jusqu'à une vaste antichambre remplie d'écuyers et de pages, qui, bien qu'ils n'eussent d'autres armes que leurs épées, ne laissaient pas de former une garde imposante autour de l'Amiral. Un huissier en habit noir, jetant les yeux sur le collet de dentelle de Mergy et sur une chaîne d'or que son frère lui avait prêtée, ne fit aucune difficulté de l'introduire sur-le-champ dans la galerie où se trouvait son maître.

Des seigneurs, des gentilshommes, des ministres de l'Évangile, au nombre de plus de quarante personnes, tous debout, la tête découverte et dans une attitude respectueuse, entouraient l'Amiral. Il était très simplement vêtu et tout en noir. Sa taille était haute, mais un peu voûtée, et les fatigues de la guerre avaient imprimé sur son front chauve plus de rides que les années. Une longue barbe blanche tombait sur sa poitrine. Ses joues, naturellement creuses, le paraissaient encore davantage à cause d'une blessure dont la cicatrice enfoncée était à peine cachée par sa longue moustache; à la bataille de Moncontour, un coup de pistolet lui avait percé la joue et cassé plusieurs dents. L'expression de sa physionomie était plutôt triste que sévère, et l'on disait que depuis la mort du brave Dandelot[1], personne ne l'avait vu sourire. Il était debout, la main appuyée sur une table couverte de cartes et de plans, au milieu desquels s'élevait une énorme Bible in-quarto. Des cure-dents épars au milieu des

1. Son frère.

cartes et des papiers rappelaient une habitude dont on le raillait souvent. Assis au bout de la table, un secrétaire paraissait fort occupé à écrire des lettres qu'il donnait ensuite à l'Amiral pour les signer.

A la vue de ce grand homme qui, pour ses coreligionnaires, était plus qu'un roi, car il réunissait en une seule personne le héros et le saint, Mergy se sentit frappé de tant de respect, qu'en l'abordant il mit involontairement un genou en terre. L'Amiral, surpris et fâché de cette marque extraordinaire de vénération, lui fit signe de se relever, et prit avec un peu d'humeur la lettre que le jeune enthousiaste lui remit. Il jeta un coup d'œil sur les armoiries du cachet.

— C'est de mon vieux camarade le baron de Mergy, dit-il, et vous lui ressemblez tellement, jeune homme, qu'il faut que vous soyez son fils.

— Monsieur, mon père aurait désiré que son grand âge lui eût permis de venir lui-même vous présenter ses respects.

— Messieurs, dit Coligny après avoir lu la lettre et se tournant vers les personnes qui l'entouraient, je vous présente le fils du baron de Mergy, qui a fait plus de deux cents lieues pour être des nôtres. Il paraît que nous ne manquerons pas de volontaires pour la Flandre. Messieurs, je vous demande votre amitié pour ce jeune homme; vous avez tous la plus haute estime pour son père.

Aussitôt, Mergy reçut à la fois vingt accolades et autant d'offres de service.

— Avez-vous déjà fait la guerre, Bernard, mon

ami? demanda l'Amiral. Avez-vous jamais entendu le bruit des arquebusades?

Mergy répondit en rougissant qu'il n'avait pas encore eu le bonheur de combattre pour la religion.

— Félicitez-vous plutôt, jeune homme, de n'avoir pas été forcé de répandre le sang de vos concitoyens, dit Coligny d'un ton grave; grâce à Dieu, ajouta-t-il avec un soupir, la guerre civile est terminée! la religion respire, et, plus heureux que nous, vous ne tirerez votre épée que contre les ennemis de votre roi et de votre patrie.

Puis, mettant la main sur l'épaule de jeune homme :

— J'en suis sûr, vous ne démentirez pas le sang dont vous sortez. Selon l'intention de votre père, vous servirez d'abord avec mes gentilshommes; et quand nous rencontrerons les Espagnols, prenez-leur un étendard, et aussitôt vous aurez une cornette dans mon régiment.

— Je vous jure, s'écria Mergy d'un ton résolu, qu'à la première rencontre je serai cornette, ou bien mon père n'aura plus de fils!

3. — LE PRÉ-AUX-CLERCS

Mergy est allé avec son frère, remercier le roi qui, sur la recommandation de l'amiral, lui a donné un brevet de cornette. Survient la comtesse de Turgis. Mergy, dit Mérimée « fut tellement frappé de sa beauté, qu'il resta immobile et ne pensa à se ranger, pour lui faire passage, que lorsque les larges manches de soie de la comtesse touchèrent son pourpoint. » Elle remarque son émotion et laisse tomber son gant. Mergy « toujours immobile et hors de lui, ne pense même pas à le ramasser. Aussitôt un jeune homme blond

(ce n'était autre que Comminges), qui se tenait derrière Mergy, le poussa rudement pour passer devant lui, se saisit du gant et, après l'avoir baisé avec respect, le remit à madame de Turgis. » A l'instigation du baron de Vaudreuil, qui le met au courant des usages et lui fait remarquer que Comminges, en ramassant le gant de la comtesse, a usurpé un droit qui n'appartenait qu'à lui, Mergy, notre jeune héros provoque Comminges, le plus terrible des duellistes. Rendez-vous est pris pour le lendemain, neuf heures, au Pré-aux-Clercs. Mergy a naturellement pour second son frère.

Mergy et son frère entrèrent dans un bateau et traversèrent la Seine. Le batelier, qui devina sur leur mine le motif qui les conduisait au Pré-aux-Clercs, fit fort l'empressé, et, tout en ramant avec vigueur, il leur raconta très en détail comment, le mois passé, deux gentilshommes, dont l'un s'appelait le comte de Comminges, lui avaient fait l'honneur de louer son bateau pour s'y battre tous les deux à leur aise, sans crainte d'être interrompus. L'adversaire de M. de Comminges, dont il regrettait de n'avoir pas su le nom, avait été percé d'outre en outre, et de plus il avait été culbuté dans la rivière, d'où lui, batelier, n'avait jamais pu le retirer.

Au moment où ils abordèrent, ils aperçurent un bateau chargé de deux hommes et traversant la rivière quelque cent pieds plus bas.

— Voici nos gens, dit le capitaine, reste là.

Et il courut au devant du bateau qui portait Comminges et le vicomte de Béville.

— Eh! te voilà! s'écria ce dernier. Est-ce toi, ou bien ton frère, que Comminges va tuer?

En parlant ainsi il l'embrassait en riant.

Le capitaine et Comminges se saluèrent gravement.

— Monsieur, dit le capitaine à Comminges aussitôt qu'il se fut débarrassé des embrassades de Béville, je crois qu'il est de mon devoir de faire encore un effort pour empêcher les suites funestes d'une querelle qui n'est pas fondée sur des motifs touchant à l'honneur; je suis sûr que mon ami (il montrait Béville) réunira ses efforts aux miens.

Béville fit une grimace négative.

— Mon frère est très jeune, poursuivit Georges, sans nom comme sans expérience aux armes, il est obligé par conséquent de se montrer plus susceptible qu'un autre. Vous, monsieur, au contraire, votre réputation est faite, et votre honneur n'aura rien qu'à gagner si vous voulez bien reconnaître devant M. de Béville et moi que c'est par mégarde...

Comminges l'interrompit par un grand éclat de rire.

— Plaisantez-vous, mon cher capitaine, et me croyez-vous homme à traverser la Seine, le tout pour faire des excuses à un morveux?

— Vous oubliez, monsieur, que la personne dont vous parlez est mon frère, et c'est insulter...

— Quand il serait votre père, que m'importe? Je me soucie peu de toute la famille.

— Eh bien! monsieur, avec votre permission, vous aurez affaire avec toute la famille. Et, comme je suis l'aîné, vous commencerez par moi, s'il vous plaît.

— Pardonnez-moi, monsieur le capitaine; je suis obligé, suivant toutes les règles du duel, de me battre avec la personne qui m'a provoqué d'abord. Votre frère a des droits de priorité *imprescriptibles*,

comme l'on dit au Palais de Justice; quand j'aurai terminé avec lui, je serai à vos ordres.

— Cela est parfaitement juste! s'écria Béville, et je ne souffrirai pas, pour ma part, qu'il en soit autrement.

Mergy, surpris de la longueur du colloque, s'était rapproché à pas lents. Il arriva justement à temps pour entendre son frère accabler Comminges d'injures, jusqu'à l'appeler lâche, tandis que celui-ci répondait avec un imperturbable sang-froid :

— Après monsieur votre frère, je m'occuperai de vous.

Mergy saisit le bras de son frère :

— Georges, dit-il, est-ce ainsi que tu me sers, et voudrais-tu que je fisse pour toi ce que tu prétendais faire pour moi? Monsieur, dit-il en se tournant vers Comminges, je suis à vos ordres; nous commencerons quand vous voudrez.

— A l'instant même, répondit celui-ci.

— Voilà qui est admirable, mon cher, dit Béville en serrant la main de Mergy. Si je n'ai aujourd'hui le regret de t'enterrer ici, tu iras loin, mon garçon.

Comminges ôta son pourpoint et défit les rubans de ses souliers, pour montrer par là que son intention était de ne pas reculer d'un seul pas. C'était une mode parmi les duellistes de profession. Mergy et Béville en firent autant; le capitaine seul n'avait pas même jeté son manteau.

— Que fais-tu donc, Georges, mon ami? dit Béville; ne sais-tu pas qu'il va falloir en découdre avec moi? Nous ne sommes pas de ces seconds qui se croisent

les bras pendant que leurs amis se battent, et nous pratiquons la coutume d'Andalousie.

Le capitaine haussa les épaules.

— Tu crois donc que je plaisante? Je te jure sur ma foi qu'il faut que tu te battes avec moi. Le diable m'emporte si tu ne te bats pas!

— Tu es un fou et un sot, dit froidement le capitaine.

— Parbleu! tu me feras raison de ces deux mots-là, ou tu m'obligeras à quelque...

Il levait son épée, encore dans le fourreau, comme s'il eût voulu en frapper Georges.

— Tu le veux, dit le capitaine; soit.

En un instant il fut en chemise.

Comminges, avec une grâce toute particulière, secoua son épée en l'air, et d'un seul coup fit voler le fourreau à vingt pas. Béville en voulut faire autant; mais le fourreau resta à moitié de la lame, ce qui passait à la fois pour une maladresse et pour un mauvais présage. Les deux frères tirèrent leurs épées avec moins d'apparat, mais ils jetèrent également leurs fourreaux, qui auraient pu les gêner. Chacun se plaça devant son adversaire, l'épée nue à la main droite et le poignard à la gauche. Les quatre fers se croisèrent en même temps.

Georges le premier, par cette manœuvre que les professeurs italiens appelaient alors *liscio di spada è cavare alla vita*[1], et qui consiste à opposer le fort au faible, de manière à écarter et à rabattre l'arme de son adversaire, fit sauter l'épée des mains de Béville,

1. Froisser le fer et dégager au corps. Tous les termes d'escrime étaient alors empruntés à l'italien.

et lui mit la pointe de la sienne sur la poitrine ; mais au lieu de le percer, il baissa froidement son arme.

— Tu n'es pas de ma force, dit-il, cessons ; n'attends pas que je sois en colère.

Béville avait pâli en voyant l'épée de Georges si près de sa poitrine. Un peu confus, il lui tendit la main, et tous les deux, ayant planté leurs épées en terre, ne pensèrent plus qu'à regarder les deux principaux acteurs de cette scène.

Mergy était brave et avait du sang-froid. Il entendait assez bien l'escrime, et sa force corporelle était bien supérieure à celle de Comminges, qui paraissait d'ailleurs se ressentir des fatigues de la nuit précédente. Pendant quelque temps, il se borna à parer avec une prudence extrême, rompant la mesure quand Comminges s'avançait trop, et lui présentant toujours à la figure la pointe de sa rapière, tandis qu'avec son poignard il se couvrait la poitrine. Cette résistance inattendue irrita Comminges. On le vit pâlir. Chez un homme si brave, la pâleur n'annonçait qu'une excessive colère. Il redoubla ses attaques avec fureur. Dans une passe, il releva avec beaucoup d'adresse l'épée de Mergy, et, se fendant avec impétuosité, il l'aurait infailliblement percé d'outre en outre, sans une circonstance qui fut presque un miracle, et qui dérangea le coup : la pointe de la rapière rencontra le reliquaire d'or poli, qui la fit glisser et prendre une direction un peu oblique. Au lieu de pénétrer dans la poitrine; l'épée ne perça que la peau, et, en suivant une direction parallèle à la cinquième côte, ressortit à deux pouces de distance de la première

blessure. Avant que Comminges pût retirer son arme, Mergy le frappa de son poignard à la tête avec tant de violence, qu'il en perdit lui-même l'équilibre et tomba à terre. Comminges tomba en même temps sur lui : en sorte que les seconds les crurent morts tous les deux.

Mergy fut bientôt sur pied, et son premier mouvement fut de ramasser son épée, qu'il avait laissé échapper dans sa chute. Comminges ne remuait pas. Béville le releva. Sa figure était couverte de sang; et, l'ayant essuyée avec son mouchoir, il vit que le poignard était entré dans l'œil et que son ami était mort sur le coup, le fer ayant pénétré sans doute jusqu'à la cervelle.

Mergy regardait le cadavre d'un œil hagard.

— Tu es blessé, Bernard, dit le capitaine en courant à lui.

— Blessé! dit Mergy ; — et il s'aperçut alors seulement que sa chemise était toute sanglante.

— Ce n'est rien, dit le capitaine; le coup a glissé. Il étancha le sang avec son mouchoir, et demanda celui de Béville pour achever le pansement. Béville laissa retomber sur l'herbe le corps qu'il tenait, et donna sur-le-champ son mouchoir ainsi que celui de Comminges, qu'il alla prendre dans son pourpoint.

— Tudieu! l'ami, quel coup de poignard! Vous avez là un furieux bras! Mort de ma vie! que vont dire messieurs les raffinés de Paris, si de la province leur viennent des lurons de votre espèce? Dites-moi, de grâce, combien de duels avez-vous eus déjà?

— Hélas! répondit Mergy, voici le premier. Mais, au nom de Dieu! allez secourir votre ami.

— Parbleu! de la façon dont vous l'avez accommodé, il n'a pas besoin de secours; la dague est entrée dans le cerveau, et le coup était si bon et si fermement asséné que... Regardez son sourcil et sa joue, la coquille du poignard s'y est imprimée comme un cachet dans de la cire.

Mergy se mit à trembler de tous ses membres, et de grosses larmes coulaient une à une sur ses joues.

Béville ramassa la dague, et considéra avec attention le sang qui en remplissait les cannelures.

— Voici un outil à qui le frère cadet de Comminges doit une fière chandelle. Cette belle dague-là le fait héritier d'une superbe fortune.

— Allons-nous-en... Emmène-moi d'ici, dit Mergy d'une voix éteinte, en prenant le bras de son frère.

— Ne t'afflige pas, dit Georges, en l'aidant à reprendre son pourpoint. Après tout, l'homme qui est mort n'est pas trop digne qu'on le regrette.

— Pauvre Comminges! s'écria Béville. Et dire que tu es tué par un jeune homme qui se bat pour la première fois, toi qui t'es battu près de cent fois! Pauvre Comminges!

Ce fut la fin de son oraison funèbre.

4. — LE VINGT-QUATRE AOUT

Mergy, aimé de la comtesse de Turgis, bien vu à la fois de l'amiral et du roi, aurait pu être heureux à Paris. Malheureusement, la Saint-Barthélemy vient rallumer en France la guerre civile (24 août 1572) et le forcera à quitter la capitale.

« Saignez! saignez! »
Mot du Maréchal de Tavannes.

Après avoir quitté sa compagnie, le capitaine

Georges courut à sa maison, espérant y trouver son frère; mais il l'avait déjà quittée, après avoir dit aux domestiques, qu'il s'absentait pour toute la nuit. Georges, en avait conclu sans peine qu'il était chez la comtesse, et il s'était empressé de l'y chercher. Mais déjà le massacre avait commencé; le tumulte, la presse des assassins et les chaînes tendues au milieu des rues l'arrêtaient à chaque pas. Il fut forcé de passer auprès du Louvre, et c'était là que le fanatisme déployait toutes ses fureurs. Un grand nombre de protestants habitaient ce quartier, envahi en ce moment par les bourgeois catholiques et les soldats des gardes, le fer et la flamme à la main. Là, selon l'expression énergique d'un écrivain contemporain [1], *le sang courait de tous côtés cherchant la rivière*, et l'on ne pouvait traverser les rues sans courir le risque d'être écrasé à tout moment par les cadavres que l'on précipitait des fenêtres.

Par une prévoyance infernale, la plupart des bateaux qui d'ordinaire étaient amarrés le long du Louvre, avaient été conduits sur l'autre rive; de sorte que beaucoup de fugitifs qui couraient au bord de la Seine, espérant s'y embarquer et se dérober aux coups de leurs ennemis, se trouvaient n'avoir à choisir qu'entre les flots ou les hallebardes des soldats qui les poursuivaient. Cependant, à l'une des fenêtres de son palais, on voyait, dit-on, Charles IX armé d'une longue arquebuse, qui. *giboyait* aux pauvres passants [2].

Le capitaine, enjambant des corps morts, et s'écla-

1. D'Aubigné, *Histoire universelle.*
2. *Id.*, *Ibid.*

boussant avec du sang, poursuivait son chemin, exposé à chaque pas à tomber victime de la méprise d'un massacreur. Il avait remarqué que les soldats et les bourgeois armés portaient tous une écharpe blanche au bras et une croix blanche au chapeau. Il aurait pu facilement prendre ce signe de reconnaissance; mais l'horreur que lui inspiraient les assassins s'étendait jusqu'aux marques qui leur servaient à se faire reconnaître.

Sur le bord de la rivière, près du Châtelet, il s'entendit appeler. Il tourna la tête, et vit un homme armé jusqu'aux dents, mais qui ne paraissait pas faire usage de ses armes, portant d'ailleurs la croix blanche à son chapeau, et roulant un morceau de papier entre ses doigts d'un air tout à fait dégagé. C'était Béville. Il regardait froidement les cadavres et les hommes vivants que l'on jetait dans la Seine par-dessus le pont au Meunier.

— Que diable fais-tu ici, Georges? Est-ce un miracle, ou bien est-ce la grâce qui te donne ce beau zèle, car tu m'as l'air d'aller à la chasse aux huguenots?

— Et toi-même, que fais-tu au milieu de ces misérables?

— Moi? parbleu, je regarde; c'est un spectacle. Et sais-tu le bon tour que j'ai fait? Tu connais bien le vieux Michel Cornabon, cet usurier huguenot qui m'a tant rançonné?...

— Tu l'as tué, malheureux!

— Moi? fi donc! Je ne me mêle point d'affaires de religion. Loin de le tuer, je l'ai caché dans ma cave, et lui, m'a donné quittance de tout ce que je lui

dois. Ainsi j'ai fait une bonne action, et j'en suis récompensé. Il est vrai que, pour qu'il signât plus facilement la quittance, je lui ai mis deux fois le pistolet à la tête, mais le diable m'emporte si j'aurais tiré... — Tiens, regarde donc cette femme arrêtée par ses jupons à une des poutres du pont. Elle tombera... non, elle ne tombera pas! Peste! ceci est curieux, et mérite qu'on le voie de plus près.

Georges le quitta, et il se disait en se frappant la tête :

— Et voilà un des plus honnêtes gentilshommes que je connaisse aujourd'hui dans cette ville!

Il entra dans la rue Saint-Josse, qui était déserte et sans lumière; sans doute pas un seul réformé ne l'habitait. Cependant on y entendait distinctement le tumulte qui partait des rues voisines. Tout à coup les murs blancs sont éclairés par la lumière rouge des torches. Il entend des cris perçants, et il voit une femme à demi nue, les cheveux épars, tenant un enfant dans ses bras. Elle fuyait avec une vitesse surnaturelle. Deux hommes la poursuivaient, s'animant l'un l'autre par des cris sauvages, comme des chasseurs qui suivent une bête fauve. La femme allait se jeter dans une allée ouverte, quand un des poursuivants fit feu sur elle d'une arquebuse dont il était armé. Le coup l'atteignit dans le dos et la renversa. Elle se releva aussitôt, fit un pas vers Georges, et retomba sur les genoux; puis, faisant un dernier effort, elle souleva son enfant vers le capitaine, comme si elle le confiait à sa générosité. Elle expira sans proférer une parole.

— Encore une de ces chiennes d'hérétiques à

bas! s'écria l'homme qui avait tiré le coup d'arquebuse. Je ne me reposerai que lorsque j'en aurai expédié douze.

— Misérable! s'écria le capitaine.

Et il lui lâcha à bout portant un coup de pistolet.

La tête du scélérat frappa la muraille opposée. Il ouvrit les yeux d'une manière effrayante, et glissant sur les talons tout d'une pièce, ainsi qu'une planche mal appuyée, il tomba à terre raide mort.

— Comment! tuer un catholique! s'écria le compagnon du mort, qui tenait une torche d'une main et une épée sanglante de l'autre. Qui donc êtes-vous? Par la messe! mais vous êtes des chevau-légers du roi. Mordieu! il y a méprise, mon officier.

Le capitaine prit à sa ceinture son second pistolet et l'arma. Ce mouvement et le léger bruit du ressort furent parfaitement compris. Le massacreur jeta sa torche et prit la fuite à toutes jambes. Georges ne daigna pas tirer sur lui. Il se baissa, examina la femme étendue par terre, et reconnut qu'elle était morte. La balle l'avait percée de part en part; son enfant, les bras passés autour de son cou, criait et pleurait; il était couvert de sang, mais par miracle il n'avait pas été blessé. Le capitaine eut quelque peine à l'arracher à sa mère qu'il serrait de toute sa force, puis il l'enveloppa dans son manteau, et, rendu prudent par la rencontre qu'il venait de faire, il ramassa le chapeau du mort, en ôta la croix blanche et la mit sur le sien. De la sorte, il parvint, sans être arrêté, jusqu'à la maison de la comtesse.

Les deux frères tombèrent dans les bras l'un de

l'autre, et pendant quelque temps se tinrent étroitement embrassés sans pouvoir proférer une parole. Enfin le capitaine rendit compte en peu de mots de l'état où se trouvait la ville. Bernard maudissait le roi, les Guises et les prêtres; il voulait sortir et chercher à se réunir à ses frères, s'ils essayaient quelque part de résister à leurs ennemis. La comtesse pleurait et le retenait, et l'enfant criait et demandait sa mère.

Après beaucoup de temps perdu à crier, gémir et pleurer, il fallut enfin prendre un parti. Quant à l'enfant, l'écuyer de la comtesse se chargea de trouver une femme qui en prît soin. Pour Mergy, il ne pouvait fuir dans ce moment. D'ailleurs où se rendre? savait-on si le massacre ne s'étendait pas d'un bout à l'autre de la France? Des corps de garde nombreux occupaient les ponts par lesquels les réformés auraient pu passer dans le faubourg Saint-Germain, d'où ils pouvaient plus facilement s'échapper de la ville et gagner les provinces du Midi, de tout temps affectionnées à leur cause. D'un autre côté, il paraissait peu probable, et même imprudent, d'implorer la pitié du monarque dans un moment où, échauffé par le carnage, il ne pensait qu'à faire de nouvelles victimes. La maison de la comtesse, à cause de sa réputation de dévotion, n'était pas exposée à des recherches sérieuses de la part des meurtriers, et Diane croyait être sûre de ses gens. Ainsi Mergy ne pouvait nulle part trouver une retraite où il courût moins de risques. Il fut résolu qu'il s'y tiendrait caché en attendant l'événement.

Le jour, au lieu de faire cesser les massacres, sembla plutôt les accroître et les régulariser. Il n'y eut catholique qui, sous peine d'être suspect d'hérésie, ne prît la croix blanche, et ne s'armât ou ne dénonçât les huguenots qui vivaient encore. Cependant le roi, renfermé dans son palais, était inaccessible pour tous autres que les chefs des massacreurs. La populace, attirée par l'espoir du pillage, s'était jointe à la garde bourgeoise et aux soldats, et les prédicateurs exhortaient les fidèles dans les églises à redoubler de cruauté.

— Écrasons en une fois, disaient-ils, toutes les têtes de l'hydre, et mettons fin pour toujours aux guerres civiles.

Et, pour persuader à ce peuple avide de sang et de miracles que le ciel approuvait ses fureurs et qu'il avait voulu les encourager par un prodige éclatant :

— Allez au cimetière des Innocents, criaient-ils, allez voir cette aubépine qui vient de refleurir, comme rajeunie et fortifiée pour être arrosée d'un sang hérétique!

Des processions nombreuses de massacreurs en armes allaient en grande cérémonie adorer la sainte épine, et sortaient du cimetière animées d'un nouveau zèle pour découvrir et mettre à mort ceux que le ciel condamnait ainsi manifestement. Un mot de Catherine était dans toutes les bouches; on se répétait en égorgeant les enfants et les femmes : *Che picta lor ser crudele, che crudelta lor ser pietoso*; aujourd'hui il y a de l'humanité à être cruel, de la cruauté à être humain.

Chose étrange! parmi tous ces protestants, il y en avait peu qui n'eussent fait la guerre et n'eussent assisté à des batailles acharnées, où ils avaient essayé, souvent avec succès, de balancer l'avantage du nombre par la valeur; et pourtant durant cette tuerie, *deux* seulement opposèrent quelque résistance à leurs assassins, et de ces deux hommes un seul avait fait la guerre. Peut-être l'habitude de combattre en troupe et d'une manière régulière les avait-elle privés de cette énergie individuelle qui pouvait exciter chaque protestant à se défendre dans la maison comme dans une forteresse. On voyait, tels que des victimes dévouées, de vieux guerriers tendre leur gorge à des misérables qui, la veille, auraient tremblé devant eux. Ils prenaient leur résignation pour du courage, et préféraient la gloire des martyrs à celle des soldats.

Quand la première soif de sang fut apaisée, on vit les plus cléments des massacreurs offrir la vie à leurs victimes pour prix de leur abjuration. Un bien petit nombre de calvinistes profita de cette offre et consentit à se racheter de la mort et même des tourments par un mensonge peut-être excusable. Des femmes, des enfants, répétaient leur symbole au milieu des épées levées sur leur tête, et mouraient sans proférer une plainte.

Après deux jours, le roi essaya d'arrêter le carnage; mais, quand on a lâché la bride aux passions de la multitude, il n'est plus possible de l'arrêter. Non seulement les poignards ne cessèrent point de frapper, mais le monarque lui-même, accusé d'une compassion impie, fut obligé de révoquer ses

paroles de clémence et d'exagérer jusqu'à la méchanceté, qui faisait cependant un des traits principaux de son caractère.

5. — LES DEUX MOINES

« Lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine. »
Chanson populaire.

Dans un cabaret, sur les bords de la Loire, à peu de distance d'Orléans, en descendant vers Beaugency, un jeune moine en robe brune garnie d'un grand capuchon qu'il tenait à demi baissé, était assis devant une table, les yeux attachés sur son bréviaire avec une attention tout à fait édifiante, bien qu'il eût choisi un coin un peu sombre pour lire. Il avait à sa ceinture un chapelet dont les grains étaient plus gros que des œufs de pigeon, et une ample provision de médailles de saints suspendues au même cordon résonnaient à chaque mouvement qu'il faisait. Quand il levait la tête pour regarder du côté de la porte, on remarquait une bouche bien faite, ornée d'une moustache retroussée en forme d'*arc turquois*, et si galante qu'elle aurait fait honneur à un capitaine de gendarmes. Ses mains étaient fort blanches, ses ongles longs et taillés avec soin, et rien n'annonçait que le jeune frère, suivant la coutume de son ordre, eût jamais manié la bêche ou le rateau.

Une grosse paysanne joufflue, qui remplissait les fonctions de servante et de cuisinière dans ce cabaret, dont elle était de plus la maîtresse, s'approcha du jeune moine, et, après lui avoir fait une révérence assez gauche, lui dit :

— Eh bien! mon père, n'ordonnerez-vous rien pour votre dîner? Il est plus de midi, savez-vous?

— Est-ce que le bateau de Beaugency doit encore tarder longtemps.

— Qui sait? L'eau est basse, et l'on ne va pas comme on veut. Et puis, quand même, il n'est pas l'heure. Tenez, à votre place, moi, je dînerais ici.

— Eh bien! j'y dînerai; mais n'y a-t-il pas une autre salle que celle-ci où je pourrais manger? Je sens ici une odeur qui n'est pas agréable.

— Vous êtes bien délicat, mon père. Quant à moi, je ne sens rien du tout.

— Est-ce que l'on flambe des cochons près de cette auberge?

— Des cochons? Ah! voilà qui est plaisant! Des cochons? Oui, à peu près; ce sont bien des cochons, car, comme dit l'autre, de leur vivant ils étaient habillés de soie; mais ces cochons-là ça n'est pas pour manger. Ce sont des huguenots, révérence parler, mon père, que l'on brûle au bord de l'eau, à cent pas d'ici, et c'est leur fumet que vous sentez.

— Des huguenots!

— Oui, des huguenots. Est-ce que ça vous fait quelque chose? Il ne faut pas que cela vous ôte l'appétit. Quant à changer de salle pour dîner, je n'en ai qu'une; ainsi vous serez bien obligé de vous en contenter. Bah! le huguenot, cela ne sent pas déjà si mauvais. Au reste, si on ne les brûlait pas, peut-être qu'ils pueraient bien davantage. Il y en avait un tas ce matin sur le sable, un tas aussi haut... quoi! aussi haut que voilà cette cheminée... Il paraît tout de même qu'ils ont joliment travaillé hier à Orléans,

car la Loire nous en a furieusement apporté de ce poisson hérétique-là, et, comme les eaux sont basses, on en trouve tous les jours sur le sable qui restent à sec. Même hier, comme le garçon meunier regardait s'il y avait des tanches dans son filet, voilà-t-il pas qu'il trouve dedans une femme morte qui avait un fier coup de hallebarde dans l'estomac. Tenez ça lui entrait par là et ça sortait entre les épaules. Il aurait mieux aimé trouver une belle carpe, tout de même... Mais qu'avez-vous donc, mon révérend?... Est-ce que vous voulez tomber en pamoison? Voulez-vous que je vous donne, en attendant votre dîner, un coup de vin de Beaugency? ça vous remettra le cœur au ventre.

— Je vous remercie.

— Eh bien! que voulez-vous pour votre dîner?

— La première chose venue... peu m'importe.

— Quoi, encore? J'ai un garde-manger qui est bien garni, voyez-vous.

— Eh bien! donnez-moi un poulet, et laissez-moi lire mon bréviaire.

— Un poulet! un poulet, mon révérend! ah bien! en voici d'une bonne! Ce n'est pas sur vos dents que les araignées feront leur toile en temps de jeûne. Vous avez donc une dispense du pape pour manger du poulet le vendredi?

— Ah! que je suis distrait!... Oui, sans doute, c'est aujourd'hui vendredi... *Vendredi chair ne mangeras.* Donnez-moi des œufs. Je vous remercie bien de m'avoir averti à temps pour éviter un si grand péché.

— Voyez donc! dit la cabaretière à demi-voix, ces messieurs, si on ne les avertissait pas, ils vous man-

geraient des poulets un jour maigre, et, pour un mauvais morceau de lard qu'ils trouveront dans la soupe d'une pauvre femme, ils feront un bruit à vous faire tourner le sang.

Cela dit, elle s'occupa de préparer ses œufs, et le moine se remit à lire son bréviaire.

— *Ave, Maria!* ma sœur, dit un autre moine en entrant dans le cabaret, au moment où dame Marguerite tenait la queue de sa poêle et s'apprêtait à retourner une volumineuse omelette.

Le nouveau venu était un beau vieillard à barbe grise, grand, fort et replet; il avait la figure très enluminée; mais ce qui attirait d'abord la vue, c'était un énorme emplâtre qui lui cachait un œil et lui couvrait la moitié de la joue. Il parlait français facilement, mais on distinguait dans son langage un léger accent étranger.

Au moment où il entra, le jeune moine baissa encore davantage son capuchon, de manière à ne pouvoir pas être vu; et ce qui surprit plus encore dame Marguerite, c'est que le moine survenant, qui avait son capuchon levé à cause de la chaleur, se hâta de le baisser aussitôt qu'il eut aperçu son confrère en religion.

— Ma foi! mon père, dit la cabaretière, vous arrivez à propos pour dîner; vous n'attendrez pas, et vous allez vous trouver en pays de connaissance.

Puis s'adressant au jeune moine.

— N'est-ce pas, mon révérend, que vous êtes enchanté de dîner avec sa révérence que voilà? L'odeur de mon omelette vient de l'attirer. Dame, aussi, c'est que je n'y épargne pas le beurre!

Le jeune moine répondit avec timidité et en balbutiant :

— Je craindrais de gêner monsieur.

Le vieux moine dit de son côté, en baissant fort la tête :

— Je suis un pauvre moine alsacien... Je parle mal français... et je crains que ma compagnie ne soit pas agréable à mon confrère.

— Allons donc ! dit dame Marguerite, vous feriez des façons? Entre moines, et moines du même ordre, il ne doit y avoir qu'une seule table et un seul lit.

Et, prenant un escabeau, elle le plaça auprès de la table, précisément en face du jeune moine. Le vieux s'y assit de côté, évidemment fort empêché de sa personne; il semblait combattu entre le désir de dîner et une certaine répugnance à se trouver face à face avec un confrère.

L'omelette fut servie.

— Allons, mes pères, dépêchez bien vite votre bénédicité, et ensuite vous me direz si mon omelette est bonne.

A ce mot de bénédicité, les deux moines parurent encore plus mal à leur aise. Le plus jeune dit au plus vieux :

— C'est à vous à le dire; vous êtes mon ancien, et cet honneur vous est dû.

— Non, pas du tout. Vous étiez ici avant moi, et c'est à vous à le dire.

— Non; je vous en prie.

— Je ne le ferai pas certainement.

— Il le faut absolument.

— Vous allez voir, dit dame Marguerite, qu'ils

laisseront refroidir mon omelette. A-t-on jamais vu deux franciscains aussi cérémonieux? Que le plus vieux dise le bénédicité, et le plus jeune dira les grâces.

— Je ne sais dire le bénédicité que dans ma langue, dit le vieux moine.

Le jeune parut surpris, et jeta un coup d'œil à la dérobée sur son compagnon. Cependant ce dernier, joignant les mains d'une façon fort dévote, commença à marmotter sous son capuchon quelques paroles que personne n'entendit. Puis il se rassit, et en moins de rien, sans dire une parole, il eut englouti les trois quarts de l'omelette et vidé la bouteille placée en face de lui. Son compagnon, le nez sur son assiette, n'ouvrit la bouche que pour manger. L'omelette achevée, il se leva, joignit les mains, et prononça fort vite et en bredouillant quelques mots latins dont les derniers étaient : *Et beata viscera virginis Mariæ.* Ce furent les seuls que Marguerite entendit.

— Quelles drôles de grâces, révérence parler, nous dites-vous là, mon père! Il me semble que ce n'est pas comme celles que dit notre curé.

— Ce sont les grâces de notre couvent, dit le jeune franciscain.

— Le bateau va-t-il bientôt venir? demanda l'autre moine.

— Patience, il s'en faut qu'il soit près d'arriver, répondit dame Marguerite.

Le jeune frère parut contrarié, du moins à en juger par un mouvement de tête qu'il fit. Cependant, il ne hasarda pas la moindre observation; et, pre-

nant son bréviaire, il se mit à lire avec un redoublement d'attention.

De son côté, l'Alsacien, tournant le dos à son compagnon, faisait rouler les grains de son chapelet entre son index et son pouce, tandis qu'il remuait les lèvres, sans qu'il en sortît le moindre son.

— Voici les deux plus étranges moines que j'aie jamais vus, et les plus silencieux, pensa dame Marguerite en se plaçant à côté de son rouet, qu'elle mit bientôt en mouvement.

Depuis un quart d'heure le silence n'avait été interrompu que par le bruit du rouet, lorsque quatre hommes armés et de fort mauvaise mine entrèrent dans l'auberge. Ils touchèrent légèrement le bord de leur chapeau à la vue des deux moines, et l'un d'eux, saluant Marguerite du nom familier de « ma petite Margot », lui demanda du vin d'abord, et à dîner vite, « car, disait-il, la mousse m'est crue au gosier, faute de remuer les mâchoires ».

— Du vin, du vin! murmura dame Marguerite, voilà qui est bientôt dit, monsieur Bois-Dauphin. Mais est-ce vous qui payerez l'écot? Vous savez que Jérôme Crédit est mort; et d'ailleurs vous me devez, tant en vin qu'en dîners et soupers, plus de six écus, aussi vrai que je suis une honnête femme?

— Aussi vrai l'un que l'autre, répondit en riant Bois-Dauphin; c'est-à-dire que je ne vous dois que deux écus, la mère Margot, et pas un denier de plus.

Il se servit d'un terme plus énergique.

— Ah! Jésus! Maria! peut-on dire?...

— Allons, allons, ne braillez-pas, notre ancienne. Va pour six écus. Je te les payerai, Margoton, avec

ce que nous dépenserons ici; car j'en ai du sonnant aujourd'hui, quoique nous ne gagnions guère au métier que nous faisons. Je ne sais ce que ces gredins-là font de leur argent.

— C'est bien possible qu'ils l'avalent, comme font les Allemands, dit un de ses camarades.

— Malepeste! s'écria Bois-Dauphin, il faut y regarder de près. Les bonnes pistoles sont, dans une carcasse hérétique, une bonne farce qu'il ne faut pas jeter aux chiens.

— Comme elle criait, la fille de ce ministre de ce matin! dit le troisième.

— Et le gros ministre! ajouta le dernier: comme j'ai ri! Il était si gros qu'il ne pouvait enfoncer dans l'eau.

— Vous avez donc bien travaillé ce matin? demanda Marguerite, qui revenait de la cave avec des bouteilles pleines.

— Comme cela, dit Bois-Dauphin. Hommes, femmes et petits enfants, c'est douze en tout que nous avons jetés à l'eau ou dans le feu. Mais le malheur, Margot, c'est qu'ils n'avaient ni sou ni maille; hormis la femme, qui avait quelques babioles, tout ce gibier-là ne valait pas les quatre fers d'un chien. Oui, mon père, continua-t-il en s'adressant au plus jeune des moines, nous avons bien gagné des indulgences, ce matin, en tuant ces chiens d'hérétiques, vos ennemis.

Le moine le regarda un instant, et se remit à lire; mais son bréviaire tremblait visiblement dans sa main gauche, et il serrait son poing droit comme un homme agité par une émotion concentrée.

— A propos d'indulgences, dit Bois-Dauphin en se tournant vers ses camarades, savez-vous que je voudrais bien en avoir une pour faire gras aujourd'hui? Je vois dans la basse-cour de dame Margot des poulets qui me tentent furieusement.

— Parbleu! dit un des scélérats, mangeons-en, nous ne serons pas damnés pour cela. Nous irons demain à confesse, voilà tout.

— Écoutez, compères, dit un autre, il me vient une idée. Demandons à ces gros frocards-là de nous donner la permission de faire gras.

— Oui, comme s'ils le pouvaient! répondit son camarade.

— Par les tripes de Notre-Dame! s'écria Bois-Dauphin, je sais un meilleur moyen que tout cela, et je vais vous le dire à l'oreille.

Les quatre coquins s'approchèrent aussitôt tête contre tête, et Bois-Dauphin leur expliqua tout bas son projet, qui fut accueilli par de grands éclats de rire. Un seul des bandits montra quelque scrupule.

— C'est une méchante idée que tu as là, Bois-Dauphin, et cela peut porter malheur; moi je n'en suis pas.

— Tais-toi donc, Guillemain. Comme si c'était un gros péché que de faire flairer à quelqu'un la lame d'un poignard!

— Oui, mais un tonsuré!

Ils parlaient à voix basse, et les deux moines semblaient chercher à deviner leurs projets par quelques mots qu'ils saisissaient dans leur conversation.

— Bah! il n'y a guère de différence, repartit

Bois-Dauphin d'un ton plus haut. Et puis, comme cela, c'est lui qui fera le péché, et ce ne sera pas moi.

— Oui, oui, Bois-Dauphin a raison! s'écrièrent les deux autres.

Aussitôt Bois-Dauphin se leva et sortit de la salle. Un instant après, on entendit des poules crier, et le brigand reparut bientôt, tenant une poule morte de chaque main.

— Ah! le maudit! s'écriait dame Marguerite. Tuer mes poulets! et un vendredi! Qu'en veux-tu faire, brigand?

— Silence, dame Margoton, et ne m'échauffez pas les oreilles; vous savez que je suis un méchant garçon. Préparez vos broches et me laissez faire.

Puis s'approchant du frère alsacien :

— Çà, mon père, dit-il, vous voyez bien ces deux bêtes-ci? eh bien! je voudrais que vous me fissiez la grâce de les baptiser.

Le moine recula de surprise; l'autre ferma son livre, et dame Marguerite commença à dire des injures à Bois-Dauphin.

— Que je les baptise? dit le moine.

— Oui, mon père. Moi, je serai le parrain et Margot que voici sera la marraine. Or, voici les noms que je donne à mes filleules : celle-ci se nommera *Carpe*, et celle-là *Perche*. Voilà deux jolis noms.

— Baptiser des poules! s'écria le moine en riant.

— Eh oui, morbleu! mon père; allons, vite en besogne!

— Ah! scélérat! s'écria Marguerite; tu crois que je te le laisserai faire ce commerce-là dans ma

maison? Crois-tu être chez des juifs ou au sabbat, pour baptiser des bêtes?

— Délivrez-moi donc de cette braillarde, dit Bois-Dauphin à ses camarades; et vous, mon père, ne sauriez-vous lire le nom du coutelier qui a fait cette lame-ci.

En parlant ainsi, il passait son poignard nu sous le nez du vieux moine. Le jeune se leva sur son banc; mais presque aussitôt, comme par l'effet d'une réflexion prudente, il se rassit déterminé à prendre patience.

— Comment voulez-vous que je baptise des volailles, mon enfant?

— Parbleu! c'est bien facile; comme vous nous baptisez, nous autres enfants de femmes. Jetez-leur un peu d'eau sur la tête et dites : *Baptizo te Carpam et Percham* : seulement dites cela dans votre baragouin. Allons, Petit-Jean, apporte-nous ce verre d'eau, et vous tous, à bas les chapeaux, et du recueillement, noble Dieu!

A la surprise générale, le vieux cordelier prit un peu d'eau, la répandit sur la tête des poules, et prononça fort vite et très indistinctement quelque chose qui avait l'air d'une prière. Il finit par : *Baptizo te Carpam et Percham*. Puis il se rassit, et reprit son chapelet avec beaucoup de calme et comme s'il n'avait fait qu'une chose ordinaire.

L'étonnement avait rendu muette dame Marguerite. Bois-Dauphin triomphait.

— Allons, Margot, dit-il en lui jetant les deux poulets, apprête-nous cette carpe et cette perche; c'est un très bon manger maigre.

Mais, malgré leur baptême, Marguerite se refusait encore à les regarder comme un manger de chrétiens. Il fallut que les bandits la menaçassent de mauvais traitements pour qu'elle pût se décider à mettre à la broche ces poissons improvisés.

Cependant Bois-Dauphin et ses compagnons buvaient largement; ils portaient des santés et menaient grand bruit.

— Écoutez! cria Bois-Dauphin en frappant un grand coup de poing sur la table pour obtenir du silence, je propose de boire à la santé de notre saint-père le pape, et à la mort de tous les huguenots; et il faut que nos deux frocarts et dame Marguerite boivent avec nous.

La proposition fut accueillie par acclamation de ses trois camarades.

Il se leva en chancelant un peu, car il était déjà plus qu'à moitié ivre, et, avec une bouteille qu'il avait à la main, il emplit le verre du jeune moine.

— Allons, bon père, dit-il, à la sainteté de sa santé!... Je me trompe. A la santé de Sa Sainteté! et à la mort...

— Je ne bois jamais entre mes repas, répondit froidement le jeune homme.

— Oh! parbleu! vous boirez, ou le diable m'emporte si vous ne dites pourquoi!

A ces mots, il posa la bouteille sur la table, et, prenant le verre, il l'approcha des lèvres du moine, qui se penchait sur son bréviaire avec un grand calme en apparence. Quelques gouttes de vin tombèrent sur le livre. Aussitôt le moine se leva, saisit le verre; mais, au lieu de le boire, il en jeta le con-

tenu au visage de Bois-Dauphin. Tout le monde se prit à rire. Le frère, adossé contre la muraille et les bras croisés, regardait fixement le scélérat.

— Savez-vous bien, mon petit père, que cette plaisanterie-là ne me plaît point? Jour de Dieu, si vous n'étiez pas un frocard, pour tout potage, je vous apprendrais bien à connaître votre monde.

En parlant ainsi, il étendit la main jusqu'à la figure du jeune homme, et de l'extrémité de ses doigts il effleura sa moustache.

La figure du moine devint d'un pourpre éclatant. D'une main il prit au collet l'insolent bandit, et de l'autre, s'armant de la bouteille, il la lui cassa sur la tête si violemment, que Bois-Dauphin tomba sans connaissance sur le carreau, inondé à la fois de sang et de vin.

— A merveille, mon brave! s'écria le vieux moine, et pour un calotin vous faites rage.

— Bois-Dauphin est mort! s'écrièrent les trois brigands, voyant que leur camarade ne remuait pas. Ah! coquin! nous allons vous étriller d'importance.

Ils saisirent leurs épées; mais le jeune moine, avec une agilité surprenante, retroussa les longues manches de sa robe, s'empara de l'épée de Bois-Dauphin, et se mit en garde de la manière du monde la plus résolue. En même temps, son confrère tira de dessous sa robe un poignard dont la lame avait bien dix-huit pouces de long, et se mit à ses côtés d'un air tout ausssi martial.

— Ah! canaille! s'écriait-il, nous allons vous apprendre à vivre, et vous montrer votre métier!

En un tour de main, les trois coquins, blessés

ou désarmés, furent obligés de sauter par la fenêtre.

— Jésus! Maria! s'écria dame Marguerite, quels champions êtes-vous, mes bons pères! Vous faites honneur à la religion. Avec tout cela, voilà un homme mort, et cela est désagréable pour la réputation de cette auberge.

— Oh! que nenni, il n'est pas mort, dit le vieux moine; je le vois qui grouille; mais je m'en vais lui donner l'extrême-onction.

Et il s'approcha du blessé, qu'il prit par les cheveux, et lui posant son poignard tranchant sur la gorge, il se mettait en devoir de lui couper la tête si dame Marguerite et son compagnon ne l'eussent retenu.

— Que faites-vous, bon Dieu! disait Marguerite; tuer un homme! et un homme qui passe pour bon catholique encore, quoiqu'il n'en soit rien, comme il paraît assez!

— Je suppose, dit le jeune moine à son confrère, que des affaires *pressantes* vous appellent, ainsi que moi, à Beaugency. Voici le bateau. Hâtons-nous.

— Vous avez raison, et je vous suis.

Il essuya son poignard et le remit sous sa robe. Alors les deux vaillants moines, ayant payé leur écot, s'acheminèrent de compagnie vers la Loire, laissant Bois-Dauphin entre les mains de Marguerite, qui commença par se payer en fouillant dans ses poches; puis elle s'occupa d'ôter les morceaux de verre dont sa figure était hérissée, afin de le panser suivant toutes les règles usitées par les commères en cas semblables.

— Je me trompe fort, ou je vous ai vu quelque part, dit le jeune homme au vieux cordelier.

— Le diable m'emporte si votre figure m'est inconnue! Mais...

— Quand je vous ai vu pour la première fois, il me semble que vous ne portiez pas cette robe.

— Et vous-même?

— Vous êtes le capitaine....

— Dietrich Hornstein, pour vous servir; et vous êtes le jeune gentilhomme avec qui j'ai dîné près d'Étampes.

— Lui-même.

— Vous vous nommez Mergy?

— Oui; mais ce n'est pas mon nom maintenant. Je suis le frère Ambroise.

— Et moi, le frère Antoine d'Alsace.

— Bien. Et vous allez?

— A La Rochelle, si je puis.

— Et moi de même.

— Je suis charmé de vous rencontrer... Mais, diable! vous m'avez furieusement embarrassé avec votre bénédicité. C'est que je n'en savais pas un mot; et moi, je vous prenais d'abord pour un moine, s'il en fut.

— Je vous en présente autant.

— D'où vous êtes-vous échappé?

— De Paris. Et vous?

— D'Orléans. J'ai été contraint de me cacher pendant plus de huit jours. Mes pauvres reîtres... mon cornette... sont dans la Loire.

— Et Mila?

— Elle s'est faite catholique.

— Et mon cheval, capitaine?

— Ah! votre cheval? J'ai fait passer par les verges le coquin de trompette qui vous l'avait dérobé... Mais, ne sachant où vous demeuriez, je n'ai pu vous le faire rendre..... Et je le gardais en attendant l'honneur de vous rencontrer. Maintenant il appartient sans doute à quelque coquin de papiste.

— Chut! ne prononcez pas ce mot si haut. Allons, capitaine, unissons nos fortunes, et entr'aidons-nous comme nous venons de faire tout à l'heure.

— Je le veux; et, tant que Dietrich Hornstein aura une goutte de sang dans les veines, il sera prêt à jouer des couteaux à vos côtés.

Ils se serrèrent la main avec joie.

— Ah çà! dites-moi donc quelle diable d'histoire me sont-ils venus conter avec leurs poules et leur *Carpam*, *Percham*? Il faut convenir que ces papaux sont une bien sotte espèce.

— Chut! encore une fois : voici le bateau.

En devisant de la sorte, ils arrivèrent au bateau, où ils s'embarquèrent. Ils parvinrent à Beaugency sans autre accident que celui de rencontrer plusieurs cadavres de leurs coreligionnaires flottant sur la Loire.

Un batelier remarqua que la plupart étaient couchés sur le dos.

— Ils demandent vengeance au ciel, dit tout bas Mergy au capitaine des reitres.

Dietrich lui serra la main sans répondre.

Mergy gagna heureusement La Rochelle et s'y distingua sous les ordres de La Noue. Il eut la douleur de voir son frère, qui était dans les troupes assiégeantes, tomber frappé à mort par un de ses propres soldats. Il ne quitta La Rochelle que lorsque l'armée catholique eut été forcée de lever le siège. L'auteur ne dit pas ce qu'il advint de lui par la suite.

II

MATEO FALCONE

Après avoir dit quelques mots sur le maquis de Porto-Vecchio, Mérimée continue ainsi :

Mateo Falcone, quand j'étais en Corse en 18.., avait sa maison à une demi-lieue de ce maquis. C'était un homme assez riche pour le pays; vivant noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux, que des bergers, espèces de nomades, menaient paître çà et là sur les montagnes. Lorsque je le vis, deux années après l'événement que je vais raconter, il me parut âgé de cinquante ans tout au plus. Figurez-vous un homme petit mais robuste, avec des cheveux crépus, noirs comme le jais, un nez aquilin, les lèvres minces, les yeux grands et vifs et un teint couleur de revers de botte. Son habileté au tir du fusil passait pour extraordinaire, même dans son pays, où il y a tant de bons tireurs. Par exemple, Mateo n'aurait jamais tiré sur un mouflon avec des chevrotines; mais, à cent vingt pas, il l'abattait d'une balle dans la tête ou dans l'épaule, à son choix. La nuit, il se servait de ses

armes aussi facilement que le jour, et l'on m'a cité de lui ce trait d'adresse qui paraîtra peut-être incroyable à qui n'a pas voyagé en Corse. A quatre-vingts pas, on plaçait une chandelle allumée derrière un transparent de papier, large comme une assiette. Il mettait en joue, puis on éteignait la chandelle, et, au bout d'une minute, dans l'obscurité la plus complète, il tirait et perçait le transparent trois fois sur quatre.

Avec un mérite aussi transcendant, Mateo Falcone s'était attiré une grande réputation. On le disait aussi bon ami que dangereux ennemi : d'ailleurs serviable et faisant l'aumône, il vivait en paix avec tout le monde dans le district de Porto-Vecchio. Mais on contait de lui qu'à Corte, où il avait pris femme, il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour : du moins on attribuait à Mateo certain coup de fusil qui surprit ce rival comme il était à se raser devant un petit miroir pendu à sa fenêtre. L'affaire assoupie, Mateo se maria. Sa femme Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles (dont il enrageait), et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato : c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient bien mariées : leur père pouvait compter au besoin sur les poignards et les escopettes de ses gendres. Le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions.

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du maquis. Le petit Fortunato voulait l'accompagner, mais la clai-

rière était trop loin; d'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison; le père refusa donc : on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis quelques heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que, le dimanche prochain, il irait dîner à la ville, chez son oncle le *caporal* [1], quand il fut soudainement interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mateo parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant avec peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

Cet homme était un *bandit* [2], qui, étant parti de nuit pour aller chercher de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs corses [3].

1. Les caporaux furent autrefois les chefs que se donnèrent les communes corses quand elles s'insurgèrent contre les seigneurs féodaux. Aujourd'hui, on donne encore quelquefois ce nom à un homme qui, par ses propriétés, ses alliances et sa clientèle, exerce une influence et une sorte de magistrature effective sur une *pieve* ou un canton. Les Corses se divisent, par une ancienne habitude, en cinq castes : les *gentilshommes* (dont les uns sont *magnifiques*, les autres *signori*), les *caporali*, les *citoyens*, les *plébéiens* et les *étrangers*.

2. Ce mot est ici le synonyme de proscrit.

3. C'est un corps levé depuis peu d'années par le gouver-

Après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le maquis avant d'être rejoint.

Il s'approcha de Fortunato et lui dit :

— Tu es le fils de Mateo Falcone?

— Oui.

— Moi, je suis Gianetto Sanpiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes[1]. Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

— Et que dira mon père si je te cache sans sa permission?

— Il dira que tu as bien fait.

— Qui sait?

— Cache-moi vite; ils viennent.

— Attends que mon père soit revenu.

— Que j'attende? malédiction! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons, cache-moi, ou je te tue.

Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid :

— Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ta *carchera*[2].

— J'ai mon stylet.

— Mais courras-tu aussi vite que moi?

Il fit un saut, et se mit hors d'atteinte.

— Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone! Me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison?

nement, et qui sert concurremment avec la gendarmerie au maintien de la police.

1. L'uniforme des voltigeurs était alors un habit brun avec un collet jaune.

2. Ceinture de cuir qui sert de giberne et de portefeuille.

L'enfant parut touché.

— Que me donneras-tu si je te cache? dit-il en se rapprochant.

Le bandit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, et il en tira une pièce de cinq francs qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent; il s'en saisit, et dit à Gianetto :

— Ne crains rien.

Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa, de plus, d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. (On sait qu'en Corse on suit les degrés de parenté beaucoup plus loin qu'ailleurs.) Il se nommait Tiodoro Gamba : c'était un homme actif, fort redouté des bandits dont il avait déjà traqué plusieurs.

— Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en

l'abordant; comme te voilà grandi! As-tu vu passer un homme tout à l'heure?

— Oh! je ne suis pas encore si grand que vous, mon cousin, répondit l'enfant d'un air niais.

— Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi?

— Si j'ai vu passer un homme?

— Oui, un homme avec un bonnet pointu en velours noir, et une veste brodée de rouge et de jaune?

— Un homme avec un bonnet pointu, et une veste brodée de rouge et de jaune?

— Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions.

— Ce matin, M. le curé est passé devant notre porte, sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu...

— Ah! petit drôle, tu fais le malin! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier.

— Qui sait?

— Qui sait? C'est moi qui sais que tu l'as vu.

— Est-ce qu'on voit les passants quand on dort?

— Tu ne dormais pas, vaurien; les coups de fusil t'ont réveillé.

— Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit? L'escopette de mon père en fait bien davantage.

— Que le diable te confonde, maudit garnement! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto. Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans

cette maison, et voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le maquis en clopinant. D'ailleurs, les traces de sang s'arrêtent ici.

— Et que dira papa? demanda Fortunato en ricanant; que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti?

— Vaurien! dit l'adjudant Gamba en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre tu parleras enfin.

Et Fortunato ricanait toujours.

— Mon père est Mateo Falcone! dit-il avec emphase.

— Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner si tu ne dis où est Gianetto Sanpiero.

L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta :

— Mon père est Mateo Falcone!

— Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mateo.

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats, qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage.

Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de baïonnette dans le foin avec négligence, et en haussant les épaules, comme s'il sentait que sa précaution était ridicule. Rien ne remua; et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable; déjà ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents.

— Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain jeu avec moi; et, si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mateo, le diable m'emporte! je t'emmènerais avec moi.

— Bah!

— Mais, quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et, pour ta peine d'avoir menti il te donnera le fouet jusqu'au sang.

— Savoir?

— Tu verras... Mais, tiens... sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose.

— Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis : c'est que, si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le maquis, et alors il faudra plus d'un luron comme vous pour aller l'y chercher.

L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien dix écus; et, remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier.

— Fripon! tu voudrais bien avoir une montre comme celle-ci, suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon; et les gens te demanderaient : « Quelle heure est-il? » et tu leur dirais : « Regardez à ma montre. »

— Quand je serai grand, mon oncle le caporal me donnera une montre.

— Oui; mais le fils de ton oncle en a déjà une... pas aussi belle que celle-ci, à la vérité... Cependant il est plus jeune que toi.

L'enfant soupira.

— Eh bien, la veux-tu cette montre, petit cousin?

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'œil, ressemblait à un chat à qui l'on présente un poulet tout entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de temps en temps il détourne les yeux pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation; mais il se lèche les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître : « Que votre plaisanterie est cruelle! »

Cependant l'adjudant Gamba semblait de bonne foi en présentant sa montre. Fortunato n'avança pas la main; mais il lui dit avec un sourire amer :

— Pourquoi vous moquez-vous de moi?

— Par Dieu! je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi.

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité; et, fixant ses yeux noirs sur ceux de l'adjudant, il s'efforçait d'y lire la foi qu'il devait avoir en ses paroles.

— Que je perde mon épaulette, s'écria l'adjudant, si je ne te donne pas la montre à cette condition! Les camarades sont témoins; je ne puis m'en dédire.

En parlant ainsi, il approchait toujours la montre, tant, qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force, et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et quelquefois lui heurtait le bout du nez. Enfin, peu à peu, sa main droite s'éleva vers la montre : le bout de ses doigts la toucha; et elle pesait tout entière dans sa main sans que l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne... Le cadran était azuré... la boîte nouvellement fourbie..., au soleil, elle paraissait toute de feu... La tentation était trop forte.

Fortunato éleva aussi sa main gauche, et indiqua du pouce, par-dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim, et s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter; et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit; mais, comme il essayait de se lever en pied, sa blessure refroidie ne lui permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjudant se jeta sur lui et lui arracha son stylet. Aussitôt on le garrotta fortement, malgré sa résistance.

Gianetto, couché par terre et lié comme un fagot, tourna la tête vers Fortunato qui s'était rapproché.

— Fils de...! lui dit-il avec plus de mépris que de colère.

L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue, sentant qu'il avait cessé de la mériter; mais le proscrit n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement. Il dit avec beaucoup de sang-froid à l'adjudant :

— Mon cher Gamba, je ne puis marcher; vous allez être obligé de me porter à la ville.

— Tu courais tout à l'heure plus vite qu'un chevreuil, repartit le cruel vainqueur; mais sois tranquille : je suis si content de te tenir, que je te porterais une lieue sur mon dos sans être fatigué. Au reste, mon camarade, nous allons te faire une litière avec des branches et ta capote; et à la ferme de Crespoli nous trouverons des chevaux.

— Bien, dit le prisonnier; vous mettrez aussi un peu de paille sur votre litière, pour que je sois plus commodément.

Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaignier, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout

d'un coup au détour d'un sentier qui conduisait au màquis. La femme s'avançait courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière; car il est indigne d'un homme de porter d'autre fardeau que ses armes.

A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée? Mateo avait-il donc quelques démêlés avec la justice? Non. Il jouissait d'une bonne réputation. C'était, comme on dit, *un particulier bien famé*; mais il était Corse et montagnard, et il y a peu de Corses montagnards qui, en scrutant bien leur mémoire, n'y trouvent quelque peccadille, telle que coups de fusil, coups de stylet et autres bagatelles. Mateo, plus qu'un autre, avait la conscience nette; car depuis plus de dix ans il n'avait dirigé son fusil contre un homme; mais toutefois il était prudent, et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

— Femme, dit-il à Giuseppa, mets bas ton sac et tiens-toi prête.

Elle obéit sur-le-champ. Il lui donna le fusil qu'il avait en bandoulière et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers sa maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile, à se jeter derrière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à couvert. Sa femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne. L'emploi d'une bonne ménagère, en

cas de combat, est de charger les armes de son mari.

D'un autre côté, l'adjudant était fort en peine en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en avant et le doigt sur la détente.

— Si par hasard, pensa-t-il, Mateo se trouvait parent de Gianetto, ou s'il était son ami, et qu'il voulût le défendre, les bourres de ses deux fusils arriveraient à deux d'entre nous, aussi sûr qu'une lettre à la poste, et s'il me visait, nonobstant la parenté!...

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mateo pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long.

— Holà! eh! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin.

Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et, à mesure que l'autre parlait il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

— Bonjour, frère [1], dit l'adjudant en lui tendant la main. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

— Bonjour, frère.

— J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui; mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero.

1. *Buon giorno*, *fratello*, salut ordinaire des Corses.

— Dieu soit loué! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée.

Ces mots réjouirent Gamba.

— Pauvre diable! dit Mateo, il avait faim.

— Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié; il m'a tué un de mes voltigeurs, et, non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français... Ensuite, il s'était si bien caché, que diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver.

— Fortunato! s'écria Mateo.

— Fortunato! répéta Giuseppa.

— Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas; mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporal afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat général.

— Malédiction! dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange; puis, se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil en disant :

— Maison d'un traître!

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste

que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta, les yeux baissés, à Gianetto.

— Loin de moi! lui cria le proscrit d'une voix foudroyante.

Puis se tournant vers un des voltigeurs :

— Camarade, donne-moi à boire, dit-il.

Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière qu'il les eût croisées sur sa poitrine, au lieu de les avoir liées derrière le dos.

— J'aime, disait-il, à être couché à mon aise.

On s'empressa de le satisfaire; puis l'adjudant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo, qui ne lui répondit pas, et descendit au pas accéléré vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée.

— Tu commences bien! dit enfin Mateo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

— Mon père! s'écria l'enfant en s'avançant, les larmes aux yeux, comme pour se jeter à ses genoux.

Mais Mateo lui cria :

— Arrière de moi!

Et l'enfant s'arrêta et sanglota, immobile, à quelques pas de son père.

Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

— Qui t'a donné cette montre? demanda-t-elle d'un ton sévère.

— Mon cousin l'adjudant.

Falcone saisit la montre, et, la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces.

— Femme, dit-il, cet enfant est-il de moi?

Les joues brunes de Giuseppa devinrent d'un rouge de brique.

— Que dis-tu, Mateo? et sais-tu bien à qui tu parles?

— Eh bien, cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.

Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du maquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo et lui saisit le bras.

— C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme.

— Laisse-moi, répondit Mateo : je suis son père.

Giuseppa embrassa son fils et entra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas dans le

sentier et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

— Fortunato, va auprès de cette grosse pierre.

L'enfant fit ce qu'il lui commandait, puis il s'agenouilla.

— Dis tes prières.

— Mon père, mon père, ne me tuez pas!

— Dis tes prières! répéta Mateo d'une voix terrible.

L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père, d'une voix forte répondait *Amen!* à la fin de chaque prière.

— Sont-ce là toutes les prières que tu sais?

— Mon père, je sais encore l'*Ave Maria* et la litanie que ma tante m'a apprise.

— Elle est bien longue, n'importe.

L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.

— As-tu fini?

— Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi! Je ne le ferai plus! Je prierai tant mon cousin le caporal qu'on fera grâce au Gianetto!

Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue lui disant :

— Que Dieu te pardonne!

L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père; mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba raide mort.

Sans jeter un coup d'œil sur le cadavre, Mateo reprit le chemin de sa maison pour aller chercher

une bêche afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

— Qu'as-tu fait? s'écria-t-elle.

— Justice.

— Où est-il?

— Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien; je lui ferai chanter une messe. Qu'on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi de venir demeurer avec nous.

III

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici :

Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais, après avoir lu la lettre de recommandation du général B***, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec sa stature presque gigantesque. On me dit qu'il devait cette voix étrange

à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit :

— Mon lieutenant est mort hier...

Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais, ce soir-là, elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune.

— Elle est bien rouge, dit-il; c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!

J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une

teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais, comme une espèce de cuirasse, le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et, quand on battit la diane, j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers trois heures, un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine, nous les suivîmes lentement, et, au bout de vingt minutes, nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de pré-

férence sur nos canonniers), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un danger réel, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je songeai au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de madame de B***, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole :

— Eh bien, vous allez en voir de grises pour votre début.

Je souris d'un air tout à fait martial en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets; car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako et tua un homme auprès de moi.

— Je vous fais mon compliment, me dit le capi-

taine, comme je venais de ramasser mon shako, vous en voilà quitte pour la journée.

Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome *non bis in idem* trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako.

— C'est faire saluer les gens sans cérémonie, dis-je aussi gaiement que je pus.

Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente.

— Je vous félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, leurs noms commençaient toujours par un P.

Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui

nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit.

— A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avançions au pas de course, précédés de tirailleurs : tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux et sans tirer.

— Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine; cela ne nous présage rien de bon.

Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants. et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de « *Vive l'empereur!* » plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit, les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous,

le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue.

— Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine. Bonsoir!

Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant : « *Vive l'empereur!* » Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse, que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier : « Victoire! » et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons

surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressèrent autour de lui; je m'approchai :

— Où est le plus ancien capitaine? demandait-il à un sergent.

Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive.

— Et le plus ancien lieutenant?

— Voici monsieur qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout à fait calme.

Le colonel sourit amèrement.

— Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C*** va vous faire soutenir.

— Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé?

— *F...*, mon cher, mais la redoute est prise [1] !

1. L'Enlèvement de la Redoute, comme Mateo Falcone, se trouve dans le volume intitulé *Mosaïque*. Ce volume contient encore les nouvelles suivantes dont nous regrettons de ne pouvoir rien citer et dont nous recommandons vivement la lecture : *La Vision de Charles XI. — Tamango. — La Partie de Trictrac.*

IV

COLOMBA

Tout le monde connaît l'admirable nouvelle qui a nom Colomba. Malgré cela il était aussi impossible de n'en point mettre d'extraits dans ce recueil que de la citer en son entier. Le délicat était de choisir. Nous avons pris de préférence les passages susceptibles ou de bien mettre en relief le caractère de l'héroïne ou d'intéresser de jeunes lecteurs.

Colomba, depuis l'assassinat de son père, le colonel della Rebbia (elle est persuadée que l'assassin n'est autre que le maire Barricini, chef de la maison rivale de celle des Rebbia), ne songe qu'à la vengeance et attend avec impatience l'arrivée de son frère Orso. Ayant appris par des amis qu'il est à Ajaccio, elle s'y rend en toute hâte. Orso s'est arrêté quelques jours à Ajaccio, charmé par la bonne grâce du colonel Nevil avec lequel il a fait la traversée de Marseille à Ajaccio et avec lequel il chasse, et aussi par la beauté et l'esprit de miss Lydia Nevil.

1. — FRÈRE ET SŒUR.

Le lendemain, un peu avant le retour des chasseurs, miss Nevil, revenant d'une promenade au bord de la mer, regagnait l'auberge avec sa femme de chambre, lorsqu'elle remarqua une jeune femme vêtue de noir, montée sur un cheval de petite taille, mais vigoureux, qui entrait dans la ville. Elle était

suivie d'une espèce de paysan, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée aux coudes, une gourde en bandoulière, un pistolet pendant à la ceinture; à la main, un fusil, dont la crosse reposait dans une poche de cuir attachée à l'arçon de la selle; bref, en costume complet de brigand de mélodrame ou de bourgeois corse en voyage. La beauté remarquable de la femme attira d'abord l'attention de miss Nevil. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose, les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. Sur la tête, elle portait ce voile de soie noire nommé *mezzaro*, que les Génois ont introduit en Corse et qui sied si bien aux femmes. De longues nattes de cheveux châtains lui formaient comme un turban autour de la tête. Son costume était propre, mais de la plus grande simplicité.

Miss Nevil eut tout le temps de la considérer, car la dame au *mezzaro* s'était arrêtée dans la rue à questionner quelqu'un avec beaucoup d'intérêt, comme il semblait à l'expression de ses yeux; puis, sur la réponse qui lui fut faite, elle donna un coup de houssine à sa monture, et, prenant le grand trot, elle ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel où logeaient sir Thomas Nevil et Orso. Là, après avoir échangé quelques mots avec l'hôte, la jeune femme sauta lestement à bas de son cheval et s'assit sur un banc de pierre à côté de la porte d'entrée, tandis que son écuyer conduisait les chevaux à l'écurie. Miss Lydia passa avec son costume parisien devant l'étrangère sans qu'elle levât les yeux. Un quart d'heure après,

ouvrant sa fenêtre, elle vit encore la dame au mezzaro assise à la même place et dans la même attitude. Bientôt parurent le colonel et Orso, revenant de la chasse. Alors l'hôte dit quelques mots à la demoiselle en deuil et lui désigna du doigt le jeune della Rebbia. Celle-ci rougit, se leva avec vivacité, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta immobile et comme interdite. Orso était tout près d'elle la considérant avec curiosité.

— Vous êtes, dit-elle d'une voix émue, Orso Antonio della Rebbia? Moi, je suis Colomba.

— Colomba! s'écria Orso.

Et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa tendrement, ce qui étonna un peu le colonel et sa fille; car en Angleterre on ne s'embrasse pas dans la rue.

— Mon frère, dit Colomba, vous me pardonnerez si je suis venue sans votre ordre; mais j'ai appris par nos amis que vous étiez arrivé, et c'était pour moi une si grande consolation de vous voir...

Orso l'embrassa encore; puis, se tournant vers le colonel :

— C'est ma sœur, dit-il, que je n'aurais jamais reconnue si elle ne s'était nommée. — Colomba, le colonel sir Thomas Nevil. — Colonel, vous voudrez bien m'excuser, mais je ne pourrai avoir l'honneur de dîner avec vous aujourd'hui... Ma sœur...

— Eh! où diable voulez-vous dîner, mon cher? s'écria le colonel; vous savez bien qu'il n'y a qu'un dîner dans cette maudite auberge, et il est pour nous. Mademoiselle fera grand plaisir à ma fille de se joindre à nous.

Colomba regarda son frère, qui ne se fit pas trop prier, et tous ensemble entrèrent dans la plus grande pièce de l'auberge, qui servait au colonel de salon et de salle à manger. Mademoiselle della Rebbia, présentée à miss Nevil, lui fit une profonde révérence, mais ne dit pas une parole. On voyait qu'elle était très effarouchée et que, pour la première fois de sa vie peut-être, elle se trouvait en présence d'étrangers gens du monde. Cependant dans ses manières il n'y avait rien qui sentît la province. Chez elle l'étrangeté sauvait la gaucherie. Elle plut à miss Nevil par cela même; et, comme il n'y avait pas de chambre disponible dans l'hôtel que le colonel et sa suite avaient envahi, miss Lydia poussa la condescendance ou la curiosité jusqu'à offrir à mademoiselle della Rebbia de lui faire dresser un lit dans sa propre chambre.

Colomba balbutia quelques mots de remerciement et s'empressa de suivre la femme de chambre de miss Nevil pour faire à sa toilette les petits arrangements que rend nécessaires un voyage à cheval par la poussière et le soleil.

En rentrant dans le salon, elle s'arrêta devant les fusils du colonel, que les chasseurs venaient de déposer dans un coin.

— Les belles armes! dit-elle; sont-elles à vous, mon frère?

— Non, ce sont des fusils anglais au colonel. Ils sont aussi bons qu'ils sont beaux.

— Je voudrais bien, dit Colomba, que vous en eussiez un semblable.

— Il y en a certainement un dans ces trois-là qui

appartient à della Rebbia, s'écria le colonel. Il s'en sert trop bien. Aujourd'hui quatorze coups de fusil, quatorze pièces!

Aussitôt s'établit un combat de générosité, dans lequel Orso fut vaincu, à la grande satisfaction de sa sœur, comme il était facile de s'en apercevoir à l'expression de joie enfantine qui brilla tout d'un coup sur son visage, tout à l'heure si sérieux.

— Choisissez, mon cher, disait le colonel.

Orso refusait.

— Eh bien! mademoiselle votre sœur choisira pour vous.

Colomba ne se le fit pas dire deux fois : elle prit le moins orné des fusils, mais c'était un excellent Manton de gros calibre.

— Celui-ci, dit-elle, doit bien porter la balle.

Son frère s'embarrassait dans ses remerciements, lorsque le dîner parut fort à propos pour le tirer d'affaire. Miss Lydia fut charmée de voir que Colomba, qui avait fait quelque résistance pour se mettre à table, et qui n'avait cédé que sur un regard de son frère, faisait en bonne catholique le signe de la croix avant de manger.

— Bon, se dit-elle, voilà qui est primitif.

Et elle se promit de faire plus d'une observation intéressante sur ce jeune représentant des vieilles mœurs de la Corse. Pour Orso, il était évidemment un peu mal à son aise, par la crainte sans doute que sa sœur ne dît ou ne fît quelque chose qui sentît trop son village. Mais Colomba l'observait sans cesse et réglait tous ses mouvements sur ceux de son frère. Quelquefois elle le considérait fixement

avec une étrange expression de tristesse; et alors, si les yeux d'Orso rencontraient les siens, il était le premier à détourner ses regards, comme s'il eût voulu se soustraire à une question que sa sœur lui adressait mentalement et qu'il comprenait trop bien. On parlait français, car le colonel s'exprimait fort mal en italien. Colomba entendait le français, et prononçait même assez bien le peu de mots qu'elle était forcée d'échanger avec ses hôtes.

Après le dîner, le colonel, qui avait remarqué l'espèce de contrainte qui régnait entre le frère et la sœur, demanda avec sa franchise ordinaire à Orso s'il ne désirait point causer seul avec mademoiselle Colomba, offrant dans ce cas de passer avec sa fille dans la pièce voisine. Mais Orso se hâta de le remercier et de dire qu'ils auraient bien le temps de causer à Pietranera. C'était le nom du village où il devait faire sa résidence.

Le colonel prit donc sa place accoutumée sur le sofa, et miss Nevil, après avoir essayé plusieurs sujets de conversation, désespérant de faire parler la belle Colomba, pria Orso de lui lire un chant du Dante : c'était son poète favori. Orso choisit le chant de l'*Enfer* où se trouve l'épisode de Francesca da Rimini, et se mit à lire, accentuant de son mieux ces sublimes tercets, qui expriment si bien le danger de lire à deux un livre d'amour. A mesure qu'il lisait, Colomba se rapprochait de la table, relevait la tête, qu'elle avait tenue baissée; ses prunelles dilatées brillaient d'un feu extraordinaire : elle rougissait et pâlissait tour à tour, elle s'agitait convulsivement sur sa chaise. Admirable organisation

italienne, qui, pour comprendre la poésie, n'a pas besoin qu'un pédant lui en démontre les beautés!

Quand la lecture fut terminée :

— Que cela est beau! s'écria-t-elle. Qui a fait cela, mon frère?

Orso fut un peu déconcerté, et miss Lydia répondit en souriant que c'était un poète florentin mort depuis plusieurs siècles.

— Je te ferai lire le Dante, dit Orso, quand nous serons à Pietranera.

— Mon Dieu, que cela est beau! répétait Colomba.

Et elle dit trois ou quatre tercets qu'elle avait retenus, d'abord à voix basse, puis, s'animant, elle les déclama tout haut avec plus d'expression que son frère n'en avait mis à les lire.

Miss Lydia très étonnée :

— Vous paraissez aimer beaucoup la poésie, dit-elle. Que je vous envie le bonheur que vous aurez à lire le Dante comme un livre nouveau!

— Vous voyez, miss Nevil, disait Orso, quel pouvoir ont les vers du Dante, pour émouvoir ainsi une petite sauvagesse qui ne sait que son *Pater*..... Mais je me trompe; je me rappelle que Colomba est du métier. Tout enfant, elle s'escrimait à faire des vers, et mon père m'écrivait qu'elle était la plus grande *voceratrice* de Pietranera et de deux lieues à la ronde.

Colomba jeta un coup d'œil suppliant à son frère. Miss Nevil avait ouï parler des improvisatrices corses et mourait d'envie d'en entendre une. Aussi elle s'empressa de prier Colomba de lui donner un échantillon de son talent. Orso s'inter-

posa alors, fort contrarié de s'être si bien rappelé les dispositions poétiques de sa sœur. Il eut beau jurer que rien n'était plus plat qu'une ballata corse, protester que réciter des vers corses après ceux du Dante, c'était trahir son pays, il ne fit qu'irriter le caprice de miss Nevil, et se vit obligé à la fin de dire à sa sœur :

— Eh bien! improvise quelque chose, mais que cela soit court.

Colomba poussa un soupir, regarda attentivement pendant une minute le tapis de la table, puis les poutres du plafond; enfin, mettant la main sur ses yeux, comme ces oiseaux qui se rassurent et croient n'être point vus quand ils ne voient point eux-mêmes, chanta, ou plutôt déclama d'une voix mal assurée la *serenata* qu'on va lire :

LA JEUNE FILLE ET LA PALOMBE

« Dans la vallée, bien loin derrière les montagnes, — le soleil n'y vient qu'une heure tous les jours; — il y a dans la vallée une maison sombre, — et l'herbe y croît sur le seuil. — Portes, fenêtres sont toujours fermées. — Nulle fumée ne s'échappe du toit. — Mais à midi, lorsque vient le soleil, — une fenêtre s'ouvre alors, — et l'orpheline s'assied, filant à son rouet : — elle file et chante en travaillant — un chant de tristesse; — mais nul autre chant ne répond au sien. — Un jour, un jour de printemps, — une palombe se posa sur un arbre voisin, — et entendit le chant de la jeune fille. — Jeune fille, dit-elle, tu ne pleures pas seule, — un cruel épervier m'a ravi ma compagne. — Palombe, montre-moi l'épervier ravisseur; — fût-il aussi haut que les nuages, — je l'aurai bientôt abattu en terre. — Mais moi, pauvre fille, qui me rendra mon frère. — mon frère mainteuant en lointain pays? — Jeune fille, dis-moi où est ton frère, — et mes ailes me porteront près de lui. »

— Voilà une palombe bien élevée! s'écria Orso

en embrassant sa sœur avec une émotion qui contrastait avec le ton de plaisanterie qu'il affectait.

— Votre chanson est charmante, dit miss Lydia. Je veux que vous me l'écriviez dans mon album. Je la traduirai en anglais et la ferai mettre en musique.

Le brave colonel, qui n'avait pas compris un mot, joignit ses compliments à ceux de sa fille. Puis il ajouta :

— Cette palombe dont vous parlez, mademoiselle, c'est cet oiseau que nous avons mangé aujourd'hui à la crapaudine?

Miss Nevil apporta son album et ne fut pas peu surprise de voir l'improvisatrice écrire sa chanson en ménageant le papier d'une façon singulière. Au lieu d'être en vedette, les vers se suivaient sur la même ligne, tant que la largeur de la feuille le permettait, en sorte qu'ils ne convenaient plus à la définition connue des compositions poétiques : « De petites lignes, d'inégale longueur, avec une marge de chaque côté. » Il y avait bien encore quelques observations à faire sur l'orthographe un peu capricieuse de mademoiselle Colomba, qui, plus d'une fois, fit sourire miss Nevil, tandis que la vanité fraternelle d'Orso était au supplice.

L'heure de dormir étant arrivée, les deux jeunes filles se retirèrent dans leur chambre. Là, tandis que miss Lydia détachait collier, boucles, bracelets, elle observa sa compagne qui retirait de sa robe quelque chose de long comme un busc, mais de forme bien différente pourtant. Colomba mit cela avec soin et presque furtivement sous son

mezzaro déposé sur une table; puis elle s'agenouilla et fit dévotement sa prière. Deux minutes après, elle était dans son lit. Très curieuse de son naturel et lente comme une Anglaise à se déshabiller, miss Lydia s'approcha de la table, et, feignant de chercher une épingle, souleva le mezzaro et aperçut un stylet assez long, curieusement monté en nacre et en argent; le travail en était remarquable, et c'était une arme ancienne et de grand prix pour un amateur.

— Est-ce l'usage ici, dit miss Nevil en souriant, que les demoiselles portent ce petit instrument dans leur corset?

— Il le faut bien, répondit Colomba en soupirant. Il y a tant de méchantes gens!

— Et auriez-vous vraiment le courage d'en donner un coup comme cela?

Et miss Nevil, le stylet à la main, faisait le geste de frapper, comme on frappe au théâtre, de haut en bas.

— Oui, si cela était nécessaire, dit Colomba de sa voix douce et musicale, pour me défendre ou défendre mes amis... Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut le tenir; vous pourriez vous blesser, si la personne que vous voulez frapper se retirait.

Et se levant de son séant :

— Tenez, c'est ainsi, en remontant le coup. Comme cela il est mortel, dit-on. Heureux les gens qui n'ont pas besoin de telles armes!

Elle soupira, abandonna sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux. On n'aurait pu voir une tête plus belle, plus noble, plus virginale. Phidias, pour

sculpter sa Minerve, n'aurait pas désiré un autre modèle.

2. — L'OBSESSION DE LA VENGEANCE.

L'arrivée d'Orso à Pietranera, devancée d'ailleurs par les menaces de Colomba, a fait naître l'inquiétude chez les Barricini (regardés par tous comme responsables du meurtre du colonel) et l'espoir chez les amis ou partisans des Rebbia. Les deux partis se sont préparés par avance : Orso voit partout à Pietranera l'image de la guerre. Il est évident qu'on n'attend plus que lui.

Orso fut longtemps à s'endormir, et par conséquent s'éveilla tard, du moins pour un Corse. A peine levé, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la maison de ses ennemis et les *archere* qu'ils venaient d'y établir. Il descendit et demanda sa sœur.

— Elle est à la cuisine qui fond des balles, lui répondit la servante Saveria.

Ainsi, il ne pouvait faire un pas sans être poursuivi par l'image de la guerre.

Il trouva Colomba assise sur un escabeau, entourée de balles nouvellement fondues, coupant les jets de plomb.

— Que diable fais-tu là? lui demanda son frère.

— Vous n'aviez point de balles pour le fusil du colonel, répondit-elle de sa voix douce; j'ai trouvé un moule de calibre, et vous aurez aujourd'hui vingt-quatre cartouches, mon frère.

— Je n'en ai pas besoin, Dieu merci!

— Il ne faut pas être pris au dépourvu, Ors' Anton'. Vous avez oublié votre pays et les gens qui vous entourent.

— Je l'aurais oublié que tu me le rappellerais bien vite. Dis-moi, n'est-il pas arrivé une grosse malle il y a quelques jours?

— Oui, mon frère. Voulez-vous que je la monte dans votre chambre?

— Toi la monter! mais tu n'aurais jamais la force de la soulever... N'y a-t-il pas ici quelque homme pour le faire?

— Je ne suis pas si faible que vous le pensez, dit Colomba, en retroussant ses manches et découvrant un bras blanc et rond, parfaitement formé, mais qui annonçait une force peu commune. Allons, Saveria, dit-elle à la servante, aide-moi.

Déjà elle enlevait seule la lourde malle, quand Orso s'empressa de l'aider.

— Il y a dans cette malle, ma chère Colomba dit-il, quelque chose pour toi. Tu m'excuseras si je te fais de si pauvres cadeaux, mais la bourse d'un lieutenant en demi-solde n'est pas trop bien garnie.

En parlant, il ouvrait la malle et en retirait quelques robes, un châle et d'autres objets à l'usage d'une jeune personne.

— Que de belles choses! s'écria Colomba. Je vais bien vite les serrer de peur qu'elles ne se gâtent. Je les garderai pour ma noce, ajouta-t-elle avec un sourire triste, car maintenant je suis en deuil.

Et elle baisa la main de son frère.

— Il y a de l'affectation, ma sœur, à garder le deuil si longtemps.

— Je l'ai juré, dit Colomba d'un ton ferme. Je ne quitterai le deuil...

Et elle regardait par la fenêtre la maison des Barricini.

— Que le jour où tu te marieras? dit Orso cherchant à éviter la fin de la phrase.

— Je ne me marierai, dit Colomba, qu'à un homme qui aura fait trois choses...

Et elle contemplait toujours d'un air sinistre la maison ennemie.

— Jolie comme tu es, Colomba, je m'étonne que tu ne sois pas déjà mariée. Allons, tu me diras qui te fait la cour. D'ailleurs j'entendrai bien les sérénades. Il faut qu'elles soient belles pour plaire à une grande voceratrice comme toi.

— Qui voudrait d'une pauvre orpheline?... Et puis l'homme qui me fera quitter mes habits de deuil fera prendre le deuil aux femmes de là-bas.

« Cela devient de la folie, » se dit Orso.

Mais il ne répondit rien pour éviter toute discussion.

— Mon frère, dit Colomba d'un ton de câlinerie, j'ai aussi quelque chose à vous offrir. Les habits que vous avez là sont trop beaux pour ce pays-ci. Votre jolie redingote serait en pièces au bout de deux jours si vous la portiez dans le maquis. Il faut la garder pour quand viendra miss Nevil.

Puis, ouvrant une armoire, elle en tira un costume complet de chasseur.

— Je vous ai fait une veste de velours, et voici un bonnet comme en portent nos élégants; je l'ai brodé pour vous il y a bien longtemps. Voulez-vous essayer cela?

Et elle lui faisait endosser une large veste de

velours vert ayant dans le dos une énorme poche. Elle lui mettait sur la tête un bonnet pointu de velours noir brodé en jais et en soie de la même couleur, et terminé par une espèce de houppe.

— Voici la cartouchère[1] de notre père, dit-elle, son stylet est dans la poche de votre veste. Je vais vous chercher le pistolet.

— J'ai l'air d'un vrai brigand de l'Ambigu-Comique, disait Orso en se regardant dans un petit miroir que lui présentait Saveria.

— C'est que vous avez tout à fait bonne façon comme cela, Ors'Anton', disait la vieille servante, et le plus beau *pointu*[2] de Bocognano ou de Bastelica n'est pas plus brave!

Orso déjeuna dans son nouveau costume, et pendant le repas il dit à sa sœur que sa malle contenait un certain nombre de livres; que son intention était d'en faire venir de France et d'Italie, et de la faire travailler beaucoup.

— Car il est honteux, Colomba, ajouta-t-il, qu'une grande fille comme toi ne sache pas encore des choses que, sur le continent, les enfants apprennent en sortant de nourrice.

— Vous avez raison, mon frère, disait Colomba: je sais bien ce qui me manque, et je ne demande pas mieux que d'étudier, surtout si vous voulez bien me donner des leçons.

Quelques jours se passèrent sans que Colomba

1. *Carchera*, ceinture où l'on met des cartouches. On y attache un pistolet à gauche.

2. *Pinsuto*. On appelle ainsi ceux qui portent le bonnet pointu, *barreta pinsuta*.

prononçât le nom des Barricini. Elle était toujours aux petits soins pour son frère, et lui parlait souvent de miss Nevil. Orso lui faisait lire des ouvrages français et italiens, et il était surpris tantôt de la justesse et du bon sens de ses observations, tantôt de son ignorance profonde des choses les plus vulgaires.

Un matin, après déjeuner, Colomba sortit un instant, et, au lieu de revenir avec un livre et du papier, parut avec son mezzaro sur la tête. Son air était plus sérieux encore que de coutume.

— Mon frère, dit-elle, je vous prierai de sortir avec moi.

— Où veux-tu que je t'accompagne? dit Orso en lui offrant son bras.

— Je n'ai pas besoin de votre bras, mon frère, mais prenez votre fusil et votre boite à cartouches. Un homme ne doit jamais sortir sans ses armes.

— A la bonne heure! Il faut se conformer à la mode. Où allons-nous?

Colomba, sans répondre, serra le mezzaro autour de sa tête, appela le chien de garde, et sortit suivie de son frère. S'éloignant à grands pas du village, elle prit un chemin creux qui serpentait dans les vignes, après avoir envoyé devant elle le chien, à qui elle fit un signe qu'il semblait bien connaître; car aussitôt il se mit à courir en zigzag, passant dans les vignes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours à cinquante pas de sa maîtresse, et quelquefois s'arrêtant au milieu du chemin pour la regarder en remuant la queue. Il paraissait s'acquitter parfaitement de ses fonctions d'éclaireur.

— Si Muschetto aboie, dit Colomba, armez votre fusil, mon frère, et tenez-vous immobile.

A un demi-mille du village, après bien des détours, Colomba s'arrêta tout à coup dans un endroit où le chemin faisait un coude. Là s'élevait une petite pyramide de branchages, les uns verts, les autres desséchés, amoncelés à la hauteur de trois pieds environ. Du sommet on voyait percer l'extrémité d'une croix de bois peinte en noir. Dans plusieurs cantons de la Corse, surtout dans les montagnes, un usage extrêmement ancien, et qui se rattache peut-être à des superstitions du paganisme, oblige les passants à jeter une pierre ou un rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente. Pendant de longues années, aussi longtemps que le souvenir de sa fin tragique demeure dans la mémoire des hommes, cette offrande singulière s'accumule ainsi de jour en jour. On appelle cela l'*amas*, le *mucchio* d'un tel.

Colomba s'arrêta devant ce tas de feuillage, et, arrachant une branche d'arbousier, l'ajouta à la pyramide.

— Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort. Prions pour son âme, mon frère!

Et elle se mit à genoux. Orso l'imita aussitôt. En ce moment la cloche du village tinta lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes.

Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'œil sec, mais la figure animée. Elle fit du pouce à la hâte le signe de croix familier à ses compatriotes et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solen-

nels; puis, entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison. Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en tira une chemise couverte de larges taches de sang.

— Voici la chemise de votre père, Orso.

Et elle la jeta sur ses genoux.

— Voici le plomb qui l'a frappé.

Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées.

— Orso, mon frère! cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso! tu le vengeras!

Elle l'embrassa avec une espèce de fureur, baisa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

Orso resta quelque temps immobile, n'osant éloigner de lui ces épouvantables reliques. Enfin, faisant un effort, il les remit dans la cassette et courut à l'autre bout de la chambre se jeter sur son lit, la tête tournée vers la muraille, enfoncée dans l'oreiller, comme s'il eût voulu se dérober à la vue d'un spectre. Les dernières paroles de sa sœur retentissaient sans cesse dans ses oreilles, et il lui semblait entendre un oracle fatal, inévitable, qui lui demandait du sang, et du sang innocent. Je n'essayerai pas de rendre les sensations du malheureux jeune homme, aussi confuses que celles qui bouleversent la tête d'un fou. Longtemps il demeura dans la même position, sans oser détourner la tête. Enfin il se leva, ferma la cassette, et sortit précipitamment de sa maison, courant la campagne

et marchant devant lui sans savoir où il allait.

Peu à peu, le grand air le soulagea; il devint plus calme et examina avec quelque sang-froid sa position et les moyens d'en sortir. Il ne soupçonnait point les Barricini de meurtre, on le sait déjà; mais il les accusait d'avoir supposé la lettre du bandit Agostini; et cette lettre, il le croyait du moins, avait causé la mort de son père. Les poursuivre comme faussaires, il sentait que cela était impossible. Parfois, si les préjugés ou les instincts de son pays revenaient l'assaillir et lui montraient une vengeance facile au détour d'un sentier, il les écartait avec horreur en pensant à ses camarades de régiment, aux salons de Paris, surtout à miss Nevil. Puis il songeait aux reproches de sa sœur, et ce qui restait de corse dans son caractère justifiait ces reproches et les rendait plus poignants. Un seul espoir lui restait dans ce combat entre sa conscience et ses préjugés, c'était d'entamer, sous un prétexte quelconque, une querelle avec un des fils de l'avocat et de se battre en duel avec lui. Le tuer d'une balle ou d'un coup d'épée conciliait ses idées corses et ses idées françaises. L'expédient accepté, et méditant les moyens d'exécution, il se sentait déjà soulagé d'un grand poids, lorsque d'autres pensées plus douces contribuèrent encore à calmer son agitation fébrile. Cicéron, désespéré de la mort de sa fille Tullia, oublia sa douleur en repassant dans son esprit toutes les belles choses qu'il pourrait dire à ce sujet. En discourant de la sorte, M. Shandy se consola de la perte de son fils. Orso se rafraîchit le sang en pensant qu'il pourrait faire à miss Nevil

un tableau de l'état de son âme, tableau qui ne pourrait manquer d'intéresser puissamment cette belle personne.

Il se rapprochait du village, dont il s'était fort éloigné sans s'en apercevoir, lorsqu'il entendit la voix d'une petite fille qui chantait, se croyant seule sans doute, dans un sentier au bord du maquis. C'était cet air lent et monotone consacré aux lamentations funèbres, et l'enfant chantait : « A mon fils, mon fils, en lointain pays — gardez ma croix et ma chemise sanglante..... »

— Que chantes-tu là, petite? dit Orso d'un ton de colère, en paraissant tout à coup.

— C'est vous, Ors'Anton'! s'écria l'enfant un peu effrayée..... C'est une chanson de mademoiselle Colomba.....

— Je te défends de la chanter, dit Orso d'une voix terrible.

L'enfant, tournant la tête à droite et à gauche, semblait chercher de quel côté elle pourrait se sauver, et sans doute elle se serait enfuie si elle n'eût été retenue par le soin de conserver un gros paquet qu'on voyait sur l'herbe à ses pieds.

Orso eut honte de sa violence.

— Que portes-tu là, ma petite? lui demanda-t-il le plus doucement qu'il put...

Et comme Chilina hésitait à répondre, il souleva le linge qui enveloppait le paquet, et vit qu'il contenait un pain et d'autres provisions.

— A qui portes-tu ce pain, ma mignonne? lui demanda-t-il.

— Vous le savez bien, monsieur; à mon oncle.

— Et ton oncle n'est-il pas bandit?

— Pour vous servir, monsieur Ors' Anton'.

— Si les gendarmes te rencontraient, il te demanderaient où tu vas...

— Je leur dirais, répondit l'enfant sans hésiter, que je porte à manger aux Lucquois qui coupent le maquis.

— Et si tu trouvais quelque chasseur affamé qui voulût dîner à tes dépens et te prendre tes provisions?...

— On n'oserait. Je dirais que c'est pour mon oncle.

— En effet, il n'est point homme à se laisser prendre son dîner... Il t'aime bien, ton oncle?

— Oh! oui, Ors' Anton'. Depuis que mon papa est mort, il a soin de la famille, de ma mère, de moi et de ma petite sœur. Avant que maman fût malade, il la recommandait aux riches pour qu'on lui donnât de l'ouvrage. Le maire me donne une robe tous les ans, et le curé me montre le catéchisme et à lire depuis que mon oncle leur a parlé. Mais c'est votre sœur surtout qui est bonne pour nous.

En ce moment un chien parut dans le sentier. La petite fille, portant deux doigts à sa bouche, fit entendre un sifflement aigu : aussitôt le chien vint à elle et la caressa, puis s'enfonça brusquement dans le maquis. Bientôt deux hommes mal vêtus, mais bien armés, se levèrent derrière une cepée à quelques pas d'Orso. On eût dit qu'ils s'étaient avancés en rampant comme des couleuvres au milieu du fourré de cystes et de myrtes qui couvrait le terrain.

— Oh! Ors' Anton', soyez le bienvenu, dit le plus âgé de ces deux hommes. Eh quoi! vous ne me reconnaissez pas?

— Non, dit Orso le regardant fixement.

— C'est drôle comme une barbe et un bonnet pointu vous changent un homme! Allons, mon lieutenant, regardez bien. Avez-vous donc oublié les anciens de Waterloo? Vous ne vous souvenez plus de Brando Savelli, qui a déchiré plus d'une cartouche à côté de vous dans ce jour de malheur?

— Quoi! c'est toi? dit Orso. Et tu as déserté en 1816!

— Comme vous dites, mon lieutenant. Dame, le service ennuie, et puis j'avais un compte à régler dans ce pays-ci. Ha! ha! Chili, tu es une brave fille. Sers-nous vite, car nous avons faim. Vous n'avez pas d'idée, mon lieutenant, comme on a d'appétit dans le maquis. Qu'est-ce qui nous envoie cela, mademoiselle Colomba ou le maire?

— Non, mon oncle, c'est la meunière qui m'a donné cela pour vous et une couverture pour maman.

— Qu'est-ce qu'elle me veut.

— Elle dit que ses Lucquois, qu'elle a pris pour défricher, lui demandent maintenant trente-cinq sous et les châtaignes, à cause de la fièvre qui est dans le bas de Pietranera.

— Les fainéants!... Je verrai. — Sans façon, mon lieutenant, voulez-vous partager notre dîner? Nous avons fait de plus mauvais repas ensemble du temps de notre pauvre compatriote qu'on a réformé.

— Grand merci. — On m'a réformé aussi, moi.

— Oui, je l'ai entendu dire; mais vous n'en avez pas été bien fâché, je gage. Histoire de régler votre compte à vous. — Allons, curé, dit le bandit à son camarade, à table. Monsieur Orso, je vous présente monsieur le curé, c'est-à-dire, je ne sais pas trop s'il est curé, mais il en a la science.

— Un pauvre étudiant en théologie, monsieur, dit le second bandit, qu'on a empêché de suivre sa vocation. Qui sait? J'aurais pu être pape, Brandolaccio...

Pendant que son camarade parlait, Brandolaccio mettait devant lui du pain et de la viande; il se servit lui-même, puis il fit la part de son chien, qu'il présenta à Orso sous le nom de Brusco, comme doué du merveilleux instinct de reconnaître un voltigeur sous quelque déguisement que ce fût. Enfin il coupa un morceau de pain et une tranche de jambon cru qu'il donna à sa nièce.

— La belle vie que celle du bandit! s'écria l'étudiant en théologie après avoir mangé quelques bouchées. Vous en tâterez peut-être un jour, monsieur della Rebbia, et vous verrez combien il est doux de ne connaître d'autre maître que son caprice.

Jusque-là, le bandit s'était exprimé en italien; il poursuivit en français :

— La Corse n'est pas un pays bien amusant pour un jeune homme; mais pour un bandit, quelle différence! Les femmes sont folles de nous.

— Vous savez bien des langues, monsieur, dit Orso d'un ton grave.

— Si je parle français, c'est que, voyez-vous, *maxima debetur pueris reverentia*. Nous entendons,

Brandolaccio et moi, que la petite tourne bien et marche droit.

— Quand viendront ses quinze ans, dit l'oncle de Chilina, je la marierai bien. J'ai déjà un parti en vue.

— C'est toi qui feras la demande? dit Orso.

— Sans doute. Croyez-vous que si je dis à un richard du pays : « Moi, Brando Savelli, je verrais avec plaisir que votre fils épousât Michelina Savelli », croyez-vous qu'il se fera tirer les oreilles?

— Je ne le lui conseillerais pas, dit l'autre bandit. Le camarade a la main un peu lourde.

— Si j'étais un coquin, poursuivit Brandolaccio, une canaille, un supposé, je n'aurais qu'à ouvrir ma besace, les pièces de cent sous y pleuvraient.

— Il y a donc dans ta besace, dit Orso, quelque chose qui les attire?

— Rien; mais si j'écrivais, comme il y en a qui l'ont fait, à un riche : « J'ai besoin de cent francs », il se dépêcherait de me les envoyer. Mais je suis un homme d'honneur, mon lieutenant.

— Savez-vous, monsieur della Rebbia, dit le bandit que son camarade appelait le curé, savez-vous que, dans ce pays de mœurs simples, il y a pourtant quelques misérables qui profitent de l'estime que nous inspirons au moyen de nos passeports (il montrait son fusil), pour tirer des lettres de change en contrefaisant notre écriture?

— Je le sais, dit Orso d'un ton brusque. Mais quelles lettres de change?

— Il y a six mois, continua le bandit, que je me promenais du côté d'Orezza, quand vient à moi un

manant qui de loin m'ôte son bonnet et me dit : « Ah! monsieur le curé (ils m'appellent toujours ainsi), excusez-moi, donnez-moi du temps : je n'ai pu trouver que cinquante-cinq francs; mais, vrai, c'est tout ce que j'ai pu amasser. Moi, tout surpris : — Qu'est-ce à dire, maroufle! cinquante-cinq francs? lui dis-je. — Je veux dire soixante-cinq, me répondit-il; mais pour cent que vous me demandez c'est impossible. — Comment, drôle! je te demande cent francs! Je ne te connais pas. » — Alors il me remit une lettre, ou plutôt un chiffon tout sale, par lequel on l'invitait à déposer cent francs dans un lieu qu'on indiquait, sous peine de voir sa maison brûlée et ses vaches tuées par Giocanto Castriconi, c'est mon nom. Et l'on avait eu l'infamie de contrefaire ma signature! Ce qui me piqua le plus, c'est que la lettre était écrite en patois, pleine de fautes d'orthographe... Moi faire des fautes d'orthographe! moi qui avais tous les prix à l'université ! Je commence par donner à mon vilain un soufflet qui le fait tourner deux fois sur lui-même. — « Ah! tu me prends pour un voleur, coquin que tu es! » lui dis-je, et je lui donne un bon coup de pied où vous savez. Un peu soulagé, je lui dis : « — Quand dois-tu porter cet argent au lieu désigné? — Aujourd'hui même. — Bien! va le porter. » — C'était au pied d'un pin, et le lieu était parfaitement indiqué. Il porte l'argent, l'enterre au pied de l'arbre et revient me trouver. Je m'étais embusqué aux environs. Je demeurai là avec mon homme six mortelles heures. Monsieur della Rebbia, je serais resté trois jours s'il eût fallu. Au bout de six heures paraît un

Bastaccio[1], un infâme usurier. Il se baisse pour prendre l'argent, je fais feu, et je l'avais si bien ajusté que sa tête porta en tombant sur les écus qu'il déterrait. « — Maintenant, drôle! dis-je au paysan, reprends ton argent, et ne t'avise plus de soupçonner d'une bassesse Giocanto Castriconi. » — Le pauvre diable, tout tremblant, ramassa ses soixante-cinq francs sans prendre la peine de les essuyer. Il me dit merci, je lui allonge un bon coup de pied d'adieu, et il court encore.

— Ah! curé, dit Brandolaccio, je t'envie ce coup de fusil-là. Tu as dû bien rire?

— J'avais attrapé le *Bastaccio* à la tempe, continua le bandit, et cela me rappela ces vers de Virgile :

> ..... Liquefacto tempora plumbo
> Diffidit, ac multâ porrectum extendit arenâ

Liquefacto! Croyez-vous, monsieur Orso, qu'une balle de plomb se fonde par la rapidité de son trajet dans l'air? Vous qui avez étudié la balistique, vous devriez bien me dire si c'est une erreur ou une vérité.

Orso aimait mieux discuter cette question de physique que d'argumenter avec le licencié sur la moralité de son action. Brandolaccio, que cette dissertation scientifique n'amusait guère, l'interrompit pour remarquer que le soleil allait se coucher :

1. Les Corses montagnards détestent les habitants de Bastia, qu'ils ne regardent pas comme des compatriotes. Jamais il ne disent *Bastiese*, mais *Bastiaccio* : on sait que la terminaison en *accio* se prend d'ordinaire dans un sens de mépris.

— Puisque vous n'avez pas voulu dîner avec nous, Ors' Anton', lui dit-il, je vous conseille de ne pas faire attendre plus longtemps mademoiselle Colomba. Et puis il ne fait pas toujours bon à courir les chemins quand le soleil est couché. Pourquoi donc sortez-vous sans fusil? Il y a de mauvaises gens dans ces environs; prenez-y garde. Aujourd'hui vous n'avez rien à craindre; les Barricini amènent le préfet chez eux; ils l'ont rencontré sur la route, et il s'arrête un jour à Pietranera avant d'aller poser à Corte une première pierre, comme on dit..., une bêtise! Il couche ce soir chez les Barricini; mais demain ils seront libres. Il y a Vincentello, qui est un mauvais garnement, et Orlanduccio, qui ne vaut guère mieux... Tâchez de les trouver séparés, aujourd'hui l'un, demain l'autre; mais méfiez-vous, je ne vous dis que cela.

— Merci du conseil, dit Orso; mais nous n'avons rien à démêler ensemble; jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher je n'ai rien à leur dire.

Le bandit tira la langue de côté et la fit claquer contre sa joue d'un air ironique, mais il ne répondit rien. Orso se levait pour partir :

— A propos, dit Brandolaccio, je ne vous ai pas remercié de votre poudre; elle m'est venue bien à propos. Maintenant rien ne me manque... c'est-à-dire il me manque encore des souliers... mais je m'en ferai de la peau d'un mouflon un de ces jours.

Orso glissa deux pièces de cinq francs dans la main du bandit.

— C'est Colomba qui t'envoyait la poudre; voici pour t'acheter des souliers.

— Pas de bêtises, mon lieutenant, s'écria Brandolaccio en lui rendant les deux pièces. Est-ce que vous me prenez pour un mendiant? J'accepte le pain et la poudre, mais je ne veux rien autre chose.

— Entre vieux soldats, j'ai cru qu'on pouvait s'aider. Allons, adieu!

Mais, avant de partir il avait mis l'argent dans la besace du bandit sans qu'il s'en fût aperçu.

— Adieu, Ors' Anton'! dit le théologien. Nous nous retrouverons peut-être au maquis un de ces jours, et nous continuerons nos études sur Virgile.

Orso avait quitté ses honnêtes compagnons depuis un quart d'heure, lorsqu'il entendit un homme qui courait derrière derrière lui de toutes ses forces. C'était Brandolaccio.

— C'est un peu fort, mon lieutenant, s'écria-t-il hors d'haleine, un peu trop fort! voilà vos dix francs. De la part d'un autre, je ne passerais pas l'espièglerie. Bien des choses de ma part à mademoiselle Colomba. Vous m'avez tout essoufflé! Bonsoir.

3. — LA VEILLÉE DU MORT.

Orso trouva Colomba un peu alarmée de sa longue absence; mais, en le voyant, elle reprit cet air de sérénité triste qui était son expression habituelle. Pendant le repas du soir, ils ne parlèrent que de choses indifférentes, et Orso, enhardi par l'air calme de sa sœur, lui raconta sa rencontre avec les bandits, et hasarda même quelques plaisanteries sur l'éducation morale et religieuse que recevait la

petite Chilina par les soins de son oncle et de son honorable collègue, le sieur Castriconi.

— Brandolaccio est un honnête homme, dit Colomba; mais, pour Castriconi, j'ai entendu dire que c'était un homme sans principes.

— Je crois, dit Orso, qu'il vaut tout autant que Brandolaccio, et Brandolaccio autant que lui. L'un et l'autre sont en guerre ouverte avec la société. Un premier crime les entraîne chaque jour à d'autres crimes; et pourtant ils ne sont peut-être pas aussi coupables que bien des gens qui n'habitent pas le maquis.

Un éclair de joie brilla sur le front de sa sœur.

— Oui, poursuivit Orso, ces misérables ont de l'honneur à leur manière. C'est un préjugé cruel et non une basse cupidité qui les a jetés dans la vie qu'ils mènent.

Il y eut un moment de silence.

— Mon frère, dit Colomba en lui versant du café, vous savez peut-être que Charles-Baptiste Pietri est mort la nuit passée? Oui, il est mort de la fièvre des marais.

— Qui est-ce Pietri?

— C'est un homme de ce bourg, mari de Madeleine, qui a reçu le portefeuille de notre père mourant. Sa veuve est venue me prier de paraître à sa veillée et d'y chanter quelque chose. Il convient que vous veniez aussi. Ce sont nos voisins, et c'est une politesse dont on ne peut se dispenser dans un petit endroit comme le nôtre.

— Au diable ta veillée, Colomba! Je n'aime point à voir ma sœur se donner ainsi en spectacle au public.

— Orso, répondit Colomba, chacun honore ses morts à sa manière. La *ballata* nous vient de nos aïeux, et nous devons la respecter comme un usage antique. Madeleine n'a pas le *don*, et la vieille Fiordispina, qui est la meilleure voceratrice du pays, est malade. Il faut bien quelqu'un pour la ballata.

— Crois-tu que Charles-Baptiste ne trouvera pas son chemin dans l'autre monde si l'on ne chante de mauvais vers sur sa bière? Vas à la veillée si tu veux, Colomba : j'irai avec toi, si tu crois que je le doive, mais n'improvise pas; cela est inconvenant à ton âge, et.... je t'en prie, ma sœur.

— Mon frère, j'ai promis. C'est la coutume ici, vous le savez, et, je vous le répète, il n'y a que moi pour improviser.

— Sotte coutume!

— Je souffre beaucoup de chanter ainsi. Cela me rappelle tous nos malheurs. Demain j'en serai malade; mais il le faut. Permettez-le-moi, mon frère. Souvenez-vous qu'à Ajaccio vous m'avez dit d'improviser pour amuser cette demoiselle anglaise qui se moque de nos vieux usages. Ne pourrai-je donc improviser aujourd'hui pour de pauvres gens qui m'en sauront gré, et que cela aidera à supporter leur chagrin?

— Allons, fais comme tu voudras. Je gage que tu as déjà composé ta ballata, et tu ne veux pas la perdre.

— Non, je ne pourrais pas composer cela d'avance, mon frère. Je me mets devant le mort, et je pense à ceux qui restent. Les larmes me viennent aux yeux, et alors je chante ce qui me vient à l'esprit.

Tout cela était dit avec une simplicité telle qu'il était impossible de supposer le moindre amour-propre poétique chez la signora Colomba. Orso se laissa fléchir et se rendit dans la maison de Pietri. Le mort était couché sur une table, la figure découverte, dans la plus grande pièce de la maison. Portes et fenêtres étaient ouvertes, et plusieurs cierges brûlaient autour de la table. A la tête du mort se tenait sa veuve, derrière elle un grand nombre de femmes occupaient tout un côté de la chambre; de l'autre étaient rangés les hommes, debout, tête nue, l'œil fixé sur le cadavre, observant un profond silence. Chaque nouveau visiteur s'approchait de la table, embrassait le mort [1], faisait un signe de tête à sa veuve et à son fils, puis prenait place dans le cercle sans proférer une parole. De temps en temps, néanmoins, un des assistants rompait le silence solennel pour adresser quelques mots au défunt.

— Pourquoi as-tu quitté ta bonne femme? disait une commère. N'avait-elle pas bien soin de toi? Que te manquait-il? Pourquoi ne pas attendre un mois encore? ta bru t'aurait donné un fils.

Un grand jeune homme, fils de Pietri, serrant la main froide de son père, s'écria :

— Oh! pourquoi n'es-tu pas mort de la *male-mort* [2]? Nous t'aurions vengé!

Ce furent les premières paroles qu'Orso entendit en entrant. A sa vue le cercle s'ouvrit, et un faible murmure de curiosité annonça l'attente de l'assemblée excitée par la présence de la voceratrice.

1. Cet usage subsiste encore à Bocognano (1840).
2. *La mala morte,* mort violente.

Colomba embrassa la veuve, prit une de ses mains et demeura quelques minutes recueillie et les yeux baissés. Puis elle rejeta son mezzaro en arrière, regarda fixement le mort, et, penchée sur ce cadavre, presque aussi pâle que lui, elle commença de la sorte :

Charles-Baptiste! le Christ reçoive ton âme! — Vivre, c'est souffrir. Tu vas dans un lieu — où il n'y a ni soleil ni froidure. — Tu n'as plus besoin de ta serpe. — ni de ta lourde pioche. — Plus de travail pour toi. — Désormais tous tes jours sont des dimanches. — Charles-Baptiste, le ciel ait ton âme! — Ton fils gouverne ta maison. — J'ai vu tomber le chêne — desséché par le Libeccio. — J'ai cru qu'il était mort. — Je suis repassée, et sa racine — avait poussé un rejeton. — Le rejeton est devenu un chêne, — au vaste ombrage. — Sous ses fortes branches, Maddelè, repose-toi, — et pense au chêne qui n'est plus.

Ici Madeleine commença à sangloter tout haut, et deux ou trois hommes qui, dans l'occasion, auraient tiré sur des chrétiens avec autant de sang-froid que sur des perdrix, se mirent à essuyer de grosses larmes sur leurs joues basanées.

Colomba continua de la sorte pendant quelque temps, s'adressant tantôt au défunt, tantôt à sa famille, quelquefois par une prosopopée fréquente dans les *ballata*, faisant parler le mort lui-même pour consoler ses amis ou leur donner des conseils. A mesure qu'elle improvisait, sa face prenait une expression sublime; son teint se colorait d'un rose transparent qui faisait ressortir davantage l'éclat de ses dents et le feu de ses prunelles dilatées. C'était la pythonisse sur son trépied. Sauf quelques soupirs, quelques sanglots étouffés, on n'eût pas entendu le plus léger murmure dans la foule qui se pressait

autour d'elle. Bien que moins accessible qu'un autre à cette poésie sauvage, Orso se sentit bientôt atteint par l'émotion générale. Retiré dans un coin obscur de la salle, il pleura comme pleurait le fils de Pietri.

Tout à coup un léger mouvement se fit dans l'auditoire : le cercle s'ouvrit et plusieurs étrangers entrèrent. Au respect qu'on leur montra, à l'empressement qu'on mit à leur faire place, il était évident que c'étaient des gens d'importance dont la visite honorait singulièrement la maison. Cependant, par respect pour la ballata, personne ne leur adressa la parole. Celui qui était entré le premier paraissait avoir une quarantaine d'années. Son habit noir, son ruban rouge à rosette, l'air d'autorité et de confiance qu'il portait sur sa figure, faisaient d'abord deviner le préfet. Derrière lui venait un vieillard voûté, au teint bilieux, cachant mal sous des lunettes vertes un regard timide et inquiet. Il avait un habit noir trop large pour lui, et qui, bien que tout neuf encore, avait été évidemment fait plusieurs années auparavant. Toujours à côté du préfet, on eût dit qu'il voulait se cacher dans son ombre. Enfin, après lui, entrèrent deux jeunes gens de haute taille, le teint brûlé par le soleil, les joues enterrées sous d'épais favoris, l'œil fier, arrogant, montrant une impertinente curiosité. Orso avait eu le temps d'oublier les physionomies des gens de son village; mais la vue du vieillard en lunettes vertes réveilla sur-le-champ en son esprit de vieux souvenirs. Sa présence à la suite du préfet suffisait pour le faire reconnaître. C'était l'avocat Barricini, le maire de Pietranera, qui venait avec ses deux fils

donner au préfet la représentation d'une ballata Il serait difficile de définir ce qui se passa en ce moment dans l'âme d'Orso; mais la présence de l'ennemi de son père lui causa une espèce d'horreur, et, plus que jamais, il se sentit accessible aux soupçons qu'il avait longtemps combattus.

Pour Colomba, à la vue de l'homme à qui elle avait voué une haine mortelle, sa physionomie mobile prit aussitôt une expression sinistre. Elle pâlit; sa voix devint rauque, le vers commencé expira sur ses lèvres.... Mais bientôt reprenant sa ballata, elle poursuivit avec une nouvelle véhémence :

Quand l'épervier se lamente — devant son nid vide, — les étourneaux voltigent alentour, — insultant à sa douleur.

Ici on entendit un rire étouffé; c'était les deux jeunes gens nouvellement arrivés qui trouvaient sans doute la métaphore trop hardie.

L'épervier se réveillera; — il déploiera ses ailes, — il lavera son bec dans le sang! — Et toi, Charles-Baptiste, que tes amis — t'adressent leur dernier adieu, — Leurs larmes ont assez coulé. — La pauvre orpheline seule ne te pleurera pas. — Pourquoi te pleurerait-elle? — Tu t'es endormi plein de jours — au milieu de ta famille, — préparé à comparaître — devant le Tout-Puissant. — L'orpheline pleure son père, — surpris par de lâches assassins, — frappé par derrière; — son père dont le sang est rouge — sous l'amas de feuilles vertes. — Mais elle a recueilli son sang, — ce sang noble et innocent; — elle l'a répandu sur Pietranera, — pour qu'il devint un poison mortel. — Et Pietranera restera marquée. — jusqu'à ce qu'un sang coupable — ait effacé la trace du sang innocent.

En achevant ces mots, Colomba se laissa tomber sur une chaise, elle rabattit son mezzaro sur sa

figure, et on l'entendit sangloter. Les femmes en pleurs s'empressèrent autour de l'improvisatrice; plusieurs hommes jetaient des regards farouches sur le maire et ses fils; quelques vieillards murmuraient contre le scandale qu'ils avaient occasionné par leur présence. Le fils du défunt fendit la presse et se disposait à prier le maire de vider la place au plus vite; mais celui-ci n'avait pas attendu cette invitation. Il gagnait la porte, et déjà ses deux fils étaient dans la rue. Le préfet adressa quelques compliments de condoléance au jeune Pietri, et les suivit presque aussitôt. Pour Orso, il s'approcha de sa sœur, lui prit le bras et l'entraîna hors de la salle.

— Accompagnez-les, dit le jeune Pietri à quelques-uns de ses amis. Ayez soin que rien ne leur arrive!

Deux ou trois jeunes gens mirent précipitamment leur stylet dans la manche gauche de leur veste, et escortèrent Orso et sa sœur jusqu'à la porte de leur maison.

4. — LA RUSE DE COLOMBA.

L'intervention du préfet, loin d'arranger les choses entre les deux familles, les a gâtées complètement. Mais comme Colomba trouve que les circonstances ne vont pas encore assez vite, elle va aider aux circonstances. Il faut exciter sans cesse, à tout moment, la colère d'Orso et ne lui point laisser de repos. Ce qu'elle fait.

Le lendemain se passa sans hostilités. De part et d'autre on se tenait sur la défensive. Orso ne sortit pas de sa maison, et la porte des Barracini resta constamment fermée. On voyait les cinq gendarmes

laissés en garnison à Pietranera se promener sur la place ou aux environs du village, assistés du garde champêtre, seul représentant de la milice urbaine. L'adjoint ne quittait pas son écharpe; mais, sauf les *archere* aux fenêtres des deux maisons ennemies, rien n'indiquait la guerre. Un Corse seul aurait remarqué que sur la place, autour du chêne vert, on ne voyait que des femmes.

A l'heure du souper, Colomba montra d'un air joyeux à son frère la lettre suivante qu'elle venait de recevoir de miss Nevil :

« Ma chère mademoiselle Colomba, j'apprends avec bien du plaisir, par une lettre de votre frère, que vos inimitiés sont finies. Recevez-en mes compliments. Mon père ne peut plus souffrir Ajaccio depuis que votre frère n'est plus là pour parler guerre et chasser avec lui. Nous partons aujourd'hui, et nous irons coucher chez votre parente, pour laquelle nous avons une lettre. Après demain, vers onze heures, je viendrai vous demander à goûter de ce bruccio des montagnes, si supérieur, dites-vous à celui de la ville.

» Adieu chère mademoiselle Colomba. — Votre amie,

» LYDIA NEVIL. »

— Elle n'a donc pas reçu ma seconde lettre? s'écria Orso.

— Vous voyez, par la date de la sienne, que mademoiselle Lydia devait être en route quand votre lettre est arrivée à Ajaccio. Vous lui disiez donc de ne pas venir.

— Je lui disais que nous étions en état de siège. Ce n'est pas, ce me semble, une situation à recevoir du monde.

— Bah! ces Anglais sont des gens singuliers. Elle me disait, la dernière nuit que j'ai passée dans sa chambre, qu'elle serait fâchée de quitter la Corse sans avoir vu une belle vendette. Si vous le vouliez, Orso, on pourrait lui donner le spectacle d'un assaut contre la maison de nos ennemis?

— Sais-tu, dit Orso, que la nature a eu tort de faire de toi une femme, Colomba? Tu aurais été un excellent militaire.

— Peut-être. En tout cas je vais faire mon bruccio.

— C'est inutile. Il faut envoyer quelqu'un pour les prévenir et les arrêter avant qu'ils se mettent en route.

— Oui, vous voulez envoyer un messager par le temps qu'il fait, pour qu'un torrent l'emporte avec votre lettre... Que je plains les pauvres bandits par cet orage! Heureusement, ils ont de bons *piloni*[1]... Savez-vous ce qu'il faut faire, Orso? Si l'orage cesse, partez demain de très bonne heure, et arrivez chez notre parente avant que vos amis se soient mis en route. Cela vous sera facile, miss Lydia se lève toujours tard. Vous leur conterez ce qui s'est passé chez nous; et s'ils persistent à venir, nous aurons grand plaisir à les recevoir.

Orso se hâta de donner son assentiment à ce projet, et Colomba, après quelques moments de silence :

— Vous croyez peut-être, Orso, reprit-elle, que

1. Manteau de drap très épais garni d'un capuchon.

je plaisantais lorsque je vous parlais d'un assaut contre la maison Barricini? Savez-vous que nous sommes en force, deux contre un au moins? Depuis que le préfet a suspendu le maire, tous les hommes d'ici sont pour nous. Nous pourrions les hacher. Il serait facile d'entamer l'affaire. Si vous le vouliez, j'irais à la fontaine, je me moquerais de leurs femmes; ils sortiraient... Peut-être... car ils sont si lâches! peut-être tireraient-ils sur moi par leurs *archere*; ils me manqueraient. Tout est dit alors : ce sont eux qui attaquent. Tant pis pour les vaincus : dans une bagarre où trouver ceux qui ont fait un bon coup? Croyez-en votre sœur, Orso; les robes noires qui vont venir saliront du papier, diront bien des mots inutiles. Il n'en résultera rien. Le vieux renard trouverait moyen de leur faire voir des étoiles en plein midi. Ah! si le préfet ne s'était pas mis devant Vincentello, il y en avait un de moins.

Tout cela était dit avec le même sang-froid qu'elle mettait l'instant d'auparavant à parler des préparatifs du bruccio.

Orso, stupéfait, regardait sa sœur avec une admiration mêlée de crainte.

— Ma douce Colomba, dit-il en se levant de table, tu es, je le crains, le diable en personne; mais sois tranquille. Si je ne parviens à faire pendre les Barricini, je trouverai moyen d'en venir à bout d'une autre manière. Balle chaude ou fer froid [1]! Tu vois que je n'ai pas oublié le corse.

1. *Palla calda u farru freddu,* locution très usitée.

— Le plus tôt serait le mieux, dit Colomba en soupirant. Quel cheval monterez-vous demain, Ors' Anton'?

— Le noir. Pourquoi me demandes-tu cela?

— Pour lui faire donner de l'orge.

Orso s'étant retiré dans sa chambre, Colomba envoya coucher Saveria et les bergers, et demeura seule dans la cuisine où se préparait le bruccio. De temps en temps elle prêtait l'oreille et paraissait attendre impatiemment que son frère se fût couché. Lorsqu'elle le crut enfin endormi, elle prit un couteau, s'assura qu'il était tranchant, mit ses petits pieds dans de gros souliers, et, sans faire le moindre bruit, elle entra dans le jardin.

Le jardin, fermé de murs, touchait à un terrain assez vaste, enclos de haies, où l'on mettait les chevaux, car les chevaux corses ne connaissent guère l'écurie. En général on les lâche dans un champ et l'on s'en rapporte à leur intelligence pour trouver à se nourrir et à s'abriter contre le froid et la pluie.

Colomba ouvrit la porte du jardin avec la même précaution, entra dans l'enclos, et en sifflant doucement elle attira près d'elle les chevaux, à qui elle portait souvent du pain et du sel. Dès que le cheval noir fut à sa portée, elle le saisit fortement par la crinière et lui fendit l'oreille avec son couteau. Le cheval fit un bond terrible et s'enfuit en faisant entendre ce cri aigu qu'une vive douleur arrache quelquefois aux animaux de son espèce. Satisfaite alors, Colomba rentrait dans le jardin, lorsque Orso ouvrit sa fenêtre et cria :

— Qui va là?

En même temps elle entendit qu'il armait son fusil. Heureusement pour elle, la porte du jardin était dans une obscurité complète, et un grand figuier la couvrait en partie. Bientôt, aux lueurs intermittentes qu'elle vit briller dans la chambre de son frère, elle conclut qu'il cherchait à rallumer sa lampe. Elle s'empressa alors de fermer la porte du jardin, et se glissant le long des murs, de façon que son costume noir se confondit avec le feuillage sombre des espaliers, elle parvint à rentrer dans la cuisine quelques moments avant qu'Orso parût.

— Qu'y a-t-il? lui demanda-t-elle.

— Il m'a semblé, dit Orso, qu'on ouvrait la porte du jardin.

— Impossible. Le chien aurait aboyé. Au reste, allons voir.

Orso fit le tour du jardin, et après avoir constaté que la porte extérieure était bien fermée, un peu honteux de cette fausse alerte, il se disposa à regagner sa chambre.

— J'aime à voir, mon frère, dit Colomba, que vous devenez prudent, comme on doit l'être dans votre position.

— Tu me formes, répondit Orso. Bonsoir.

Le matin avec l'aube Orso était levé, prêt à partir. Son costume annonçait à la fois la prétention à l'élégance d'un hommme qui va se présenter devant une femme à qui il veut plaire, et la prudence d'un Corse en vendette. Par-dessus une redingote bleue bien serrée à la taille, il portait en bandoulière une petite boîte de fer-blanc contenant des cartouches, suspendue à un cordon de soie

verte; son stylet était placé dans une poche de côté, et il tenait à la main le beau fusil de Manton chargé à balles. Pendant qu'il prenait à la hâte une tasse de café versée par Colomba, un berger était sorti pour seller et brider le cheval. Orso et sa sœur le suivirent de près et entrèrent dans l'enclos. Le berger s'était emparé du cheval, mais il avait laissé tomber selle et bride, et paraissait saisi d'horreur, pendant que le cheval, qui se souvenait de la blessure de la nuit précédente et qui craignait pour son autre oreille, se cabrait, ruait, hennissait, faisait le diable à quatre.

— Allons, dépêche-toi! lui cria Orso.

— Ha! Ors' Anton'! ha! Ors' Anton'! s'écriait le berger, sang de la Madone! etc.

C'étaient des imprécations sans nombre et sans fin, dont la plupart ne pourraient se traduire.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Colomba.

Tout le monde s'approcha du cheval, et, le voyant sanglant et l'oreille fendue, ce fut une exclamation générale de surprise et d'indignation. Il faut savoir que mutiler le cheval de son ennemi est, pour les Corses, à la fois une vengeance, un défi et une menace de mort. « Rien qu'un coup de fusil n'est capable d'expier ce forfait. » Bien qu'Orso, qui avait longtemps vécu sur le continent, sentît moins qu'un autre l'énormité de l'outrage, cependant, si dans ce moment quelque barriciniste se fût présenté à lui, il est probable qu'il lui eût fait immédiatement expier une insulte qu'il attribuait à ses ennemis.

— Les lâches coquins! s'écria-t-il, se venger

sur une pauvre bête, lorsqu'ils n'osent me rencontrer en face!

— Qu'attendons-nous? s'écria Colomba impétueusement. Ils viennent nous provoquer, mutiler nos chevaux, et nous ne leur répondrions pas! Êtes-vous hommes?

— Vengeance! répondirent les bergers. Promenons le cheval dans le village et donnons l'assaut à leur maison.

— Il y a une grange couverte de paille qui touche à leur tour, dit le vieux Polo Griffo, en un tour de main je la ferai flamber.

Un autre proposait d'aller chercher les échelles du clocher de l'église; un troisième, d'enfoncer les portes de la maison Barricini au moyen d'une poutre déposée sur la place et destinée à quelque bâtiment en construction. Au milieu de toutes ces voix furieuses, on entendait celle de Colomba annonçant à ses satellites qu'avant de se mettre à l'œuvre chacun allait recevoir d'elle un grand verre d'anisette.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, l'effet qu'elle s'était promis de sa cruauté envers le pauvre cheval était perdu en grande partie pour Orso. Il ne doutait pas que cette mutilation sauvage ne fût l'œuvre d'un de ses ennemis, et c'était Orlanduccio qu'il soupçonnait particulièrement; mais il ne croyait pas que ce jeune homme, provoqué et frappé par lui, eût effacé sa honte en fendant l'oreille à un cheval. Au contraire, cette basse et ridicule vengeance augmentait son mépris pour ses adversaires, et il pensait maintenant avec le préfet

que de pareilles gens ne méritaient pas de se mesurer avec lui. Aussitôt qu'il put se faire entendre, il déclara à ses partisans confondus qu'ils eussent à renoncer à leurs intentions belliqueuses, et que la justice, qui allait venir, vengerait fort bien l'oreille de son cheval.

— Je suis le maître ici, ajouta-t-il d'un ton sévère, et j'entends qu'on m'obéisse. Le premier qui s'avisera de parler encore de tuer ou de brûler, je pourrai bien le brûler à son tour. Allons! qu'on me selle le cheval gris.

— Comment, Orso, dit Colomba en le tirant à l'écart, vous souffrez qu'on nous insulte! Du vivant de notre père, jamais les Barricini n'eussent osé mutiler une bête à nous.

— Je te promets qu'ils auront lieu de s'en repentir; mais c'est aux gendarmes et aux geôliers à punir des misérables qui n'ont de courage que contre des animaux. Je te l'ai dit, la justice me vengera d'eux... ou sinon... tu n'auras besoin de me rappeler de qui je suis fils...

— Patience! dit Colomba en soupirant.

— Souviens-toi bien, ma sœur, poursuivit Orso, que si à mon retour je trouve qu'on a fait quelque démonstration contre les Barricini, jamais je ne te le pardonnerai. Puis, d'un ton plus doux : il est fort possible, fort probable même, ajouta-t-il, que je reviendrai ici avec le colonel et sa fille; fais en sorte que leurs chambres soient en ordre, que le déjeuner soit bon, enfin que nos hôtes soient le moins mal possible. C'est très bien, Colomba, d'avoir du courage, mais il faut encore qu'une

femme sache tenir une maison. Allons, embrasse-moi, sois sage; voilà le cheval gris sellé.

— Orso, dit Colomba, vous ne partirez point seul.

— Je n'ai besoin de personne, dit Orso, et je te réponds que je ne me laisserai pas couper l'oreille.

— Oh! jamais je ne vous laisserai partir seul en temps de guerre. Ho! Polo Griffo! Gian' Francè! Memmo! prenez vos fusils; vous allez accompagner mon frère.

Après une discussion assez vive, Orso dut se résigner à se faire suivre d'une escorte. Il prit parmi ses bergers les plus animés, ceux qui avaient conseillé le plus haut de commencer la guerre; puis, après avoir renouvelé ses injonctions à sa sœur et aux bergers restants, il se mit en route, prenant cette fois un détour pour éviter la maison Barricini.

Déjà ils étaient loin de Pietranera, et marchaient de grande hâte, lorsqu'au passage d'un petit ruisseau qui se perdait dans un marécage le vieux Polo Griffo aperçut plusieurs cochons confortablement couchés dans la boue, jouissant à la fois du soleil et de la fraîcheur de l'eau. Aussitôt, ajustant le plus gros, il lui tira un coup de fusil dans la tête et le tua sur la place. Les camarades du mort se levèrent et s'enfuirent avec une légèreté surprenante; et bien que l'autre berger fît feu à son tour, ils gagnèrent sains et saufs un fourré où ils disparurent.

— Imbéciles! s'écria Orso; vous prenez des cochons pour des sangliers.

— Non pas, Ors' Anton', répondit Polo Griffo;

mais ce troupeau appartient à l'avocat, et c'est pour lui apprendre à mutiler nos chevaux.

— Comment, coquins! s'écria Orso transporté de fureur, vous imitez les infamies de nos ennemis! Quittez-moi, misérables. Je n'ai pas besoin de vous. Vous n'êtes bons qu'à vous battre contre des cochons. Je jure Dieu que si vous osez me suivre je vous casse la tête!

Les deux bergers s'entre-regardèrent interdits. Orso donna des éperons à son cheval et disparut au galop.

— Eh bien! dit Polo Griffo, en voilà d'une bonne! Aimez-donc les gens pour qu'ils vous traitent comme cela! Le colonel, son père, t'en a voulu parce que tu as une fois couché en joue l'avocat... Grande bête, de ne pas tirer!... Et le fils... tu vois ce que j'ai fait pour lui... Il parle de me casser la tête, comme on fait d'une gourde qui ne tient plus le vin. Voilà ce qu'on apprend sur le continent, Memmo!

— Oui, et si l'on sait que tu as tué ce cochon, on te fera un procès, et Ors' Anton' ne voudra pas parler aux juges ni payer l'avocat. Heureusement personne ne t'a vu, et sainte Nega est là pour te tirer d'affaire.

Après une courte délibération, les deux bergers conclurent que le plus prudent était de jeter le porc dans une fondrière; projet qu'ils mirent à exécution, bien entendu après avoir pris chacun quelques grillades sur l'innocente victime de la haine des della Rebbia et des Barricini.

5. — LA VENDETTA SANS LE VOULOIR.

Débarrassé de son escorte indisciplinée, Orso continuait sa route, plus préoccupé du plaisir de revoir miss Nevil que de la crainte de rencontrer ses ennemis. « Le procès que je vais avoir avec ces misérables Barricini, se disait-il, va m'obliger d'aller à Bastia. Pourquoi n'accompagnerais-je pas miss Nevil? Pourquoi, de Bastia, n'irions-nous pas ensemble aux eaux d'Orezza? » Tout à coup des souvenirs d'enfance lui rappelèrent nettement ce site pittoresque. Il se crut transporté sur une verte pelouse au pied des châtaigniers séculaires. Sur un gazon d'une herbe lustrée, parsemé de fleurs bleues ressemblant à des yeux qui lui souriaient, il voyait miss Lydia assise auprès de lui. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux blonds, plus fins et plus doux que la soie, brillaient comme de l'or au soleil, qui pénétrait au travers du feuillage. Ses yeux, d'un bleu si pur, lui paraissaient plus bleus que le firmament. La joue appuyée sur une main, elle écoutait toute pensive les paroles d'amour qu'il lui adressait en tremblant. Elle avait cette robe de mousseline qu'elle portait le dernier jour qu'il l'avait vue à Ajaccio. Sous les plis de cette robe s'échappait un petit pied dans un soulier de satin noir. Orso se disait qu'il serait bien heureux de baiser ce pied; mais une des mains de miss Lydia n'était pas gantée, et elle tenait une pâquerette. Orso lui prenait cette pâquerette, et la main de Lydia serrait la sienne; et il baisait la pâquerette, et puis la main, et on ne se fâchait pas... Et toutes

ces pensées l'empêchaient de faire attention à la route qu'il suivait, et cependant il trottait toujours. Il allait pour la seconde fois baiser en imagination la blanche main de miss Nevil, quand il pensa baiser en réalité la tête de son cheval qui s'arrêta tout à coup. C'est que la petite Chilina lui barrait le chemin et lui saisissait la bride.

— Où allez-vous ainsi, Ors' Anton'? disait elle. Ne savez-vous pas que votre ennemi est près d'ici?

— Mon ennemi! s'écria Orso furieux de se voir interrompu dans un moment aussi intéressant. Où est-il?

— Orlanduccio est près d'ici. Il vous attend. Retournez, retournez.

— Ah! il m'attend! Tu l'as vu?

— Oui, Ors' Anton', j'étais couchée dans la fougère quand il a passé. Il regardait de tous les côtés avec sa lunette.

— De quel côté allait-il?

— Il descendait par là, du côté où vous allez.

— Merci.

— Ors' Anton', ne feriez-vous pas bien d'attendre mon oncle? Il ne peut tarder, et avec lui vous seriez en sûreté.

— N'aie pas peur, Chili, je n'ai pas besoin de ton oncle.

— Si vous vouliez, j'irais devant vous.

— Merci, merci.

Et Orso, poussant son cheval, se dirigea rapidement du côté que la petite fille lui avait indiqué.

Son premier mouvement avait été un aveugle transport de fureur, et il s'était dit que la fortune

lui offrait une excellente occasion de corriger ce lâche qui mutilait un cheval pour se venger d'un soufflet. Puis, tout en avançant, l'espèce de promesse qu'il avait faite au préfet, et surtout la crainte de manquer la visite de miss Nevil, changeaient ses dispositions et lui faisaient presque désirer de ne pas rencontrer Orlanduccio. Bientôt le souvenir de son père, l'insulte faite à son cheval, les menaces des Barricini rallumaient sa colère et l'excitaient à chercher son ennemi pour le provoquer et l'obliger à se battre. Ainsi agité par des résolutions contraires, il continuait de marcher en avant, mais, maintenant, avec précaution, examinant les buissons et les haies, et quelquefois même s'arrêtant pour écouter les bruits vagues qu'on entend dans la campagne. Dix minutes après avoir quitté la petite Chilina (il était alors environ neuf heures du matin), il se trouva au bord d'un coteau extrêmement rapide. Le chemin, ou plutôt le sentier à peine tracé qu'il suivait, traversait un maquis récemment brûlé. En ce lieu la terre était chargée de cendres blanchâtres, et çà et là des arbrisseaux et quelques gros arbres noircis par le feu et entièrement dépouillés de leurs feuilles se tenaient debout, bien qu'ils eussent cessé de vivre. En voyant un maquis brûlé, on se croit transporté dans un site du Nord au milieu de l'hiver, et le contraste de l'aridité des lieux que la flamme a parcourus avec la végétation luxuriante d'alentour les fait paraître encore plus tristes et désolés. Mais dans ce paysage Orso ne voyait en ce moment qu'une chose, importante, il est vrai, dans sa position : la terre étant

nue ne pouvait cacher une embuscade, et celui qui peut craindre à chaque instant de voir d'un fourré un canon de fusil dirigé contre sa poitrine, regarde comme une espèce d'oasis un terrain uni où rien n'arrête la vue. Au maquis brûlé succédaient plusieurs champs en culture, enclos, selon l'usage du pays, de murs en pierres sèches à hauteur d'appui. Le sentier passait entre ces enclos, où d'énormes châtaigniers, plantés confusément, présentaient de loin l'apparence d'un bois touffu.

Obligé par la raideur de la pente à mettre pied à terre, Orso, qui avait laissé la bride sur le cou de son cheval, descendait rapidement en glissant sur la cendre; et il n'était guère qu'à vingt-cinq pas d'un de ces enclos en pierre à droite du chemin, lorsqu'il aperçut, précisément en face de lui, d'abord un canon de fusil, puis une tête dépassant la crête du mur. Le fusil s'abaissa, et il reconnut Orlanduccio prêt à faire feu. Orso fut prompt à se mettre en défense, et tous les deux, se couchant en joue, se regardèrent quelques secondes avec cette émotion poignante que le plus brave éprouve au moment de donner ou de recevoir la mort.

— Misérable lâche! s'écria Orso...

Il parlait encore quand il vit la flamme du fusil d'Orlanduccio, et presque en même temps un second coup partit à sa gauche, de l'autre côté du sentier, tiré par un homme qu'il n'avait point aperçu, et qui l'ajustait posté derrière un autre mur. Les deux balles l'atteignirent : l'une, celle d'Orlanduccio, lui traversa le bras gauche, qu'il lui présentait en le couchant en joue; l'autre le frappa

à la poitrine, déchira son habit, mais, rencontrant heureusement la lame de son stylet, s'aplatit dessus et ne lui fit qu'une contusion légère. Le bras gauche d'Orso tomba immobile le long de sa cuisse, et le canon de son fusil s'abaissa un instant; mais il le releva aussitôt, et, dirigeant son arme de sa seule main droite, il fit feu sur Orlanduccio. La tête de son ennemi, qu'il ne découvrait que jusqu'aux yeux, disparut derrière le mur. Orso, se tournant à sa gauche, lâcha son second coup sur un homme entouré de fumée qu'il apercevait à peine. A son tour, cette figure disparut. Les quatre coups de fusil s'étaient succédé avec une rapidité incroyable, et jamais soldats exercés ne mirent moins d'intervalle dans un feu de file. Après le dernier coup d'Orso, tout rentra dans le silence. La fumée sortie de son arme montait lentement vers le ciel; aucun mouvement derrière le mur, pas le plus léger bruit. Sans la douleur qu'il ressentait au bras, il aurait pu croire que ces hommes sur qui il venait de tirer étaient des fantômes de son imagination.

S'attendant à une seconde décharge, Orso fit quelques pas pour se placer derrière un des arbres brûlés restés debout dans le maquis. Derrière cet abri, il plaça son fusil entre ses genoux et le rechargea à la hâte. Cependant son bras gauche le faisait cruellement souffrir, et il lui semblait qu'il soutenait un poids énorme. Qu'étaient devenus ses adversaires? Il ne pouvait le comprendre. S'ils s'étaient enfuis, s'ils avaient été blessés, il aurait assurément entendu quelque bruit, quelque mouvement dans le feuillage. Étaient-ils donc morts,

ou bien plutôt n'attendaient-ils pas, à l'abri de leur mur, l'occasion de tirer de nouveau sur lui? Dans cette incertitude, et sentant ses forces diminuer, il mit en terre le genou droit, appuya sur l'autre son bras blessé et se servit d'une branche qui partait du tronc de l'arbre brûlé pour soutenir son fusil. Le doigt sur la détente, l'œil fixé sur le mur, l'oreille attentive au moindre bruit, il demeura immobile pendant quelques minutes, qui lui parurent un siècle. Enfin, bien loin derrière lui, un cri éloigné se fit entendre, et bientôt un chien, descendant le coteau avec la rapidité d'une flèche, s'arrêta auprès de lui en remuant la queue.

C'était Brusco, le disciple et le compagnon des bandits, annonçant sans doute l'arrivée de son maître; et jamais honnête homme ne fut plus impatiemment attendu. Le chien, le museau en l'air, tourné du côté de l'enclos le plus proche, flairait avec inquiétude. Tout à coup il fit entendre un grognement sourd, franchit le mur d'un bond, et presque aussitôt remonta sur la crête, d'où il regarda fixement Orso, exprimant dans ses yeux la surprise aussi clairement que chien le peut faire; puis il se remit le nez au vent, cette fois dans la direction de l'autre enclos, dont il sauta encore le mur. Au bout d'une seconde, il reparaissait sur la crête, montrant le même air d'étonnement et d'inquiétude; puis il sauta dans le maquis, la queue entre les jambes, regardant toujours Orso et s'éloignant de lui à pas lents, par une marche de côté, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât

à quelque distance. Alors, reprenant sa course, il remonta le coteau presque aussi vite qu'il l'avait descendu, à la rencontre d'un homme qui s'avançait rapidement malgré la raideur de la pente.

— A moi, Brando! s'écria Orso dès qu'il le crut à portée de la voix.

— Ho! Ors'Anton'! vous êtes blessé! lui demanda Brandolaccio accourant tout essoufflé. Dans le corps ou dans les membres?...

— Au bras.

— Au bras! ce n'est rien. Et l'autre?

— Je crois l'avoir touché.

Brandolaccio, suivant son chien, courut à l'enclos le plus proche et se pencha pour regarder de l'autre côté du mur. Là, ôtant son bonnet :

— Salut au seigneur Orlanduccio, dit-il. Puis, se tournant du côté d'Orso, il le salua à son tour d'un air grave :

— Voilà, dit-il, ce que j'appelle un homme proprement accommodé.

— Vit-il encore? demanda Orso respirant avec peine.

— Oh! il s'en garderait; il a trop de chagrin de la balle que vous lui avez mise dans l'œil. Sang de la Madone, quel trou! Bon fusil, ma foi! Quel calibre! Ça vous écarbouille une cervelle! Dites donc, Ors' Anton', quand j'ai entendu d'abord pif! pif! je me suis dit : Sacrebleu! ils escofient mon lieutenant. Puis j'entends boum! boum! Ah! je dis, voilà le fusil anglais qui parle : il riposte... Mais, Brusco, qu'est-ce que tu me veux donc?

Le chien le mena à l'autre enclos.

— Excusez! s'écria Brandolaccio stupéfait. Coup double! rien que cela! Peste! on voit bien que la poudre est chère, car vous l'économisez.

— Qu'y a-t-il, au nom de Dieu? demanda Orso.

— Allons! ne faites-donc pas le farceur, mon lieutenant! vous jetez le gibier par terre, et vous voulez qu'on vous le ramasse... En voilà un qui va en avoir un drôle de dessert aujourd'hui! c'est l'avocat Barricini. De la viande de boucherie, en veux-tu, en voilà! Maintenant qui diable héritera?

— Quoi! Vincentello mort aussi?

— Très mort. Bonne santé à nous autres [1]! Ce qu'il y a de bon avec vous, c'est que vous ne les faites pas souffrir. Venez donc voir Vincentello : il est encore à genoux, la tête appuyée contre le mur. Il a l'air de dormir. C'est là le cas de dire : Sommeil de plomb. Pauvre diable!

Orso détourna la tête avec horreur.

— Es-tu sûr qu'il soit mort?

— Vous êtes comme Sampiero Corso, qui ne donnait jamais qu'un coup. Voyez-vous, là..., dans la poitrine, à gauche? tenez, comme Vincileone fut attrapé à Waterloo. Je parierais bien que la balle n'est pas loin du cœur. Coup double! Ah! je ne me mêle plus de tirer. Deux en deux coups!... A balle!... Les deux frères!... S'il avait eu un troisième coup, il aurait tué le papa... On fera mieux

1. *Salute a noi*! Exclamation qui accompagne ordinairement le mot de *mort,* et qui lui sert comme de correctif.

une autre fois... Quel coup, Ors' Anton'!... Et dire que cela n'arrivera jamais à un brave garçon comme moi de faire coup double sur des gendarmes!

Tout en parlant, le bandit examinait le bras d'Orso et fendait sa manche avec son stylet.

— Ce n'est rien, dit-il. Voilà une redingote qui donnera de l'ouvrage à mademoiselle Colomba.... Hein! qu'est-ce que je vois? cet accroc sur la poitrine?... Rien n'est entré par là? Non, vous ne seriez pas si gaillard. Voyons, essayez de remuer les doigts... Sentez-vous mes dents quand je vous mords le petit doigt?... Pas trop?... C'est égal, ce ne sera rien. Laissez-moi prendre votre mouchoir et votre cravate... Voilà votre redingote perdue... Pourquoi diable vous faire si beau? Alliez-vous à la noce?... Là, buvez une goutte de vin... Pourquoi donc ne portez-vous pas de gourde?

Puis, au milieu du pansement, il s'interrompait pour s'écrier :

— Coup double! tous les deux roides morts!... C'est le curé qui va rire... Coup double! Ah! voici enfin cette petite tortue de Chilina.

Orso ne répondait pas. Il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres.

— Chili, cria Brandolaccio, va regarder derrière ce mur. Hein?

L'enfant, s'aidant des pieds et des mains, grimpa sur le mur, et aussitôt qu'elle eut aperçu le cadavre d'Orlanduccio, elle fit le signe de la croix.

— Ce n'est rien, continua le bandit : va voir plus loin, là-bas.

L'enfant fit un nouveau signe de croix.

— Est-ce vous, mon oncle? demanda-t-elle, timidement.

— Moi! est-ce que je ne suis pas devenu un vieux bon à rien? Chili, c'est de l'ouvrage de monsieur. Fais-lui ton compliment.

— Mademoiselle en aura bien de la joie, dit Chilina, et elle sera bien fâchée de vous savoir blessé, Ors' Anton'.

— Allons, Ors' Anton', dit le bandit après avoir achevé le pansement, voilà Chilina qui a rattrapé votre cheval. Montez et venez avec moi au maquis de la Stazzona. Bien avisé qui vous y trouverait. Nous vous y traiterons de notre mieux. Quand nous serons à la croix de Sainte-Christine, il faudra mettre pied à terre. Vous donnerez votre cheval à Chilina, qui s'en ira prévenir mademoiselle, et, chemin faisant, vous la chargerez de vos commissions. Vous pouvez tout dire à la petite, Ors' Anton' : elle se ferait plutôt hacher que de trahir ses amis. Et d'un ton de tendresse : Va, coquine, disait-il, sois excommuniée, sois maudite, friponne! Brandolaccio, superstitieux comme beaucoup de bandits, craignait de fasciner les enfants en leur adressant des bénédictions ou des éloges, car on sait que les puissances mystérieuses qui président à l'*Annocchiatura*[1] ont la mauvaise habitude d'exécuter le contraire de nos souhaits.

— Où veux-tu que j'aille, Brando? dit Orso d'une voix éteinte.

1. Fascination involontaire qui s'exerce, soit par les yeux, soit par la parole.

— Parbleu? vous avez à choisir : en prison ou bien au maquis. Mais un della Rebbia ne connaît pas le chemin de la prison. Au maquis, Ors' Anton'!

— Adieu donc toutes mes espérances! s'écria douloureusement le blessé.

— Vos espérances? Diantre! espériez-vous faire mieux avec un fusil à deux coups?... Ah ça! comment diable vous ont-ils touché? Il faut que ces gaillards-là aient la vie plus dure que les chats.

— Ils ont tiré les premiers, dit Orso.

— C'est vrai, j'oubliais... Pif! pif! boum! boum!.. coup double d'une main [1]!... Quand on fera mieux, je m'irai pendre! Allons, vous voilà monté... avant de partir, regardez donc un peu votre ouvrage. Il n'est pas poli de quitter ainsi la compagnie sans lui dire adieu.

Orso donna des éperons à son cheval; pour rien au monde il n'eût voulu voir le malheureux à qui il venait de donner la mort.

— Tenez, Ors' Anton', dit le bandit en s'emparant de la bride du cheval, voulez-vous que je vous parle franchement? Eh bien! sans vous offenser, ces deux pauvres jeunes gens me font de la peine. Je vous prie de m'excuser... Si beaux .. si forts... si jeunes!... Orlanduccio avec qui j'ai chassé tant de fois... Il m'a donné, il y a quatre jours, un paquet de cigares... Vincentello, qui était toujours

1. Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène, et à se faire raconter comment, un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville, se tira seul, et le bras gauche cassé, d'une position au moins aussi dangereuse.

de si belle humeur!... C'est vrai que vous avez fait ce que vous deviez faire... et d'ailleurs le coup est trop beau pour qu'on le regrette... Mais moi, je n'étais pas dans votre vengeance... Je sais que vous avez raison; quand on a un ennemi, il faut s'en défaire. Mais les Barricini, c'était une vieille famille... En voilà encore une qui fausse compagnie!... et par un coup double! c'est piquant

Faisant ainsi l'oraison funèbre des Barricini, Brandolaccio conduisait en hâte Orso, Chilina et le chien Brusco vers le maquis de la Stazzona.

V

VARIA

1. — UNE STATUE DE VÉNUS.

Les fenêtres étaient fermées. Avant de me déshabiller, j'en ouvris une pour respirer l'air frais de la nuit, délicieux après un long souper. En face était le Canigou, d'un aspect admirable en tout temps, mais qui me parut ce soir-là la plus belle montagne du monde, éclairé qu'il était par une lune resplendissante. Je demeurai quelques minutes à contempler sa silhouette merveilleuse, et j'allais fermer ma fenêtre, lorsque, baissant les yeux, j'aperçus la statue sur un piédestal à une vingtaine de toises de la maison. Elle était placée à l'angle d'une haie vive qui séparait un petit jardin d'un vaste carré parfaitement uni, qui, je l'appris plus tard, était le jeu de paume de la ville. Ce terrain, propriété de M. de Peyrehorade, avait été cédé par lui à la commune, sur les pressantes sollicitations de son fils.

A la distance où j'étais, il m'était difficile de

distinguer l'attitude de la statue; je ne pouvais juger que de sa hauteur, qui me parut de six pieds environ. En ce moment, deux polissons de la ville passaient sur le jeu de paume, assez près de la haie, sifflant le joli air du Roussillon : *Montagnes régalades*. Ils s'arrêtèrent pour regarder la statue; un d'eux l'apostropha même à haute voix. Il parlait catalan; mais j'étais dans le Roussillon depuis assez longtemps pour pouvoir comprendre à peu près ce qu'il disait.

— Te voilà donc, coquine! (Le terme catalan était plus énergique.) Te voilà! disait-il. C'est donc toi qui as cassé la jambe à Jean Coll! Si tu étais à moi, je te casserais le cou.

— Bah! avec quoi? dit l'autre. Elle est de cuivre, et si dure qu'Étienne a cassé sa lime dessus, en essayant de l'entamer. C'est du cuivre du temps des païens; c'est plus dur que je ne sais quoi.

— Si j'avais mon ciseau à froid (il paraît que c'était un apprenti serrurier), je lui ferais bientôt sauter ses grands yeux blancs, comme je tirerais une amande de sa coquille. Il y a pour plus de cent sous d'argent.

Ils firent quelques pas en s'éloignant.

— Il faut que je souhaite le bonsoir à l'idole, dit le plus grand des apprentis, s'arrêtant tout à coup.

Il se baissa et probablement ramassa une pierre. Je le vis déployer le bras, lancer quelque chose, et aussitôt un coup sonore retentit sur le bronze. Au même instant l'apprenti porta la main à sa tête en poussant un cri de douleur.

— Elle me l'a rejetée! s'écria-t-il.

Et mes deux polissons prirent la fuite à toutes jambes. Il était évident que la pierre avait rebondi sur le métal, et avait puni ce drôle de l'outrage qu'il faisait à la déesse.

Je fermai la fenêtre en riant de bon cœur.

— Encore un Vandale puni par Vénus! Puissent tous les destructeurs de nos vieux monuments avoir ainsi la tête cassée!

Sur ce souhait charitable, je m'endormis.

Il était grand jour quand je me réveillai. Auprès de mon lit étaient, d'un côté, M. de Peyrehorade, en robe de chambre; de l'autre, un domestique envoyé par sa femme, une tasse de chocolat à la main.

— Allons, debout, Parisien! Voilà bien mes paresseux de la capitale! disait mon hôte pendant que je m'habillais à la hâte. Il est huit heures, et encore au lit! Je suis levé, moi, depuis six heures. voilà trois fois que je monte; je me suis approché de votre porte sur la pointe du pied : personne, nul signe de vie. Cela vous fera mal de trop dormir à votre âge. Et ma Vénus que vous n'avez pas encore vue! Allons, prenez-moi vite cette tasse de chocolat de Barcelone..... Vraie contrebande..... Du chocolat comme on n'en a pas à Paris. Prenez des forces, car, lorsque vous serez devant ma Vénus, on ne pourra plus vous en arracher.

En cinq minutes je fus prêt, c'est-à-dire à moitié rasé, mal boutonné, et brûlé par le chocolat que j'avalai bouillant. Je descendis dans le jardin, et me trouvai devant une admirable statue.

C'était bien une Vénus, et d'une merveilleuse beauté. Elle avait le haut du corps nu, comme les anciens représentaient d'ordinaire les grandes divinités; la main droite, levée à la hauteur du sein, était tournée, la paume en dedans, le pouce et les deux premiers doigts étendus, les deux autres légèrement ployés. L'autre main, rapprochée de la hanche, soutenait la draperie qui couvrait la partie inférieure du corps. L'attitude de cette statue rappelait celle du Joueur de mourre qu'on désigne, je ne sais trop pourquoi, sous le nom de Germanicus. Peut-être avait-on voulu représenter la déesse jouant au jeu de mourre.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de voir quelque chose de plus parfait que le corps de cette Vénus; rien de plus suave que ses contours; rien de plus élégant et de plus noble que sa draperie. Je m'attendais à quelque ouvrage du Bas-Empire; je voyais un chef-d'œuvre du meilleur temps de la statuaire. Ce qui me frappait surtout, c'était l'exquise vérité des formes, en sorte qu'on aurait pu les croire moulées sur nature, si la nature produisait d'aussi parfaits modèles.

La chevelure, relevée sur le front, paraissait avoir été dorée autrefois. La tête, petite comme celle de presque toutes les statues grecques, était légèrement inclinée en avant. Quant à la figure, jamais je ne parviendrai à exprimer son caractère étrange, et dont le type ne se rapprochait de celui d'aucune statue antique dont il me souvienne. Ce n'était point cette beauté calme et sévère des sculpteurs grecs, qui, par système, donnaient à tous

les traits une majestueuse immobilité. Ici, au contraire, j'observais avec surprise l'intention marquée de l'artiste de rendre la malice arrivant jusqu'à la méchanceté. Tous les traits étaient contractés légèrement : les yeux un peu obliques, la bouche relevée des coins, les narines quelque peu gonflées. Dédain, ironie, cruauté, se lisaient sur ce visage d'une incroyable beauté cependant. En vérité, plus on regardait cette admirable statue et plus on éprouvait le sentiment pénible qu'une si merveilleuse beauté pût s'allier à l'absence de toute sensibilité.

— Si le modèle a jamais existé, dis-je à M. de Peyrehorade, et je doute que le ciel ait jamais produit une telle femme, que je plains ses amants! Elle a dû se complaire à les faire mourir de désespoir. Il y a dans son expression quelque chose de féroce, et pourtant je n'ai jamais vu rien de si beau.

— C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!

s'écria M. de Peyrehorade, satisfait de mon enthousiasme.

Cette expression d'ironie infernale était augmentée peut-être par le contraste de ses yeux incrustés d'argent et très brillants avec la patine d'un vert noirâtre que le temps avait donnée à toute la statue. Ces yeux brillants produisaient une certaine illusion qui rappelait la réalité, la vie. Je me souvins de ce que m'avait dit mon guide, qu'elle faisait baisser les yeux à ceux qui la regardaient. Cela était presque vrai, et je ne pus me défendre d'un

mouvement de colère contre moi-même en me sentant un peu mal à mon aise devant cette figure de bronze.

(*La Vénus d'Ille*).

2. — COMMENT DON JOSÉ AIMA CARMEN ET SE FIT DÉGRADER POUR ELLE.

Je suis né, dit-il, à Élizondo, dans la vallée de Baztan. Je m'appelle don José Lizarrabengoa, et vous connaissez assez l'Espagne, monsieur, pour que mon nom vous dise aussitôt que je suis Basque et vieux chrétien. Si je prends le *don*, c'est que j'en ai le droit, et si j'étais à Élizondo, je vous montrerais ma généalogie sur parchemin. On voulait que je fusse d'église, et l'on me fit étudier, mais je ne profitais guère. J'aimais trop à jouer à la paume, c'est ce qui m'a perdu. Quand nous jouons à la paume, nous autres Navarrais, nous oublions tout. Un jour que j'avais gagné, un gars de l'Alava me chercha querelle; nous prîmes nos *maquilas* [1], et j'eus encore l'avantage; mais cela m'obligea de quitter le pays. Je rencontrai des dragons, et je m'engageai dans le régiment d'Almanza, cavalerie. Les gens de nos montagnes apprennent vite le métier militaire. Je devins bientôt brigadier, et on me promettait de me faire maréchal des logis, quand, pour mon malheur, on me mit de garde à la manufacture de tabacs à Séville. Si vous êtes allé à Séville, vous aurez vu ce grand bâtiment-là, hors des remparts,

1. Bâtons ferrés des Basques.

près du Guadalquivir. Il me semble en voir encore la porte et le corps de garde auprès. Quand ils sont de service, les Espagnols jouent aux cartes, ou dorment; moi, comme un franc Navarrais, je tâchais toujours de m'occuper. Je faisais une chaîne avec du fil de laiton, pour tenir mon épinglette. Tout d'un coup, les camarades disent : Voilà la cloche qui sonne; les filles vont rentrer à l'ouvrage. Vous saurez, monsieur, qu'il y a bien quatre à cinq cents femmes occupées dans la manufacture. Ce sont elles qui roulent les cigares dans une grande salle, où les hommes n'entrent pas sans une permission du *Vingt-quatre* [1], parce qu'elles se mettent à leur aise, les jeunes surtout, quand il fait chaud. A l'heure où les ouvrières rentrent, après leur dîner, bien des gens vont les voir passer, et leur en content de toutes les couleurs. Il y a peu de ces demoiselles qui refusent une mantille de taffetas. Pendant que les autres regardaient, moi, je restais sur mon banc, près de la porte. J'étais jeune alors; je pensais toujours au pays, et je ne croyais pas qu'il y eût de jolies filles sans jupes bleues et sans nattes tombant sur les épaules [2]. D'ailleurs, les Andalouses me faisaient peur; je n'étais pas encore fait à leurs manières : toujours à railler, jamais un mot de raison. J'étais donc le nez sur ma chaîne, quand j'entends des bourgeois qui disaient : Voilà la gitanilla! Je levai les yeux, et je la vis. C'était un

1. Magistrat chargé de la police et de l'administration municipale.

2. Costume ordinaire des paysannes de la Navarre et des provinces basques.

vendredi, et je ne l'oublierai jamais. Je vis cette Carmen que vous connaissez, chez qui je vous ai rencontré il y a quelques mois.

Elle avait un jupon rouge fort court qui laissait voir des bas de soie blancs avec plus d'un trou, et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassie qui sortait de sa chemise. Elle avait encore une fleur de cassie dans le coin de la bouche, et elle s'avançait en se balançant sur ses hanches comme une pouliche du haras de Cordoue. Dans mon pays, une femme en ce costume aurait obligé le monde à se signer. A Séville, chacun lui adressait quelque compliment gaillard sur sa tournure; elle répondait à chacun, faisant les yeux en coulisse, le poing sur la hanche, effrontée comme une vraie bohémienne qu'elle était. D'abord elle ne me plut pas, et je repris mon ouvrage; mais elle, suivant l'usage des femmes et des chats qui ne viennent pas quand on les appelle et qui viennent quand on ne les appelle pas, s'arrêta devant moi et m'adressa la parole :

— Compère, me dit-elle à la façon andalouse, veux-tu me donner ta chaîne pour tenir les clefs de mon coffre-fort?

— C'est pour attacher mon épinglette, lui répondis je.

— Ton épinglette! s'écria-t-elle en riant. Ah! monsieur fait de la dentelle, puisqu'il a besoin d'épingles!

Tout le monde qui était là se mit à rire, et moi

je me sentais rougir, et je ne pouvais trouver rien à lui répondre.

— Allons, mon cœur, reprit-elle, fais-moi sept aunes de dentelle noire pour une mantille, épinglier de mon âme!

Et prenant la fleur de cassie qu'elle avait à la bouche, elle me la lança, d'un mouvement du pouce, juste entre les yeux. Monsieur, cela me fit l'effet d'une balle qui m'arrivait... Je ne savais où me fourrer, je demeurais immobile comme une planche. Quand elle fut entrée dans la manufacture, je vis la fleur de cassie qui était tombée à terre entre mes pieds; je ne sais ce qui me prit, mais je la ramassai sans que mes camarades s'en aperçussent et je la mis précieusement dans ma veste. Première sottise!

Deux ou trois heures après, j'y pensais encore, quand arrive dans le corps de garde un portier tout haletant, la figure renversée. Il nous dit que dans la grande salle des cigares il y avait une femme assassinée, et qu'il fallait y envoyer la garde. Le maréchal me dit de prendre deux hommes et d'y aller voir. Je prends mes hommes et je monte. Figurez-vous, monsieur, qu'entré dans le salle je trouve d'abord trois cents femmes en chemise, ou peu s'en faut, toutes criant, hurlant, gesticulant, faisant un vacarme à ne pas entendre Dieu tonner. D'un côté, il y en avait une, les quatre fers en l'air, couverte de sang, avec un X sur la figure qu'on venait de lui marquer en deux coups de couteau. En face de la blessée, que secouraient les meilleures de la bande, je vois Carmen tenue par cinq ou six commères. La femme blessée criait :

— Confession! confession! je suis morte!

Carmen ne disait rien; elle serrait les dents, et roulait des yeux comme un caméléon.

— Qu'est-ce que c'est? demandai-je.

J'eus grand'peine à savoir ce qui s'était passé, car toutes les ouvrières me parlaient à la fois. Il paraît que la femme blessée s'était vantée d'avoir assez d'argent en poche pour acheter un âne au marché de Triana.

— Tiens, dit Carmen qui avait une langue, tu n'as donc pas assez d'un balai?

L'autre, blessée du reproche, peut-être parce qu'elle se sentait véreuse sur l'article, lui répond qu'elle ne se connaissait pas en balais, n'ayant pas l'honneur d'être bohémienne ni filleule de Satan, mais que mademoiselle Carmencita ferait bientôt connaissance avec son âne, quand M. le corrégidor la mènerait à la promenade avec deux laquais par derrière pour l'émoucher.

— Eh bien, moi, dit Carmen, je te ferai des abreuvoirs à mouches sur la joue, et je veux y peindre un damier [1].

Là-dessus, vli-vlan! elle commence, avec le couteau dont elle coupait le bout des cigares, à lui dessiner des croix de Saint-André sur la figure.

Le cas était clair; je pris Carmen par le bras :

— Ma sœur, lui dis-je poliment, il faut me suivre.

Elle me lança un regard comme si elle me reconnaissait; mais elle dit d'un air résigné :

1. *Pintar un javeque*, peindre un chebec. Les chebecs espagnols ont, pour la plupart, leur bande peinte à carreaux rouges et blancs.

— Marchons. Où est ma mantille?

Elle la mit sur sa tête de façon à ne montrer qu'un seul de ses grands yeux, et suivit mes deux hommes douce comme un mouton. Arrivés au corps de garde le maréchal des logis dit que c'était grave, et qu'il fallait la mener à la prison. C'était encore moi qui devais la conduire. Je la mis entre deux dragons, et je marchais derrière comme un brigadier doit faire en semblable rencontre. Nous nous mîmes en route pour la ville. D'abord la bohémienne avait gardé le silence; mais dans la rue du Serpent, — vous la connaissez, elle mérite bien son nom par les détours qu'elle fait, — dans la rue du Serpent, elle commence par laisser tomber sa mantille sur ses épaules, afin de me montrer son minois enjôleur, et, se tournant vers moi autant qu'elle pouvait, elle me dit :

— Mon officier, où me menez-vous?

— A la prison, ma pauvre enfant, lui répondis-je le plus doucement que je pus, comme un bon soldat doit parler à un prisonnier, surtout à une femme.

— Hélas! que deviendrai-je? Seigneur officier, ayez pitié de moi. Vous êtes si jeune, si gentil!...

Puis, d'un ton plus bas :

— Laissez-moi m'échapper, dit-elle, je vous donnerai....

— Nous ne sommes pas ici pour dire des balivernes; il faut aller à la prison, c'est la consigne, et il n'y a pas de remède.

Nous autres gens du pays basque, nous avons un accent qui nous fait reconnaître facilement des Espa-

gnols; en revanche, il n'y en a pas un qui puisse seulement apprendre à dire *baï*, *jaona*[1]. Carmen donc n'eut pas de peine à deviner que je venais des provinces. Vous saurez que les bohémiens, monsieur, comme n'étant d'aucun pays, voyageant toujours, parlent toutes les langues, et la plupart sont chez eux en Portugal, en France, dans les provinces, en Catalogne, partout; même avec les Maures et les Anglais ils se font entendre. Carmen savait assez bien le basque.

— *Laguna ene bihotsarena*, camarade de mon cœur, me dit-elle tout à coup, êtes-vous du pays?

Notre langue, monsieur, est si belle, que, lorsque nous l'entendons en pays étranger, cela nous fait tressaillir...

— Je suis d'Elizondo, lui répondis-je en basque, fort ému de l'entendre parler ma langue.

— Moi, je suis d'Etchalar, dit-elle. — C'est un pays à quatre heures de chez nous. — J'ai été emmenée par des bohémiens à Séville. Je travaillais à la manufacture pour gagner de quoi retourner en Navarre, près de ma pauvre mère qui n'a que moi pour soutien, et un petit *barratcea*[2] avec vingt pommiers à cidre. Ah! si j'étais au pays, devant la montagne blanche! On m'a insultée parce que je ne suis pas de ce pays de filous, marchands d'oranges pourries; et ces gueuses se sont mises toutes contre moi, parce que je leur ai dit que tous leurs *jacques*[3] de Séville, avec leurs couteaux, ne feraient pas peur

1. Oui, monsieur.
2. Enclos, jardin.
3. Braves, fanfarons.

à un gars de chez nous avec son béret bleu et son *maquila*. Camarade, mon ami, ne ferez-vous rien pour une payse?

Elle mentait, monsieur, elle a toujours menti. Je ne sais pas si dans sa vie cette fille-là a jamais dit un mot de vérité; mais, quand elle parlait, je la croyais : c'était plus fort que moi. Elle estropiait le basque, et je la crus Navarraise; ses yeux seuls et sa bouche et son teint la disaient bohémienne. J'étais fou, je ne faisais plus attention à rien. Je pensais que, si des Espagnols s'étaient avisés de mal parler du pays, je leur aurais coupé la figure, tout comme elle venait de faire à sa camarade. Bref, j'étais comme un homme ivre; je commençais à dire des bêtises, j'étais tout près d'en faire.

— Si je vous poussais, et si vous tombiez, mon pays, reprit-elle en basque, ce ne seraient pas ces deux conscrits de Castillans qui me retiendraient...

Ma foi, j'oubliai la consigne et tout, et je lui dis :

— Eh bien, m'amie, ma payse, essayez, et que Notre-Dame vous soit en aide!

En ce moment, nous passions devant une de ces ruelles étroites comme il y en a tant à Séville. Tout à coup Carmen se retourne et me lance un coup de poing dans la poitrine; je me laissai tomber exprès à la renverse. D'un bond elle saute par-dessus moi et se met à courir en nous montrant une paire de jambes!... On dit des jambes de Basque : les siennes en valaient bien d'autres... aussi vites que bien tournées. Moi, je me relève aussitôt; mais je mets ma lance [1] en travers, de façon à barrer la rue,

1. Toute la cavalerie espagnole est armée de lances.

si bien que, de prime abord, les camarades furent arrêtés au moment de la poursuivre. Puis je me mis moi-même à courir, et eux après moi; mais l'atteindre! Il n'y avait pas de risque, avec nos éperons, nos sabres et nos lances! En moins de temps que je n'en mets à vous le dire, la prisonnière avait disparu. D'ailleurs, toutes les commères du quartier favorisaient sa fuite, et se moquaient de nous, et nous indiquaient la fausse voie. Après plusieurs marches et contre-marches, il fallut nous en revenir au corps de garde sans un reçu du gouverneur de la prison.

Mes hommes, pour n'être pas punis, dirent que Carmen m'avait parlé basque; et il ne paraissait pas trop naturel, pour dire la vérité, qu'un coup de poing d'une tant petite fille eût terrassé si facilement un gaillard de ma force. Tout cela parut louche, ou plutôt trop clair. En descendant la garde, je fus dégradé et envoyé pour un mois à la prison. C'était ma première punition depuis que j'étais au service. Adieu les galons de maréchal des logis que je croyais déjà tenir!

(*Carmen.*)

3. — LA MORT DE CARMEN.

Par amour pour Carmen, José a déserté et s'est fait contrebandier. Même, de contrebandier, il s'est fait, selon les nécessités, voleur et brigand. Mais il est de plus en plus jaloux de Carmen; plus l'amour de celle-ci s'émousse, plus le sien croît et s'exaspère. Maintenant, il est décidé à la tuer.

Quand la messe fut dite, je retournai à la venta. J'espérais presque que Carmen se serait enfuie; elle

aurait pu prendre mon cheval et se sauver... mais je la retrouvai. Elle ne voulait pas qu'on pût dire que je lui avais fait peur. Pendant mon absence, elle avait défait l'ourlet de sa robe pour en retirer le plomb. Maintenant elle était devant une table, regardant dans une terrine pleine d'eau le plomb qu'elle avait fait fondre, et qu'elle venait d'y jeter. Elle était si occupée de sa magie qu'elle ne s'aperçut pas d'abord de mon retour. Tantôt elle prenait un morceau de plomb et le tournait de tous les côtés d'un air triste, tantôt elle chantait quelqu'une de ces chansons magiques où elles invoquent Marie Padilla, la maîtresse de don Pédro, qui fut, dit-on, la *Bari Crallisa*, ou la grande reine des bohémiens [1] :

— Carmen, lui dis-je, voulez-vous venir avec moi?

Elle se leva, jeta sa sébile, et mit sa mantille sur sa tête comme prête à partir. On m'amena mon cheval, elle monta en croupe et nous nous éloignâmes.

— Ainsi, lui dis-je, ma Carmen, après un bout de chemin, tu veux bien me suivre n'est-ce pas.

— Je te suis à la mort, oui, mais je ne vivrai plus avec toi.

Nous étions dans une gorge solitaire; j'arrêtai mon cheval.

1. On a accusé Marie Padilla d'avoir ensorcelé le roi don Pèdre. Une tradition populaire rapporte qu'elle avait fait présent à la reine Blanche de Bourbon d'une ceinture d'or, qui parut aux yeux fascinés du roi comme un serpent vivant. De là la répugnance qu'il montra toujours pour la malheureuse princesse.

— Est-ce ici? dit-elle.

Et d'un bond elle fut à terre. Elle ôta sa mantille, la jeta à ses pieds, et se tint immobile un poing sur la hanche, me regardant fixement.

— Tu veux me tuer, je le vois bien, dit-elle; c'est écrit, mais tu ne me feras pas céder.

— Je t'en prie, lui dis-je, sois raisonnable. Écoute-moi! tout le passé est oublié. Pourtant, tu le sais, c'est toi qui m'as perdu; c'est pour toi que je suis devenu un voleur et un meurtrier. Carmen! ma Carmen! laisse-moi te sauver et me sauver avec toi.

— José, répondit-elle, tu me demandes l'impossible. Je ne t'aime plus; toi, tu m'aimes encore, et c'est pour cela que tu veux me tuer. Je pourrais bien encore te faire quelque mensonge; mais je ne veux pas m'en donner la peine. Tout est fini entre nous. Comme mon rom[1], tu as le droit de tuer ta romi; mais Carmen sera toujours libre. Calli elle est née, calli elle mourra.

— Tu aimes donc Lucas? lui demandai-je.

— Oui, je l'ai aimé, comme toi, un instant, moins que toi peut-être. A présent, je n'aime plus rien, et je me hais pour l'avoir aimé.

Je me jetai à ses pieds, je lui pris les mains, je les arrosai de mes larmes. Je lui rappelai tous les moments de bonheur que nous avions passés ensemble. Je lui offris de rester brigand pour lui plaire. Tout, monsieur, tout : je lui offris tout, pourvu qu'elle voulût m'aimer encore!

1. En bohémien, *rom*, mari; *romi*, femme.

Elle me dit :

— T'aimer encore, c'est impossible. Vivre avec toi, je ne le veux pas.

La fureur me possédait Je tirai mon couteau. J'aurais voulu qu'elle eût peur et me demandât grâce, mais cette femme était un démon.

— Pour la dernière fois, m'écriai-je, veux-tu rester avec moi?

— Non! non! non! dit-elle en frappant du pied.

Et elle tira de son doigt une bague que je lui avais donnée et la jeta dans les broussailles.

Je la frappai deux fois. C'était le couteau du Borgne que j'avais pris, ayant cassé le mien. Elle tomba au second coup sans crier. Je crois encore voir son grand œil noir me regarder fixement; puis il devint trouble et se ferma. Je restai anéanti une bonne heure devant ce cadavre. Puis, je me rappelai que Carmen m'avait dit souvent qu'elle aimerait à être enterrée dans un bois. Je lui creusai une fosse avec mon couteau, et je l'y déposai. Je cherchai longtemps sa bague, et je la trouvai à la fin. Je la mis dans la fosse auprès d'elle, avec une petite croix. Peut-être ai-je eu tort. Ensuite je montai sur mon cheval, je galopai jusqu'à Cordoue, et au premier corps-de-garde je me fis connaître. J'ai dit que j'avais tué Carmen; mais je n'ai pas voulu dire où était son corps. L'ermite était un saint homme. Il a prié pour elle! Il a dit une messe pour son âme... Pauvre enfant! Ce sont les *Calé* qui sont coupables pour l'avoir élevée ainsi.

(*Carmen.*)

5. — CE QU'IL EN COUTE DE SAUVER UNE TURQUE.

(Récit d'un jeune diplomate français).

Eh bien! vous saurez, mesdames, que j'étais à Larnaca en 18... Un jour, je sortis de la ville pour dessiner. Avec moi était un jeune Anglais très aimable, bon garçon, bon vivant, nommé sir John Tyrrel, un de ces hommes précieux en voyage, parce qu'ils pensent au dîner, qu'ils n'oublient pas les provisions et qu'ils sont toujours de bonne humeur. D'ailleurs il voyageait sans but et ne savait ni la géologie ni la botanique, sciences bien fâcheuses dans un compagnon de voyage.

Je m'étais assis à l'ombre d'une masure, à deux cents pas environ de la mer, qui, dans cet endroit, est dominée par des rochers à pic. J'étais fort occupé à dessiner ce qui restait d'un sarcophage antique, tandis que sir John, couché sur l'herbe, se moquait de ma passion malheureuse pour les beaux-arts en fumant de délicieux tabac de Latakié. A côté de nous, un drogman turc, que nous avions pris à notre service, nous faisait du café. C'était le meilleur faiseur de café et le plus poltron de tous les Turcs que j'aie connus.

Tout d'un coup sir John s'écria avec joie :

— Voici des gens qui descendent de la montagne avec de la neige; nous allons leur en acheter et faire du sorbet avec des oranges.

Je levai les yeux, et je vis venir à nous un âne sur lequel était chargé en travers un gros paquet; deux esclaves le soutenaient de chaque côté. En

avant, un ânier conduisait l'âne, et derrière, un Turc vénérable, à barbe blanche, fermait la marche, monté sur un assez bon cheval. Toute cette procession s'avançait lentement et avec beaucoup de gravité.

Notre Turc, tout en soufflant son feu, jeta un coup d'œil de côté sur la charge de l'âne, et nous dit avec un singulier sourire : « Ce n'est pas de la neige. » Puis il s'occupa de notre café avec son flegme habituel.

— Qu'est-ce donc? demanda Tyrrel. Est-ce quelque chose à manger?

— Pour *les poissons*, répondit le Turc.

En ce moment l'homme à cheval partit au galop, et, se dirigeant vers la mer, il passa auprès de nous, non sans nous jeter un de ces regards méprisants que les musulmans adressent volontiers aux chrétiens. Il poussa son cheval jusqu'aux rochers à pic dont je vous ai parlé, et l'arrêta court à l'endroit le plus escarpé. Il regardait la mer, et paraissait chercher le meilleur endroit pour se précipiter.

Nous examinâmes alors avec plus d'attention le paquet que portait l'âne, et nous fûmes frappés de la forme étrange du sac. Toutes les histoires de femmes noyées par des maris jaloux nous revinrent aussitôt à la mémoire. Nous nous communiquâmes nos réflexions.

— Demande à ces coquins, dit sir John à notre Turc, si ce n'est pas une femme qu'ils portent ainsi?

Le Turc ouvrit de grands yeux effarés, mais

non la bouche. Il était évident qu'il trouvait notre question par trop inconvenante.

En ce moment le sac étant près de nous, nous le vîmes distinctement remuer, et nous entendîmes même une espèce de gémissement ou de grognement qui en sortait.

Tyrrel, quoique gastronome, est fort chevaleresque. Il se leva comme un furieux, courut à l'ânier et lui demanda en anglais, tant il était troublé par la colère, ce qu'il conduisait ainsi et ce qu'il prétendait faire de son sac. L'ânier n'avait garde de répondre : mais le sac s'agita violemment, des cris de femme se firent entendre : sur quoi les deux esclaves se mirent à donner sur le sac de grands coups de courroies dont ils se servaient pour faire marcher l'âne. Tyrrel était poussé à bout. D'un vigoureux et scientifique coup de poing il jeta l'ânier à terre et saisit un esclave à la gorge : sur quoi le sac, poussé violemment dans la lutte, tomba lourdement sur l'herbe.

J'étais accouru. L'autre esclave se mettait en devoir de ramasser des pierres, l'ânier se relevait. Malgré mon aversion pour me mêler des affaires des autres, il m'était impossible de ne pas venir au secours de mon compagnon. M'étant saisi d'un piquet qui me servait à tenir mon parasol quand je dessinais, je le brandissais en menaçant les esclaves et l'ânier de l'air le plus martial qu'il m'était possible. Tout allait bien, quand ce diable de Turc à cheval, ayant fini de contempler la mer et s'étant retourné au bruit que nous faisions, partit comme une flèche et fut sur nous avant que nous

y eussions pensé : il avait à la main une espèce de vilain coutelas...

— Un ataghan? dit Châteaufort qui aimait la couleur locale.

— Un ataghan, reprit Darcy avec un sourire d'approbation.

Il passa auprès de moi, et me donna sur la tête un coup de cet ataghan qui me fit voir trente-six... *bougies*, comme disait si élégamment mon ami M. le marquis de Roseville. Je ripostai pourtant en lui assénant un bon coup de piquet sur les reins, et je fis ensuite le moulinet de mon mieux, frappant ânier, esclaves, cheval et Turc, devenu moi-même dix fois plus furieux que mon ami sir John Tyrrel. L'affaire aurait sans doute tourné mal pour nous. Notre drogman observait la neutralité, et nous ne pouvions nous défendre longtemps avec un bâton contre trois hommes d'infanterie, un de cavalerie et un ataghan. Heureusement sir John se souvint d'une paire de pistolets que nous avions apportée. Il s'en saisit, m'en jeta un, et prit l'autre qu'il dirigea aussitôt contre le cavalier qui nous donnait tant d'affaires. La vue de ces armes et le léger claquement du chien du pistolet produisirent un effet magique sur nos ennemis. Ils prirent honteusement la fuite, nous laissant maîtres du champ de bataille, du sac et même de l'âne. Malgré toute notre colère, nous n'avions pas fait feu, et ce fut un bonheur, car on ne tue pas impunément un bon musulman, et il en coûte cher pour le rosser.

Lorsque je me fus un peu essuyé, notre premier soin fut, comme vous le pensez bien, d'aller

au sac et de l'ouvrir. Nous y trouvâmes une assez jolie femme, un peu grasse, avec de beaux cheveux noirs, et n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise de laine bleue un peu moins transparente que l'écharpe de madame de Chaverny.

Elle se tira lestement du sac, et, sans paraître fort embarrassée, nous adressa un discours très pathétique sans doute, mais dont nous ne comprîmes pas un mot; à la suite de quoi elle me baisa la main. C'est la seule fois, mesdames, qu'une dame m'a fait cet honneur.

Le sang-froid nous était revenu cependant. Nous voyions notre drogman s'arracher la barbe comme un homme désespéré. Moi, je m'accommodais la tête de mon mieux avec mon mouchoir. Tyrrel disait :

— Que diable faire de cette femme? Si nous restons ici, le mari va revenir en force et nous assommera; si nous retournons à Larnaca avec elle dans ce bel équipage, la canaille nous lapidera infailliblement.

Tyrrel, embarrassé de toutes ces réflexions, et ayant recouvré son flegme britannique, s'écria :

— Quelle diable d'idée avez-vous eue d'aller dessiner aujourd'hui!

Son exclamation me fit rire, et la femme qui n'y avait rien compris, se mit à rire aussi.

Il fallut pourtant prendre un parti. Je pensai que ce que nous avions de mieux à faire, c'était de nous mettre tous sous la protection du consul de France; mais le plus difficile était de rentrer à Larnaca. Le jour tombait, et ce fut une circons-

tance heureuse pour nous. Notre Turc nous fit prendre un grand détour, et nous arrivâmes, grâce à la nuit et à cette précaution, sans encombre à la maison du consul, qui est hors de la ville. J'ai oublié de vous dire que nous avions composé à la femme un costume presque décent avec le sac et le turban de notre interprète.

Le consul nous reçut fort mal, nous dit que nous étions des fous, qu'il fallait respecter les us et coutumes des pays où l'on voyage, qu'il ne fallait pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce... Enfin, il nous tança d'importance; et il avait raison, car nous en avions fait assez pour occasionner une violente émeute, et faire massacrer tous les Francs de l'île de Chypre.

Sa femme fut plus humaine; elle avait lu beaucoup de romans, et trouva notre conduite très généreuse. Dans le fait, nous nous étions conduits en héros de roman. Cette excellente dame était fort dévote; elle pensa qu'elle convertirait facilement l'infidèle que nous lui avions amenée, que cette conversion serait mentionnée au *Moniteur*, et que son mari serait nommé consul général. Tout ce plan se fit en un instant dans sa tête. Elle embrassa la femme turque, lui donna une robe, fit honte à M. le consul de sa cruauté, et l'envoya chez le pacha pour arranger l'affaire.

Le pacha était fort en colère. Le mari jaloux était un personnage, et jetait feu et flamme. C'était une horreur, disait-il, que des chiens de chrétiens empêchassent un homme comme lui de jeter son esclave à la mer. Le consul était fort en peine; il

parla beaucoup du roi son maître, encore plus d'une frégate de soixante canons qui venait de paraître dans les eaux de Larnaca. Mais l'argument qui produisit le plus d'effet, ce fut la proposition qu'il fit en notre nom de payer l'esclave à juste prix.

Hélas! si vous saviez ce que c'est que le juste prix d'un Turc! Il fallut payer le mari, payer le pacha, payer l'ânier à qui Tyrrel avait cassé deux dents, payer pour le scandale, payer pour tout. Combien de fois Tyrrel s'écria douloureusement :

— Pourquoi diable aller dessiner sur le bord de la mer!

— Quelle aventure, mon pauvre Darcy! s'écria madame Lambert, c'est donc là que vous avez reçu cette terrible balafre? De grâce, relevez donc vos cheveux. Mais c'est un miracle qu'il ne vous ait pas fendu la tête!

Julie, pendant tout ce récit, n'avait pas détourné les yeux du front du narrateur; elle demanda enfin d'une voix timide :

— Que devint la femme?

— C'est là justement la partie de l'histoire que je n'aime pas trop à raconter. La suite est si triste pour moi qu'à l'heure où je vous parle, on se moque encore de notre équipée chevaleresque.

— Était-elle jolie, cette femme? demanda madame de Chaverny en rougissant un peu.

— Comment se nommait-elle? demanda madame Lambert.

— Elle se nommait Emineh.

— Jolie?

— Oui, elle était assez jolie, mais trop grasse et toute barbouillée de fard, suivant l'usage de son pays. Il faut beaucoup d'habitude pour apprécier les charmes d'une beauté turque. Emineh fut donc installée dans la maison du consul. Elle était Mingrélienne, et dit à madame C***, la femme du consul, qu'elle était fille de prince. Dans ce pays, tout coquin qui commande à dix autres coquins est un prince. On la traita donc en princesse : elle dînait à table, mangeait comme quatre; puis, quand on lui parlait religion, elle s'endormait régulièrement. Cela dura quelque temps. Enfin on prit jour pour le baptême. Madame C*** se nomma sa marraine, et voulut que je fusse parrain avec elle. Bonbons, cadeaux et tout ce qui s'ensuit!... Il était écrit que cette malheureuse Emineh me ruinerait. Madame C*** disait qu'Emineh m'aimait mieux que Tyrrel, parce qu'en me présentant du café elle en laissait toujours tomber sur mes habits. Je me préparais à ce baptême avec une componction vraiment évangélique, lorsque, la veille de la cérémonie, la belle Emineh disparut. Faut-il vous dire tout? Le consul avait pour cuisinier un Mingrélien, grand coquin certainement, mais admirable pour le pilaf. Ce Mingrélien avait plu à Emineh, qui avait sans doute du patriotisme à sa manière. Il l'enleva, et en même temps une somme assez forte à M. C***, qui ne put jamais le retrouver. Ainsi le consul en fut pour son argent, sa femme pour le trousseau qu'elle avait donné à Emineh, moi pour mes gants, mes bonbons, outre les coups que j'avais reçus. Le pire, c'est qu'on me rendit en quelque sorte responsable

de l'aventure. On prétendit que c'était moi qui avais délivré cette vilaine femme que je voudrais savoir au fond de la mer, et qui avais attiré tant de malheurs sur mes amis. Tyrrel sut se tirer d'affaire; il passa pour victime, tandis que lui seul était cause de toute la bagarre, et moi je restai avec une réputation de don Quichotte et la balafre que vous voyez, qui nuit beaucoup à mes succès.

(*La double Méprise.*)

6. — UNE EXÉCUTION CAPITALE EN ESPAGNE.

Jamais je n'oublierai la figure de cet homme. Il était très grand et très maigre, et paraissait âgé de trente ans. Son front était élevé, ses cheveux épais, noirs comme du jais et droits comme les crins d'une brosse. Ses yeux grands, mais enfoncés dans sa tête, semblaient flamboyants. Il était pieds nus, habillé d'une longue robe noire sur laquelle on avait cousu à la place du cœur une croix bleue et rouge. C'est l'insigne des agonisants. Le collet de sa chemise, plissé comme une fraise, tombait sur ses épaules et sa poitrine. Une corde menue, blanchâtre, qui se distinguait parfaitement sur l'étoffe noire de sa robe, faisait plusieurs fois le tour de son corps, et par des nœuds compliqués lui attachait les bras et les mains dans la position qu'on prend en priant. Entre ses mains, il tenait un petit crucifix et une image de la Vierge. Son confesseur était gros, court, replet, haut en couleur, ayant l'air d'un bon homme, mais d'un homme qui depuis

longtemps fait ce métier-là et qui en a vu bien d'autres.

Derrière le condamné se tenait un homme pâle, faible et grêle, d'une physionomie douce et timide. Il avait une veste brune avec la culotte et les bas noirs. Je l'aurais pris pour un notaire ou un alguazil en négligé, s'il n'avait eu sur la tête un chapeau gris à grands bords, comme en portent les picadors aux combats de taureaux. A la vue du crucifix, il ôta ce chapeau avec respect, et je remarquai alors une petite échelle en ivoire fixée sur la forme comme une cocarde. C'était l'exécuteur des hautes œuvres.

En mettant la tête hors de la porte, le condamné, qui avait été obligé de se courber pour passer sous le guichet, se redressa de toute sa hauteur, ouvrit les yeux d'une grandeur démesurée, embrassa la foule d'un regard rapide et respira profondément. Il me sembla qu'il humait l'air avec plaisir, comme celui qui a été longtemps dans un cachot étroit et étouffant. Son expression était étrange : ce n'était point de la peur, mais de l'inquiétude. Il paraissait résigné. Point de morgue ni d'affectation de courage. Je me dis qu'en pareille occasion, je voudrais faire une aussi bonne contenance.

Son confesseur lui dit de se mettre à genoux devant le crucifix; il obéit et baisa les pieds de cette hideuse image. En ce moment, tous les assistants étaient émus et gardaient un profond silence. Le confesseur, s'en apercevant, leva les mains pour les dégager de ses longues manches qui l'auraient

gêné dans ses mouvements oratoires, et commença à débiter un discours qui lui avait probablement servi plus d'une fois, d'une voix forte et accentuée, mais pourtant monotone par la répétition périodique des mêmes intonations. Il prononçait chaque mot clairement, son accent était pur, et il s'exprimait en bon castillan, que le condamné n'entendait peut-être que très imparfaitement. Il commençait chaque phrase d'un ton de voix glapissant, et s'élevait au fausset, mais il finissait sur un ton grave et bas.

En substance, il disait au condamné qu'il appelait son frère :

Vous avez bien mérité la mort; on a même été indulgent pour vous en ne vous condamnant qu'à la potence, car vos crimes sont énormes.

Ici, il dit un mot des meurtres commis; mais il s'étendit longuement sur l'irréligion dans laquelle le pénitent avait passé sa jeunesse, et qui seule l'avait poussé à sa perte. Puis, s'animant par degrés :

Mais qu'est-ce que le supplice justement mérité que vous allez endurer, comparé avec les souffrances inouïes que votre divin Sauveur a endurées pour vous? Regardez ce sang, ces plaies, etc.

Détail très long de toutes les douleurs de la Passion, décrites avec toute l'exagération que comporte la langue espagnole, et commentées au moyen de la vilaine statue dont je vous ai parlé. La péroraison valait mieux que l'exorde. Il disait, mais trop longuement, que la miséricorde de Dieu était infinie, et qu'un repentir véritable pouvait désarmer sa colère.

Le condamné se leva, regarda le prêtre d'un air un peu farouche et lui dit :

— Mon père, il suffisait de me dire que je vais à la gloire; marchons!

Le confesseur rentra dans la prison fort satisfait de son discours. Deux franciscains prirent sa place auprès du condamné; ils ne devaient l'abandonner qu'au dernier moment.

D'abord on l'étendit sur une natte que le bourreau tira à lui quelque peu, mais sans violence, et comme d'un accord tacite entre le patient et l'exécuteur. C'est une pure cérémonie, afin de paraître exécuter à la lettre la sentence qui porte : « Pendu après avoir été traîné sur la claie. »

Cela fait, le malheureux fut guindé sur un âne que le bourreau conduisait par le licou. A ses côtés marchaient les deux franciscains, précédés de deux longues files de moines de cet ordre et de laïques faisant partie de la confrérie des *Desamparados*. Les bannières, les croix n'étaient pas oubliées. Derrière l'âne venaient un notaire et deux alguazils en habit noir à la française, culottes et bas de soie, l'épée au côté, et montés sur de mauvais bidets très mal harnachés. Un piquet de cavalerie fermait la marche. Pendant que la procession s'avançait fort lentement, les moines chantaient des litanies d'une voix sourde, et des hommes en manteau circulaient autour du cortège, tendant des plats d'argent aux spectateurs et demandant une aumône pour le pauvre malheureux (*por el pobre*). Cet argent sert à dire des messes pour le repos de son âme; et pour un bon catholique qu'on va pendre ce doit être une consolation

de voir les plats s'emplir assez rapidement de gros sous. Tout le monde donne. Impie comme je suis, je donnai mon offrande avec un sentiment de respect.

En vérité, j'aime ces cérémonies catholiques.... Dans cette occasion, elles ont l'avantage de frapper la foule infiniment plus que notre charrette, nos gendarmes, et ce cortège mesquin et ignoble qui accompagne en France les exécutions. Ensuite, et c'est pour cela surtout que j'aime ces croix et ces processions, elles doivent contribuer puissamment à adoucir les derniers moments d'un condamné. Cette pompe lugubre flatte d'abord sa vanité, ce sentiment qui meurt en nous le dernier. Puis ces moines qu'il révère depuis son enfance et qui prient pour lui, les chants, et la voix des hommes qui quêtent pour qu'on lui dise des messes, tout cela doit l'étourdir, le distraire, l'empêcher de réfléchir sur le sort qui l'attend. Tourne-t-il la tête à droite, le franciscain de ce côté lui parle de l'infinie miséricorde de Dieu. A gauche, un autre franciscain est tout prêt à lui vanter la puissante intercession de monseigneur saint François.

Il marche au supplice comme un conscrit entre deux officiers qui le surveillent et l'exhortent. Il n'a pas un instant de repos, s'écriera le philosophe. Tant mieux. L'agitation continuelle où on le tient l'empêche de se livrer à ses pensées, qui le tourmenteraient bien davantage.

J'ai compris alors pourquoi les moines, et surtout ceux des ordres mendiants, exercent tant

d'influence sur le bas peuple. N'en déplaise aux libéraux intolérants, ils sont en réalité l'appui et la consolation des malheureux depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Quelle horrible corvée, par exemple, que celle-ci : entretenir pendant trois jours un homme qu'on va faire mourir! Je crois que, si j'avais le malheur d'être pendu, je ne serais pas fâché d'avoir deux franciscains pour causer avec moi.

La route que suivait la procession était très tortueuse, afin de passer par les rues les plus larges. Je pris avec mon guide un chemin plus direct afin de me trouver encore une fois sur le passage du condamné. Je remarquai que, dans l'intervalle de temps qui s'était écoulé entre sa sortie de la prison et son arrivée dans la rue où je le revoyais, sa taille s'était courbée considérablement. Il s'affaissait peu à peu; sa tête tombait sur sa poitrine, comme si elle n'eût été soutenue que par la peau du cou. Pourtant je n'observais pas sur ses traits l'expression de la peur. Il regardait fixement l'image qu'il avait entre les mains; et, s'il détournait les yeux, c'était pour les reporter sur les deux franciscains, qu'il paraissait écouter avec intérêt.

J'aurais dû me retirer alors; mais on me pressa d'aller sur la grande place, de monter chez un marchand, où j'aurais toute liberté de regarder le supplice du haut d'un balcon, ou bien de me soustraire à ce spectacle en rentrant dans l'intérieur de l'appartement. J'allai donc.

La place était loin d'être remplie. Les marchandes de fruits et d'herbes ne s'étaient pas dérangées. On

circulait partout facilement. La potence, surmontée des armes d'Aragon, était placée en face d'un élégant bâtiment moresque, la Bourse de la soie (*la Lonja de Seda*). La place du Marché est longue. Les maisons qui la bordent sont petites quoique surchargées d'étages, et chaque rang de fenêtres a son balcon en fer. De loin, on dirait de grandes cages. Un assez bon nombre de ces balcons n'étaient point garnis de spectateurs.

Sur celui où je devais prendre place, je trouvai deux jeunes demoiselles de seize à dix-huit ans, commodément établies sur des chaises, et s'éventant de l'air du monde le plus dégagé. Toutes les deux étaient fort jolies, et, à leurs robes de soie noire fort propres, à leurs souliers de satin et à leurs mantilles garnies de dentelles, je jugeai qu'elles devaient être les filles de quelque bourgeois aisé. Je fus confirmé dans cette opinion parce que, bien qu'elles se servissent entre elles du dialecte valencien, elles entendaient et parlaient correctement l'espagnol.

Dans un coin de la place, on avait élevé une petite chapelle. Cette chapelle et la potence, qui n'en était pas fort éloignée, étaient enfermées dans un grand carré formé par des volontaires royalistes et des troupes de ligne.

Les soldats ayant ouvert leurs rangs pour recevoir la procession, le condamné fut descendu de son âne et mené devant l'autel dont je viens de vous parler. Les moines l'entouraient; il était à genoux, baisait souvent les marches de l'autel; j'ignore ce qu'on lui disait. Cependant le bourreau

examinait sa corde, son échelle, et, cet examen fait, il s'approcha du patient toujours prosterné, lui mit la main sur l'épaule, et lui dit suivant l'usage :

— Frère, il est temps.

Tous les moines, un seul excepté, l'avaient abandonné, et le bourreau était, à ce qu'il paraissait, mis en possession de sa victime. En le conduisant vers l'échelle (ou plutôt l'escalier de planches), il avait soin, avec son grand chapeau qu'il lui mettait devant les yeux, de lui cacher la vue de la potence; mais le condamné semblait chercher à repousser le chapeau avec des coups de tête, voulant montrer qu'il avait bien le courage d'envisager l'instrument de son supplice.

Midi sonnait quand le bourreau montait à l'escalier fatal, tirant après lui le patient, qui ne montait qu'avec difficulté, parce qu'il allait à reculons. L'escalier est large, et n'a de rampe que d'un côté. Le moine était du côté de la rampe, le bourreau et le condamné montaient de l'autre. Le moine parlait continuellement et en faisant beaucoup de gestes. Arrivés au haut de l'escalier, en même temps que l'exécuteur passait la corde autour du cou du patient avec une promptitude extraordinaire, on me dit que le moine lui faisait réciter le *Credo*. Puis, élevant la voix, il s'écria :

— Mes frères, joignez vos prières à celles du pauvre pécheur.

J'entendis une voix douce prononcer à côté de moi avec émotion : « *Amen* »; je tournai la tête et je vis une de mes jolies Valenciennes dont les joues étaient un peu plus colorées et qui agitait

son éventail précipitamment. Elle regardait avec beaucoup d'attention du côté de la potence. Je dirigeai mes yeux de ce côté : le moine descendait l'escalier, et le condamné était suspendu en l'air, le bourreau sur ses épaules, et son valet lui tirait les pieds.

(*Lettres d'Espagne.*)

DEUXIÈME PARTIE

ESSAIS DRAMATIQUES

I

UNE LEÇON D'ESPIONNAGE

Madame de Tourville est venue avec sa fille, madame de Coulanges (elles s'appellent en réalité madame et mademoiselle Leblanc) surveiller en Fionie les Espagnols, pour le compte du gouvernement français. Tandis que madame de Coulanges ne reste pas insensible à la bonne grâce et au courage de don Juan Diaz, aide de camp du général espagnol, marquis de la Romana, qui s'est jeté à l'eau, en pleine tempête, pour sauver de malheureux naufragés et en a ramené un évanoui dans ses bras, madame de Tourville observe et fait son métier en conscience.

L'appartement de madame de Coulanges à l'auberge des Trois-Couronnes.

MADAME DE TOURVILLE, MADAME DE COULANGES

MADAME DE TOURVILLE. — Tu es une sotte; te voilà toute sens dessus dessous, parce que tu lui as vu faire sa coupe. La belle chose que de savoir nager quand on l'a appris! et pourtant une carpe lui en remontrerait.

MADAME DE COULANGES. — Mais un homme qu'il ne connaissait pas!... et les gens de cette maison disent que la côte est si dangereuse!

MADAME DE TOURVILLE. — Eh bien! il sait nager, — c'est dit, et il a du courage : mais qu'est-ce que cela te fait? Fais-moi toujours ton rapport.

MADAME DE COULANGES. — Je n'ai rien à dire.

MADAME DE TOURVILLE. — Sais-tu que je serais tentée de croire que tu t'es amourachée de ce petit officier brun, qui nage comme un canard? — Tu as la berlue, mon enfant. Tu n'as rien vu!... Moi, du premier coup d'œil, j'ai découvert un complot.

MADAME DE COULANGES. — Un complot! en vérité, tu en vois partout.

MADAME DE TOURVILLE. — Il vaut mieux en voir où il n'y en a point que de n'en pas voir où il y en a. Sais-tu que l'on a toujours une gratification, outre le traitement ordinaire, pour chaque complot que l'on évente? — Dis-moi, as-tu remarqué que ce noyé avait une chemise de batiste?

MADAME DE COULANGES. — Qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

MADAME DE TOURVILLE. — Ce qu'il y a d'extraordinaire!... Allons, elle est folle, c'est fini. — Une chemise de batiste avec un jabot. — Faut-il te le répéter? — Une chemise de batiste, hé? C'est le fil d'une conspiration effroyable. Il y a de quoi faire pendre vingt personnes.

MADAME DE COULANGES. — Tu as bien de la pénétration.

MADAME DE TOURVILLE. — Et toi, bien de la bêtise! Comment! il ne te saute pas aux yeux que

cet homme est un espion ou suédois, ou anglais, ou russe... Et même il est certain qu'il est Anglais, car je me trompe fort, ou sa chemise était de batiste anglaise. Ainsi voilà qui est assez clair.

MADAME DE COULANGES. — Clair?

MADAME DE TOURVILLE. — Un moment... De plus il portait à sa veste un bouton dépareillé, avec une ancre dessus ; donc il vient d'un vaisseau anglais.

MADAME DE COULANGES. — Tous les marins ont des boutons semblables.

MADAME DE TOURVILLE. — Innocente ! Et des portraits suspendus au cou ? Il était plaisant le petit aide de camp, avec son portrait de femme. Il a bien joué son rôle, sur ma foi ! c'est un gaillard bien retors, et qui contrefait l'indifférent à merveille. — Et le général, qui a vite empoché la boîte avant qu'on pût y jeter un coup d'œil...

MADAME DE COULANGES. — Il y a peut-être bien du mystère là-dessous, mais je n'irai pas les ennuyer avec une histoire de boutons, de chemise de batiste et de semblables bagatelles. Ce serait le moyen de se faire rappeler sur-le-champ.

MADAME DE TOURVILLE. — Bagatelles? bagatelles? Ah ! Élisa, dans les affaires rien n'est à dédaigner. C'est pourtant un poulet rôti qui m'a fait découvrir la cachette du général Pichegru ; et, sans me vanter, cela m'a valu bien de l'honneur, sans parler du profit. Voici le fait : c'était du temps de ton père le capitaine Leblanc. Il revenait de l'armeé ; il avait de l'argent, nous faisions bonne chère et grand feu. Un jour donc je m'en vais chez mon rôtisseur, et je lui demande un poulet rôti. — « Mon

Dieu, madame, me dit-il, je suis bien fâché, mais je viens de vendre mon dernier. » Moi qui connaissais tout le quartier, je voulus savoir à qui. « Qui est-ce qui l'a pris? » que je lui demande. Lui me dit : « C'est un tel, et il se traite joliment, car depuis trois jours il lui faut une volaille à chaque dîner. » *Nota bene* qu'il y avait justement trois jours que nous avions perdu les traces du général Pichegru. Moi, je roule tout ça dans ma tête, et je me dis : « Diable! voisin, l'appétit vous est venu; vous avez la fringale. » Finalement, je reviens le lendemain, et j'achète des perdrix qui n'étaient pas cuites, remarque bien cela, pour avoir le temps de faire causer mon marmiton pendant qu'elles rôtiraient. Là-dessus, mon homme au gros appétit entre et achète une dinde rôtie, une belle dinde, ma foi! « Ah! je lui dis, un tel, vous avez bon appétit, en voilà pour deux personnes, et, pour une semaine. » Lui cligne de l'œil, et dit : — « C'est que j'ai de l'appétit comme deux. » Un Français se ferait pendre plutôt que de manquer un mot. Moi je le regarde entre deux yeux, lui se détourne, prend sa bête et s'en va. Il ne m'en fallut pas davantage, je savais qu'il connaissait Pichegru. — On me happe mon homme, et, moyennant une récompense honnête, il livra bien et beau mon général, — et j'eus pour ma part six mille francs de gratification. Voilà ce que c'est que de faire attention à des bagatelles.

(*Les Espagnols en Danemark.* — Théâtre de Clara Gazul.)

II

SÉANCE DE TRAVAIL D'UN GOUVERNEUR

La scène est à Lima. Le cabinet du Vice-Roi.

Le Vice-Roi, en robe de chambre, assis dans un grand fauteuil, auprès d'une table couverte de papiers. Une de ses jambes enveloppée de flanelle repose sur un coussin. Martinez, debout auprès de la table, une plume à la main.

MARTINEZ. — Messieurs les Auditeurs attendent la réponse de Votre Altesse.

LE VICE-ROI, d'un ton chagrin. — Quelle heure est-il?

MARTINEZ. — Bientôt dix heures. Votre Altesse a justement le temps de s'habiller pour la cérémonie.

LE VICE-ROI. — Le temps est beau, dis-tu?

MARTINEZ. — Oui, monseigneur. Il souffle un vent frais de la mer, il n'y a pas un nuage dans le ciel.

LE VICE-ROI. — Je donnerais mille piastres fortes pour qu'il plût à verse. Alors je resterais volontiers dans mon fauteuil à me dorloter; mais par un temps comme celui-ci... quand toute la ville sera dans l'église... renoncer à se montrer, et céder le premier rang aux Auditeurs!...

MARTINEZ. — Ainsi Votre Altesse se décide...

LE VICE-ROI. — Les mules sont attelées?...

MARTINEZ. — Oui, monseigneur, elles sont attelées à ce beau carrosse qui vous est arrivé d'Espagne.

LE VICE-ROI. — Les habitants de Lima n'en ont jamais vu un semblable... Quel effet cela va produire!... et je renoncerais à ce plaisir-là! Non, ma foi!... Mes deux gardes sont habillés de neuf, et je ne me suis pas encore montré au peuple avec mon habit de gala et la plaque dont je viens d'être décoré... On ne peut perdre une si belle occasion... Martinez, j'irai; oui, vive Dieu! et je marcherai. Une fois au bas du grand escalier, le plus fort sera fait. Qu'en dis-tu, Martinez?

MARTINEZ. — Le peuple sera enchanté de voir Son Altesse.

LE VICE-ROI. — J'irai, morbleu! et les Auditeurs, qui s'attendaient à jouer le premier rôle, en crèveront de dépit... D'ailleurs, je ne puis me dispenser d'y aller... L'évêque doit faire allusion, en chaire, à l'ordre dont je viens d'être décoré... Il est agréable de s'entendre dire ces choses-là... Allons, un effort... (Il sonne. Entre Balthasar.) Qu'on m'apporte mon habit de gala... Toi, répond aux Auditeurs qu'ils aient à prendre place derrière moi pour la cérémonie... Balthasar, donne-moi des souliers et des bas de soie... Je veux aller à l'église.

BALTHASAR. — A l'église, monseigneur! et le docteur Pineda qui a défendu que Votre Altesse sortît!

LE VICE-ROI. — Le docteur Pineda ne sait ce qu'il dit... Je sais bien si je suis malade ou si je ne le suis pas... Je n'ai pas la goutte... Mon père ni mon

grand-père ne l'ont jamais eue... Il voudrait me faire croire qu'on a la goutte à mon âge !... Martinez, quel âge me donnes-tu?

MARTINEZ, embarrassé. — Monseigneur... Votre Altesse a si bon visage... à coup sûr...

LE VICE-ROI. — Je gage que tu ne devines pas... eh?

MARTINEZ. — Quarante... Hein?...

LE VICE-ROI. — Va, va, tu n'y es pas... Allons, Balthazar... habillons-nous.. (Il fait des efforts pour se lever.) Aidez-moi donc, vous autres... plus doucement... Aïe... Plus doucement, morbleu!... Je ne sais ce que c'est, mais il me semble que j'ai dix mille aiguilles dans ma pantoufle.

BALTHASAR. — Ne vous exposez pas à l'air, monseigneur; cela serait dangereux.

LE VICE-ROI essayant de marcher. — Oh! vive Dieu! quelle douleur!... Jamais je ne pourrai mettre des souliers... ma foi!... Oh! corps du Christ!... Parbleu! va-t'en au diable avec tes bas de soie et tes souliers... J'aimerais autant être mis à la torture. (On l'assied.) Avance ce tabouret... Ouf! Je ne sais, mais je ne souffrais pas comme cela tout à l'heure.

BALTHASAR. — Que Votre Altesse songe aux recommandations du docteur Pineda... Il dit que vous devez éviter le grand air... Et puis la cérémonie sera fatigante. Il faut rester longtemps debout...

LE VICE-ROI. — Oui, c'est la fatigue que je crains... car je ne suis pas malade... Même, je suis assez bien, maintenant... et je pourrais sortir si je voulais... Mais je ne veux pas me rendre malade pour le sot plaisir de tenir un cacique indien sur

les fonts de baptême... Baste ! Martinez, écris à l'Auditeur don Pédro de Hinoyosa qu'il tienne l'enfant... c'est-à-dire le cacique, à ma place... Voici les douze noms qu'il doit porter... Je lui souhaite bien du plaisir... Balthasar, ôte-moi ces habits de devant les yeux... je ne veux pas avoir de regrets. Sotte chose que la gloire de montrer des galons, des rubans et des broderies !... Qu'on m'envoie aussi Pineda, s'il n'est pas à ce baptême du diable... Donne-moi un cigare et du *maté* [1]. Allons, puisque je suis obligé de garder la chambre et que je n'ai rien à faire, je vais m'occuper des affaires de ce gouvernement... Balthasar, je n'y suis pour personne, personne absolument. (A Martinez.) As-tu fini, voyons ! (Il lit la lettre que Martinez vient d'écrire.) Bon... vive Dieu ! tu oublies de mettre avec mes titres... chevalier de Saint Jacques... Parbleu ! je le suis depuis six mois en Espagne et depuis trois jours au Pérou.

MARTINEZ. — Je demande pardon de ma négligence à Votre Altesse. (Il ajoute ce titre à la lettre.

LE VICE-ROI. — Balthasar, envoie un écuyer avec cette lettre... Allons, Martinez, travaillons. Il y a bien des dépêches dans le portefeuille, n'est-ce pas ?

MARTINEZ. — Oui, monseigneur, j'allais en entretenir Votre Altesse. Pour commencer par le plus pressé, voici une lettre du colonel Garci Vasquez, lequel annonce qu'il règne une grande fermentation dans la province de Chuquisaca; que les Indiens font des assemblées fréquentes, et que, s'il

1. Boisson en usage dans le nouveau monde. C'est une sorte de thé.

ne reçoit pas de prompts secours avant un mois ils seront en pleine révolte.

LE VICE-ROI. — Martinez? mais il me semble que tu m'as déjà parlé de quelque chose de semblable. Le colonel Garci Vasquez, et la province de... de... diables de noms indiens! Pourquoi tous les Indiens ne parlent-ils pas espagnol?

MARTINEZ. — Chuquisaca, monseigneur. J'ai eu l'honneur de faire à ce sujet un rapport à Votre Altesse, il y a deux mois, la dernière fois qu'elle a éprouvé une attaque de goutte... je veux dire, la dernière fois qu'elle a été indisposée.

LE VICE-ROI. — Eh bien, qu'ai-je répondu?

MARTINEZ. — Vous avez dit que vous y songeriez.

LE VICE-ROI. — Ah! Eh bien!... Nous n'avons guère de troupes... A combien de lieues de Lima se trouve cette province de... tu sais bien?

MARTINEZ. — A près de trois cents lieues d'Espagne.

LE VICE-ROI. — Vraiment... je croyais que c'était bien plus près... Eh bien! le cas est difficile, et il ne faut pas prendre de résolutions à l'étourdie. — J'y songerai. — Quel autre papier tiens-tu là à ta main?

MARTINEZ. — C'est une supplique de Francisco Huayna Tupac, soi-disant descendant de la main gauche de l'inca Huayna Capac, lequel demande à joindre à son nom le titre d'inca, à en porter les armes et à jouir des privilèges dont jouissent les autres incas.

LE VICE-ROI. — Et, est-ce qu'il n'y a rien pour accompagner cette demande?

MARTINEZ. — Pardonnez-moi, monseigneur. Environ une aune et demie de satin de la Chine sur laquelle est peinte la généalogie du postulant, depuis Manco Capac, Titu Capac, Lloque Yupanqui... des noms à faire dresser les cheveux sur la tête...

LE VICE-ROI. — Ce n'est pas là ce que je demande... Mais, quand on veut obtenir quelque chose de ce genre-là, on s'y prend d'une autre manière... Ce n'est pas une petite affaire que celle de vérifier une généalogie comme celle-là. C'est ordinairement l'affaire de mon secrétaire... et je ne suis pas fâché qu'il tire quelque profit de son travail... Après cela, si ce secrétaire est homme d'esprit... Tenez, informez-vous auprès de votre prédécesseur de ce que vous avez à faire.

MARTINEZ. — Je comprends. Cet inca est fort riche...

LE VICE-ROI. — Passons à une autre affaire. Pourquoi riez-vous?

MARTINEZ. — C'est une plainte portée par la marquise d'Altamirano contre le perroquet de la señora Camila Perichole et la señora Perichole elle-même.

LE VICE-ROI. — Autre folie de cette méchante fille!

MARTINEZ. — « Attendu que le perroquet susdit, à l'instigation de la défenderesse, toutes les fois que la marquise passe dans la grand'rue, l'appelle en des termes que la pudeur de la demanderesse lui défend de répéter, » elle conclut à ce que la señora Perichole soit étranglée... Non, je me trompe, à ce que « le perroquet soit étranglé et la señora, sa maîtresse, réprimandée et mulctée. »

LE VICE-ROI. — Que dit donc ce perroquet?

MARTINEZ. — Monseigneur, voici le fait. Il ne s'agit que d'une aimable espièglerie de la señora Camila. Le perroquet, quand la marquise passe, s'écrie : *A combien l'aune de drap*? Or, comme la marquise, avant d'épouser le marquis, était fille d'un riche marchand de drap, elle est grièvement offensée de l'allusion.

LE VICE-ROI. — Cette fille là me brouillera avec toutes les dames de Lima.

MARTINEZ. — Voici une lettre de la comtesse de Montemayor qui se plaint d'une tentative de la señora Perichole pour la tourner en ridicule au théâtre, dans la saynète de *la Vieille coquette*.

LE VICE-ROI. — Encore!

MARTINEZ. — Votre Altesse sait avec quelle perfection cette inimitable actrice saisit et rend tous les ridicules.

LE VICE-ROI. — Oui, mais elle passe les bornes et ne respecte rien. Je la tancerai vertement. Vive Dieu! je me suis intéressé toute ma vie à l'art dramatique, mais je n'entends pas qu'on se permette des personnalités injurieuses pour des femmes dont les familles pourraient me faire le plus grand tort à Madrid.

MARTINEZ. — Voici la pétition d'un capitaine invalide...

LE VICE-ROI. C'en est assez. Je commence à me fatiguer. Nous lirons le reste une autre fois.

(*Le Carrosse du Saint-Sacrement.* — Théâtre de Clara Gazul).

III

LA RÉVOLTE : SCÈNE FÉODALE

Renaud, pour venger la mort de sa sœur, a tué le sénéchal du baron d'Apremont. Le baron le condamne à être pendu, malgré la justice de sa cause. Bourgeois et paysans, ayant à leur tête le moine Jean et le « Loup-Garou », chef de bandits, vont délivrer Renaud et marcher contre leur seigneur.

La place du marché du village d'Apremont. Une potence est dressée. On aperçoit le château à quelque distance.

SIMON, MORAND, MANCEL, BARTHÉLEMY. FOULE DE PAYSANS.

BARTHÉLEMY, à Morand. — Tu es bien pâle, l'ami; as-tu peur?

MORAND. — Le père Jean ne vient pas.

SIMON. — Gaillon est allé le chercher.

MORAND. — Sais-tu si l'on a des nouvelles de Thomas?

BARTHÉLEMY. — Voici des charrettes qui enfilent la grande rue. Ce sont nos gens.

MANCEL. — Barthélemy, tu devrais déjà être à ton poste avec Morand.

MORAND. — Attendons encore un peu. Personne ne sort du château, je crains qu'ils ne se doutent de quelque chose.

BARTHÉLEMY. — Garde tes idées pour toi, et n'effraye pas les autres. Il ne s'agit pas ici de faire le poltron...

MANCEL. — Le beffroi n'a pas encore sonné. Il n'y a rien à craindre.

GAILLON, entrant. — Le révérend père me suit de près. On dit que monseigneur a la goutte, et qu'il n'assistera pas à l'exécution.

MORAND. — Diable! cela change l'affaire.

BARTHÉLEMY. — Pas du tout. Nous irons le chercher dans son lit, et le guérir de la goutte.

MORAND. — Parle plus bas, de grâce.

MANCEL. — Regarde, Simon, n'est-ce pas Thomas de Genêts qui est monté sur cette charrette, là-bas?

SIMON. — C'est lui, ma foi, et il a la mine d'avoir fait un beau coup dans son pays. Je m'en vais lui parler. (Il sort; le beffroi sonne.)

MORAND, se signant. — Sainte Vierge! voici le beffroi qui sonne pour l'exécution.

BARTHÉLEMY. — Je voudrais savoir à quoi pense Renaud dans ce moment-ci. Je parie qu'il ne se doute guère...

MORAND. — Chut! — Le pont-levis se baisse.

FRÈRE JEAN, entrant. Bas. — Eh bien, mes enfants, chacun est-il prêt?

BARTHÉLEMY, entr'ouvrant sa casaque et montrant une poignée d'épée. — Voyez ce bel outil?

F. JEAN. — Bon, cache-le encore quelques instants.

MORAND. — Voici la procession qui descend.

F. JEAN. — Allons; à ton poste, Barthélemy! Au premier son du cor...

BARTHÉLEMY. — Oui, oui.

F. JEAN. — Morand, suis-le.

MORAND. — Donnez-moi votre bénédiction, mon père.

F. JEAN. — Va, ne crains rien, monsieur saint Leufroy nous aidera.

MORAND. — Amen!

BARTHÉLEMY. — Et Pierre, où est-il?

F. JEAN. — Là-bas, caché dans son manteau; il te fait signe. (Morand et Barthélemy sortent.)

MANCEL, à Frère Jean. — Voyez-vous, mon père, cette fumée là-bas! ce sont nos amis de Lasource.

F. JEAN. — Bien! bien!

SIMON, entrant. — J'ai vu Thomas, révérend père. Messire de Batefol... (Il passe sa main sur son cou.)

F. JEAN. — Bien!

SIMON. — Thomas a vu en chemin le Loup-Garou; il est prêt, l'arc bandé, la flèche encochée.

F. JEAN, à Simon. — Tu as la voix forte, tu pousseras le premier cri. — Gailllon, as-tu ton cornet?

GAILLON. — Le voici. J'ai bu bouteille ce matin pour me préparer le gosier.

MANCEL, à Frère Jean. — Mon père, encore une autre fumée!

UN PAYSAN entrant, à Frère Jean. — Tout est bâclé chez nous, nous venons vous aider.

F. JEAN. — Paix! le moment approche.

(Entre Thomas conduisant une charrette de paille.)

THOMAS. — Qui veut acheter ma paille? cette charrette-là vaut de l'argent.

SIMON. — Un bout de lance passe; je vais le renfoncer. (Entrent Montreuil, Siward, Conrad[1], son précepteur, tous quatre à cheval. Renaud, le bourreau, un crieur, hommes d'armes.)

MONTREUIL. — Place!

CONRAD. — Place, canaille!

LE PRÉCEPTEUR. — Place à monseigneur Conrad d'Apremont!

SIWARD, montrant Thomas. — Ce vilain a une bonne idée. Du haut de sa charrette il est placé à merveille pour voir l'exécution.

CONRAD, riant. — Ah! ah! ah! si on mettait le feu à cette paille pendant que ce vilain est étendu dessus, comme cela le ferait gigoter.

LE PRÉCEPTEUR. — Ah! la drôle d'idée! Monseigneur, vous êtes un espiègle; mais, monseigneur, ne voyez-vous pas que cette paille appartient sans doute à monsieur votre père, et si vous la brûliez vous détruiriez ainsi votre propre bien.

CONRAD. — Bah! cela m'est égal. Je donnerais bien toute cette paille pour voir la mine de ce vilain quand il se sentirait flamber.

LE CRIEUR. — « De par haut et puissant seigneur,
« noble homme, messire Gilbert, baron d'Apremont,
« on fait savoir à tous qu'il appartiendra, la grande
« justice qui va être faite sur la personne de Renaud,
« serf et vassal du fief d'Apremont, atteint et con-
« vaincu d'homicide sur la personne de messire
« Thomas Gatigny, sénéchal dudit messire Gilbert,

1. C'est le jeune baron d'Apremont; il a dix ans, mais est déjà plus orgueilleux et plus cruel que son père.

« baron d'Apremont. Or, voyez et profitez de « l'exemple. »

RENAUD, sur l'échafaud. — Je vous prie tous, gens de ce village, de prier pour le salut de mon âme.

F. JEAN. — Allons, Gaillon, sonne fort! Leufroy!

SIMON et MANCEL. — Leufroy! Franchise aux communes! Leufroy!

Gaillon sonne du cor, tous les paysans répètent le cri. Les uns attaquent les hommes d'armes qui sont sur l'échafaud, les autres prennent les armes cachées sous la paille des charrettes. Entrent le Loup-Garou et ses gens. — Tumulte général.

MONTREUIL. — Les vilains se révoltent, courons au château. (Il sort au galop.)

THOMAS, saisissant Conrad. — Arrête, petit vipereau; tu payeras pour ton père.

CONRAD. — Oh! mes amis ne me faites pas mal. (A son précepteur.) Mon ami défendez-moi.

LE PRÉCEPTEUR. — Épargnez le noble sang d'Apremont.

THOMAS. — Tiens, voilà pour le sang d'Apremont. (Il tue Conrad.)

LE LOUP-GAROU. — Tiens aussi, toi; accompagne le chez le diable! (Il tue le précepteur, on renverse l'échafaud, et Renaud est délivré.)

SIMON, à Renaud. — Enfin, mon garçon, je te revois! embrasse-moi encore.

MANCEL. — Tiens, prends cette arbalète, e viens avec nous. Il faut en découdre. (Il sortent tous les trois du côté du château.)

SIWARD, entouré de paysans armés. — Holà, messieurs! Je ne suis point parent de messire Gilbert. Je

suis son ennemi capital, et de plus son prisonnier, à moins que vous ne vouliez me délivrer.

UN PAYSAN. — A mort! c'est un gentilhomme.

SECOND PAYSAN. — Tuez-le! c'est un malandrin.

TROISIÈME PAYSAN. — Demandons au père Jean ce qu'il faut en faire? (A Frère Jean.) Révérend père, voici un homme qui se dit prisonnier de Gilbert d'Apremont; faut-il le tuer?

F. JEAN, à Siward. — Qui êtes-vous?

SIWARD. — Mon nom est François Siward. Je suis Anglais, et j'étais prisonnier du baron d'Apremont.

F. JEAN. — Vous commandez une compagnie de gendarmes... une compagnie d'aventure?

SIWARD. — Je...

F. JEAN. — Je le sais. (Aux paysans.) Ne lui faites point de mal. Que deux hommes le gardent pendant que nous irons à l'assaut. Allons, mes enfants, suivez-moi! (Rentrent Barthélemy, Pierre, Morand, Simon.)

BARTHÉLEMY, à Morand. — Lâche! imbécile! c'est ta faute.

MORAND. — Tu as joué des jambes tout comme moi.

PIERRE. — Si vous aviez poussé en avant comme je vous le disais, cela ne serait pas arrivé.

F. JEAN. — Qu'y a-t-il? Pourquoi revenez-vous ainsi?

BARTHÉLEMY, montrant Morand. — Nous avons manqué le château par sa faute.

LE LOUP-GAROU. — Tenez! vous êtes tous des lâches, excepté Barthélemy et Pierre. — Nous étions déjà sur le pont-levis, quand ces misérables ont vu

ce gros bœuf de Montreuil revenir au château avec une demi-douzaine de gendarmes, courant tous à bride abattue. Les voilà qui perdent la tête, ils se culbutent les uns sur les autres, c'est à qui fuira le plus vite. Bref, le pont-levis a été levé, et peu s'en est fallu que nous ne fussions pris.

PIERRE. — Et Montreuil est rentré avec ses hommes.

F. JEAN. — Consolons-nous, mes enfants; dans quelques jours le château tombera entre nos mains. Il faut l'entourer de toutes parts, et bien prendre garde qu'il n'y entre des vivres. — Messire Siward, avancez; je veux vous parler.

SIWARD. — Rendez-moi la liberté, vous voyez bien que je fais ainsi que vous la guerre au sire d'Apremont.

F. JEAN. — Eh bien, capitaine! en supposant que nous vous mettions en liberté, serez-vous assez galant chevalier pour ne pas oublier ce bienfait?

SIWARD. — Vous n'avez qu'à me dire comment vous voulez que je le reconnaisse.

F. JEAN. — Les gens de ce pays ont pris les armes pour recouvrer leurs franchises et se venger des cruautés des barons, et surtout de Gilbert, votre ennemi. Nous vous verrions avec plaisir faire cause commune avec nous, et joindre vos gendarmes à nos archers. Vous savez que les seigneurs de ce pays sont riches; le butin se partagera loyalement.

SIWARD. — Par saint Georges! c'est parler, cela. J'allais vous offrir mes services. Je pars à l'instant; et demain mon pennon sera planté sur cette place, à côté de vos enseignes.

F. JEAN. — Donnez-moi donc votre main. (Aux paysans.) Enfants, voici un ami de plus. Le brave capitaine Siward se joint à nous!

PIERRE, à part. — Encore une recrue de l'espèce du Loup-Garou.

F. JEAN. — Capitaine, attendez encore pour partir; je veux vous consulter sur le siège. — Barthélemy, allez vous poster en face des barrières; lancez vos flèches sur tout ce qui se présentera. — Qu'on allume un grand feu pour répondre aux signaux de nos amis. Pierre, va-t'en montrer à ces braves gens comment on fait des fascines. Il faut en couper dans le bois pour combler le fossé. Ne perdons pas de temps; que les femmes et les enfants apportent de la terre, des pierres, que chacun mette la main à l'œuvre. (Bas, au Loup-Garou.) Toi, va au couvent avec tes loups; tu connais mes intentions.

LE LOUP-GAROU. — Oui, oui. Tonsuré ou non, peu m'importe. (Il sort.)

SIWARD. — Voici une douzaine de gendarmes morts, cela est très bon pour combler un fossé.

THOMAS. — Allons, faisons-les sauter.

SIWARD. — Prenez-moi des portes et des tables, et faites-vous-en des pavois contre les flèches; et voulez-vous que je vous enseigne un bon tour à jouer à Gilbert? Prenez du chanvre, trempez-le dans la poix, entortillez-en la pointe de vos flèches, et lancez-moi cela tout allumé sur l'écurie du château; il y a force fourrage, cela fera un beau feu.

F. JEAN. — Il a raison. Vite! vite en besogne!

UN PAYSAN, présentant une tête à Frère Jean. — Voici la tête de messire Philippe de Batefol.

F. JEAN. — Bien, plante-la sur un pieu en face du château.

SIWARD. — Philippe de Batefol! Par l'épée de Roland, j'en suis bien aise. Ce scélérat a fait pendre un de mes archers.

UN PAYSAN, à Frère Jean, en lui présentant une tête de femme. — Voyez cette tête, mon révérend, c'est celle de la dame de Bernilly. Les beaux cheveux! en voulez-vous pour faire un chasse-mouche?

F. JEAN. — Fi! cela est dégoûtant. Cette chevelure est tout ensanglantée.

SIWARD. — C'est dommage, elle n'était pas encore trop laide...

F. JEAN. — Allons au bord du fossé; capitaine, faisons notre ronde, et donnez-moi votre avis. (Ils sortent.)

(*La Jaquerie : scènes féodales.*)

IV

UN BON DÉBUT

Le cosaque Yourii veut profiter de son étrange ressemblance avec le tsaréwitch Démétrius, fils d'Ivan le Terrible, que sous le règne de Fédor, frère d'Ivan, le ministre Boris Godounof a fait assassiner, pour se frayer un chemin au trône. L'instrument de Boris, l'assassin du jeune Démétrius, a été le cosaque Ghevaz Evanghel. Celui-ci, mourant, a tout révélé à Yourii. Il lui a fait part aussi de sa ressemblance avec Démétrius et lui a légué la croix d'or, garnie de pierreries, qui appartenait au prince.

Yourii quitte la Russie et va en Pologne demander asile au généreux prince Adam Wiszniowiecki. Il a revêtu un costume de moine. Il arrive au moment où le pane Maluski se fait fort de dompter un cheval tartare des plus difficiles.

YOURII, s'avançant. — Nobles panes, prenez pitié d'un malheureux étranger. Je viens de Russie, et on m'a dit à Smolensk que jamais un infortuné n'avait passé devant le château du prince Adam sans recevoir des marques de sa générosité.

MNISZEK. — Je vous le disais bien, prince Adam; tous les mendiants vous connaissent, et vous les attirez de vingt lieues à la ronde.

LE PRINCE ADAM, à Yourii. — Tu es un moine grec et schismatique, je crois. N'importe, je ne

démentirai pas ma réputation. Tiens. (Il lui donne un ducat.) Va à la cuisine, on te donnera à manger.

MARINE. — Quelle figure de réprouvé!

MALUSKI. — Il a plus l'air d'un bandit que d'un moine.

LE PRINCE ADAM. — Eh bien! tu restes? Que demandes-tu encore?

YOURII. — Prince Adam, un de ces nobles panes s'apprête à monter un cheval difficile; me permettras-tu de le voir?

LE PRINCE ADAM. — Voilà le premier moine qui préfère un noble spectacle à la vue d'une marmite. Ce garçon-là est bâtard de quelque gentilhomme. Ah! voici le cheval.

CONSTANTIN. — Eh bien! pane Maluski, qu'en dites vous?

LE PRINCE ADAM. — Il est encore temps de se dédire.

MNISZEK. — Allons! allons! annulez cette gageure ridicule.

MALUSKI, ôtant sa pelisse, à Marine. — Permettez-moi, pana, d'ôter cette pelisse et de la déposer à vos jolis pieds. Je souffre de les voir sur ce gazon humide.

MARINE. — Dieu me préserve d'oser fouler du velours de France!

CONSTANTIN. Trêve de galanteries françaises, Maluski. A cheval.

MALUSKI. — Très volontiers. (Il descend dans la cour.)

MNISZEK. — Petite folle, tu seras cause qu'un brave gentilhomme se rompra un bras ou une jambe.

MARINE. — Il dit qu'en France...

MNISZEK. — Eh! que nous importe ce qui se fait en France!

LE PRINCE ADAM, regardant dans la cour, à Maluski. — Voulez-vous me donner vingt ducats?

CONSTANTIN, de même. — Oui, prends-y garde... (Aux palefreniers qui ont amené le cheval). Tenez donc cette maudite bête, que monsieur se mette en selle!... Maluski, Maluski, vous avez plus de chance que moi... le sable est épais, et vous allez tomber comme sur un matelas.

YOURII, regardant dans la cour. — Tournez-lui la tête vers le soleil. Vous voyez bien qu'il a peur de son ombre.

CONSTANTIN. — De quoi te mêles-tu, moine?

MNISZEK. — Le Moscovite a raison. Maluski, faites-lui tourner la tête vers le soleil.

MARINE. — Ne montez pas, pane Maluski, vous me faites peur. Revenez. Ah!

CONSTANTIN. — Pile ou face?... Allons, allons! Il se relève. Ce n'est rien. Mais les dentelles et le velours français sont rudement traités...

MALUSKI, dans la cour. — Maudite bride polonaise!... N'auriez-vous pas ici un mors français?

MNISZEK. — Allons, allons! revenez, vous boitez. C'est assez de folies.

YOURII. — Prince Adam, permets que j'essaie ce cheval.

LE PRINCE ADAM. — Toi?

YOURII. — Pourquoi pas?

MARINE. — Oui, oui, prince. Cela nous amusera de le voir rouler sur le sable.

LE PRINCE ADAM. — Allons, mon révérend, voyons comment vous faites la culbute (Yourii descend après avoir jeté sa robe).

MALUSKI, qui revient en boitant légèrement. — C'est ma faute! J'ai l'habitude du harnachement français... Si j'avais pensé... Tenez, prince Constantin, voici vos vingt ducats.

CONSTANTIN. — Vous êtes-vous fait mal?

MALUSKI. — Rien, rien.

MARINE. — Regardez donc, le moine a l'air de causer avec le cheval... Mais c'est que cette vilaine bête l'écoute vraiment... Il lui tient la tête et l'embrasse tendrement... Ne trouvez-vous pas, messieurs, que ces deux mines farouches vont bien ensemble?

CONSTANTIN. — Sur ma parole, le drôle le charme. Il sait la chanson des Bohémiens.

MNISZEK. — C'est peut-être un bohémien. Regardez comme il est noir.

CONSTANTIN. — Le cheval ne couche plus les oreilles... Il veut le prendre par la douceur... mais rien n'y fera... Oh! le voilà en selle... Ah!... il se tient... Oh! oh!... il est ferme... c'est le diable...

YOURII, dans la cour. — Hoyda! hoyda!

LE PRINCE ADAM. — Il part comme une flèche. C'est un Tartare que ce moine. Il a poussé leur cri.

CONSTANTIN. — C'est aussi le cri des Zaporogues [1]... De toute façon, c'est un hardi coquin... Comme il est lancé... Quel train!

1. Les Cosaques imitaient en tout les Tartares. Leur nom même est emprunté à la langue turque. *Casak* signifie éclaireur, partisan.

MALUSKI. — Il file, il file tout droit... Prince Adam, je parie, le diable m'emporte, que le moine vous emmène votre cheval et vous laisse sa robe en échange.

MNISZEK. — Non, ma foi. Il revient. C'est un fier écuyer.

MALUSKI. — Oh! pouvez-vous dire cela, pane Mniszek? Regardez-le. Il est affourché sur la bête comme un singe ou un Tartare qu'il est... Ah! si vous aviez vu à Paris, dans la grande écurie du roi, comme nous manégions devant madame de Verneuil et...

CONSTANTIN, à Yourii. — Très bien, mon brave. Si c'est l'abbé de ton couvent qui t'a appris à monter à cheval, il était digne d'être le pope des Zaporogues.

YOURII, revenant. — Maintenant il est dompté, à ce que je crois.

CONSTANTIN. — Tiens, moine, prends ces vingt ducats. Tu les as bien gagnés.

LE PRINCE ADAM. — Et moi, je te donne ce cheval. Mon veneur est estropié. Si tu veux rester ci, je te donne sa place. Crois-moi, laisse là ton froc.

YOURII. — Le proverbe dit vrai : généreux comme un Wiszniowiecki. (A Marine.) Ces deux nobles seigneurs m'ont fait leurs présents. Pana, ne me ferez-vous point le vôtre? Donnez-moi la rose qui est à votre corset. (Il se met à genoux.)

MARINE. — A toi, moine?

MNISZEK, riant. — Au fait, c'est le prix du tournoi.

MARINE. — Tiens! (Elle lui jette la rose.) Est-ce qu'il faudra que je danse un menuet avec lui?

MALUSKI. — Moine, donne-moi cette fleur. Voici vingt ducats encore.

YOURII. — Excusez-moi, noble pane. Je suis au service du prince Adam, et je n'ai plus besoin d'argent. (A un palefrenier.) Tiens, ami, porte ces vingt ducats au pauvre veneur estropié.

MNISZEK. — Tu te dis moine et Russe, et tu refuses de l'argent!

YOURII. — Que veux-tu que j'en fasse?

LE PRINCE ADAM. — Qui es-tu, et d'où viens-tu? Tu n'es pas moine.

YOURII. — On a voulu faire de moi un moine, mais je n'avais pas la vocation, et de ce froc on peut tailler une couverture au cheval que je viens de monter. Je suis un pauvre orphelin, fort mal traité de la fortune jusqu'à présent, heureux aujourd'hui d'être admis sous le toit hospitalier illustre d'un palatin.

LE PRINCE ADAM. — Quel est ton nom?

YOURII. — Dmitri Ivanof.

MALUSKI. — Croyez, belle Marine, que c'est quelque prince déguisé... Un prince tartare, s'entend... Il en a les traits.

MARINE. — Lui, prince! quelle folie!

LE PRINCE ADAM. — Qui que tu sois, Dmitri Ivanof, reste chez moi. Si tu sais chasser aussi bien que tu montes à cheval, je ferai ta petite fortune.

YOURII. — Je te baise les mains. (Aux palefreniers.) Allons, enfants, montrez-moi l'écurie, et laissez-moi donner pleine mesure d'avoine au bon cheval qui me vaut cette aubaine.

MNISZEK. — Je parierais que c'est quelque fils

de gentilhomme qui, à la suite d'une méchante affaire, court le pays déguisé.

MARINE. — Rentrons; le pane Maluski boite tout bas, et moi je gagne à cela que je ne danserai pas ce soir.

(*Les débuts d'un aventurier*)

V

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL EST LA!

Ces scènes sont tirées de l' « Inspecteur général », traduction du *Revizor* de Nicolas Gogol, dont voici le sujet.

Le gouverneur d'une ville a appris qu'un inspecteur général doit venir sous peu incognito. Son émotion, comme celle de ses subordonnés, est au comble. Et voici que Bobtchinski et Dobtchinski annoncent que l'inspecteur est là! Ils prennent pour lui le jeune Khlestakof, petit employé de chancellerie en voyage, parce qu'il est dans la ville depuis quinze jours et ne paie rien de ce qu'il dépense à l'hôtel. Aussi est-ce à qui va rivaliser de prévenances et d'attentions envers le jeune homme qui n'y comprend rien tout d'abord.... Plus tard il entrera bien dans son rôle, empruntera de l'argent à tous les chefs de service, fait l'empressé auprès de la femme et de la fille du gouverneur, et s'en ira repu et content, au moment même où sera annoncé aux autorités ébahies le véritable inspecteur.

BOBTCHINSKI[1]. — A peine étions-nous dans le restaurant, que tout à coup un jeune homme...

DOBTCHINSKI[2]. — D'un extérieur assez agréable, bien mis...

BOBTCHINSKI. — D'un extérieur assez agréable,

1. Petr Ivanovitch Bobtchinski, gentilhomme propriétaire.
2. Petr Ivanovitch Dobtchinski, gentilhomme propriétaire.

bien mis; il entre dans le salon. Sur son visage, on voyait un air décidé... une physionomie... des traits... (Tournant sa main autour de son front) beaucoup, beaucoup de tout cela. J'eus comme un pressentiment, et je dis à Pëtr Ivanovitch : Voilà quelqu'un qui n'est pas ici pour des prunes. Oui. Et Pëtr Ivanovitch, il fait signe comme cela, du doigt, au maître du restaurant. Vlas, le maître du restaurant... Sa femme est accouchée il y a trois semaines d'un vigoureux petit gaillard, qui, un jour, comme son père, tiendra le restaurant. Pëtr Ivanovitch appelle donc Vlas, et lui demande tout bas : Qui est donc, dit-il, ce jeune homme. Vlas lui répond comme cela : — Celui-ci? dit-il... Ah! n'interrompez pas, Pëtr Ivanovitch. Mon Dieu! ne m'interrompez pas. Ce n'est pas vous qui parlez, mon Dieu, non! Vous bredouillez. Vous savez bien que vous avez une dent dans la bouche qui siffle... Celui-ci, dit-il, ce jeune homme? C'est un employé du gouvernement qui vient de Pétersbourg. Il s'appelle, dit-il, Ivan Alexandrovitch Khlestakof, et il va, dit-il, dans le gouvernement de Saratof, et, dit-il, il a de drôles de façons. Voilà près de deux semaines qu'il est ici. Il ne sort pas de l'hôtel. Il prend tout à crédit, et de son argent... on n'en voit pas un kopek. Voilà ce qu'il me dit, et moi, cela me donna à penser. — Dites donc, que je dis à Pëtr Ivanovitch...

DOBTCHINSKI. — Non, Pëtr Ivanovitch, c'est moi qui vous ai dit : dites donc...

BOBTCHINSKI. — Oui, d'abord vous m'avez dit : dites donc, mais après, moi, j'ai dit à Pëtr Ivanovitch : A propos de quoi donc, que je dis, reste-t-il

ici, puisqu'il s'en va dans le gouvernement de Saratof? — Oui... et c'est un employé du gouvernement.

LE GOUVERNEUR. — Comment? un employé!

BOBTCHINSKI. — L'employé, dont on vous a annoncé l'arrivée... l'inspecteur général.

LE GOUVERNEUR, effrayé. — Comment! Le bon Dieu vous bénisse! C'est impossible!

DOBTCHINSKI. — C'est lui. Il ne paie rien; il ne s'en va pas. Qu'est-ce donc que ce serait? Son passeport est visé pour Saratof.

BOBTCHINSKI. — C'est lui, sur mon honneur, c'est qu'il remarque tout... Il regardait; rien ne lui échappait... Il a vu que nous mangions du saumon, Pëtr Ivanovitch et moi, d'autant plus que Pëtr Ivanovitch, à cause de son estomac... oui... Il a jeté un regard dans nos assiettes... Il m'a fait peur.

LE GOUVERNEUR. — Ah! Seigneur Dieu, ayez pitié de nous pauvres pécheurs! Où est-il?

DOBTCHINSKI. — N° 5, sous l'escalier.

BOBTCHINSKI. — Le même numéro, où l'année passée se sont battus ces officiers qui passaient.

LE GOUVERNEUR. — Et y a-t-il longtemps qu'il est là?

DOBTCHINSKI. — Environ deux semaines. Il est descendu chez Vassili-Eghiptianine.

LE GOUVERNEUR. — Deux semaines! (A part.) Oh! mes patrons! ô mes petits saints! Épargnez-moi, mes protecteurs! Et la femme du sous-officier qu'on a fouettée pendant ce temps-là[1]! Et les prisonniers

1. La femme d'un sous-officier est nécessairement une

qui n'ont pas eu leurs rations! Et les cabarets dans les rues, et pas de balayage!... Miséricorde! je suis perdu. (Il se prend la tête à deux mains.)

L'ADMINISTRATEUR. — Eh bien, Anton Antonovitch, il faut aller en uniforme à l'hôtel.

LE JUGE. — Non, non. D'abord, il faut lui détacher le prévôt, le clergé, les marchands. Savez-vous ce qu'il y a dans le livre de la vie de Jean Masson...

LE GOUVERNEUR. — Non, non, laissez-moi faire. Allons, il y a des moments pénibles dans la vie; cela passe, grâce au ciel. Pourvu que le bon Dieu ne nous abandonne pas! (A Bobtchinski.) Vous dites que c'est un jeune homme?

BOBTCHINSKI. — Un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, pas davantage.

LE GOUVERNEUR. — Tant mieux. Un jeune homme, ça se devine. Le pire, c'est un vieux diable. Un jeune est toujours en dehors. Vous, messieurs, préparez-vous. Moi, j'y vais seul, avec Pëtr Ivanovitch, sans faire semblant de rien, comme si je me promenais, pour voir si les voyageurs sont bien traités. Holà! Svistinof!

SVISTINOF. — Plaît-il?

LE GOUVERNEUR. — Cours après l'inspecteur de quartier... Non. J'ai besoin de toi. Dis à quelqu'un qu'on me fasse venir tout de suite l'inspecteur de quartier, et reviens vite.

L'ADMINISTRATEUR. — Allons, allons-nous-en, Amnos Fëdorovitch. Il peut arriver quelque malheur.

personne libre qui ne peut être soumise sans jugement à un châtiment corporel.

LE JUGE. — Pourquoi avoir peur? Les malades ont des bonnets blancs, tout est dit.

L'ADMINISTRATEUR. — Des bonnets! on ordonne de donner du bouillon aux malades, et dans tous les corridors c'est une odeur de choux qui vous prend au nez...

LE JUGE. — Quant à cela, moi, je suis tranquille. Qui s'aviserait d'aller au tribunal? Et si l'on s'avise de regarder dans quelque papier, on sera bien avancé. Il y a quinze ans que je siège sur le fauteuil de juge, et si j'ai regardé un mémoire... Bah! bah! Salomon lui-même ne découvrirait pas s'ils disent vrai ou non.

(Le juge, l'administrateur des hospices, le recteur et le directeur des postes sortent et se rencontrent à la porte avec Svistinof qui revient.)

BOBTCHINSKI. — Ne faites pas attention ; j'irai à pied, je courrai derrière le drochki... pourvu que je puisse regarder par une fente au travers de la porte, et savoir ce qu'il fait.

LE GOUVERNEUR, prenant son épée que Svistinof lui apporte. — Va-t'en bien vite prendre les dizainiers, et que chacun d'eux m'empoigne... — Ah! comme cette épée est abîmée! Ce maudit marchand Avdouline! il voit que le gouverneur a une vieille épée, et il ne lui en envoie pas une neuve! Quel tas de coquins! Ah! mes drôles! et je suis bien sûr qu'ils ont déjà leurs pétitions toutes prêtes, et qu'il en va sortir de dessous les pavés... — Il faut que chacun m'empoigne la rue... Le diable emporte la rue...! qu'il m'empoigne un balai, veux-je dire, et qu'on me nettoie la rue devant l'hôtel, et qu'elle soit

propre... Écoute. Fais attention! Je te connais, toi! Tu fais le bon apôtre, oui, et tu fourres des cuillers d'argent dans tes bottes. Prends-y garde. Ne m'échauffe pas les oreilles. Quel tripotage as-tu fait chez le marchand de Tchernaïef? Hein? Il t'a donné deux archines de drap pour te faire un uniforme, et tu as chipé toute la pièce. Prends-y garde. Tu n'es pas d'un rang à voler comme cela[1]! File!

(Acte I, scène IV).

LES MÊMES, L'INSPECTEUR DE QUARTIER

LE GOUVERNEUR. — Ah! Stepane Ilitch, dites-moi donc, pour l'amour de Dieu, où vous vous étiez fourré? Quelles diables de manières est-ce là.

L'INSPECTEUR. — J'étais, il n'y a qu'un instant, à la porte de la ville.

LE GOUVERNEUR. — Voyons. Écoutez, Stepane Ilitch. Il est arrivé un fonctionnaire de Pétersbourg. Comment sommes-nous parés?

L'INSPECTEUR. — Comme vous l'avez commandé. J'ai envoyé le sergent Pougovitsyne avec les dizainiers pour nettoyer le trottoir.

LE GOUVERNEUR. — Et Derjimorda où est-il?

L'INSPECTEUR. — Derjimorda est allé à un feu de cheminée.

LE GOUVERNEUR. — Et Prokhorof est ivre?

L'INSPECTEUR. — Ivre.

1. *Ty ne po tchinou berëch*, mot à mot : tu ne prends pas selon ton grade. Le grade, *tchin*, règle les préséances en Russie. On entre dans une salle à manger, on s'assied *po tchinou*, selon le grade.

LE GOUVERNEUR. — Comment souffrez-vous cela?

L'INSPECTEUR. — Mon Dieu! comment faire? Hier, il y a eu une batterie dans le faubourg. Il est allé mettre le holà, et il est revenu ivre.

LE GOUVERNEUR. — Écoutez-moi. Voici ce que vous allez faire... Notre sergent de quartier... c'est un grand gaillard... qu'il se tienne sur le pont, pour le bon ordre. Ha! ce vieil enclos, près du bottier, qu'on le nettoie au plus vite, et qu'on y plante des jalons, comme si on allait y faire des constructions. Des chantiers et des constructions, voyez-vous, il n'y a rien qui témoigne plus de l'activité de l'administration.! — Ah mon Dieu! Et moi qui oubliais qu'on a jeté dans cet enclos quarante charretées d'ordures! Quelle sale ville! S'il y a ici un monument ou un enclos réservé, bon! le diable sait où ils vont chercher les saloperies qu'ils y apportent. Ah!... Et si l'inspecteur général demande à quelqu'un de vous : « Est-on content ici?... » qu'on réponde : « Tout le monde est content, monsieur. Et celui qui ne serait pas content, je me charge plus tard de lui donner du mécontentement... » Oh! oh! malheureux pécheur que je suis! (Il prend un carton au lieu de son chapeau.) O mon Dieu! fais seulement que je me tire de ses griffes, et je te donnerai un cierge comme personne ne t'en a offert. Chacun de ces coquins de marchands en sera pour trois pouds de cire. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Partons, Pëtr Ivanovitch. (Par distraction, il met le carton aux papiers sur sa tête au lieu du chapeau.)

L'INSPECTEUR. — C'est le carton que vous prenez, Anton Antonovitch; voilà votre chapeau.

LE GOUVERNEUR, jetant le carton. — Quel carton? Au diable le carton!... Et si on demande pourquoi on n'a pas bâti l'église de l'hospice pour laquelle, il y a cinq ans, on avait envoyé des fonds, il ne faut pas oublier de dire qu'on avait commencé à la bâtir, mais qu'elle a brûlé. J'ai fait un rapport là-dessus... Ah! Et puis, que personne ne s'avise d'aller dire, comme une bête, qu'on n'a pas encore commencé. Dites encore à Derjimorda de ne pas trop jouer des poings. Qu'il ait soin de mettre à tout le monde, honnêtes gens ou autres, sa lanterne sous le nez. Qu'il ait l'air d'être à son service. Partons, partons, partons, Pëtr Ivanovitch. (Il va pour sortir et revient.) Ah! Et qu'on ne laisse pas sortir dans la rue des soldats faits comme je ne sais quoi... Cette maudite garnison met sa capote par dessus la chemise, et l'uniforme d'en bas elle s'en passe. (Ils sortent.)

(Acte I, scène v.)

ANNA ANDREIEVNA et MARIA ANTONOVNA, entrent en courant

ANNA. — Où sont-ils, où sont-ils? Ah! mon Dieu! (Elle ouvre la porte.) Mon mari! Antoncha! Anton! — C'est toi, c'est toujours ta faute! Toujours à lambiner! une épingle par-ci, une collerette par là!... (Elle court à la fenêtre et crie :) Anton! où vas-tu, où vas-tu donc? Est-ce qu'il est arrivé, l'inspecteur? Est-ce qu'il a des moustaches? quelles moustaches?

VOIX DU GOUVERNEUR. — Tout à l'heure, à tout l'heure, mérotte.

ANNA. — Tout à l'heure... attendre des nouvelles! Je ne veux pas attendre... Un mot seulement. Est-ce un colonel? Hein? (Avec dépit.) Allons! il est parti! Ah! bien, c'est bon! Je m'en souviendrai. — Et c'est toujours cette lambine-là! Maman, maman, attendez-moi, je passe ma collerette; je suis prête. Diantre soit de ton : Je suis prête! Tu es cause que nous n'avons rien appris, et tout cela pour ta maudite coquetterie. Mademoiselle a su que le directeur des postes était ici, et la voilà à minauder devant le miroir, à se tourner par-ci, à se tourner par-là, et pendant ce temps-là, on est parti. Elle se figure peut-être qu'on en tient pour elle : il se moque de toi quand tu as le dos tourné.

MARIA. — Que voulez-vous, maman? il faut prendre son parti. Nous saurons tout dans deux heures.

ANNA. — Dans deux heures! bien des remerciements! Ah! j'aime fort cette réponse. Pourquoi donc ne pas dire dans un mois, nous en saurons bien davantage. (A la fenêtre.) Eh! Avdotia! Ah!... On t'a dit, Avdotia, que quelqu'un est arrivé... n'est-ce pas?... Tu ne sais pas? Qu'elle est bête! Eh bien, ces signes que tu fais, je les vois bien, mais pourquoi ne pas avoir demandé?... Elle n'a pas pu le savoir!... Des bêtises, elle ne voit que des amoureux...? Ah! partir si vite... Tu aurais dû courir après le drochki! Vas-y, vas-y tout de suite. Tu entends bien; cours, informe-toi. Sache où ils sont allés... Et puis ce voyageur, quel homme c'est, tu entends bien? Regarde par le trou de la serrure, et dis-moi tout... Comment sont ses yeux, noirs, ou non, et reviens

sur-le-champ. Tu entends : vite, vite, vite, vite! (Elle continue à parler à la fenêtre jusqu'à ce que la toile tombe.) (Acte I, scène VI.)

KHLESTAKOF, LE GOUVERNEUR et DOBTCHINSKI

(Le gouverneur fait un pas en avant et s'arrête; tous les deux, effrayés, se regardent l'un l'autre un moment, puis baissent les yeux.)

LE GOUVERNEUR, prenant un peu de courage. — Bonjour, Monsieur...

KHLESTAKOF. — Serviteur.

LE GOUVERNEUR. — Pardonnez-moi si...

KHLESTAKOF. — Comment donc... de rien....

LE GOUVERNEUR. — Mon devoir, comme le principal magistrat de cette ville, c'est de prendre des mesures pour que les voyageurs et tous les gens comme il faut n'éprouvent aucun...

KHLESTAKOF, balbutiant d'abord, mais se rassurant et grossissant sa voix peu à peu.) — Que voulez-vous... que j'y fasse... ce n'est pas ma faute... Je paierai... On m'enverra de chez moi... (Bobtchinski entr'ouvre la porte et regarde.) C'est plutôt sa faute : il me donne du veau dur comme une planche; de la soupe... le diable sait ce qu'on a mis dedans, et j'ai été obligé de la jeter par la fenêtre. Il me fait mourir de faim toute la journée... Du thé incroyable : il sent le poisson, pas le thé.... Pourquoi donc...? voilà une drôle....

LE GOUVERNEUR, intimidé. — Pardonnez, monsieur, ce n'est pas ma faute. Le veau que j'achète au marché est toujours bon. Ce sont des marchands

de Kholmogor qui l'apportent, gens honnêtes et de bonnes mœurs. Je ne sais pas où il prend celui dont vous parlez. Mais s'il n'est pas... alors.... permettez-moi de vous proposer de vous faire changer de logement.

KHLESTAKOF. — Non pas! je ne veux pas. Je sais bien ce que vous voulez dire avec votre logement : c'est la prison. Mais de quel droit avez-vous, et comment osez-vous... C'est que je... je suis employé... à Pétersbourg... (Fièrement.) Je... je... je..

LE GOUVERNEUR, à part. — Oh! mon Dieu! comme il est en colère... Il sait tout! Ces maudits marchands lui ont tout dit.

KHLESTAKOF, s'enhardissant de plus en plus. — Vous avez beau être gouverneur... Je n'irai pas. J'aurai recours au ministre. (Il frappe du poing sur la table.) Qui êtes-vous? qui êtes-vous?

LE GOUVERNEUR, prêt à défaillir et tout tremblant. — Ah! de grâce, monsieur, ne me perdez pas. J'ai une femme et de petits enfants... ne ruinez pas un infortuné!

KHLESTAKOF. — Non, je ne veux pas. Eh! que m'importe à moi que vous ayez une femme et des enfants? faut-il pour cela que j'aille en prison? Voyez un peu la belle raison! (Bobtchinski entr'ouvre la porte, regarde et se retire effrayé.) Non, non, je vous remercie très humblement. Je ne veux pas.

LE GOUVERNEUR, tremblant. — Inexpérience, monsieur, inexpérience de ma part, et insuffisance de la place. Mon Dieu, daignez en juger vous-même. Les appointements ne me rendent pas le thé

et le sucre seulement. S'il y a eu des cadeaux, je vous proteste que c'étaient des misères... Quelque chose pour la table, ou peut-être une couple d'habits. Quant à la veuve du sous-officier qui faisait le commerce, que j'aurais fait fouetter, c'est une calomnie, monsieur, sur mon honneur, c'est une calomnie. Ce sont mes ennemis qui ont inventé cela. Les gens d'ici sont si méchants, qu'il sont prêts à m'assassiner...

KHLESTAKOF. — Eh bien! je n'ai pas affaire à eux, moi... (Réfléchissant.) Je ne sais pas, moi, pourquoi vous me parlez de vos ennemis ou de la veuve de ce sous-officier... Une femme de sous-officier, c'est autre chose... mais moi, vous n'oseriez pas me faire fouetter... vous n'y pensez pas, apparemment? Je vous le répète, je paierai, je paierai... mais en ce moment, je me trouve sans argent. Si je suis ici, c'est que je n'ai pas un kopek.

LE GOUVERNEUR, à part. — Oh! le farceur! Quelle diable d'histoire nous fait-il et où veut-il en tenir? On ne sait par où le prendre. Ma foi, essayons; il en sera ce qu'il en sera, essayons toujours. (Haut.) Si vous aviez besoin d'argent, monsieur, ou de toute autre chose, veuillez disposer de moi. Mon devoir est d'obliger les voyageurs.

KHLESTAKOF. — Si vous vouliez me prêter quelques roubles, je satisferais le maître de l'hôtel. Deux cents roubles me suffiraient, et même moins.

LE GOUVERNEUR, lui donnant des billets. — Voici précisément deux cents roubles; ne vous donnez pas la peine de compter.

KHLESTAKOF. — Mille remerciements. Je vous renverrai cela de la campagne... C'est un accident que... Je vois, monsieur, que vous êtes un galant homme... C'est une autre affaire.

LE GOUVERNEUR, à part. — Dieu soit loué! il a pris l'argent. Nous allons être d'accord à ce que je vois. Au lieu de deux cents, je lui en glisse quatre cents.

KHLESTAKOF. — Osip! (Osip entre.) Appelle le garçon. (Au gouverneur et à Dobtchinski.) Comment! vous êtes debout! Faites-moi donc le plaisir de vous asseoir. (A Dobtchinski.) Asseyez-vous donc, je vous en supplie.

LE GOUVERNEUR. — Ne faites pas attention; nous sommes bien.

KHLESTAKOF. — Faites-moi donc la grâce de vous asseoir! Ah! je vois toute la cordialité et toute la franchise de votre caractère... Et moi qui m'étais imaginé que vous veniez pour me... (A Dobtchinski.) Asseyez-vous donc. (Le gouverneur et Dobtchinski s'asseoient, Bobtchinski entr'ouve la porte et écoute.)

LE GOUVERNEUR, à part. — Allons, un peu d'audace. Il veut qu'on respecte son incognito. C'est bon, nous sommes à deux de jeu pour la comédie. Faisons semblant de ne pas savoir quel homme c'est. (Haut.) J'étais sorti pour des affaires de service, avec Pëtr Ivanovich Dobtchinski, gentilhomme de ce pays, et nous avons voulu entrer dans l'hôtel pour voir si les voyageurs étaient convenablement reçus, parce que, voyez-vous, je ne suis pas comme bien des gouverneurs, qui ne se mêlent pas de ces affaires-là. Mais, moi, outre les

affaires de mon administration, par pure charité chrétienne, je veux que tout mortel reçoive ici un bon accueil. Et c'est une récompense de mon zèle quand je trouve l'occasion de faire une connaissance si agréable.

KHLESTAKOF. — Pour mon compte, j'en suis ravi. Sans vous, j'aurais été contraint de rester longtemps ici. Je ne savais comment faire pour payer.

LE GOUVERNEUR, à part. — Oui, oui, conte-nous cela. Tu ne savais comment payer! (Haut.) Oserais-je vous demander de quel côté votre voyage se dirige?

KHLESTAKOF. — Je vais dans le gouvernement de Saratof, dans ma terre.

LE GOUVERNEUR, à part, ironiquement. — Il a un fameux front! Il faut jouer serré avec lui. (Haut.) C'est une chose bien intéressante que les voyages, les particularités de la route... d'un côté, les contrariétés qui résultent des chevaux en retard, d'un autre côté... c'est une grande dissipation pour l'esprit. Monsieur voyage sans doute pour son agrément?

KHLESTAKOF. — Non, c'est papa qui me demande. Il se vexe, papa, parce que, jusqu'à présent, je n'ai pas eu d'avancement à Pétersbourg. Il s'imagine comme cela que, dès qu'on est arrivé, on va vous mettre la croix de Saint-Vladimir à la boutonnière Ma foi, qu'il aille lui-même faire sa cour à la Chancellerie.

LE GOUVERNEUR, à part. — En voilà de sévères; et ce papa qu'il nous coule en douceur... (Haut.)

Est-ce pour longtemps que vous vous proposez de vous absenter?

KHESTAKOF. — Mon Dieu! je ne sais pas. Mon père... mon père est bête, entêté comme une mule, un vieux roquentin dur comme du bois. Je lui dirai tout bonnement : faites ce que vous voudrez, je ne puis pas vivre hors de Pétersbourg. Pourquoi donc serais-je condamné à passer ma vie avec des paysans...? Cessez d'exiger cela de moi; mon âme a soif de civilisation.

LE GOUVERNEUR, à part. — Comme il défile son chapelet, et sans se couper. Il se figure qu'il me fait avaler toutes ses histoires. Va, va, tu n'as pas trouvé ta dupe. Je te laisse faire et t'en donner. (Haut.) La remarque que vous avez bien voulu faire est parfaitement juste. Que peut-on faire dans l'ignorance et l'obscurité? Ici, par exemple dans notre petit endroit, on ne dort pas la nuit, on s'extermine pour son pays, on n'épargne rien, sans seulement songer à quand la récompense... (Il promène ses regards par la chambre.) Il me semble que cette chambre est un peu humide.

KHLESTAKOF. — Abominable! et des punaises comme je n'en ai jamais vu. Elles vous ont des dents comme des chiens.

LE GOUVERNEUR. — Est-il possible! Un étranger si distingué exposé à des tortures semblables; d'indécentes punaises comme il n'en devrait pas exister dans le monde! — Est-ce qu'il ne fait pas bien sombre dans cette chambre?

KHLESTAKOF. — Horriblement sombre! Le maître d'hôtel n'a pas l'habitude de donner des

bougies. On ne peut rien faire. On veut lire, ou bien l'idée vous prend d'écrire quelque chose, impossible; on n'y voit goutte.

LE GOUVERNEUR. — Oserais-je vous demander... mais non, je ne suis pas digne...

KHLESTAKOF. — Quoi donc?

LE GOUVERNEUR. — Non, non, je suis indigne de cet honneur...

KHLESTAKOF. — Mais de quoi s'agit-il?

LE GOUVERNEUR. — C'est que, si j'osais... J'ai chez moi un appartement parfaitement convenable, bien éclairé, tranquille, que je serais heureux de vous offrir... Mais non, je sens moi-même que ce serait trop d'honneur pour moi... Veuillez, je vous en supplie, ne pas vous en offenser; c'est dans la simplicté de mon cœur qne je faisais cette offre indiscrète.

KHLESTAKOF. — Comment donc? mais au contraire, j'en suis enchanté. Il me sera infiniment plus agréable d'être dans une maison particulière que dans une auberge.

LE GOUVERNEUR. — Ah! vous me comblez! Et quel bonheur pour ma femme! Pour moi, c'est mon caractère; je n'ai pas de plus grand bonheur que d'exercer l'hospitalité, surtout à l'égard de personnes distinguées. Ce n'est pas la flatterie qui dicte mon langage, je vous prie de le croire; je n'ai pas ce défaut, Dieu merci, et je parle à cœur ouvert.

KHLESTAKOF. — Je vous en remercie très humblement. Pour moi, je n'aime pas les gens à double visage. Votre cordialité et votre franchise me plai-

sent; et quant à moi, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me montre du dévouement et de la considération... de la considération et du dévouement.

(Acte II, scène VIII.)

TROISIÈME PARTIE

ÉTUDES HISTORIQUES[1]

I

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE RUSSIE

1. — LE COURONNEMENT DE DÉMÉTRIUS.

C'est le premier des Faux Démétrius, dont Mérimée raconte l'histoire. Ce jeune cosaque Zaporogue, très habile et très hardi, profite de sa ressemblance avec le tsarêwich Démétrius (fils d'Ivan IV, le Terrible), assassiné par Boris Godounof, ministre de Fédor, pour chercher à ravir le pouvoir à Boris, devenu tsar à la mort de Fédor. Il va en Pologne (voir plus haut notre extrait des « Débuts d'un aventurier, p. 183, où Mérimée met en scène d'une façon pittoresque ce qu'il raconte ici), gagne la faveur du prince Adam Wiszniowiecki, puis, grâce à lui, des Grands polonais, s'allie avec les Cosaques et, à la tête d'une puissante armée, pénètre en Russie. L'apparition de ce Faux Démétrius partage la Russie en deux camps. Après une série de succès et de revers, après la mort de Boris, emporté par la maladie et le dégoût, après la mort du fils de Boris que tous abandonnent, Démétrius est reconnu pour tsar.

Le 20 juin 1605, satisfait de la sincérité des hommages qui lui parvenaient de toutes parts, Démé-

1. Les notes de Mérimée vont devenir plus nombreuses, comme il convient pour des travaux historiques. Il tient à

trius consentit enfin à faire son entrée dans sa capitale. Les notables de toutes les classes de la population allèrent fort loin à sa rencontre, porteurs de riches présents parmi lesquels figuraient sur un plateau d'or le pain et le sel, hommage symbolique du vassal à son souverain. — « Tout est prêt pour « te recevoir, lui dirent-ils, réjouis-toi? Ceux qui « voulaient te manger ne peuvent plus mordre à pré- « sent [1]. » Démétrius répondit en peu de mots et avec affabilité, qu'il oubliait le passé et qu'il voulait être pour ses Moscovites, non pas un tsar, mais un père, toujours préoccupé du bonheur de ses enfants. Parmi les différentes députations sorties de Moscou, il distingua celle des soldats étrangers qui, après la défection du camp de Kromy, étaient demeurés fidèles à Fëdor jusqu'au dernier moment. Ils venaient supplier le tsar de pardonner leur attachement à un prince qu'ils avaient cru légitime, et promettre une fidélité semblable à son successeur, si leurs services étaient agréés. — « Votre conduite vous honore, leur dit Démétrius; je sais qu'en vous je trouverai de braves soldats et de loyaux serviteurs ». Puis il voulut qu'on lui présentât l'officier allemand qui, à la bataille de Dobrynitchi, portait la bannière du bataillon contre lequel s'était brisée la charge impétueuse de ses hussards. L'enseigne sortit des rangs, et le tsar, lui frappant sur l'épaule, lui dit avec un sourire gracieux : « Seigneur, garde-nous du mal [2]! »

citer ses sources avec précision : ce scrupule lui fait grand honneur.

1. Baer, p. 60. Ces mots n'ont rien de bas en russe; c'est une métaphore tout orientale.

2. Baer, p. 60. Je ne sais si ces mots sont une sorte de

La marche commença, éclairée par un détachement de cavalerie qui devait reconnaître les rues que le cortège allait traverser. A chaque instant des ordonnances passaient et repassaient au galop avec le rapport que tout était tranquille. A l'avant-garde marchaient les hussards polonais armés de pied en cap, sur vingt de front, la lance sur la cuisse, précédés de leurs trompettes et de leurs timballes. Venaient ensuite dans le même ordre les soldats étrangers, les Cosaques et les strelitz. Démétrius, affectant de s'entourer de ses sujets russes, paraissait monté sur un cheval magnifique, au milieu d'une foule de boyards vêtus de leurs habits de gala. Toutes les cloches étaient en branle, et les rues remplies d'une foule compacte; les toits même étaient couverts de spectateurs qui faisaient retentir l'air de joyeuses acclamations. Partout sur le passage du tsar la foule se prosternait, en s'écriant dans le langage poétique familier au peuple russe : « Vive « notre père! Que le Seigneur te couvre de son ombre « dans le chemin de la vie! — Qu'il te donne tou- « jours la même miséricorde qui déjà t'a sauvé des « méchants! — Nous étions dans les ténèbres, voilà « notre rouge soleil qui reparaît! » — « Levez-vous, « mes enfants, disait Démétrius, et priez Dieu pour « moi [1]. » Arrivé sur la grande place devant le Kremlin, Bogdan Bielski, à qui sa qualité d'exilé

salutation pieuse, ou bien si Démétrius faisait ainsi allusion au cri de guerre des Allemands : *Hilf Gott!*

1. Petreïus, p. 315 et suiv. Le même mot russe : *krasnoe* (solntse), signifie rouge et beau. C'est une de ces métaphores originales si fréquentes dans une langue qui n'a pas encore été travaillée par les pédants.

sous le règne précédent donnait une sorte de prééminence parmi les boyards, ôtant son bonnet, rendit grâces à Dieu pour la conservation miraculeuse du tsar, et adjura le peuple de lui être fidèle; puis tirant de son sein une image de saint Nicolas, il la baisa comme pour sanctifier son serment et s'écria d'une voix forte : « Peuples! honorez et défendez votre seigneur! » La foule répondit tout d'une voix : « Dieu soit en aide au seigneur tsar et confonde tous ses ennemis [1]. » En ce moment un tourbillon de vent soulevant des flots de poussière obscurcit la place et déroba le tsar et son cortège à la multitude aveuglée. Les Moscovites superstitieux s'effrayèrent du présage. « Malheur! » s'écrièrent quelques voix [2]; mais le tourbillon passa et le sinistre augure fut aussitôt oublié. Tous les cœurs se livraient à l'espérance. Démétrius était jeune, bon cavalier; il avait cet air affable et hardi qui plaît toujours à la multitude; chacun avait cherché et cru voir sur son visage les signes connus qui attestaient son origine. « C'est notre vrai tsar, disait-on, la race de Rurik ne périra point. »

A la porte de la cathédrale, le clergé en habits de fête s'avança portant les saintes images. Démétrius mit aussitôt pied à terre et les baisa avec dévotion; mais en ce moment, soit par ignorance des usages russes, soit par une malice militaire, les trompettes des Polonais sonnèrent une fanfare qui couvrit les chants de l'Église [3]. Outre le scandale choquant pour

1. Baer, p. 61.
2. Petreïus, p. 317.
3. *Letopis o mialejakh*, p. 95.

les dévots, ces trompettes rappelaient aux Moscovites que leur souverain leur était ramené par des étrangers.

Démétrius, après avoir entendu l'office dans la cathédrale, au lieu d'entrer aussitôt dans le palais qu'on lui avait préparé, voulut s'arrêter dans l'église de Saint-Michel-Archange pour prier devant le tombeau d'Ivan le Terrible. Il s'agenouilla, versa des larmes, et baisant le marbre avec un transport bien joué : « O mon père, s'écria-t-il, ton orphelin règne, et c'est à tes saintes prières qu'il le doit! » Son émotion fut communicative, et tous les assistants pleurèrent avec lui en répétant : « Il est bien le fils du Terrible [1] ! »

(Épisode de l'HISTOIRE DE RUSSIE : *Les Faux Démétrius.*)

2. — ENTREVUE DE DÉMÉTRIUS ET DE LA TSARINE, VEUVE D'IVAN LE TERRIBLE.

On a vu qu'à la suite de l'enquête sur les événements d'Ouglitch, la tsarine, veuve d'Ivan le Terrible, avait été contrainte de prendre le voile et reléguée par ordre de Boris dans un monastère éloigné de la capitale. Depuis près d'un mois Démétrius était reconnu dans tout l'empire sans la moindre opposition, il était établi au Kremlin, et cependant sa mère n'était pas sortie de son humble retraite; il n'était pas accouru auprès d'elle pour la ramener triomphante à Moscou. Quelques murmures s'élevèrent. Tant que Boris ou ses agents

1. Karamzine, XI, p. 280.

avaient publié que le prétendant était un imposteur, un moine fugitif, personne n'avait voulu ajouter foi à ce qui semblait une calomnie inventée par la haine et la terreur. Maintenant, l'étrange insouciance de Démétrius donnait quelque consistance à l'accusation portée contre lui, et l'on commençait à dire que la tsarine religieuse, trop certaine de la mort de son fils, se refusait à reconnaître l'aventurier qui en prenait le nom. Les Nagoï, il est vrai, s'étaient empressés d'entourer le nouveau tsar et de se prévaloir de leur parenté, mais ils n'étaient ni aimés ni considérés par personne, tandis que les malheurs de la tsarine et le saint caractère qu'elle avait revêtu en faisaient un témoin irréprochable.

Toutes ces sourdes accusations allaient être solennellement démenties. On sut que le tsar avait mandé sa mère du couvent de Vyksa qu'elle habitait, et que lui-même allait à sa rencontre jusqu'à Toïninsk. Selon toute apparence elle avait déjà reçu plus d'un message de son prétendu fils, et elle ne les avait pas mal accueillis; mais nulle explication n'avait encore eu lieu; Démétrius n'avait livré son secret à personne, et il ne s'en fiait qu'à lui-même pour obtenir la réception si nécessaire à ses projets. Le 18 juillet il sortit de Moscou en grande pompe, suivi par une foule immense dont la curiosité était excitée au plus haut degré et qui venait chercher dans la contenance de la mère et du fils la solution d'une énigme qui préoccupait tous les esprits [1].

1. Selon toute apparence, les Nagoï, frères de la tsarine,

Le tsar se fit précéder par son porte-glaive, Michel Skopine Chouiski, et le choix de ce messager était habile, car il appartenait à une famille considérable, assurément mieux informée qu'aucune autre du sort du véritable Démétrius. L'imposteur voulait forcer les Chouiski à constater de toutes les manières son identité avec le fils d'Ivan. D'ailleurs la mission était toute d'étiquette, et se bornait à annoncer à la tsarine l'arrivée de son fils qui venait lui demander sa bénédiction [1].

Près du village de Toïninsk une riche tente avait été dressée; c'est là que Démétrius reçut la veuve d'Ivan; ils y demeurèrent seuls quelques instants cachés à tous les yeux; ce qu'ils se dirent personne ne put le savoir; puis ils sortirent de la tente, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec toutes les marques de la plus vive tendresse. A ce spectacle les acclamations de la multitude s'élevèrent de toutes parts; le doute avait disparu dans l'attendrissement général, si facile et si communicatif pour les grandes masses. Le respect du fils, l'émotion de la mère arrachèrent des larmes à la foule assemblée, et il ne se fût alors trouvé personne qui ne fût prêt à jurer que le tsar était bien le fils de la veuve d'Ivan [2]. Démétrius donnant la main à la princesse, la conduisit jusqu'à la voiture qui devait l'amener à Moscou, et refusa obstinément d'y monter auprès

s'étaient chargés spontanément de la préparer à une entrevue et de lui représenter tous les avantages que leur famille gagnait à favoriser l'imposture.

1. Cf. Peyerle, p. 34. — Baer, p. 61. — Margeret, p. 125. — Karamzine, XI, 289.

2. Baer, p. 61.

d'elle. Pendant la plus grande partie de la route, il l'accompagna à pied, marchant à sa portière et lui parlant sans cesse. Aux portes de la ville il monta à cheval et galopa en avant pour l'attendre à l'entrée du monastère de Saint-Cyrille, dans le Kremlin, qu'il lui avait assigné pour résidence en attendant qu'il fît bâtir un couvent magnifique exprès pour elle. Là ils se séparèrent après s'être de nouveau tendrement embrassés. Tout était préparé par son ordre pour qu'elle fût reçue avec les honneurs dus à la mère du souverain. Elle eut des revenus et un état de maison comme il appartenait à une tsarine douairière. Chaque jour il allait la visiter, et toujours avec les démonstrations du respect le plus profond et de l'affection la plus sincère [1]. On dit qu'il la consultait sur les affaires d'État, et les oukases étaient rendus au nom de la princesse et au sien [2]. Les incrédules étaient réduits au silence. Qui eût osé démentir le témoignage de la tsarine religieuse? Peu de jours après, Démétrius fut couronné en grande pompe dans l'église cathédrale et avec le cérémonial déjà consacré par Fëdor et par Boris.

(*Les Faux Démétrius*).

1. Baer, p. 61.

2. Il semble que ce fut alors une formule consacrée. On la voit employée à l'avènement de Fédor Ivanovitch, et les premiers oukases de Démétrius, datés de Toula, la reproduisent déjà.

3. — MORT DE DÉMÉTRIUS.

Une conspiration est ourdie contre Démétrius. A sa tête est Basile Chouiski. Le palais est envahi et tout mis à feu et à sang.

Quant à Démétrius, voyant la première porte du palais forcée, et convaincu que toute résistance était inutile, il jeta son épée, traversa en courant la chambre de la tsarine, et gagna l'appartement le plus éloigné de l'endroit qu'assaillaient les rebelles. Il était, dit-on, blessé à la jambe d'un coup de sabre. Cependant, il ouvrit une fenêtre qui donnait sur l'emplacement où s'élevait autrefois le palais de Boris, qu'il avait fait démolir; la fenêtre était haute de plus de trente pieds, mais il n'y avait personne aux environs, et il sauta. Sa chute fut si malheureuse qu'il se cassa une jambe, et la douleur si vive qu'il s'évanouit. Un moment après il reprit connaissance et ses gémissements attirèrent auprès de lui, d'un corps de garde voisin, quelques strelitz qui le reconnurent. Touchés de compassion, ces soldats le relèvent, lui font boire de l'eau, et l'asseyent sur une pierre, reste des fondations du palais de Boris. Le tsar, un peu ranimé, put parler aux strelitz, qui jurèrent de le défendre. En effet, aux premiers cris des rebelles qui viennent réclamer leur proie, ils répondent à coups d'arquebuse et abattent quelques-uns des plus acharnés. Mais bientôt la foule grossit, attirée par le tumulte et les cris qui annoncent que le tsar est enfin découvert. On entoure les strelitz, on les menace, on les somme de livrer l'imposteur, ou bien on va dans le faubourg

massacrer leurs femmes et leurs enfants demeurés sans défense [1]. Alors, les strelitz effrayés mettent bas les armes et abandonnent le blessé. Avec d'horribles acclamations de triomphe, la multitude se jette sur lui et le traîne, en le chargeant de coups, jusque dans une chambre du palais déjà mise au pillage [2]. Démétrius, au pouvoir de ses bourreaux, passant devant ses gardes du corps prisonniers, étendit une main vers eux en signe d'adieu peut-être, mais sans proférer une parole. Un de ses gentilshommes, nommé Fürstenberg, Livonien, transporté de fureur, essaie, quoique sans armes, de le défendre. Les rebelles percent ce brave homme à coups redoublés, tandis qu'il ne pense qu'à couvrir son maître [3]. Si Démétrius ne fut pas massacré à l'instant, c'est que la haine ingénieuse des assassins voulait prolonger ses souffrances. On lui arrache ses habits, et on le couvre du cafetan d'un pâtissier. « Voyez le tsar de toutes les Russies! s'écriaient les rebelles. Il a revêtu les habits qui lui conviennent. » « Chien de bâtard, dit un gentilhomme russe, dis-nous qui tu es et d'où tu nous es venu? » Démétrius rassemblant ce qui lui restait de forces pour élever la voix : « Chacun de vous, dit-il, sait que je suis votre tsar, fils légitime d'Ivan Vassilievitch. Interrogez ma mère; ou si vous voulez ma mort,

1. Peyerle, p. 61. — *Journal des Ambassadeurs*, p. 175.

2. Baer, p. 83, qui ne manque jamais de citer ses auteurs classiques, ajoute que Démétrius pouvait bien dire comme le captif de Plaute : « Traîné et battu à la fois, c'est trop de moitié. »

3. Baer, p. 84.

donnez-moi au moins le temps de me reconnaître. » Alors, un marchand nommé Valouïef, fendant la presse s'écria : « Pourquoi tant causer avec ce chien d'hérétique? Voilà comme je confesse ce flûteur polonais! » Et il lui tira à bout portant un coup d'arquebuse dans la poitrine, qui mit fin à son agonie.

Tout le palais était encombré, et la foule qui assiégait les portes criait du dehors : « Que dit le bouffon polonais? » Quelques-uns répondaient par les fenêtres : « Il avoue son imposture. » — « Sabrez-le! Tuez-le! hurlaient mille voix confuses, parmi lesquelles on distinguait celles des trois frère Chouiski à cheval dans la cour du palais, qui pressaient leurs complices d'en finir avec l'usurpateur. Bientôt un cadavre défiguré, déchiqueté, le ventre ouvert, les bras hachés à coups de sabre, est traîné sur le perron. On le jette en bas des degrés et il tombe sur le corps de Basmanof. « Vous vous aimiez vivants; morts on ne vous séparera pas! » disaient les meurtriers dans leur sauvage triomphe [1].

(*Les Faux Démétrius.*)

1. Baer, p. 84, 85; — Peyerle, p. 61 et suiv.; — *Journal des Ambassadeurs polonais*, p. 174 et suiv.; — *Letopis o miatejackh*. p. 101. — L'auteur de cette dernière relation raconte que, Démétrius étant déjà mort, les Moscovites demandèrent à la tsarine Marpha s'il était son fils? et qu'elle répondit : « *Il fallait me le demander quand il était vivant. A présent il n'est plus mien.* » — Petreïs, p. 348, contre toute vraisemblance, rapporte que Basile Chouiski envoya interroger la tsarine mère, et qu'elle renia Démétrius pour son fils, sur quoi on le massacra. Chouiski était trop prudent pour hasarder pareille question lorsque son ennemi vivait encore.

On remarquera que la populace, dans ses outrages, appe-

4. — CHMIELNICKI EST RECONNU POUR ATAMAN DES COSAQUES PAR J. CASIMIR, ROI DE POLOGNE.

Bogdan Chmielnicki, auditeur général des Cosaques d'Ukraine, a décidé une levée en masse contre les hotmans ou gouverneurs polonais. Il remporte une série de victoires sur les armées polonaises et devient assez puissant pour aider à l'élection du roi Casimir qui, en revanche, lui fait remettre les insignes d'ataman.

Le 10 février 1649, les commissaires parurent sur la place où les attendait Chmielnicki, revêtu d'une magnifique pelisse de renard noir, entouré de ses colonels et des anciens. Auprès de lui flottaient les queues de cheval dont les cosaques, à l'exemple des Tartares, se servaient en guise de drapeaux. Toute la place était couverte de soldats. Kissel s'avança, tenant d'une main la lettre du roi, et de l'autre une *bulava*, ou masse d'armes, dont le manche était incrusté de saphirs. C'était la marque du commandement et le symbole de l'autorité militaire de l'ataman. « Sa Majesté, dit-il, m'a commandé d'assurer de ses bonnes grâces le sérénissime ataman et toute l'armée zaporogue... » Kissel passait pour éloquent, et cette phrase semblait l'exorde d'un discours étudié, lorsqu'il fut brusquement interrompu par un des colonels : « Le roi, c'est le roi, s'écria-t-il, et vous, vous êtes des roitelets. Il y a longtemps que vous faites du tapage chez nous; à présent, il s'agit de payer les pots cassés. Et toi, Kissel, toi que nous tenions pour une esquille de nos os, tu

lait Démétrius *le bouffon polonais*, *le flûteur polonais*, mais non pas Grichka Otrepief. Personne ne croyait alors à l'identité des deux personnages.

nous as quittés pour te faire Polonais. » Chmielnicki imposa silence au colonel. Un peu déconcerté par l'apostrophe et les murmures des cosaques, Kissel ajourna sa harangue et remit silencieusement à Chmielnicki la masse d'armes et un étendard rouge, à l'aigle de Pologne, portant pour légende : *Casimirus Rex.* La foule parut apprécier médiocrement le présent royal, et plusieurs crièrent : « Nous n'avons que faire de vos babioles! » Le colonel Djedjalyk, s'avançant, dit à Kissel : « Vous pensez nous attraper pour nous remettre le joug sur le cou ; mais nous ne nous laisserons pas prendre à vos belles paroles; notre manière à nous de discuter, c'est à coups de sabre. Mêlez-vous de votre Pologne et laissez là notre Ukraine! » Djedjalyk était un des favoris de Chmielnicki; c'était lui qui avait tué de sa main Barabache, l'ancien ataman. « Que le diable t'emporte! s'écria Chmielnick, j'avais préparé quelque chose pour dire à ces messieurs, et tu me l'as fait oublier. Mais cela me reviendra. En attendant, allons dîner. » Avec ses festins homériques et sa bonhomie patriarcale de commande, l'ataman ne parvenait pas moins à désespérer les commissaires, que ses colonels avec les insolences et leur grossièreté. Pendant plusieurs jours, il fut impossible de parler d'affaires. Lorsque à table la conversation s'engageait sur la politique, les officiers cosaques expliquaient à leur manière les motifs qui leur avaient fait prendre les armes, s'échauffaient les uns les autres au récit des injures que leur pays avait souffertes, et des paroles menaçantes semblaient disposés à passer aux voies de

fait. Un ecclésiastique polonais ayant une fois exprimé le doute que Chmielnicki fût exactement renseigné sur un fait allégué dans la discussion, un des colonels s'écria : « Comment, pope, tu oses contredire l'ataman! et, saisissant sa masse d'armes, il aurait fendu le crâne au prêtre si celui-ci n'eût aussitôt quitté la table.

(*Les Cosaques d'autrefois.*)

5. — MORT DE CHMIELNICKI.

Après avoir combattu toute sa vie pour l'indépendance des Cosaques de l'Ukraine, après avoir vu enfin cette indépendance reconnue par la Pologne, Bogdan Chmielnicki, le tout puissant et vénéré patriarche des Cosaques, meurt non sans craindre encore pour l'avenir de ses compatriotes.

Depuis quelques mois, les forces de Chmielnicki ne répondaient plus à l'activité de son esprit. L'inquiétude qui le dévorait aggravait encore sa situation. Tous les habitants de Czehrin avaient remarqué sa faiblesse croissante, et, comme s'il ne suffisait pas de dix campagnes pénibles, de toutes les fatigues du commandement et d'excès de tout genre, pour détruire la plus forte organisation, le bruit commença à se répandre qu'il avait été empoisonné. Un gentilhomme polonais, disait-on, était venu en Ukraine pour demander la main d'une de ses filles. Il avait fait cadeau à l'Ataman de quelques bouteilles d'eau-de-vie, et, en la lui faisant goûter, il lui avait versé un poison lent. Tout le monde croyait alors aux poisons lents, et, ce qui confirmait l'idée d'un crime aux yeux de la multitude, c'est que le

Polonais n'avait pas reparu. Bien que épuisé par la souffrance, l'Ataman ne cessait de s'occuper d'affaires et suivait avec la même application les fils de ses négociations compliquées. La maladie faisait des progrès si rapides qu'on pouvait déjà prévoir un dénoûment fatal et prochain, lorsque arrivèrent à Czehrin des envoyés du tsar, dont le principal était Boutourline, qui avait accompagné Chmielnicki dans sa dernière campagne. Ils venaient au nom de leur maître demander à l'Ataman des explications sur sa conduite et se plaindre des traités conclus par lui, au mépris de ses serments, avec la Suède et avec Ragoczi. Les Moscovites ignoraient encore ses dernières relations avec la Pologne. Chmielnicki protesta de sa fidélité, s'excusa sur les nécessités de la guerre et de la politique, puis, rompant brusquement l'entretien, qui, disait-il, le fatiguait, invita les ambassadeurs à passer à table et à *dîner de ce que le bon Dieu lui envoyait.* Il ne les revit plus.

Jugeant avec sang-froid qu'il n'avait plus qu'un petit nombre de jours à vivre, il avait voulu employer ce qui lui restait de forces à faire ses adieux à ses compatriotes. Il avait convoqué, pour le 6 août, une assemblée générale de l'armée zapôrogue. Il y parut soutenu par deux de ses officiers, car il était trop faible pour marcher. Il ôta son bonnet, selon l'usage, et, d'une voix émue, il dit : « Frères, le temps et la maladie me pressent. Je ne vous redirai pas ce que vous savez comme moi, les misères, les douleurs que le peuple russien a endurées sous la tyrannie des seigneurs polonais,

et les souffrances de notre Église orthodoxe, persécutée par les papistes. Enfin, Dieu a étendu sur nous sa main protectrice, comme jadis il fit sur les Israélites en Égypte. Nous avons relevé nos autels et brisé un joug honteux au prix de combien de sang! vous le savez. Depuis dix ans je me suis voué au service de la patrie, et je n'ai ménagé ni ma santé, ni ma vie. Par la volonté du Tout-Puissant, la vieillesse et la maladie m'ont accablé; me voilà sans forces, je vais mourir, et vous laisser, mes frères, à votre destinée. Je vous remercie tous, mes frères bien-aimés, de l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant pour votre Ataman, de votre fidélité, de votre obéissance. Je vous remercie pour votre courage dans trente-quatre batailles contre les Polonais, les Hongrois, les Valaques et les Tartares; je vous remercie surtout pour la concorde et l'union fraternelle qui nous ont soutenus aux jours d'épreuves. Je vous rends la boulava, le bountchouk, l'étendard, les sceaux, symboles de mon autorité. Choisissez-vous un ataman, et quant à moi, mes frères, pardonnez-moi en chrétien, si, par fragilité de l'humaine nature, j'ai offensé quelques-uns d'entre vous. »

Tous ces vieux soldats, nourris dans le carnage, ne lui répondirent que par leurs sanglots. Chmielnicki pleurait lui-même; mais reprenant sa fermeté par un effort suprême, il poursuivit : « Je regrette, mes frères, de n'avoir pu terminer ces guerres comme je l'aurais voulu. Je m'étais flatté d'assurer pour toujours votre liberté et votre indépendance, de délivrer toutes les terres russiennes; Dieu en a

disposé autrement. Je n'ai pu accomplir ma tâche; je meurs inquiet de votre avenir. Je ne sais ce qui arrivera après moi; mais je vous en prie, tandis que je vis encore, choisissez-vous librement un ataman. Sachant votre décision, je mourrai plus tranquille ».

Personne n'osant répondre, il reprit :

« Vous avez des hommes expérimentés et habiles. »

Il nomma plusieurs colonels, parmi lesquels on s'étonne de ne pas trouver Bogun, et marqua une préférence pour l'auditeur Wygowski. « Il est auprès de moi depuis dix ans, leur dit-il, *il sait toute la politique* et peut être utile à l'armée. Je voudrais qu'il me succédât. »

« Non! non! s'écrièrent mille voix. Pour tes bons services envers l'armée zaporogue, pour ton sang versé, pour ton courage et ton esprit, qui nous ont délivrés, qui nous ont glorifiés devant le monde, qui ont fait de nous un peuple libre, nous voulons t'honorer jusqu'après ta mort. Nous ne voulons pour ataman que ton fils Iourii. » Les candidats proposés par Chmielnicki furent les plus empressés à voter pour son fils.

« Je suis touché de votre affection, mes frères, dit le vieillard, et je vous en rends grâces. Mais mon fils est un enfant de seize ans. Comment serait-il votre ataman en ces temps de périls? Il vous faut un homme d'expérience. Quant à mon fils, soyez ses protecteurs, c'est ainsi que vous me prouverez votre reconnaissance. ».

« Nous lui donnerons de bons conseillers, répondirent les cosaques. Nous voulons à notre tête un

Chmielnicki ; nous l'aimerons en nous souvenant de toi et en te bénissant, notre petit père. »

Longtemps il résista ; vaincu enfin par les instances des soldats, il appela son fils et lui remit la boulava. « Ne sois pas orgueilleux, mon fils, lui dit-il, respecte les anciens, sois affable avec tes camarades. Ne t'attache pas aux riches, ne méprise pas les pauvres : aime-les tous. Garde en ton cœur la crainte de Dieu, et comme moi, sois fidèle à tes serments. Si tu y manquais, le malheur retomberait sur les autres et sur ta propre tête. Et vous, mes amis, donnez-lui vos conseils, et vivez toujours unis comme des frères. » Il s'évanouit en prononçant ces mots, et on l'emporta tout épuisé dans sa maison. Il languit encore quelques jours. Après avoir reçu les derniers sacrements de l'archevêque de Tchernigof, il donna des ordres pour son enterrement. « Je ne veux pas qu'on m'ensevelisse à Czehrin, dit-il, parce que cette ville a été trop longtemps sous la domination des ennemis du peuple russien. Enterrez-moi à Subbotof, dans cette petite terre que j'ai acquise de mon sang ; à Subbotof, qu'on m'a enlevée, et d'où est sortie la flamme qui a délivré l'Ukraine. » Le 15 août 1657, le canon et le glas des cloches de Czehrin annoncèrent aux cosaques que leur patriarche venait d'expirer.

Les peuples aiment à trouver dans le chef qu'ils se sont choisi les vertus et jusqu'aux défauts de leur caractère national. Bogdan Chmielnicki fut comme le type accompli du cosaque. Il était brave, rusé, entreprenant ; il avait l'instinct de la guerre. Son intempérance, sa brutalité réelle ou de com-

mande ne lui nuisaient pas plus auprès des Russiens que les galanteries de Henri IV ne choquaient les Français. Peu de souverains furent plus absolus, aucun n'observa avec plus d'attention les lois et les usages de son pays. Dans le cercle de l'armée zaporogue, il semblait n'être que l'humble exécuteur des décisions de l'assemblée. Tout son pouvoir consistait dans la persuasion qu'avaient tous ses cosaques de son inaltérable attachement à leurs intérêts. Son ambition était, à vrai dire, du patriotisme ou plutôt un dévouement absolu à cette association étrange qu'on appelait l'armée zaporogue. Ses institutions étaient les seules qu'il comprit jamais, et le plan qu'il poursuivit toujours fut de former non pas une nation, mais des régiments de soldats dont chacun aurait sous ses ordres quelques serviteurs pouvant devenir soldats eux-mêmes. C'était une aristocratie comme celle de Pologne qu'il voulait fonder, mais moins dure et accessible à tous les hommes de cœur. Quant à élever les paysans au rang de cosaques, c'est une idée qu'il n'eut jamais, mais qu'il éveilla partout autour de lui, au point que l'Allemagne elle-même étrangère aux mœurs slaves, s'en alarma sérieusement. Trop faible pour conquérir seul son indépendance, il dut accepter les alliés que les circonstances lui offrirent, choisissant néanmoins toujours ceux qui ne pouvaient le dominer. On a vu que ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se résigna à la protection du tsar, et il paraît s'en être bientôt repenti. Avec des ressources très médiocres, avec des alliés auxquels il fut toujours suspect et qui l'abandonnaient aussi facilement

qu'il les abandonnait lui-même, il parvint, pendant dix ans, à maintenir l'Ukraine libre de tout joug étranger. Il aurait réussi peut-être à fonder son indépendance s'il était arrivé plus jeune au pouvoir ou s'il avait pu transmettre son autorité à un chef aussi habile que lui-même. Il mourut désespérant de l'avenir de sa patrie et prévoyant bien que son fils Iourii serait hors d'état de continuer sa tâche. Si Chmielnicki eût vécu sous un roi comme Étienne Batthori, il l'eût aidé sans doute à réformer l'absurde constitution de la Pologne et à substituer une monarchie forte à l'aristocratie anarchique si fatale à ce pays. Malheureusement il ne trouva que des princes inconstants et légers, et ils ne virent qu'un rebelle dans l'homme qui pouvait être leur plus utile instrument. Bien qu'il ménageât la Pologne, qui deux fois fut à ses pieds, Chmielnicki lui porta le coup le plus funeste en lui ôtant l'Ukraine et en introduisant, pour ainsi dire, les Moscovites dans le secret de la faiblesse de la république. Dans un jour de colère, il prépara son démembrement.

(*Les Cosaques d'autrefois.*)

II

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ANCIENNE

1. — CRASSUS ET CÉSAR ONT-ILS ÉTÉ LES COMPLICES DE CATILINA[1]?

Pour opérer la révolution qu'ils méditaient, pour changer brusquement la constitution, les conjurés avaient besoin d'une dictature. C'était une forme consacrée, que Sylla venait en quelque sorte de rajeunir et son exemple seul devait suffire à des gens élevés à son école. Mais un dictateur où le trouver? Un usage immémorial exigeait que cette magistrature extraordinaire fût déférée à un consulaire, et l'on n'en cite encore aucun parmi les conjurés. On

1. Mérimée a rempli en conscience ses devoirs d'historien, nous l'avons dit. Il a été très informé et très exact. Son récit de la conjuration de Catilina le prouve encore surabondamment : Mérimée remonte aux sources. Aussi ce récit est-il hérissé, plus que tout autre encore, de renvois qui prouvent qu'il a dépouillé et étudié de près les textes latins et grecs. Nous les avons supprimés ici, sauf un ou deux indispensables, pour rendre la lecture de ces pages plus facile, malgré leur importance réelle. Leur appareil scientifique, des plus intéressants pour des érudits, n'était guère de mise dans cet ouvrage.

sait que les Romains respectaient beaucoup plus les usages que les lois les plus saintes, et il était sans doute plus difficile parmi eux de devenir dictateur au mépris des formes reçues, que de verser des flots de sang, une fois que ce pouvoir monstrueux aurait reçu la sanction de quelque vain cérémonial.

Suivant toute apparence, Catilina et ses complices comptaient que, la victoire déclarée en leur faveur, ils n'auraient plus qu'à choisir parmi les nombreux alliés qui s'offriraient à eux. Crassus, un des chefs du parti aristocratique, ennemi déclaré de la coterie qui dominait dans le sénat, fut dès lors soupçonné d'intelligences secrètes avec les conjurés. Si l'on en croit quelques historiens trop empressés à recueillir les calomnies qui poursuivent toujours les grandes réputations, Crassus aurait été le dictateur désigné par les chefs du complot, et C. César le Maître de la cavalerie sous ses ordres; ainsi, toutes les factions hostiles au gouvernement se seraient réunies pour l'accabler. Pour nier absolument une telle alliance, on serait aujourd'hui aussi peu fondé que pour l'admettre sans réserve, et à défaut de preuves ou même de renseignements, l'histoire doit chercher des présomptions dans le caractère, les antécédents et surtout dans les intérêts des hommes qu'elle évoque à son tribunal.

La haute position et les richesses proverbiales de Crassus, l'amour de la gloire que l'on prête toujours à César, semblent suffire d'abord pour les justifier de toute complicité avec des hommes poussés au crime par la misère et le désespoir. Mais, si l'on se reporte aux mœurs du VII^e^ siècle de Rome, si l'on

se dégage pour un instant des idées de moralité modernes, qui obligent aujourd'hui l'ambition la plus dépravée d'appeler l'hypocrisie à son aide, alors peut-être pour absoudre César et Crassus, faudra-t-il chercher des motifs ailleurs que dans l'énormité seule du crime dont ils sont accusés. Il faut dire, à la honte de leur époque, qu'on ne peut les justifier d'avoir trempé dans le complot de Catilina, qu'en prouvant combien leur intérêt les en éloignait. Un assassinat pouvait-il révolter ces hommes? Mais l'un avait été le ministre des proscriptions du dictateur; l'autre se glorifiait d'être le neveu de celui qu'on surnommait le bourreau du sénat. L'un et l'autre avaient des vengeances de famille à exercer; l'un et l'autre avaient pour la vie de leurs semblables le mépris que donne une ambition effrénée. Enfin, ce qu'allaient tenter les conjurés, n'était-ce pas alors le préliminaire obligé de toutes les révolutions politiques? Cinna, les deux Marius, Carbon, Sylla, avaient-ils hésité un seul moment devant le meurtre de leurs ennemis?

Cette question, que les historiens de l'antiquité n'ont point résolue, doit être examinée au point de vue étroit de la politique romaine. Je ne m'occuperai donc ici qu'à rechercher les intérêts positifs et égoïstes, seuls mobiles alors d'ambitions à qui toute idée de moralité était sans doute étrangère.

Crassus était partagé entre deux passions : sa haine contre Pompée et son insatiable avarice. Si le désir de reconquérir une place qu'il croyait usurpée par son rival l'animait d'un vif ressentiment contre le sénat, d'un autre côté, le besoin de conserver ses

immenses richesses lui faisait éviter les entreprises hasardeuses. Sa politique avait quelque chose d'incertain et de timide; il était frondeur plutôt qu'ennemi actif et déclaré. Sans doute, il eût vu avec joie l'abaissement et peut-être la mort de ses adversaires; mais l'arrivée au pouvoir d'un parti tel que celui dont Catilina était l'âme avait de quoi l'effrayer pour lui-même. Quelle part serait la sienne dans une alliance avec cette foule de prodigues qui tous prétendaient se partager les dépouilles de la république? Était-il prudent à lui de s'associer à des hommes perdus de dettes, qui n'auraient pas manqué de regarder ses trésors comme un fonds commun où ils pourraient puiser en assurance? Enfin, bien qu'il eût commandé des armées avec gloire, et qu'il eût joué un rôle important dans la dernière révolution, il n'exerçait d'influence ni sur les soldats ni sur la populace. Désespérant d'égaler jamais Pompée dans la carrière des armes, c'était dans la curie et au Forum qu'il s'était accoutumé à chercher des succès et qu'il avait tenté de balancer l'ascendant de son rival. Crassus voulait dominer le sénat et non l'abattre. Il est donc vraisemblable que ses habitudes de prudence l'auraient détourné de toute alliance intime avec Catilina, alors même que la différence de leurs mœurs et de leur position dans la république ne les eût pas naturellement éloignés l'un de l'autre. Probablement il observait les menées des conspirateurs; peut-être avait-il écouté quelque ouverture de leur part, sans cependant s'être jamais engagé. Sa politique devait être de se ménager des amis parmi eux pour le cas d'une révolution, car cette

prévoyance est ordinaire à tous les riches; puis il attendait le dénoûment avec l'espoir que, trop faibles pour constituer un gouvernement, les conjurés seraient du moins assez forts pour détruire celui qu'il haïssait autant qu'eux.

Quant à César, sa participation au complot paraît encore moins admissible. Rome ignorait encore le génie de César, et déjà cependant tous les regards se tournaient vers lui, comme attirés par un pressentiment fatal. Tout en lui semblait extraordinaire et contradictoire, son extérieur aussi bien que sa conduite. Ses yeux noirs, dont on avait peine à soutenir le feu pénétrant, contrastaient avec le sourire habituel d'une bouche aux contours presque féminins. Dans sa jeunesse il était d'une complexion délicate, et ses membres blancs et mollement arrondis n'annonçaient pas la vigueur; cependant il excellait dans tous les exercices du corps, et sa santé n'était altérée ni par l'excès du travail, ni par l'excès des plaisirs. En le voyant le matin au Forum, drapé dans sa toge flottante dont tous les plis semblaient étudiés au miroir, on se demandait si c'était le même homme qui la veille au Champ de Mars domptait un cheval fougueux, ou qui devant le tribunal des duumvirs élevait la voix au nom du peuple pour accuser un proconsul enrichi par les proscriptions de Sylla. Orgueilleux de sa naissance, il aimait à rappeler aux Romains qu'il comptait parmi ses ancêtres des rois et des dieux, mais on ne savait s'il était plus fier de Vénus [1], sa mère, que du mari de sa

1. On donnait souvent à César le nom de *Fils de Vénus*.

tante, Marius le plébéien à deux noms[1]. Quelquefois, lorsque dans la curie il prenait la parole, les vieux sénateurs tremblaient, croyant revoir C. Gracchus. L'instant d'après le tribun fougueux avait disparu, il ne restait plus qu'un élégant débauché. « Il me rassure, disait Cicéron, quand je le vois se gratter la tête du bout de l'ongle. S'il voulait bouleverser la république, il serait moins inquiet de sa coiffure[2]. »

César se connaissait-il lui-même? Avait-il déjà conçu quelque grand dessein? Ceux-là pouvaient répondre qui l'avaient vu pleurer devant la statue d'Alexandre, ou qui l'avaient entendu répéter ce vers d'Euripide :

S'il faut briser les lois, que ce soit pour l'empire.

Ce prodige effrayant de vigilance, d'audace, d'activité, conçut dès l'enfance le projet de devenir le premier citoyen de Rome, c'est-à-dire le maître du monde, et ce but, il l'eut sans cesse devant les yeux et ne s'en écarta pas un moment. A dix-sept ans, en face de Sylla tout couvert du sang des proscrits, il comprit que la force véritable était dans le parti populaire, et seul debout sur les ruines de sa maison, il osa se poser comme l'héritier de Marius et tenir tête à l'impitoyable dictateur. Quelques années plus tard, n'ayant encore exercé aucune

1. N'avoir que deux noms était la preuve d'une basse origine; il fallait au moins en avoir trois.

2. César fut chauve de bonne heure et cherchait à dissimuler ce défaut.

charge publique, il parvenait à séduire Pompée, à le soustraire à l'influence du sénat, à lui faire adopter les mesures qui rendaient au parti démocratique ses armes les plus dangereuses. Ses vices mêmes avaient un but politique; ses biens dissipés dans des profusions calculées lui avaient valu de nom breux amis; ses dettes attachaient à sa fortune tous les riches de Rome. A peine entré dans le sénat, non comme un candidat timide, mais comme un ennemi audacieux qui s'ouvre une brèche, il voyait s'aplanir devant lui la carrière des honneurs. Adoré du peuple, confident de Pompée ou plutôt son mauvais génie, placé par sa naissance et par son habileté reconnue à la tête d'une faction nombreuse et puissante, que pouvait-il attendre d'une alliance avec des hommes tels que Catilina et ses complices? Assurément César voulait abattre le pouvoir du sénat, mais il sentait fort bien que le temps n'était pas encore venu pour lui de recueillir son héritage. Aucune action de sa vie n'indique l'impatience, et tout prouve qu'il savait ménager une proie qui ne pouvait lui échapper, et qu'il n'aurait consenti à partager avec personne.

Une autre considération achève de rendre tout à fait invraisemblable cette union supposée entre César et Crassus. Leurs relations étaient loin d'être alors ce qu'elles devinrent dans la suite. Sortis de camps ennemis, professant des opinions politiques opposées, ils n'avaient de commun que leur haine contre le gouvernement du sénat. En admettant même que Crassus eût pu accepter la dictature offerte par les conjurés, il n'eût pas apparemment

choisi pour Maître de la cavalerie, c'est-à-dire son lieutenant, l'homme qu'il regardait comme la créature de Pompée, ou plutôt comme l'agent principal de ses intrigues à Rome. Enfin, César et Crassus convoitaient alors l'un et l'autre l'administration de l'Égypte, et cette riche proie aurait suffi pour diviser deux hommes également avides et ambitieux.

Il est possible, au reste, que les conjurés, pour recruter plus facilement des complices, se soient vantés de l'adhésion qu'ils auraient obtenue de personnages qui représentaient deux factions puissantes. Parmi les affiliés subalternes, plusieurs croyaient peut-être à la réalité d'une alliance entre Catilina, Crassus et César, et même quelques-uns des chefs se flattaient vraisemblablement qu'un premier succès lèverait tous leurs scrupules et les rallierait décidément à leur cause.

Le caractère et les habitudes des principaux conjurés rendaient le secret difficile; aussi, soit par les indiscrétions, soit par les révélations de quelques-uns d'entre eux, le gouvernement fut averti, et les consuls se tinrent sur leurs gardes.

Conjuration de Catilina. (Études sur l'Histoire romaine.)

2. — DISCUSSION AU SÉNAT SUR LE SORT DES CONJURÉS.

Cicéron s'était fait illusion sur le pouvoir de son éloquence. Dans une assemblée telle que le sénat, il fallait quelque chose de plus que des phrases sonores pour entraîner des hommes habitués à cal-

culer froidement leurs intérêts. Déjà l'on ne craignait plus ni les sicaires de Lentulus, ni les bandits de Catilina, mais le chef du parti populaire avait fait comprendre la grandeur de la responsabilité que le sénat allait encourir. Cicéron avait répondu aux paroles de César, mais il n'avait pas osé descendre jusqu'au fond de sa pensée. Personne n'avait voulu poser la question véritable, et chacun ne la connaissait que trop bien. Pour le sénat, il s'agissait de conserver ou d'abdiquer le pouvoir. Voulait-il maintenir l'autorité qu'il avait reçue du dictateur, il fallait appliquer aux conjurés les lois cornéliennes, c'est-à-dire les punir de mort. Mais le moment où la constitution de Sylla venait d'éprouver de si vives atteintes, où la faction populaire avait repris des forces et de l'audace, était-il bien choisi pour une sentence rigoureuse qui allait rappeler l'époque abhorrée des proscriptions? D'un autre côté, se contenter de l'exil ou de la détention des coupables, c'était avouer publiquement sa faiblesse, c'était déchirer la constitution cornélienne et s'abandonner pour l'avenir à la merci du parti démocratique. Quant à la perpétuité de la peine proposée par César, nul n'y croyait sérieusement, et des hommes qui, dans la même année, avaient vu Cinna, Marius et Sylla proscrits et persécuteurs tour à tour, connaissaient trop bien la valeur des décrets éternels dans un temps de révolutions.

La crainte allait faire passer la majorité à l'opinion de César, lorsqu'un nouvel orateur vint changer toute la face de la discussion. C'était M. Porcius Caton, alors tribun du peuple désigné. Seul au

milieu de la corruption universelle, il rappelait les vertus romaines du premier âge de la république; son austérité, la rude franchise de son langage, lui avaient fait beaucoup d'ennemis, mais ceux même qu'il combattait le plus habituellement ne pouvaient lui refuser leur estime. Adversaire déclaré de toutes les innovations populaires, aussi entêté de ses préjugés oligarchiques que passionné pour la gloire et la prospérité de son pays, il n'était aimé ni du peuple ni du sénat, car la rigidité de ses principes n'admettait aucune de ces concessions, aucun de ces ménagements au prix desquels l'oligarchie se soutenait au pouvoir. Les mœurs de Caton étaient un reproche vivant aux mœurs de ses collègues, et lorsqu'il se levait pour prendre la parole, ils éprouvaient une espèce de terreur, car sa voix était comme le cri de leur conscience.

Jusqu'alors les orateurs qui avaient opiné pour la proposition de Silanus, ou pour mieux dire ceux qui avaient voté la mort des conjurés, ne s'étaient exprimés qu'avec une certaine réserve, se tenant pour ainsi dire sur la défensive. A l'exemple du consul, ils cherchaient à réduire le nombre des coupables comme pour se dissimuler à eux-mêmes la gravité des circonstances. Les dépositaires du pouvoir se justifiaient devant l'opposition. Caton comprit que le moment était venu de changer les rôles, ou plutôt, incapable de crainte lui-même, il vit le danger où il était et, suivant son usage, s'y précipita sans balancer. Il flétrit d'abord le changement de Silanus, qui se rétractait après avoir fait preuve un instant de courage, puis il attaqua corps

à corps l'orateur qui, pour conserver sa popularité, compromettait le salut de la république. Il reprocha sévèrement à César son indulgence pour les hommes les plus criminels, et traita son feint respect pour les lois d'un calcul égoïste de politique; il demanda même si ce n'était point une preuve de sa connivence avec les conjurés. Déjà les rumeurs répandues par Catulus et Pison avaient eu dans Rome un long retentissement; les mœurs de César et son ambition immodérée prêtaient un texte facile à une accusation qui, on doit l'avouer, n'était pas dénuée de vraisemblance. César fut bientôt forcé de se défendre.

Le discours de Caton, tel qu'on le lit dans Salluste, n'est sans doute exactement rapporté ni pour le fond ni pour la forme. Placé entre son respect pour son bienfaiteur et son hypocrite admiration pour Caton, ce modèle des vertus antiques, qu'il oppose sans cesse aux vices de son temps, l'historien romain ne mériterait en cette occasion que peu de confiance, alors même qu'il ne serait pas contredit par le témoignage impartial de Plutarque. Salluste se tait sur les accusations et sur les dures personnalités que César eut à subir. Le discours qu'il met dans la bouche de son héros, bien que tronqué sans doute et dépouillé de sa rudesse originelle, demeure cependant encore un monument que l'histoire ne peut négliger, et il offre plus d'un passage où l'on croit reconnaître Caton.

« Pères conscrits, dit-il, vous discutez froidement » la peine due à ces hommes qui ont conspiré la » ruine de leur patrie, la mort de leurs pères; mais

» le danger présent nous avertit de nous mettre en » défense contre eux, plutôt que de délibérer sur le » châtiment qu'ils méritent. Poursuivez les crimes » ordinaires alors qu'ils sont consommés. Atten- » drez-vous que ces hommes soient maîtres de la » ville pour les juger? Ce ne sont point des accusés » que je vois ici, mais des ennemis dont il faut se » défaire. Oui, par tous les dieux, je vous appelle » aux armes, vous tous à qui vos palais, vos villas, » vos statues et vos tableaux ont toujours été plus » chers que la patrie. Si vous voulez conserver ces » objets de votre culte, si vous tenez à ce doux repos, » si nécessaire à vos voluptés, réveillez-vous, il le » faut, et défendez la république. Il ne s'agit pas » des injures de vos alliés, c'est votre liberté qui » est en péril, c'est votre vie.

» Souvent, pères conscrits, j'ai parlé dans cette » enceinte du luxe et de l'avarice de nos citoyens. » Ma franchise m'a fait beaucoup d'ennemis, car » moi qui ne me pardonnerais pas une pensée même » contre les lois, vous savez que je ne pardonnais » pas aux méfaits de ce temps dépravé. Vous faisiez » peu de cas de mes paroles, mais la république » était forte, et sa force excusait votre insouciance. » Maintenant la question n'est plus de savoir si » nous aurons de bonnes ou de mauvaises mœurs, » si l'empire romain aura plus ou moins d'étendue » ou de splendeur, il s'agit de savoir si ce que nous » possédons nous doit demeurer ou bien appar- » tenir à l'ennemi.

» Et l'on me parle de pitié, de clémence! En » vérité il y a longtemps que nous avons oublié le

» vrai sens des mots. Prodiguer le bien d'autrui, » aujourd'hui c'est libéralité ; audace dans le crime, » c'est courage. Voilà où nous en sommes. Eh bien ! » puisque telles sont les mœurs du temps, que l'on » soit libéral des richesses de nos alliés; que l'on » soit clément pour les voleurs du trésor public; » mais au moins ne laissons pas faire des libéralités » de notre sang, et pour épargner quelques scélé- » rats ne consentons point à la perte de tout ce qu'il » y a de gens de bien. C. César vient de disserter » en bon orateur sur la vie et sur la mort; appa- » remment parce qu'il regarde comme faux tout ce » qu'on dit des enfers. Il ne croit pas qu'il y ait des » chemins différents au delà de cette vie pour les » bons et les méchants, et que ces derniers habitent » des lieux sombres, incultes, horribles, épouvan- » tables. Il veut que les biens de ces hommes soient » confisqués, et eux-mêmes, qu'on les garde en » prison dans des municipes, craignant sans doute « qu'à Rome, leurs complices ou bien la multitude « achetée ne les enlève de force, comme s'il y avait » à Rome seulement des traîtres et des scélérats, » comme si un coup de main audacieux n'était pas » plus praticable là où les moyens de défense sont » moindres. S'il redoute quelque danger de leur » part, son projet est illusoire; si au milieu de la » terreur générale lui seul est rassuré, c'est pour » moi et pour vous un motif de craindre davan- » tage. »

Voilà une vive allusion à la complicité de César échappée à la prudence de Salluste; nous retrouve- rons un trait semblable à la fin du même discours ;

mais une attaque directe convenait davantage au caractère de Caton, et il est probable qu'il s'exprima plus clairement encore.

(*Idem.*)

3. — MORT DES COMPLICES DE CATILINA.

Cicéron, dès qu'il eut entre ses mains le sénatus-consulte, ne perdit pas un moment. Soit qu'il partageât l'anxiété de quelques sénateurs qui craignaient qu'une émeute nocturne ne délivrât les prisonniers, soit, comme il est plus que probable, qu'il ne voulût pas laisser à César le temps de gagner un tribun et de convoquer les comices pour le lendemain, il donna l'ordre sur-le-champ aux triumvirs capitaux de tout préparer pour que la sentence reçût immédiatement son exécution. Lui-même, accompagné d'un grand nombre de sénateurs et d'une troupe de soldats armés, alla prendre Lentulus sur le mont Palatin, dans la maison où il était détenu, et le conduisit au travers de la voie Sacrée et du Forum dans la prison du Capitole. En même temps les préteurs y amenaient Céthégus, Gabinius, Statilius et Céparius, arrêtés la veille, chacun entouré d'une escorte imposante. Toutes les avenues étaient gardées et le Capitole était rempli de soldats, Sur le passage des prisonniers la foule se pressait en silence et saisie d'horreur. Les jeunes gens surtout, en voyant traîner, chargés de chaînes, au milieu d'une haie de piques, ces compagnons de leurs joyeuses orgies,

se sentaient glacés d'épouvante. Ils croyaient, dit Plutarque, assister à quelque mystère terrible et suivre la pompe d'un sacrifice qu'on allait offrir aux divinités inconnues des patriciens.

Dans la prison était un cachot souterrain, enfoncé de douze pieds au-dessous du sol, qu'on appelait le Tullianum, parce qu'on en attribuait la construction au roi Servius Tullius. Longtemps ce fut la seule prison qui existât à Rome. Il survit encore aujourd'hui à la ruine de tant de monuments, ouvrages des empereurs. Des pierres énormes forment ses murailles toujours humides, que couvre une voûte basse et épaisse. Là, le jour n'arrive jamais, l'air ne s'y renouvelle qu'avec peine. En ce lieu les bourreaux attendaient leurs victimes, qu'on leur livra successivement. Lentulus fut poussé le premier dans le Tullianum et aussitôt étranglé, ses quatre complices, l'un après l'autre, subirent le même supplice, et lorsque le dernier fut mort, le consul, qui avait peut-être présidé l'exécution en personne, descendit au Forum avec son cortège de soldats et de sénateurs, et se montra à la multitude qui attendait en silence le dénouement de cette lugubre tragédie : « Ils ont vécu ! » dit-il.

Aussitôt un long cri de surprise retentit dans toute la place. Ceux des conjurés qui avaient jusqu'alors conservé l'espoir de délivrer les prisonniers, les esclaves et les artisans qui leur avaient promis leur secours, tremblant pour eux-mêmes, ne songeaient plus maintenant qu'à se cacher. Toute la populace, prête un instant auparavant à briser les portes de la prison, oublia ses projets

séditieux à ce mot terrible. Ils ont vécu! répéta-t-elle en applaudissant à la fermeté du consul, car tout acte de vigueur enlève l'admiration de la multitude.

Toujours accompagné de son escorte, grossie maintenant d'une foule de consulaires et de sénateurs, Cicéron traversa de nouveau le Forum pour regagner sa maison. Tous ces vieux généraux qui avaient gagné des batailles, qui avaient étendu au loin les bornes de l'empire, se pressaient autour de l'orateur, mais on les remarquait à peine, et on les eût pris pour ces citoyens prisonniers de guerre qui, délivrés par la victoire, suivaient avec le bonnet d'affranchis la pompe d'un triomphateur. Devant chaque maison brillaient des torches allumées. Du haut des toits les femmes saluaient leur consul de leurs acclamations et le montraient à leurs enfants; de tous côtés on s'écriait : « Voici le sauveur de la république! voici le père de la patrie! » Quelques années plus tard, Cicéron quittait Rome, la tête voilée; ce même peuple venait de lui interdire le feu et l'eau, et ce qu'on appelait, le soir des nones de décembre, un acte de courage et de justice, on le nommait un acte de tyrannie, un attentat contre les lois.

(*Idem.*)

4. — SUR JULES CÉSAR.

Le nom de César seul réveille tant de souvenirs de grandeur et de gloire, qu'aujourd'hui on ne se rend peut-être pas compte assez exactement des obstacles qu'il eut à vaincre pour devenir ce qu'il fut. Quant à moi, j'avoue qu'il m'est très difficile de m'expliquer l'importance extraordinaire que tout jeune encore il paraît avoir eue parmi ses contemporains. Il avait beau être issu d'une des plus anciennes familles patriciennes, être neveu de Marius et gendre de Cinna, je ne puis comprendre qu'à dix-sept ans il fût déjà l'espoir du parti démocratique écrasé par le dictateur. En vérité, il faut admettre avec Plutarque et Suétone que Sylla fut inspiré de l'esprit prophétique lorsqu'il prédit qu'en ce jeune fat à la toge mal attachée, il y avait plusieurs Marius. Être suspect à Sylla et livré aux bourreaux, c'était alors même chose. César faillit être inscrit sur les tables fatales, et ne fut sauvé que par l'intérêt qu'excitaient sa jeunesse et le nom de Julius. Les personnages les plus considérables de Rome et le collège des Vestales intercédèrent pour lui et obtinrent sa grâce, bien qu'il ne voulût consentir à aucune bassesse pour se faire pardonner. On exigeait qu'il répudiât sa femme Cornélia, fille d'un des plus méchants et des plus médiocres démagogues associés de Marius. Il s'y refusa obstinément, et cette conduite généreuse, surtout dans un pays où le mariage était un lien si faible, attira naturellement l'attention et l'intérêt du public sur

un jeune homme de noble race qui montrait du cœur et qui peut-être était amoureux de sa femme. Les honnêtes gens de Rome, les *optimates*, se dirent sans doute que ce n'était pas la faute de C. César si sa tante Julia avait épousé ce vieux coquin de Marius, si lui-même encore enfant avait été fiancé à la fille d'un autre coquin. Après tant de massacres, le sang patricien était devenu si rare, que Sylla lui-même pouvait hésiter à le faire couler sur un soupçon. Jusque-là tout s'explique facilement. Mais quelques années plus tard, nous retrouvons César lié, quoique non compromis, avec les plus turbulents démagogues, aussi fier de son oncle Marius que de son aïeule la déesse Vénus, annonçant hautement le projet de détruire la constitution de Sylla, et, de fait, tenant dans sa main tous les fils des intrigues politiques.

Reconnu pour chef de la faction démocratique, il possède cependant la confiance de Pompée, le favori et le successeur de Sylla, et celle de Crassus, un des principaux meneurs du parti aristocratique, ou, comme on dirait aujourd'hui, du parti parlementaire. Pompée et Crassus étaient ennemis de longue date. César, n'ayant encore exercé que la charge de préteur, se fait accepter par eux comme une espèce d'arbitre, les réconcilie et devient aussitôt un des personnages de cette coalition fameuse à laquelle on a donné le nom de triumvirat. Il persuade à Pompée de changer toute sa politique; il se fait prêter par Crassus treize millions pour payer ses dettes et acheter des suffrages. Qu'offrait-il en échange à ses associés? Comment expliquer cet

ascendant étrange exercé par un jeune homme sans passé sur les deux hommes alors en apparence, les plus puissants dans la république?...

M. Merivale remarque avec beaucoup de justesse que, dans tout le cours de sa carrière, César ne s'abandonna jamais aux plans et aux combinaisons des autres. Dans toute association où il entra, il fut le chef. Il ne fut l'instrument de personne, seulement il eut l'art de persuader aux plus grands politiques qu'il les servait, alors qu'il ne travaillait que pour lui-même. Mais par quel art exerça-t-il cette persuasion?

Un grand écrivain allemand qui faisait profession de deviner l'histoire du passé, Niebuhr, si affirmatif sur tous les points les plus obscurs, a dit, et M. Merivale a peut-être tort de répéter, que César, n'était ni enjoué ni brillant dans la conversation, et cela parce que les auteurs anciens ne citent pas un seul trait d'esprit de sa façon. J'ai cependant peine à croire que ce fût à sa qualité de penseur et d'observateur profond qu'il dut ses succès parmi la bonne compagnie de son temps. Il fallait que son pouvoir de séduction fût en effet bien grand pour que des hommes vieillis dans les affaires s'y laissassent prendre au point d'oublier toutes leurs préventions de caste et de politique. Il est vrai et cette remarque ingénieuse est de M. Merivale, qu'à Rome les personnages politiques, hors quelques moments d'excitation violente vivaient ensemble comme des joueurs, toujours prêts à se ruiner l'un l'autre, mais se traitant avec une familiarité qu'on pourrait prendre pour de l'affection. — La prodigieuse acti-

vité de César, sa facilité de travail, son audace, le recommandèrent peut-être à Pompée, qui, gâté par la fortune, était devenu de bonne heure paresseux et indolent. Cet homme qui, à vingt-six ans, avait reçu le surnom de *Magnus*, et le prenait sans vergogne dans sa correspondance officielle, avait acquis un peu trop facilement son immense renommée. Quelques batailles gagnées par lui, pendant la guerre civile, à la tête des vétérans de Sylla contre des paysans samnites ou étrusques, lui avaient acquis la réputation d'un grand général. En Espagne il la soutint assez mal contre Sertorius, en Asie contre Mithridate. Mais la fortune se chargea d'en faire un conquérant. Ses deux redoutables adversaires moururent l'un et l'autre victimes de lâches trahisons, où Pompée, à la vérité, n'eut aucune part, mais qui obscurcissent un peu l'éclat de ses triomphes. Lorsque César eut affaire à Pharnace, qu'il défit en un clin d'œil, il ne put s'empêcher de dire que Pompée avait obtenu à bon marché son surnom de Magnus, ayant eu de si vils ennemis à combattre. Au milieu de toute sa gloire et des flatteries dont il était l'objet, Pompée peut-être se rendait justice et comprenait qu'il ne fallait pas lasser la fortune. Il craignait de s'y risquer de nouveau. Aussi le trouve-t-on toujours timide, incertain, disposé à céder sa responsabilité en présence du péril. Il aimait à commander, mais par des lieutenants. Il crut sans doute en avoir trouvé un dans César, et d'abord s'abandonna entièrement à lui. Aussi imprudent que Sultan Léopard, il laissa croître griffes et dents au Lionceau. Lorsque l'étonnante conquête des Gaules

eut alarmé sa jalousie, par une autre imprudence il se hâta de rompre avec son rival avant de s'être assuré qu'il pourrait lui résister. Pompée n'avait d'audace que pour former ses plans, toujours irrésolu lorsqu'il fallait agir; il le prouva bien à Pharsale.

Tout au contraire, César, le plus hardi des capitaines au moment de l'action, s'y préparait par une prudence incomparable et ne se livrait à la fortune qu'après avoir réuni dans sa main tous les éléments de succès. C'est ainsi qu'à l'âge de quarante-trois ans, se trouvant l'idole de la populace romaine et chef reconnu de la faction de Marius, ralliée et comme ressuscitée sous ses auspices, il comprit la faiblesse réelle de son parti et voulut, avant de démasquer ses desseins, avoir une armée à lui et s'être acquis légitimement la renommée d'un grand capitaine. Pendant huit années, il se tint éloigné de Rome et risqua sa vie dans vingt batailles, pour avoir les meilleures légions et la plus grande gloire militaire. C'était en effet par les armes que devait se décider le sort de la république. Il n'y avait que des philosophes spéculatifs comme Caton, qui pussent croire qu'une assemblée de vieillards éloquents en imposerait longtemps à des ambitieux disposant de soldats dévoués Crassus en jugeait autrement. Associé au triumvirat par César et Pompée, et, pour me servir de la belle comparaison de Lucain, placé entre ces deux ambitions comme un isthme entre deux mers, il sentit que sans le prestige de la gloire militaire il serait bientôt écrasé entre ses deux formidables rivaux. A soixante-dix ans, il voulut deve-

nir général, et ce fut, je pense, le motif qui l'engagea dans sa funeste expédition contre les Parthes.

Crassus s'y prenait un peu tard; néanmoins, telle était l'excellence des institutions militaires chez les Romains, qu'avec du bon sens et de l'activité, un sénateur élevé dans les débats de la curie pouvait, sans danger pour la république, être mis à la tête d'une armée. Cicéron nous en fournit un exemple; il n'avait pas vu un camp depuis la guerre des Marses, et cependant il fit avec honneur une campagne en Cilicie et gagna une bataille. Napoléon, dans ses Mémoires, a fort bien expliqué comment l'invention des armes à feu a compliqué l'art de la guerre, et rendu le métier de général infiniment plus difficile qu'il ne l'était dans l'antiquité. Toutefois, il admire le génie de César, et reconnaît dans toutes ses opérations le capitaine accompli. De toutes les qualités du général, César possédait à un haut degré la plus rare et la plus précieuse : l'art de dominer les hommes et d'en faire des machines intelligentes et dévouées. Non seulement les légions qu'il avait menées en Gaule devinrent invincibles, formées et disciplinées par lui, mais encore, avec les Gaulois qu'il avait vaincus dans cent combats, il se fit des auxiliaires enthousiastes de sa cause. Le pays où pendant huit années il avait porté le fer et le feu lui demeura fermement attaché lorsqu'il en retira ses troupes pour les porter en Italie et en Espagne, il lui fournit même la fleur de ses guerriers, qui, sur les champs de bataille, rivalisèrent de bravoure avec les vétérans de Rome.

César a raconté ses luttes héroïques dans les

Gaules, les villes qu'il a prises d'assaut, les peuples qu'il a exterminés; il a négligé d'entrer dans aucun détail sur l'administration qu'il établit après sa conquête. On ne sait par quel art il sut se concilier des ennemis si longtemps acharnés. Sans doute, il fit régner l'ordre dans des contrées désolées par l'anarchie; il les délivra des invasions des Germains, et, probablement, mit un frein à la turbulence de leurs chefs nationaux. La noblesse gauloise, qui admirait César comme un ennemi invincible, l'aima comme un chef juste et doux, qui savait apprécier et récompenser son courage. Frappés de la supériorité de civilisation qu'ils rencontraient chez leurs vainqueurs, les Gaulois se façonnèrent vite et facilement aux mœurs romaines sous un maître qui affectait de respecter leurs usages et s'appliquait à ménager leur orgueil et leurs préjugés nationaux. Une anecdote heureusement conservée montre le soin de César à complaire à ce peuple qui oublie une sanglante défaite plutôt qu'une blessure faite à son amour-propre. Le proconsul, dans une de ses campagnes, faillit être pris et perdit son épée, qui fut suspendue comme un glorieux trophée dans un temple d'Alise. Quelque temps après, entrant en vainqueur dans cette ville, il revit son épée, et ses soldats indignés voulurent la reprendre. Il les en empêcha : « Elle appartient aux dieux ! » leur dit-il. Je ne doute pas que plus d'un Gaulois qui montrait avec orgueil l'épée prise à César, ne se fit tuer bravement pour lui à Pharsale ou à Thapsa.

Ce fut après la soumission complète des Gaules, et lorsque César disposait de dix légions aguerries et

d'une pépinière inépuisable de braves soldats, que Pompée et le sénat le provoquèrent de gaieté de cœur, et lui fournirent un prétexte pour passer le Rubicon. Quelque médiocre opinion que l'on ait de Pompée, sa conduite, après l'entrée de son rival en Italie, est si extraordinaire, qu'on a cherché à l'expliquer autrement que par l'outrecuidance la plus folle alliée à une honteuse pusillanimité. Il avait une armée nombreuse, il commandait à Rome et au sénat : cependant il s'enfuit devant César, qui n'était suivi que d'une seule légion. Que si défendre l'Italie était chose impossible, Pompée avait à choisir entre deux lignes de retraite : l'Espagne, où il avait sept légions aguerries et une population accoutumée à lui obéir; ou bien l'Asie, où il ne pouvait compter que sur le secours de petits despotes dont il avait pu apprécier autrefois la perfidie et la lâcheté. Ce fut ce dernier parti qu'il préféra, et l'événement prouva qu'il n'en pouvait choisir un plus mauvais. Ni les conseils ni les avertissements ne lui manquèrent.

Les Romains sous l'Empire. (*Mélanges historiques et littéraires.*)

5. — FRAGMENT D'UN ARTICLE SUR L'HISTOIRE DE LA GRÈCE [1].

Nous voici arrivés à l'époque la plus brillante des annales de la Grèce. Les volumes dont nous

1. A propos de l'*Histoire de la Grèce* de GROTE.

avons à rendre compte sont remplis par l'invasion médique, le développement de la puissance maritime d'Athènes, l'administration de Périclès, enfin le commencement de la lutte terrible excitée parmi tous les peuples helléniques par la rivalité d'Athènes et de Lacédémone, guerre impie qui, en épuisant les forces d'une nation généreuse, allait la livrer bientôt sans défense aux rois de Macédoine. Dans les volumes précédents, l'auteur avait à coordonner, souvent à interpréter des documents rares et mutilés, débris informes et toujours suspects : aujourd'hui, des témoignages, plus nombreux et assurément beaucoup plus respectables servent de base à son travail; mais de là aussi une difficulté nouvelle. L'autorité d'Hérodote et de Thucydide est si imposante, qu'en présence de ces grands noms l'historien moderne a peine à conserver la liberté de ses appréciations. Toutefois M. Grote n'est point de ceux qui se laissent éblouir par la renommée même la plus légitime. Plein de respect pour ces maîtres immortels, pénétré de toute la vénération qu'il leur doit en sa qualité d'érudit et d'historien, M. Grote n'oublie pas cependant ses devoirs de juge et sait que tout témoin est sujet à faillir. M. Grote m'a tout l'air de ne croire que ce qu'on lui prouve.

Soumise à cette critique sévère, l'histoire prend une gravité qui ne sera sans doute pas du goût de tout le monde. Aujourd'hui surtout que la méthode contraire a de brillantes autorités en sa faveur, on reprochera peut-être à M. Grote de rejeter impitoyablement les aimables fictions qu'une école moderne recherche et se complaît à commenter. —

Le docteur Bœttiger, dans une dissertation latine, avait déjà prouvé *par vives raisons*, comme le docteur Pancrace, que l'histoire d'Hérodote a tous les caractères du poème épique. Le brave homme, c'est du Grec que je parle, n'y entendait point finesse, car il attachait une étiquette sur son sac, en donnant le nom d'une muse à chacun des livres de sa composition. Le ciel nous préserve de faire le procès d'Hérodote à cette occasion! nous ne le rendons même pas responsable de ses modernes imitateurs. Seulement nous tiendrons, avec M. Grote, que le temps n'est plus où la poésie et l'histoire peuvent s'unir et se confondre. A chacun son métier. Laissons à Hérodote ses neuf muses, et ne nous étonnons pas si M. Grote nous enlève quelques-unes de nos jeunes illusions.

Ces réflexions s'offrent d'elles-mêmes quand on lit dans l'auteur anglais le récit de la mort de Léonidas et de ses compagnons. Hérodote nous montre Léonidas célébrant ses propres funérailles avant de quitter Sparte, et allant de sang-froid se battre contre trois millions d'hommes avec ses trois cents compagnons, uniquement pour apprendre au grand roi à quelles gens il allait avoir affaire. Hérodote dit expressément que Léonidas ne connaissait pas le défilé des Thermopyles, et que ce fut seulement après s'y être établi qu'il crut un instant à la possibilité de fermer l'entrée de la Grèce aux barbares. Ce dévouement solennel, ces jeux funèbres, tout cela est homérique, c'est-à-dire sublime. Malheureusement la réflexion vient, et l'on se rappelle que la diète des Amphictyons siégeait aux lieux mêmes

où mourut Léonidas, et qu'en sa qualité de roi de Sparte, Léonidas ne pouvait pas ignorer la position des Thermopyles, s'il ne les avait pas visitées lui-même, que de plus, en sa qualité de petit-fils d'Hercule, il avait nécessairement ouï parler d'un lieu célèbre dans les légendes héroïques de sa divine famille; enfin on voit, par le témoignage même d'Hérodote, que les Grecs confédérés appréciaient toute l'importance des Thermopyles, puisqu'ils y avaient dirigé un corps considérable, et que leur flotte, en venant stationner à la pointe nord de l'île d'Eubée, avait en vue d'empêcher les Perses de tourner cette position par un débarquement opéré sur la côte de la Locride, en arrière du défilé.

J'ai eu le bonheur, il y a quelques années, de passer trois jours aux Thermopyles, et j'ai grimpé, non sans émotion, tout prosaïque que je sois, le petit tertre où expirèrent les derniers des trois cents. Là, au lieu du lion de pierre élevé jadis à leur mémoire par les Spartiates, on voit aujourd'hui un corps de garde de *chorophylaques* ou gendarmes portant des casques en cuir bouilli. Bien que le défilé soit devenu une plaine très large par suite des atterrissements du Sperchius, bien que cette plaine soit plantée de betteraves dont un de nos compatriotes fait du sucre, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter les Thermopyles telles qu'elles étaient cinq siècles avant notre ère. A leur gauche, les Grecs avaient un mur de rochers infranchissables; à leur droite, une côte vaseuse, inaccessible aux embarcations; enfin, entre eux et l'ennemi s'élevait un mur pélasgique, c'est-à-dire

construit en blocs de pierre longs de deux ou trois mètres et épais à proportion. Ajoutez à cela les meilleures armes alors en usage et la connaissance approfondie de l'école de bataillon. Au contraire, les Perses, avec leurs bonnets de feutre et leurs boucliers d'osiers, ne savaient que courir pêle-mêle en avant, comme des moutons qui se pressent à la porte d'un abattoir. On m'a montré à Athènes des pointes de flèches persanes trouvées aux Thermopyles, à Marathon, à Platée; elles sont en *silex*. Pauvres sauvages, n'ayez jamais rien à démêler avec les Européens! S'il y a lieu de s'étonner de quelque chose, c'est que ce passage extraordinaire ait été forcé. Léonidas eut le tort d'occuper de sa personne un poste imprenable et de s'amuser à tuer des Persans, tandis qu'il abandonnait à un lâche la garde d'un autre défilé moins difficile, qui vient déboucher à deux lieues en arrière des Thermopyles. Il mourut en héros; mais qu'on se représente, si l'on peut, son retour à Sparte, annonçant qu'il laissait aux mains du barbare les clefs de la Grèce?

Voilà dans sa nudité le fait raconté par Hérodote en poète et en poète grec, c'est-à-dire qui recherche le beau et le met en relief avec autant de soin que quelques poètes aujourd'hui recherchent le laid et se complaisent à la peinture des turpitudes humaines. La fiction, dira-t-on, vaut mieux que la vérité. Peut-être; mais c'est en abusant des Thermopyles, et de la prétendue facilité qu'ont trois cents hommes libres à résister à trois millions d'esclaves, que les orateurs de l'Italie sont parvenus à laisser

les Piémontais se battre tout seuls contre les Autrichiens.

Ce n'est pas chose nouvelle que de reprendre Hérodote, et le bonhomme a été si maltraité autrefois, qu'en faveur de la justice tardive qu'on lui rend aujourd'hui, il pardonnera sans doute à M. Grote quelque réserve à se servir des admirables matériaux qu'il nous a laissés. Contredire Thucydide est une hardiesse bien plus grande, et l'idée seule a de quoi faire trembler tous les érudits. J'ai cité tout à l'heure une erreur, volontaire ou non, d'Hérodote; en voici une de Thucydide beaucoup plus grave, et qui n'a point échappé au sévère contrôle de M. Grote. Sa critique est-elle juste? On peut le croire : pour convaincre Thucydide, M. Grote n'emploiera d'autres preuves que celles que lui fournira Thucydide lui-même.

Il s'agit du jugement célèbre qu'il porte contre Cléon. C'est à Cléon, pour le dire en passant, que nous devons « l'histoire de la guerre du Péloponnèse », car il fit bannir Thucydide, qui, voyant se fermer pour lui la carrière politique, écrivit l'histoire de son temps. La postérité, loin d'en savoir gré à Cléon, a toujours fait de son nom un synonyme de la bassesse acharnée contre le talent. Et, comme si ce n'était pas assez de la plume de fer de l'historien, Aristophane, avec ses railleries acérées, est venu donner le coup de grâce au malencontreux corroyeur. *La Guerre du Péloponnèse* et *les Chevaliers*, n'en est-ce point assez pour enterrer un homme dans la fange? Aussi tout helléniste tient Cléon pour un tribun factieux et pour un concus-

sionnaire. Suivant M. Grote, Cléon *n'est point encore jugé*, et cette opinion si nouvelle mérite qu'on l'examine de près. Rappelons-nous que M. Grote n'est point un partisan à outrance de la démocratie, et qu'il fuit le paradoxe. Ce n'est pas parce que Cléon fut un corroyeur, ce n'est pas parce qu'il fut l'idole de la lie du peuple que M. Grote prend sa défense, le seul sentiment de la justice l'anime, et c'est pour avoir lu avec attention les pièces du procès qu'il en demande la revision.

Oublions d'abord, nous dit-il, les facéties plus ou moins venimeuses d'Aristophane, qui n'est pas plus une autorité en matière d'histoire ancienne que les spirituels auteurs du *Punch* ou du *Charivari* n'en sont une pour l'histoire de notre temps. Un rapprochement curieux donne la valeur du témoignage d'Aristophane. La représentation des *Nuées* précéda d'un an celle des *Chevaliers*; on en peut conclure que vers ce temps-là, pour frapper ainsi à tort et à travers Socrate et Cléon, Aristophane n'était pas toujours honnêtement inspiré.

Quant à Thucydide, M. Grote nous prouve que le grand historien, homme de guerre fort médiocre, laissa prendre à sa barbe, et par une impardonnable négligence, une place très importante, qu'il devait et qu'il aurait pu facilement défendre. Il pensait à autre chose ce jour-là : peut-être écrivait-il l'oraison funèbre des Athéniens morts à Samos, tandis que Brasidas surprenait Amphipolis. Thucydide fut jugé selon les lois de son pays. Cléon exagéra peut-être son manque de vigilance; quant aux conséquences de sa faute, elles étaient déplorables,

et les juges ne furent pas plus sévères alors que ne serait aujourd'hui un conseil de guerre dans un cas semblable. Éloigné des affaires par un parti politique, Thucydide a jugé ce parti, et surtout son chef, avec une rigueur où se trahit un sentiment d'inimitié personnelle. Lui-même en fournit des preuves par la manière dont il apprécie les actes de ses adversaires. Choisissons l'exemple le plus notable, la prise de Sphactérie par Cléon.

La guerre du Peloponnèse durait depuis plusieurs années avec des chances diverses, sans que la fortune se déclarât ouvertement pour Athènes ou pour Lacédémone. Dans le Pnyx, on était divisé sur la politique à suivre. Les uns, on les appelait les oligarques, inclinaient à la paix; les autres, c'étaient les démocrates, voulaient continuer la guerre avec un redoublement d'activité. Les premiers, habitués à reconnaître l'ancienne suprématie de Sparte, étaient prêts à s'y soumettre encore, croyant qu'on pouvait faire bon marché d'une insignifiante question d'amour-propre lorsqu'il s'agissait d'acheter par cette concession le retour de la prospérité matérielle. Les autres, au contraire, s'indignaient d'accepter une position secondaire, et revendiquaient pour leur patrie le droit de ne traiter avec Sparte que d'égale à égale. Cléon fit prévaloir la politique belliqueuse, et, en dirigeant lui-même les opérations militaires, il porta à la rivale d'Athènes le coup le plus terrible qu'elle eût encore reçu. Toute la flotte lacédémonienne fut capturée à Sphactérie, et un corps de troupes, où l'on comptait cent vingt Spartiates, bloqué dans cette île, mit bas les armes

devant Cléon. Jusqu'alors on avait réputé les Spartiates invincibles sur terre. Ils vivaient sur leur vieille réputation des Thermopyles, et l'on croyait qu'on pouvait peut-être les tuer, jamais les prendre. Cette renommée tomba avec Sphactérie. Lacédémone fut humiliée et demanda la paix. Pour quelque temps, la supériorité d'Athènes fut établie dans toute la Grèce.

C'est pourtant cette expédition de Sphactérie que Thucydide s'est efforcé de rabaisser comme la plus facile des entreprises, bien plus, comme une faute politique énorme. Ceux qui voulaient la paix achetée par des concessions sont, à ses yeux, les seuls gens habiles, et, à l'appui de son opinion, Thucydide rattache à l'affaire de Sphactérie les désastres qui accablèrent Athènes quelques années plus tard. Cette manière d'argumenter est aussi facile que de faire des prédictions après les événements; mais il oublie que ces désastres furent les conséquences de fautes déplorables qu'on ne peut imputer à Cléon. Athènes, enivrée de ses succès, méprisa ses ennemis, les irrita, les humilia sans les écraser; puis, comme tous les présomptueux, elle finit par expier cruellement sa folle témérité. Tout cela ne prouve rien contre Cléon. Peut-être après la prise de Sphactérie eut-il le tort de ne pas conseiller une paix glorieuse, mais il ne s'ensuit pas qu'il ne l'eût pas préparée par la vigueur de ses dispositions.

Aux yeux de M. Grote, Cléon est le représentant d'une classe de citoyens nouvelle encore en Grèce au temps de Thucydide, et formée par les institu-

tions populaires de Clisthènes et de Périclès. La constitution athénienne avait ouvert à tous les citoyens la carrière des emplois politiques, mais longtemps elle ne put détruire les vieilles habitudes et le respect enraciné pour les familles illustres. Un fait analogue s'est reproduit à Rome. Lorsque les plébéens eurent obtenu, après de longs efforts, le droit de prétendre au consulat, ils ne nommèrent d'abord que des patriciens. De même à Athènes, les familles illustres et les grands propriétaires territoriaux furent longtemps, malgré la constitution la plus démocratique, en possession de fournir seuls à la république ses généraux et ses hommes d'Etat. Périclès, en remettant la discussion de toutes les affaires à l'assemblée du peuple, avait créé le pouvoir des orateurs. Il était lui-même le plus éloquent des Grecs, et il offrit pendant près de quarante années le spectacle admirable d'un talent merveilleux, faisant toujours prévaloir la raison et le bon sens. Après lui, l'éloquence continua à régner dans les assemblées; mais bien souvent, dans les démocraties, c'est la passion et la violence du langage qu'on appelle de ce nom. Sans doute, Cléon n'eut pas plus l'éloquence de Périclès que son incorruptible probité, mais il continua pourtant sa politique, et l'on ne peut alléguer contre lui aucune violence, aucune mesure contraire aux lois de son pays. On cherche en vain dans ses actes de quoi justifier l'indignation et la haine qui s'attachent à sa mémoire. Vraisemblablement, Cléon demeura au-dessous de sa tâche, car ce n'est pas impunément qu'on succède à Périclès; mais on peut croire, avec

M. Grote, que le grand grief de ses contemporains fut qu'homme nouveau, pour parler comme les Romains, il aspira le premier aux honneurs, et qu'il constata le premier l'égalité des droits de tous les citoyens.

Bien des gens aujourd'hui sauront un gré infini à Cléon d'avoir été corroyeur, et se le représenteront comme un ouvrier démocrate tannant le cuir le matin et pérorant le soir dans les clubs. Il n'en est rien, et ce point vaut la peine qu'on s'y arrête; je laisserai M. Grote un instant pour rechercher quelles gens étaient les démocrates d'Athènes, quatre cents ans avant Jésus-Christ. — Cléon sans doute était corroyeur, c'est-à-dire qu'il possédait, exploitait des esclaves, lesquels préparaient les cuirs, mais il n'était pas plus artisan que plusieurs de nos candidats parisiens aux élections de 1848 n'étaient ouvriers, bien qu'ils en usurpassent le titre. Un homme libre ne travaillait guère de ses mains à Athènes; et comment cela lui aurait-il été possible? Tout citoyen d'Athènes était à la fois juré, soldat et marin. Tantôt il lui fallait siéger dans sa dicastérie, et passer souvent plusieurs journées à juger des procès, moyennant trois oboles par séance, tantôt on le plaçait devant une rame et on l'envoyait en station pour plusieurs mois dans l'Archipel; ou bien, couvert des armes qu'il lui fallait acheter de ses deniers, il partait pour la Thrace ou la côte d'Asie, payé, il est vrai, un peu plus cher qu'un juge, lorsqu'il possédait un cheval ou bien les armes d'uniforme dans l'infanterie de ligne. S'il eût été artisan, que seraient devenues cependant ses

pratiques? qui aurait pris soin de sa boutique et des instruments de son métier? L'homme libre, le citoyen se battait, votait dans l'*agora*, jugeait au tribunal, mais il aurait cru s'avilir en faisant œuvre de ses dix doigts. Pour travailler on avait des esclaves, et tel qui n'aurait pas eu le moyen d'avoir un bœuf dans son étable était le maître de plusieurs bipèdes sans plumes ayant une âme immortelle. Ces esclaves faisaient les affaires domestiques et exerçaient la plupart des métiers, concurremment avec un certain nombre d'étrangers qui, protégés par les lois d'Athènes, faisaient fleurir l'industrie dans la ville, à la condition de ne jamais se mêler de politique. On sait que s'immiscer dans les affaires de la république, pour un étranger domicilié, pour un *métèque*, c'était un cas pendable.

On est tenté de se demander si cette abominable institution de l'esclavage n'était pas intimement liée avec l'existence des démocraties antiques, et si elle n'était pas au fond la base de l'égalité politique entre les citoyens. Dans l'antiquité, nul homme libre ne devait son existence à un autre homme libre. C'était de la république seule qu'il recevait un salaire, et, son esclave étant *sa chose*, il pouvait se dire à bon droit qu'il n'avait besoin de personne. La différence de fortune marquait cependant des distinctions inévitables entre les citoyens; mais comment ne pas reconnaître pour son égal celui qui délibère avec vous dans le même tribunal, qui serre son bouclier contre le vôtre dans la même phalange ou sur le même vaisseau? Ajoutez que, débarrassé par ses esclaves des préoccupations de la vie matérielle, le

citoyen d'une ville grecque demeurait tout entier à la vie politique. Il avait le temps d'apprendre les lois de sa patrie, d'en étudier les institutions et de se les rendre aussi familières que le peuvent faire chez nous les hommes qu'on appelle par excellence les *représentants du peuple*. Enfin, ce qui est particulièrement essentiel dans une démocratie, la communauté de pensées nobles et généreuses, l'amour de la gloire et le respect de soi-même, tous ces sentiments étaient entretenus et fortifiés sans cesse parmi ces citoyens qui, riches ou pauvres, laissaient à des esclaves tous les travaux manuels et bas.

Car il faut bien le dire, il y a des professions inférieures les unes relativement aux autres, et, quelque partisan de l'égalité que l'on soit, il est impossible de les avoir toutes en même estime. Interrogez ces ouvriers qui travaillent ensemble à bâtir un édifice. Voyez la fierté de celui qui vous dit qu'il est maçon et l'air humilié ou colère de cette autre, obligé de convenir qu'il est *garçon*. Le premier se croit le bras droit de l'architecte, le second sait qu'il n'est que le bras droit du maçon, pour lequel il prépare les pierres et le plâtre. Que sera-ce si l'on compare des professions encore moins rapprochées, si l'on oppose, par exemple, aux *travailleurs de la pensée* les travailleurs de l'aiguille ou du hoyau? Les premiers, qui ont des idées philosophiques, aujourd'hui surtout, ne se croiront peut-être pas plus utiles que les autres à la chose publique et fraterniseront volontiers avec les artisans; mais ces derniers se défendront-ils toujours d'un sentiment de jalousie et

ne réclameront-ils pas quelquefois l'égalité de droits d'une façon qui ne sera ni modérée ni fraternelle? Dans nos sociétés modernes, la position de l'ouvrier vivant du salaire que lui donne un de ses concitoyens tient de celle de l'homme libre et de celle de l'esclave. Dans les sociétés antiques, les deux positions étaient nettement tranchées, et, à vrai dire, tout homme libre était un être privilégié, un aristocrate.

Ces tristes réflexions m'ont entraîné un peu loin du livre de M. Grote. J'y reviens pour signaler un de ses chapitres les plus remarquables, celui où il raconte et explique l'étonnante prospérité d'Athènes, si voisine de sa ruine, complète en apparence, à la suite de l'invasion persane. Rien de plus extraordinaire et de plus intéressant, en effet, que d'étudier un si prodigieux changement de fortune. Les mêmes hommes qui avaient vu deux fois l'Acropole au pouvoir du barbare, leurs temples détruits, leurs maisons livrées aux flammes, ces mêmes hommes, pour qui le sol de la patrie n'avait été longtemps que le tillac de leurs galères, se retrouvaient causant à l'ombre des portiques de marbre du Parthénon, au tintement de l'or mesuré par boisseaux dans le trésor de Minerve; devant eux s'élevaient les statues d'or et d'ivoire, ouvrages de Phidias, ou, s'ils portaient la vue plus au loin, elle s'arrêtait sur une mer couverte de vaisseaux apportant au Pirée les productions de tout le monde connu. Bien plus, ces vieux marins que les Perses avaient réduits quelque temps à la vie des pirates, maintenant commodément assis dans un vaste théâtre, s'attendris-

saient aux malheurs de ce Grand Roi qu'ils avaient si vigoureusement châtié huit ans auparavant. Devenus juges compétents de la poésie la plus sublime, ils pleuraient aux lamentations de Darius et d'Atossa chantées par un des leurs, par un soldat de Salamine et de Platée . . .

De l'histoire ancienne de la Grèce. (*Mélanges historiques et littéraires.*)

QUATRIÈME PARTIE

PORTRAITS LITTÉRAIRES

I

ÉCRIVAINS FRANÇAIS

1. — VICTOR JACQUEMONT [1].

.... Victor Jacquemont était très grand; il avait cinq pieds et dix pouces, et sa taille paraissait d'autant plus haute qu'il était maigre et avait la tête petite. De longs cheveux châtain obscur et bouclés naturellement lui couvraient le front en partie. Il avait les yeux gris foncé, et, comme il avait la vue très basse, on trouvait quelque chose de vague dans son regard. Quant à l'expression de sa physionomie, elle variait tellement, qu'il était difficile de la définir, et les avis à ce sujet étaient très partagés; les uns lui trouvaient l'air ouvert et prévenant, d'autres prétendaient qu'il avait une mine hautaine et de mauvaise humeur. Pour ma part j'aurais eu assez

1. Voyageur et naturaliste français, mort à Bombay en 1832, à l'âge de trente et un ans. Sa correspondance a été publiée, et en partie grâce à Mérimée; elle est des plus pittoresques et des plus intéressantes.

médiocre opinion de ceux qui portaient ce dernier jugement, et j'en aurais conclu que Jacquemont s'était ennuyé avec eux. En effet, je n'ai connu personne aussi peu habile que lui à cacher les sentiments qu'il éprouvait. Autant il était aimable et causeur charmant avec les gens qui lui plaisaient, autant il se montrait taciturne et distrait avec ceux qui lui inspiraient quelque répugnance. Avec les premiers, il déployait une sorte de coquetterie aimable, « il faisait des frais », pour me servir d'une de ses expressions, et il réussissait sans peine à les intéresser et à gagner leur confiance. Les autres voyaient trop clairement qu'ils l'ennuyaient, et le prenaient en grippe.

Je vais vous donner un exemple de cette espèce de séduction qu'il exerçait, pour ainsi dire, à la première vue. Avant de partir pour l'Inde, il dut aller en Angleterre afin de s'y procurer des lettres de recommandation sans lesquelles il lui eût été à peu près impossible de voyager dans les vastes domaines de l'honorable Compagnie. Il apportait à Londres des recommandations du ministre des affaires étrangères, des professeurs du Jardin des Plantes, des principaux membres de l'Académie des sciences. On lui donna sur-le-champ des passeports et des lettres pour les autorités, et quelques dîners en outre. Il était déjà reparti pour Paris, lorsqu'un des directeurs de la Compagnie alla trouver M. Sutton Sharpe, membre distingué du barreau anglais et fort ami de Victor Jacquemont. « Pourriez-vous, lui dit-il, me donner votre parole de gentleman que votre ami n'est pas un espion du

gouvernement français? — Assurément! s'écria Sharpe. Mais pourquoi cette question? — Parce que s'il en est ainsi, je vais vous donner une lettre de recommandation pour lui. — Mais vous lui en avez déjà donné une douzaine pour des officiers de la Compagnie. — Oui, des lettres comme on en donne quelquefois; maintenant, il en aura comme on n'en donne jamais. » Jacquemont n'avait vu que deux fois ce directeur obligeant et soupçonneux.

Son procédé pour plaire consistait à ne rien cacher de ses idées et de ses sentiments, à être parfaitement naturel. Peu de gens sont insensibles à cette franchise, lorsqu'elle est accompagnée d'un esprit original et d'une solide instruction. Je l'ai quelque fois entendu accuser de penchant pour le paradoxe. A mon avis, ce n'était nullement son défaut. Au contraire, dans toute discussion où il prenait part, il était, ou du moins croyait être du côté de la vérité; mais il donnait souvent à sa pensée un tour singulier, auquel pouvaient se méprendre ceux qui font plus d'attention à la forme qu'au fond. Le charme de son esprit était précisément de n'être jamais ni cherché ni apprêté. J'ajouterai que le timbre remarquablement agréable de sa voix était peut-être pour quelque chose dans ses succès de conversation. Je n'ai jamais entendu de voix plus naturellement musicale. Quand je l'entendais parler, je me rappelais ces vers de Shakspeare :

Oh! it came on my ears like the sweet south
That breathes upon a bank of violets [1].

1. « Sa voix arrivait à mon oreille comme le doux vent du midi qui murmure en passant sur un lit de violettes. »

Je ne veux pas oublier ses défauts. La bêtise — la sottise surtout — l'irritait d'une manière étrange. Il ne pouvait la supporter et s'en indignait. Beyle, qui, bien que très intolérant lui-même en cette matière, gardait toutefois plus de ménagements, lui reprochait d'en vouloir sérieusement à des gens qui avaient le malheur d'être bêtes. « Croyez-vous donc, ajouta-t-il, qu'ils le fassent exprès? — Je n'en sais rien, » dit Jacquemont d'un ton farouche. Il eût été de l'avis de M. de M..., qui soutenait que le mauvais goût mène au crime.

Je n'ai jamais connu de cœur plus vraiment sensible que celui de Jacquemont. C'était une nature aimante et tendre, mais il apportait autant de soin à cacher ses émotions que d'autres en mettent à dissimuler de mauvais penchants. Dans notre jeunesse, nous avions été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs. Il s'était fait une réaction exagérée, comme c'est l'ordinaire. Nous voulions être forts, et nous nous moquions de la sensiblerie. Peut-être Victor cédait-il involontairement à cette tendance de sa génération. Je crois pourtant que ses dehors d'impassibilité tenaient moins à une mode qu'à une conviction. Il était stoïcien dans toute la force du terme, non par nature, mais par raisonnement, et, s'il ne niait pas la douleur, il croyait qu'un homme devait toujours trouver en lui la force de la supporter; en outre, qu'il devait s'exercer sans cesse à se vaincre lui-même. Plus d'une fois j'ai assisté à des combats entre ses nerfs et sa volonté, et je crois que la victoire lui coûtait cher.

Il tenait de son père ce pouvoir de dominer ses émotions, et ce n'était pas leur seul point de ressemblance. Le dernier jour qu'il passa à Paris, je dînai avec lui, son père et son frère Porphyre. Le repas fut loin d'être gai; mais un étranger ne se serait pas douté, je pense, que cette famille si unie allait se séparer pour longtemps d'un de ses membres. Lorsque l'heure du départ fut venue, Victor embrassa son père en lui disant : « Je compte que vous aurez soin de vous. Évitez les rhumes. — N'aie pas peur; donne-nous de tes nouvelles quand tu pourras », répondit le père en ôtant ses lunettes et en prenant un volume de Walter Scott qu'il lisait alternativement avec quelque ouvrage de métaphysique. Une vieille servante fondait en larmes. Victor descendit l'escalier un peu plus vite qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il fut installé dans la malle-poste de Brest, il me prit la main et me dit d'une voix aussi ferme qu'il put : « Vous irez le voir souvent... » Il était si jeune, sa santé me semblait si robuste, il y avait en lui un si heureux mélange de détermination et de prudence, que pas un pressentiment sinistre ne me vint à l'esprit. Cette insensibilité de commande, qui, d'ailleurs, ne faisait illusion qu'à ceux qui ne le connaissaient pas intimement, était beaucoup plus apparente dans sa conversation que dans ses lettres. Le contraste m'a souvent surpris. Mais d'abord Jacquemont ne s'est jamais douté que ses lettres seraient lues par d'autres que ses amis. Devant une feuille de papier, il n'avait pas l'inquiétude de surprendre un sourire ironique répondant à un mouvement de sensibilité. Seul, il n'avait plus de mau-

vaise honte. Probablement encore, éloigné de ses amis, il était plus accessible à toutes les inquiétudes qui accompagnent une affection vraie et il exprimait avec plus de force ses sentiments naturels.....

(*Portraits historiques et littéraires.*)

2. — HENRI BEYLE (STENDHAL).

J'ai connu Beyle vers 1820; depuis cette époque jusqu'à sa mort, malgré la différence de nos âges, nos relations ont toujours été intimes et suivies. Peu d'hommes m'ont plu davantage; il n'y en a point dont l'amitié m'ait été plus précieuse. Sauf quelques préférences et quelques aversions littéraires, nous n'avions peut-être pas une idée en commun, et il y avait peu de sujets sur lesquels nous fussions d'accord. Nous passions notre temps à nous disputer l'un et l'autre de la meilleure foi du monde, chacun soupçonnant l'autre d'entêtement et de paradoxe; au demeurant bons amis, et toujours charmés de recommencer nos discussions. Quelque temps je l'ai soupçonné de viser à l'originalité. J'ai fini par le croire parfaitement sincère. Aujourd'hui, rappelant tous mes souvenirs, je suis persuadé que ses bizarreries étaient très naturelles, et ses paradoxes le résultat ordinaire de l'exagération où la contradiction entraîne insensiblement. Alceste est parfaitement naturel et de bonne foi lorsque, pressé d'exprimer quelques regrets d'avoir été si rigoureux pour les vers d'Oronte, il s'écrie « qu'un homme est pendable après les avoir faits ». Les boutades de

Beyle n'étaient, à mon avis, que l'expression exagérée d'une conviction profonde.

Je n'ai jamais su d'où lui venaient ses opinions sur un sujet où il avait le malheur de se trouver en opposition avec presque tout le monde. Ce que j'ai appris de sa première éducation se réduit à ce seul fait : que, fort jeune, il avait été confié aux soins d'un ecclésiastique vieux et morose, dont la discipline lui avait laissé une rancune qui ne s'effaça jamais. A la vérité, l'esprit de Beyle se révoltait contre toute contrainte et même contre toute autorité. On pouvait le séduire, et la chose était facile pourvu qu'on l'amusât; mais lui imposer une opinion était impossible, car quiconque prenait dans ses rapports avec lui l'apparence d'une supériorité le blessait au vif. Il racontait avec amertume, après quarante ans, qu'un jour, ayant déchiré en jouant un habit neuf, l'abbé chargé de son éducation le réprimanda vertement pour ce méfait devant ses camarades, et lui dit « qu'il était une honte pour la religion et pour sa famille ».

Voilà une de ces exagérations dont je parlais tout à l'heure. Nous riions quand Beyle nous racontait cette histoire; mais lui n'y voyait qu'une tyrannie cléricale et une horrible injustice, où il n'y avait pas le mot pour rire, et il sentait aussi vivement qu'au premier jour la blessure faite à son jeune amour-propre.

« Nos parents et nos maitres, disait-il, sont nos ennemis naturels quand nous entrons dans le monde. » C'était un de ses aphorismes. On pense bien que ce ne fut pas à ses précepteurs qu'il

emprunta ses croyances. Il citait souvent Helvétius avec grande admiration, et même il m'obligea de lire le livre *de l'Esprit*; mais jamais, à ma prière, il ne consentit à le relire. Je suppose qu'il y avait pris, entre autres opinions, celle de l'égalité des intelligences humaines. Du moins il ne pouvait se persuader que ce qui lui semblait faux pût paraître véritable à un autre. Il s'imaginait, et de très bonne fois, je pense, qu'au fond chacun partageait ses idées, mais qu'on tenait un autre langage par intérêt, par affectation, par mode ou par entêtement. Il était fort impie, matérialiste outrageux, ou, pour mieux dire, ennemi personnel de la Providence, peut-être par suite de l'aphorisme que je rapportais tout à l'heure. Il niait Dieu, et, nonobstant, il lui en voulait comme à un maître. Jamais il n'a cru qu'un dévot fut sincère. Je pense que le long séjour qu'il avait fait en Italie n'avait pas peu contribué à donner à son esprit cette tournure irréligieuse et agressive qui se montre dans tous ses ouvrages, et qu'on lui a si vivement reprochée.

M. Sainte-Beuve, avec sa sagacité ordinaire, a signalé un des traits les plus frappants du caractère de Beyle : l'inquiétude d'être pris pour dupe et une constante préoccupation de se garantir de ce malheur. De là, cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers mouvements du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble. L'aversion et le mépris qu'il avait pour la fausse sensibilité le faisaient tomber souvent dans l'exagération contraire,

au grand scandale de ceux qui, ne le connaissant pas intimement, prenaient à la lettre ce qu'il disait de lui-même. Non seulement il n'attachait aucune importance à rectifier les interprétations plus ou moins malveillantes qu'on donnait à ses paroles ou à ses écrits, mais encore il trouvait un malin plaisir, de vanité, je pense, à passer aux yeux des gens pour un monstre d'immoralité. Il a dit, dans je ne sais laquelle de ses préfaces : « Je n'écris que pour une vingtaine de personnes que je n'ai jamais vues, mais qui me comprennent, j'espère... » Pour lui, il n'y avait dans le monde que deux espèces de gens : ceux avec qui il s'amusait, et ceux auprès desquels il s'ennuyait. Faire le moindre sacrifice, se donner la moindre peine pour se concilier l'estime ou l'affection des derniers, c'était s'exposer à des relations qui lui étaient insupportables. L'esprit indépendant, ou, si l'on veut, vagabond, de Beyle se refusait à toute contrainte. Tout ce qui gênait sa liberté lui était odieux, et je ne sais pas trop s'il faisait une distinction bien nette entre un ennuyeux et un méchant homme. Sa curiosité constante de connaître tous les mystères du cœur humain l'attirait même parfois auprès des gens pour lesquels il avait peu d'estime. « Mais, disait-il, au moins avec eux il y a quelque chose à apprendre. » D'ailleurs, son esprit fier, loyal, incapable d'une bassesse, l'éloignait de pareille compagnie dès qu'il s'y rencontrait quelque avantage autre qu'une satisfaction de curiosité.

Ses jugements sur les hommes et les choses étaient dictés le plus souvent par le souvenir de l'ennui ou du plaisir qu'il en avait éprouvé. Il ne

pouvait endurer l'ennui et partageait l'avis de ces docteurs en médecine qui autorisèrent le duc de Lauraguais à poursuivre au criminel un ennuyeux pour tentative d'homicide. Il n'est sorte d'exagérations que sa mauvaise humeur ne lui suggérât contre les livres ou les gens qui avaient eu le malheur de le faire bâiller. Homme d'imagination et de premier mouvement, Beyle n'en avait pas moins de grandes prétentions à raisonner tout et à se conduire en tout selon les règles de la logique. Ce mot revenait souvent dans sa conversation, et ses amis se souviennent de l'emphase particulière qu'il mettait à le prononcer lentement, séparant les deux syllabes par une virgule : la LO, GIQUE. C'était toujours la logique qui devait nous guider dans toutes nos actions; mais la sienne n'était pas celle de tout le monde, et l'on était parfois assez embarrassé pour deviner le fil de ses raisonnements. Je me souviens qu'un jour nous voulûmes faire ensemble un drame dont le héros, coupable d'un crime, avait des remords. « Pour se délivrer d'un remords, que dit la LO-GIQUE? » Il réfléchit un instant : — « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel. » Notre drame en resta là.

Il disait qu'à son entrée dans la vie un homme devait avoir toute prête sa provision de maximes pour les accidents qui se présentent le plus ordinairement. Une fois qu'on les a adoptées, il ne faut plus les discuter, il suffit d'examiner rapidement si le cas particulier, au sujet duquel on est perplexe, peut se résoudre par un des préceptes généraux qu'on a dans sa réserve. — Ne jamais pardonner un

mensonge. — Saisir aux cheveux la première occasion de duel à son début dans le monde. — Ne jamais se repentir d'une sottise faite ou dite, voilà quelques-unes de ses maximes...

Beyle aimait les réunions intimes et peu nombreuses. Dans un petit cercle, entouré d'amis ou de gens contre lesquels il n'avait pas de préventions, il s'abandonnait avec bonheur à toute la gaieté de son caractère. Il ne cherchait nullement à briller, seulement à s'amuser et à amuser les autres; « car, disait il, il faut payer son entrée ». Toujours en verve, il était parfois un peu fou, voire même inconvenant; mais il faisait rire, et il était impossible à la pruderie de garder son sérieux. La présence d'un ennuyeux ou d'un esprit malveillant le glaçait et le mettait promptement en fuite. Jamais il n'eut l'art de savoir s'ennuyer. Il disait que la vie est courte et que le temps perdu à bailler ne se retrouve plus. Il admirait beaucoup ce mot de M. de M... « que le mauvais goût mène au crime ».

La bonne foi était un des traits du caractère de Beyle. Personne n'était plus loyal ni d'un commerce plus sûr. Je n'ai jamais connu d'homme de lettres plus franc dans ses critiques ni qui reçût plus galamment celles de ses amis. Il aimait à communiquer ses manuscrits et demandait qu'on les annotât sévèrement. Quelque dures, quelque injustes même que fussent les observations, jamais il ne s'en fâchait. Une de ses maximes était que quiconque fait le métier de mettre du noir sur du blanc ne doit ni s'étonner ni s'offenser lorsqu'on lui dit qu'il est une bête. Cette maxime, il la pratiquait à

la lettre, et, de sa part, ce n'était pas indifférence réelle ni affectée. Les critiques le préoccupaient beaucoup; il les discutait vivement, mais sans aigreur, et comme s'il se fût agi des ouvrages d'un auteur mort depuis plusieurs siècles.

Il avait pris l'habitude bizarre de s'entourer de mystère dans les actions les plus indifférentes, afin de dérouter la police, qu'il croyait probablement assez simple pour s'occuper des bavardages de salons. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé : César Bombet, Cotonet, etc.; il la datait d'*Abeille* au lieu de Civita-Vecchia et souvent la commençait par une telle phrase : « J'ai reçu vos soies grèges, et les ai emmagasinées en attendant leur embarquement. » Les notes qu'il prenait sans cesse étaient des espèces d'énigmes dont il était souvent lui-même hors d'état de deviner le sens quand elles remontaient à quelques jours.

Il ne craignait pas la mort, mais il n'aimait pas à en parler, la tenant pour une chose sale et vilaine plutôt que terrible. Il a eu celle qu'il désirait, celle que César avait souhaité : *Repentinam inopinatamque...*

(*Portraits historiques et littéraires.*)

3. — THÉODORE LECLERCQ.

M. Théodore Leclercq, l'auteur des *Proverbes dramatiques*, est mort le 15 février 1851, à la suite d'une douloureuse maladie, dont il avait ressenti les premières atteintes il y avait près de trois ans.

Personne n'avait mieux conservé ces traditions de politesse et d'urbanité qui distinguaient la société française du XVIII^e^ siècle, mais les manières de M. Théodore Leclerq n'étaient pas de celles qui s'apprennent et qui sont à l'usage de tout le monde. Elles étaient l'expression d'un esprit vif et délicat, d'un cœur bienveillant et expansif. Ajoutez à cela un enjouement plein de grâce, une certaine coquetterie naturelle, et surtout le désir de plaire, disposition qui n'a rien de commun avec le désir de briller. M. Leclercq voulait se faire aimer, et il y réussissait. Un bon mot s'arrêtait sur ses lèvres s'il pouvait blesser quelque susceptibilité, et il semblait ne vouloir se servir de son esprit que pour mettre en relief celui des autres.

Sa conversation était charmante. Personne n'a su raconter plus agréablement. On pouvait deviner l'auteur et l'acteur des *Proverbes* aux changements rapides de sa physionomie et aux expressions variées de sa voix; mais tout cela était si naturel, si improvisé, qu'un sot même n'eût osé l'accuser de préparation. Sa gaieté était communicative, et nous n'y pouvions résister nous-mêmes, nous autres grands enfants du XIX^e^ siècle, qui nous étudions à être graves et tristes. Dans les dernières années de sa vie, M. Leclercq fut éprouvé par des pertes cruelles. La mort d'une sœur et celle de M. Fiévée, son ami d'enfance, dont il ne s'était jamais séparé, lui portèrent un coup terrible. On le retrouva toujours bienveillant, aimable, spirituel; mais sa gaieté devant ses hôtes était un effort, et on sentait que l'effort était douloureux.

Il était né à Paris, en 1777, d'une famille honorable et dans l'aisance. Ses parents voulaient qu'il fît quelque chose, qu'il eût un état, et lui ne se trouvait pas de vocation décidée. On eut quelque peine à lui faire accepter une place de finance qui n'exigeait que peu de soins, peu de travail, et qui rapportait des émoluments considérables, fort au-dessus de son ambition de jeune homme. Au bout de quelques mois, la charge parut trop lourde à son humeur indépendante. Une caisse à garder, des subalternes à surveiller, des réprimandes à faire, des solliciteurs à éconduire, que de tracas! il en perdait la tête. *Sa responsabilité*, c'était comme un spectre attaché à ses pas. Il se dit, après dix-huit mois de gestion, qu'il n'avait que faire de tant d'argent, que sa liberté valait cent fois mieux, et, sa démission donnée, il se retrouva aussi heureux que le *savetier* de son proverbe, lorsqu'il s'est débarrassé du sac d'écus.

C'est à madame de Genlis qu'il dut la révélation de son talent dramatique. Un jour elle daigna le choisir pour lui donner la réplique dans un proverbe qu'elle jouait en bonne et nombreuse compagnie. Le rôle de madame de Genlis était celui d'une femme de lettres ridicule (je pense qu'elle le jouait assez bien); M. Leclercq représentait un jeune poète à sa première élégie. Dans un aparté de cinq minutes, le canevas fut arrangé entre les deux interlocuteurs, et, quant au dialogue, on devait l'improviser. L'auditoire trouva que madame de Genlis n'avait jamais eu tant d'esprit; elle en sut gré à son jeune acteur et l'engagea à composer des

comédies. Il fallait les encouragements de cette femme illustre pour vaincre la timidité naturelle de M. Leclercq. Quant aux conseils qu'elle lui donna dans l'art d'écrire, on en peut juger par l'anecdote suivante, que je tiens de M. Leclercq lui-même. Un jour, il lui racontait une scène plaisante à laquelle il venait d'assister. « C'est bien, dit-elle, mais il faut changer la fin. — Comment! s'écria-t-il, mais j'ai vu cela de mes yeux; c'est la vérité. — Eh! qu'importe la vérité? Il faut être amusant avant tout. » On voit, en lisant les *Proverbes dramatiques*, qu'il ne suivit pas à la lettre les leçons de madame de Genlis. Il sut être amusant, mais il resta toujours vrai.

Ses premiers proverbes furent composés et joués à Hambourg, dans une petite société française que les événements politiques y avaient réunie au commencement de l'Empire. Des militaires, des diplomates furent ses premiers acteurs, et lui, comme Shakspeare et Molière, auteur, directeur, acteur, l'âme de la troupe en un mot. En 1814 et 1815, il créa encore un théâtre de société à Nevers, recruta ses comédiens dans toutes les maisons, leur apprit leur métier en moins de rien, et obligea des provinciaux à s'amuser et à être amusants. Quelques années plus tard, nous le retrouvons établi à Paris pour n'en plus sortir, et cette fois à la tête d'une troupe qui, dit-on, n'avait point d'égale. On se réunissait dans le salon de M. Roger, secrétaire général des postes. M. et madame Mennechet, M. Auger, de l'Académie française, madame Auger, étaient ses premiers sujets. L'auditoire, peu nombreux, était

digne de comprendre de tels acteurs. Les représentations se succédaient, et le spectacle était toujours varié. Cependant l'idée de publier ses proverbes était encore loin de la pensée de M. Leclercq, qui s'imaginait que des dialogues si vifs et si spirituels ne pouvaient se passer du jeu de ses acteurs. Il fallut, pour le décider à se faire imprimer, que le public fût déjà plus qu'à moitié dans sa confidence. Bien des indiscrétions avaient été commises. Des acteurs montraient leurs rôles, on citait maints traits charmants dans les salons, des auteurs comiques empruntaient sans façon sujet et dialogue, et croyaient avoir tout inventé lorsqu'ils avaient changé le titre de proverbe en celui de vaudeville ou de comédie. M. Leclercq avait si peu le caractère de l'homme de lettres, qu'il sut peut-être bon gré à ces messieurs de leurs emprunts. C'était un éloge indirect auquel il était sensible, et qui lui donna le courage de se produire, non pourtant devant tout le public, car les deux premiers volumes des *Proverbes dramatiques* furent d'abord imprimés à ses frais et distribués à ses amis seulement. Les journaux en parlèrent, les éditeurs vinrent frapper à sa porte, et bon gré mal gré, son livre fut mis en vente.

Je me souviens de lui avoir entendu raconter fort gaiement l'espèce de honte qu'il éprouva lorsque son premier éditeur vint lui apporter le prix de ses œuvres. Il ne savait s'il devait le prendre et craignait de ruiner son libraire. Sur ce point il fut bientôt rassuré. Plusieurs éditions se succédèrent rapidement, et peu d'ouvrages ont eu autant de

débit, dans un temps où la réclame n'était pas encore inventée.

Tout le monde a lu les proverbes de M. Théodore Leclercq, ils sont dans toutes les bibliothèques, et se jouent encore, l'automne, dans maint château où se conserve le goût des plaisirs intellectuels. Chacune de ces petites comédies renferme, dans un cadre très rétréci en apparence, une foule d'observations ingénieuses, des traits d'un naturel exquis et une variété étonnante de caractères esquissés avec tant d'art, que dans quelques scènes on connaît chaque personnage comme si on l'avait pratiqué pendant des années. Moraliste indulgent et critique enjoué, M. Leclercq nous a représenté, dans une suite de tableaux de genre, les vices, les travers, les ridicules de tous les temps, mais avec les traits distinctifs de notre époque. Qui n'a connu *M. Partout*, *M. Parlavide*, et tant d'autres types excellents qu'on ne pourrait citer sans copier les noms de tous les personnages des huit volumes des *Proverbes dramatiques*? — Un certain nombre de pièces sont des satires politiques écrites avec une verve hardie et qui peignent la situation des esprits dans les dernières années de la Restauration, car M. Leclercq, bien qu'il eût peu de goût pour la politique, ne pouvait demeurer indifférent aux grands débats qui agitaient la société de son temps. Je crains qu'il ne faille joindre un commentaire aux nouvelles éditions de cette partie de ses œuvres. Tout change et tout s'oublie si vite dans notre pays, que les grandes passions du public sous le ministère de M. de Villèle ou de M. de Polignac ne seront

bientôt guère mieux connues que celles de la Ligue ou de la Fronde. Remarquons en passant que la critique de M. Leclercq, pour vive qu'elle soit, ne va jamais jusqu'à l'injure, encore moins à la calomnie. Ses traits sont aigus, mais non pas empoisonnés. Il sait railler, mais il ne sait pas haïr. On commence à savoir ce que c'est que la haine en France. La politique nous a fait ce présent, et elle a tué chez nous la gaieté.

La gaieté est, à mon avis, le caractère distinctif du talent de M. Leclercq; elle éclate dans tous ses tableaux, même dans ceux où il avait à reproduire les plus tristes défauts de notre temps. Courier a dit de notre grande nation, que nous ne sommes pas un peuple d'esclaves, mais un peuple de valets. Dans l'*Esprit de servitude*, M. Leclercq a repris avec moins d'amertume ce vice du Français, tantôt courtisan de Louis XIV, tantôt flatteur du peuple souverain. Ce vieux valet de chambre, devenu un bon bourgeois dans l'aisance, et qui regrette son esclavage chez M. le marquis, donne une leçon tout aussi utile et infiniment plus amusante que ne pourrait faire un ministre disgracié ou un tribun oublié de la multitude.

Ce n'est pas seulement dans la peinture des défauts et des ridicules que M. Leclercq a montré son talent d'observation; *l'Honnête homme*, comme on disait au XVIII^e^ siècle, est représenté dans quelques-unes de ses pièces avec des traits qui ne seraient pas désavoués par nos maîtres. Je ne connais pas de peinture plus ravissante du bonheur de la vie de famille que celle que nous a laissée M. Leclercq

dans son *Château de Cartes*. C'est à mon avis un petit chef-d'œuvre de sensibilité et de grâce, dont je conseille la lecture à tous ceux qui se trouveront incommodés d'un article de la *Gazette des Tribunaux* ou d'un premier-Paris dans un journal politique.

M. Leclercq a cessé d'écrire longtemps avant que son talent eût rien perdu de sa puissance et de sa souplesse, mais il aimait toujours à causer de littérature, et suivait avec curiosité et intérêt les essais de ses contemporains. On était sûr de trouver auprès de lui un critique aussi éclairé que bienveillant, sachant, chose rare, se placer à tous les points de vue pour mieux juger l'œuvre qui lui était soumise. Autant d'autres sont empressés à trouver les défauts, autant il se montrait ingénieux à découvrir les qualités, à suggérer des corrections, ou même des idées nouvelles. Tous ses lecteurs sauront combien il fut homme d'esprit; ses amis seuls savent combien il fut aimable et bon.

(*Portraits historiques et littéraires.*)

II

ÉCRIVAINS RUSSES

Nous citons, non sans quelque complaisance, un certain nombre de pages de Mérimée sur Pouchkine et Tourguenef. En se reportant à nos extraits des *Débuts d'un aventurier*, des *Faux Démétrius* et des *Cosaques d'autrefois*, aux scènes traduites de l'*Inspecteur général* de Gogol que nous avons données dans ce volume, en lisant enfin les pages qui suivent sur les deux grands romanciers russes que semblait préférer Mérimée, nos lecteurs pourront se faire une idée de la vive sympathie qui entraînait Mérimée vers la Russie, son histoire et sa littérature. N'oublions pas non plus qu'il a fait une étude sur Nicolas Gogol (1851), qu'il a traduit de Pouchkine, ou composé d'après lui : *la Dame de Pique* (1849), *les Bohémiens* (1852), *le Hussard* (1852), *le Coup de Pistolet* (1856), et qu'il a également traduit de Tourguenef : *le Juif*, *Petouchkof*, *le Chien* (1869), *Etrange Histoire* (1870).

C'est bien la preuve qu'il a été *russophile* avant l'heure.

1. — ALEXANDRE POUCHKINE.

... Le plus sceptique a ses moments de croyance superstitieuse, et sous quelque forme qu'il se présente, le merveilleux trouve toujours une fibre qui tressaille dans le cœur humain. Toutefois la première condition pour exploiter notre crédulité, c'est

de croire. En lisant, le soir, dans mon lit, quelques histoires de revenant, je frissonnerai au craquement d'une boiserie, pourvu que l'auteur se montre aussi crédule, aussi peureux que moi. Si d'abord il se donne pour un esprit fort, adieu la terreur. Le tort de Pouchkine, en employant les superstitions populaires de son pays pour les machines de son poème, fut de les prendre du côté ridicule, et de donner à tout son récit une tournure ironique. Telle fut la manière de Hamilton. Ses contes de fées sont charmants sans doute, mais j'aime mieux ceux de Perrault. Remarquez encore que Hamilton s'égayait avec un fantastique usé par la mode, et dont peut-être on ne pouvait plus faire un meilleur usage. Pouchkine, au contraire, avait découvert une mine inconnue, car alors le beau monde de Saint-Pétersbourg n'entendait rien aux antiquités slaves; mais, tout le premier, il en méconnut l'importance et n'y apporta que la curiosité un peu méprisante d'un voyageur européen qui aborde dans une île de sauvages. Pour traiter le merveilleux au XIX^e^ siècle, l'Arioste n'est pas, à mon avis, le guide qu'il faut prendre. C'est à lui pourtant que s'attacha Pouchkine. Quelques années auparavant, un homme de beaucoup d'esprit, Beckford, avait commis la même erreur. C'était l'homme de son temps qui savait le mieux l'arabe et qui avait étudié le plus à fond toutes les traditions de l'Orient. Il a versé son immense savoir dans son roman de *Vathek*; mais au lieu de donner à son œuvre la forme grande et sérieuse dont elle était digne, il conte dans un style badin, pastiche très habile de Hamilton, les plus sombres et les plus

terribles légendes qu'ait inventées l'imagination orientale. Pouchkine, dans *Rousslan et Lioudmila*, est un épicurien incrédule qui ne sait pas garder son sérieux en débitant ses contes. Il ne nous montre ses géants qu'habillés en Croquemitaine, et dès qu'ils ne font plus peur, ils ont perdu presque tout leur mérite. Il conduit son héros par une nuit obscure au milieu de la steppe, devant un de ces tumulus antiques nommés *kourgânes*, qu'a laissés dans les plaines de la Russie une nation inconnue. Tout à coup le cheval de Rousslan s'arrête, hérissant sa crinière. Je m'attends à une apparition, et déjà je commence à partager la terreur du coursier. Du sommet du tumulus sort la tête d'un géant endormi. Cela rappelle trop les pâtés de perdreaux montrant la tête hors de la croûte. Pour le réveiller, Rousslan lui porte la pointe de sa lance dans les narines; le géant éternue, la steppe tremble... mais c'en est fait du merveilleux. Qui a peur d'un géant qui éternue? Cette fantasmagorie ne vaut guère mieux que les tigres de carton que les Chinois plaçaient sur leurs forteresses pour empêcher nos gens de donner l'assaut.

Plus tard Pouchkine trouva le style qui convient aux récits merveilleux, et quelques-unes de ses ballades sont des modèles en ce genre; on s'aperçoit qu'il a étudié et surpris les procédés des conteurs populaires. A leur exemple, il devient crédule, il se fait enfant; mais il oblige son lecteur à se transformer avec lui. C'est dans les récits de cette nature que j'admire surtout sa sobriété et l'art qu'il met à choisir les traits les plus frappants en négligeant

maint détail qui nuirait à l'illusion. En effet, un peu d'obscurité est toujours nécessaire dans une histoire de revenants. Remarquons encore qu'il y a dans toutes un trait qui frappe et qu'on n'oublie plus : trouver le trait qu'il faut, c'est là le problème à résoudre. Dans un certain château du nord de l'Angleterre, les hôtes qui vont gagner leurs chambres après minuit n'entrent pas plutôt dans un certain corridor, qu'ils entendent les pas de quelqu'un qui les suit, marchant avec des *mules*. On se retourne. Personne. Ces *mules* ne sont pas là pour rien; l'inventeur de l'histoire a bien senti que des *bottes* ou des *souliers* ne feraient pas le même effet. Tout gros mensonge a besoin d'un détail bien circonstancié, moyennant quoi il passe. C'est pourquoi notre maître Rabelais a laissé ce beau précepte : « *qu'il faut mentir par nombre impair.* » Si le choix du détail est malheureux, il n'y a plus d'illusion. Un matelot racontait qu'il avait vu le fantôme de son capitaine, tué quelques jours auparavant : « Il sortait de la grande écoutille avec son chapeau à trois cornes... — Conte cela aux soldats, dit un de ses camarades. On voit bien souvent des fantômes, mais jamais en chapeaux à trois cornes. »

Le Prisonnier du Caucase, qui suivit d'assez près *Rousslan et Lioudmila*, marque un changement assez notable dans la manière de Pouchkine. Il abandonne les héros de l'antiquité et cherche ses sujets dans le monde où nous vivons. Pourtant il est encore tout plein d'idées romanesques et juvéniles, et ses caractères appartiennent plus à la convention qu'à la nature. On s'aperçoit en outre qu'il est brû-

lant de ferveur pour lord Byron, et il se jette sur ses traces avec l'étourderie d'un néophyte jurant *in verba magistri*. Comme son maître, il a étudié la nature orientale; il a visité le Caucase, cette Algérie de la Russie, siège d'une guerre acharnée dont il n'était pas destiné à voir la fin. La fable du poème est des plus simples et ne se recommande pas par sa nouveauté. Un officier russe, prisonnier des Circassiens, est consolé dans sa captivité, puis délivré par une jeune fille Tchetchenge, qui, lui sachant un autre amour au cœur, se jette dans un torrent après l'avoir conduit aux premières vedettes des Cosaques. On sent des réminiscences du *Giaour*, et du deuxième chant de *Don Juan*; réminiscences habilement déguisées d'ailleurs sous des couleurs nouvelles. Malheureusement ses personnages parlent et agissent trop comme des héros de roman. La jeune Circassienne est la proche parente de Gulnare et de Haïdée, et c'est une belle personne qu'on ne voit guère que par les yeux de l'imagination lorsqu'on a vingt-cinq ans. Les descriptions de lieux, les aspects de la nature sont plus exactement peints, car l'auteur sait voir et choisir dans le spectacle qu'il a sous les yeux. Là encore se montrent le tact et la sobriété qui caractérisent Pouchkine. Tout jeune, il sait commander à son imagination, il se contient et se corrige. Ce n'est point Mazeppa lié sur le cheval sauvage, c'est un écuyer bien en selle, qui conduit sa monture là où il veut aller. Il me semble qu'aujourd'hui on méprise un peu trop le travail et qu'on n'estime que les génies primesautiers. Chez Pouchkine la verve ne fait pas défaut

assurément, mais elle est accompagnée d'un goût sévère et d'un désir de la perfection que le « travail de la lime » *limæ labor*, ne rebute pas...

Je ne dirai rien de quelques poèmes, tels que *les Frères bandits*, *Mazeppa*, *le Cavalier de bronze*, *la Fontaine de Bakhtchisaraï*, ayant hâte d'arriver au plus important des ouvrages de Pouchkine, à celui qui seul pourrait donner une idée complète de son génie et en montrer les différentes transformations. C'est *Eugène Oniéghine*. S'il s'agissait d'un tableau, je dirais qu'il a été commencé dans la *seconde manière* du maître, et achevé dans la dernière, c'est-à-dire à l'apogée de son talent. Les premiers chants sont une imitation, mais parfaitement *russifiée*, du *Don Juan* de lord Byron. Les derniers sont d'un caractère tout différent, et on dirait que le railleur, le sceptique impitoyable, a fait place à une âme tendre et passionnée. Après avoir longtemps cherché dans le cœur humain tous les vices, toutes les bassesses, pour les flageller et les bafouer, il s'aperçoit tout à coup qu'à côté de ces honteuses misères, il y a des traits sublimes. Il devient le poète du grand et du beau, dès qu'il l'a découvert.

Eugène Oniéghine est un joli garçon de Saint-Pétersbourg, atteint de tous les défauts de sa génération, mais ayant au fond du cœur quelque chose d'élevé et même une certaine dose de philosophie. Après avoir été quelque temps le roi de la mode, il prend en pitié ses faciles succès; le monde l'ennuie, et, blasé avant trente ans, il va vivre à la campagne, fort mal vu de ses voisins, qu'offense sa supériorité. Il en est un cependant qu'il distingue, c'est le jeune

Lenskoï, rapportant d'une université allemande un enthousiasme naïf et des aspirations sublimes. La philosophie de Schopenhauer n'était pas encore inventée.

Sa naïveté poétique divertit Oniéghine, qui l'aime tout en se plaisant à le taquiner. Lenskoï voit tout en beau, il aime tout, et se désespère que son ami ait une si triste expérience des hommes et des choses. « L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre. » Lenskoï, qui aime une demoiselle du voisinage, veut rendre Oniéghine témoin de son bonheur, et le conduit, presque malgré lui, dans la famille de sa fiancée, famille bien patriarcale, provinciale même. Mais il y a deux filles à marier. Tatiana, la sœur de la fiancée de Lenskoï, timide, réservée, n'osant dire un mot, est tout yeux et tout oreilles pour le froid compagnon de son futur beau-frère; il lui représente la perfection de ce comme il faut dont elle a entendu parler.

Tatiana est un volcan couvert de neige. Rien de plus gracieux que cette figure de jeune fille passionnée et candide, intelligente et crédule, fière et timide, vivant au milieu des rêves de son imagination. Mais pourquoi Oniéghine ne découvre-t-il pas d'abord le diamant sous la gangue qui le cache? Pourquoi? parce qu'il n'a jamais vécu que d'une vie factice, parce qu'il n'a vu que du strass artistement taillé. Il ne connaît que ces belles poupées, habillées par la meilleure marchande de modes, et montées dans une de ces écoles où comme le veut mistress Malaprop, on apprend aux demoiselles « un peu d'innocence et d'artifice ». Après bien des

hésitations, bien des tourments, la passion l'emporte et Tatiana écrit à Onièghine pour lui avouer son amour. « Elle lui écrivit en français, dit Pouchkine, car on ne peut écrire une lettre en russe. » C'est une épigramme à l'adresse d'un de ses critiques. La lettre de Tatiana est en excellent russe et des plus touchantes. Onièghine est surpris. Il n'a pas la moindre envie de l'épouser... Il dit fort poliment à Tatiana qu'il n'est pas son fait, et après quelques lieux communs de morale paternelle, il se retire, fort satisfait de ce qu'il croit un trait de galant homme, après avoir mortellement blessé un pauvre cœur.

Cependant Lenskoï est un peu piqué que sa fiancée et sa famille n'aient pas été mieux appréciées par Onièghine. Il y a entre eux un peu de contrainte et de froid; puis un mot piquant échappe, et on y répond. Grâce à des amis très chatouilleux sur le point d'honneur pour leurs amis, l'affaire est déclarée sérieuse; un duel a lieu, et Lenskoï est tué. Onièghine doit quitter la Russie pour plusieurs années. Il y revient mûri par le chagrin et par l'étude, plus indulgent pour les autres, moins égoïste et plus sérieux. Dans une grande soirée, il distingue une jeune femme remarquable par sa beauté et plus encore par son grand air. C'est la lionne de Moscou, mais lionne respectée par la médisance. Au milieu de ses longs voyages, Onièghine a perdu la mémoire de toutes les demoiselles qui promettaient de son temps, et il s'adresse à un vieux général, son parent, aimé et considéré de tout le monde. — « Quoi! tu ne la connais pas? c'est

ma femme... Mais comment as-tu déjà oublié ta voisine de campagne, Tatiana? Viens, que je te présente. » Tatiana le reçoit sans embarras; elle n'est ni prude ni hardie, mais polie et gracieuse, affable même. Elle semble parfaitement à son aise, tandis qu'Oniéghine admire comment la petite provinciale s'est changée si vite en grande dame. Il commence à regretter sa froideur d'autrefois. Pas n'est besoin d'ajouter que bientôt il en est amoureux, et très sérieusement; mais à présent il a affaire à forte partie. Le général n'est pas jaloux, il est plein de confiance dans sa femme; mais celle-ci est prudente, et sa science du monde, nouvellement acquise, elle s'en sert pour éviter le danger, sans paraître le craindre ou même le soupçonner. A son tour, Oniéghine lui écrit; il lui envoie lettre sur lettre; pas une n'obtient de réponse. Désespéré, il pénètre un jour dans l'appartement de Tatiana et la surprend tout en pleurs lisant les lettres qu'il lui a adressées. — « Vous savez mon secret, lui dit-elle; je vous ai toujours aimé; mais je suis mariée. Adieu pour toujours. » Ainsi finit le poème.

J'ai remarqué l'imitation du *Don Juan* dans la première partie de l'ouvrage, publiée plusieurs années avant la seconde; elle cesse complètement dans la suite du poème. Tous les caractères sont d'une vérité merveilleuse. Rien n'est forcé, tout est simple, facile, mais revêtu du plus admirable coloris. Il n'appartient pas à un Français d'apprécier la versification de Pouchkine, mais il n'y a pas de Russe instruit qui ne sache par cœur presque tous les vers d'*Eugène Oniéghine*.

S'il fallait résumer en quelques mots le caractère des poèmes de Pouchkine, il faudrait noter la simplicité de la composition, la sobriété des détails, et surtout le tact exquis qui les fait choisir. Telle est aussi sa manière dans ses poésies lyriques, où il est peut-être le plus admirable. Bien qu'il soit impossible de traduire des vers et surtout des vers lyriques en vile prose, j'essayerai pourtant de donner un exemple de sa manière. Quelque imparfaite que soit ma traduction, elle permettra pourtant d'apprécier les traits saillants du génie de Pouchkine mieux que je ne pourrais le faire comprendre par une longue dissertation. Je commencerai par une pièce célèbre, *l'Antchar*. C'est le nom d'un arbre des Indes dont le suc est, dit-on, un poison mortel. Les Orientaux en content bien des merveilles; je ne sais si les botanistes le connaissent.

« Dans un désert avare et stérile, sur un sol calciné par le soleil, l'antchar, tel qu'une vedette menaçante, se dresse unique dans la création.

» La nature, dans ces plaines altérées, le planta au jour de sa colère, abreuvant de poison ses racines et la pâle verdure de ses rameaux.

» Le poison filtre à travers son écorce, en gouttes fondues par l'ardeur du midi; le soir, il se fige en gomme épaisse et transparente.

» L'oiseau se détourne à son aspect, le tigre l'évite; un souffle de vent courbe son feuillage; le vent passe, il est empesté.

» Une ondée arrose un instant ses feuilles endormies, et de ses branches tombe une pluie mortelle sur le sol brûlant.

» Mais un homme a fait un signe, un homme obéit; on l'envoie à l'antchar, il part sans hésiter, et le lendemain il rapporte le poison [1].

» Il rapporte la gomme mortelle, des rameaux et des feuilles fanées, et de son front pâle, la sueur découle en ruisseaux glacés.

» Il l'apporte, chancelle, tombe sur les nappes de la tente, et le misérable esclave expire aux pieds de son prince invincible.

» Et le prince, de ce poison, abreuve ses flèches obéissantes. Elles vont porter la destruction à ses voisins, sur la frontière. »

Le cadre est étroit, mais le tableau est achevé et, si je ne me trompe, la composition a sa grandeur.

Voici maintenant un fragment très court où Pouchkine décrit une scène horrible, sans insister sur ses détails repoussants, et de façon pourtant à laisser l'impression la plus poignante. La pièce est intitulée *le Privilégié*; je traduis ainsi le nom de *Kromesnik*, qui avait été donné aux gardes du tsar Ivan IV, ministres ordinaires de ses cruautés.

« Quelle nuit! Une âpre gelée [2]. Au ciel, pas un nuage. La voûte bleue semble une courtine brodée, étincelante d'étoiles innombrables. Dans les maisons, silence absolu. Les portes sont assurées par des barres et de lourds cadenas. Partout repose le peuple; tout s'est tu, jusqu'aux rumeurs et aux

1. Le latin seul peut donner une idée de la concision du russe : *At vir virum — misit ad antchar superbo vultu, — et ille obedienter viam ingressus est, — et redïit mane cum veneno.*

2. Je n'ose dire, comme le russe, *craquante*.

bruits des artisans. A peine entend-on la garde du tsar qui fait la ronde, et aussi un lointain bruissement de chaînes.

» Et Moscou s'abandonne au sommeil, oubliant les souleurs de l'effroi. La place, dans l'obscurité de la nuit, est encore pleine de la justice d'hier. Partout les traces d'une récente boucherie. Ici des corps hachés en pièces, là des poteaux, des fourches, des chaudières pleines de poix refroidie; plus loin des billots renversés. Des griffes de fer se hérissent sur des piliers. Ceci c'est un tas de cendres mêlé d'ossements; sur des pals aigus des cadavres noircissent à la gelée, raidis dans leurs dernières convulsions.

» Qui vient là? A qui ce cheval lancé à toute bride sur cette place effrayante? Qui peut siffler ainsi? quelle est cette voix colère qui s'élève au milieu de la nuit? C'est un hardi *Privilégié*. Il a hâte, il court à un rendez-vous d'amour, et le désir lui brûle le cœur.

» — Allons, mon fier cheval, mon fidèle coursier, vole comme la flèche! Plus vite, plus vite!

» Mais le cheval effrayé secoue sa crinière tressée et se piète. Dans l'ombre, parmi les poteaux, se balance un cadavre suspendu à une traverse de chêne. Le cavalier allait se lancer dessous, quand le cheval effarouché se cabre sous le fouet, ronfle et se rejette en arrière sur ses jarrets.

» — Qu'as-tu, mon bon cheval? De quoi as-tu peur? Ne sommes-nous pas allés là-bas fouler durement, dans une vengeance de terrible colère, les traîtres ennemis du tsar? Leur sang a teint tes

sabots d'acier. Ne les reconnais-tu pas à présent? Allons, mon brave coursier, en avant! vole!...

» Et le cheval, à bout de résistance, passe comme un ouragan sous le cadavre. »

Je terminerai par une pièce d'un tout autre caractère qui, de même que l'*Antchar*, a eu le malheur d'être prise par la censure pour un dithyrambe révolutionnaire. Aujourd'hui l'une et l'autre sont imprimées dans toutes les éditions récentes de Pouchkine. Elle est intitulée *le Prophète*.

« Tourmenté d'une soif spirituelle, j'allais errant dans un sombre désert, et un séraphin à six ailes m'apparut à la croisée d'un sentier. De ses doigts légers comme un songe, il toucha mes prunelles; mes prunelles s'ouvrirent voyantes comme celles d'un aiglon effarouché; il toucha mes oreilles, elles se remplirent de bruits et de rumeurs, et je compris l'architecture des cieux et le vol des anges au-dessus des monts, et la voix des essaims d'animaux marins sous les ondes, et le travail souterrain de la plante qui germe. Et l'ange, se penchant vers ma bouche, m'arracha ma langue pécheresse, la diseuse de frivolités et de mensonges, et entre mes lèvres glacées sa main sanglante mit le dard du sage serpent. D'un glaive il fendit ma poitrine et en arracha mon cœur palpitant, et dans ma poitrine entr'ouverte il enfonça une braise ardente. Tel qu'un cadavre, j'étais gisant dans le désert, et la voix de Dieu m'appela : Lève-toi, prophète, vois, écoute, et parcourant et les mers et les terres, brûle par la Parole les cœurs des humains. »

(*Portraits historiques et littéraires*).

2. — IVAN TOURGUENEF.

Le nom de M. I. Tourguénef est aujourd'hui populaire en France; chacun de ses ouvrages est attendu avec la même impatience et lu avec le même plaisir à Paris et à Saint-Pétersbourg. On le cite comme un des chefs de l'école réaliste. Que ce soit une critique ou un éloge, je crois qu'il n'appartient à aucune école; il suit ses propres inspirations. Comme tous les bons romanciers, il s'est attaché à l'étude du cœur humain, mine inépuisable, bien que depuis si longtemps exploitée. Observateur fin, exact, parfois jusqu'à la minutie, il compose ses personnages en peintre et en poète tout à la fois.....

Son premier ouvrage, les *Souvenirs d'un Chasseur*, suite de nouvelles ou plutôt de petites esquisses pleines d'originalité, a été pour nous comme une révélation des mœurs russes, et nous a donné tout d'abord la mesure du talent de leur auteur. Je ne crois pas exagérer en disant que ce livre a eu sa part d'influence et sa part considérable dans la grande mesure qui a illustré le règne d'Alexandre II, l'affranchissement des serfs. Ce n'est pas un plaidoyer véhément comme celui de Mrs Beecher Stowe en faveur des nègres, et le paysan russe de M. Tourguénef n'est pas un portrait de fantaisie comme l'oncle Tom. Le *moujik* n'est pas flatté, et l'auteur nous le montre avec ses mauvais instincts, aussi bien qu'avec les qualités qui le distinguent. Le paysan russe est un mélange singulier de bonhomie et de ruse, d'entêtement et d'obéissance, d'humilité

et de confiance en lui-même. La patience et la résignation sont ses principales vertus, le mensonge et la fourberie ses vices dominants, soit qu'il les tienne de la nature, soit que l'esclavage les lui ait donnés. De même que John Bull est la personnification du plébéien anglais, le paysan russe a son représentant imaginaire dans ses légendes nationales.

C'est un certain Élie de Mourom, grand mangeur, rude buveur, qui rappelle notre frère Jean des Entomeures, une sorte d'hercule bouffon. Malheur à qui fait lever le poing d'Élie de Mourom! Il y a encore ce proverbe en Russie, que je n'ose traduire littéralement : « Le paysan ne vaut pas une claque, mais il mangera Dieu. » Ces gens si résignés sentent pourtant leur force, et quelquefois ils l'ont montrée. Ce sont les serfs qui donnèrent une couronne à l'aventurier qui prit le nom de Démétrius au commencement du XVII^e^ siècle; ce sont eux qui mirent l'empire en danger, sous le commandement de Stenka Razine, en 1670, et un siècle plus tard, sous celui de Pougatchef. Selon la tradition populaire, Stenka Razine n'est pas mort. Ce grand et féroce vengeur des esclaves opprimés s'est sauvé de prison, grâce au diable qui était son compère, et il vit au delà de la *mer bleue*. Pour un *moujik*, rien n'est plus loin que cette mer-là. En 1773, Stenka Razine a reparu; cette fois, il se faisait appeler Pougatchef. On a prétendu que Pougatchef avait été roué vif; point, il est retourné à la mer bleue, où il vit toujours, attendant que la masse des iniquités ait lassé la colère divine. Lorsqu'on en sera venu à ce point d'immoralité, qu'*on mettra du suif au lieu*

de cire dans les cierges d'églises, alors Stenka Razine s'incarnera une dernière fois et on en verra de belles! Voilà les légendes du *moujik*. Ce géant résigné, mais ayant la conscience de sa force, sera-t-il désarmé par l'émancipation? Nous l'espérons et tout porte à le croire.

Il fallait tout l'art et tout le tact qu'apporte M. Tourguénef dans ses compositions pour parler du servage en Russie sans emboucher la trompette révolutionnaire ni tomber dans des exagérations dont le résultat serait de dégoûter le lecteur au lieu de le convaincre. Après lui, une femme de beaucoup de talent, qui a pris le pseudonyme de Vovtchko (le louveteau), a écrit quelques nouvelles sur des sujets du même genre, dans le dialecte de l'Ukraine. Je ne les connais que par une traduction russe qu'en a donnée M. Tourguénef. Les couleurs sont tellement sombres, que le tableau est repoussant. Il peut être vrai, je le crains, mais on aime à le croire faux, et il excite encore plus l'horreur que la pitié. En parlant de quelque situation terrible, on dit en Corse : « *Si vuol la scaglia.* » Cela demande la pierre à fusil. Tel est le sentiment qu'on éprouve en lisant la première nouvelle de ce recueil, *la Fille du Cosaque*. La manière de M. Tourguénef est bien différente. Sa modération, son impartialité, le soin qu'il a de céler ses propres convictions, comme un juge qui résume les débats, donnent à ses récits une puissance que la plus éloquente déclamation n'atteindra jamais. Empreints d'une poésie douce et triste, ils laissent une impression plus durable que l'indignation soulevée par les nouvelles de Vovtchko.

On sait que tous les peintres qui ont excellé à représenter la figure humaine ont été de grands paysagistes, lorsqu'ils ont voulu l'être, et on ne s'étonnera pas de trouver chez M. Tourguénef, profond scrutateur du cœur humain, le talent d'observer et de décrire les sites et les effets de la nature. Toujours exact et simple, il s'élève souvent à la poésie, sans paraître la chercher, par la vivacité de ses impressions et l'art avec lequel il met en relief les traits caractéristiques de ses descriptions. Et ce n'est pas seulement la nature de son pays qu'il nous fait sentir et comprendre: en lisant sa nouvelle intitulée *Apparitions*, il est impossible de ne pas admirer la variété et la vérité de ces paysages si différents. Quiconque, d'un site élevé, a contemplé la nuit la campagne de Rome, se rappellera ces flaques d'eau de toutes formes se dessinant en clair sur un fond d'herbes noires et réfléchissant un ciel lumineux. M. Tourguénef les compare aux fragments d'un miroir cassé dispersés sur un parquet. Assurément on pourrait trouver une comparaison plus noble, mais je doute qu'on pût offrir une image aussi exacte. Et dans la même nouvelle, cette nuit d'été à Saint-Pétersbourg, qu'il appelle *un jour malade*, n'est-ce pas un de ces traits qu'on n'oublie pas, parce qu'ils donnent une idée juste et vraie, exprimée de la manière la plus nette et la plus énergique? Au reste, toute cette brillante fantaisie des *Apparitions* n'est qu'une sorte de cadre pour une suite de paysages, tous variés et tous merveilleusement peints.

Il est impossible, je crois, de rendre en français

le charme de ces descriptions à la fois si simples et si pittoresques, car la concision et la richesse de la langue russe défient les plus habiles traducteurs. *Traduttore, traditore*, disent avec raison les Italiens. Plus que personne, M. Tourguénef a eu lieu de se plaindre de ceux qui ont essayé de nous faire connaître ses ouvrages. Un d'eux, à qui d'ailleurs revient le mérite d'avoir le premier publié à Paris les *Récits d'un chasseur*, obligea l'auteur à réclamer contre maint contresens. Par exemple, M. Tourguénef crut devoir nous avertir qu'il ne nourrissait pas ses chiens avec des *ortolans*, comme son traducteur le donnait à entendre, ayant pris le mot russe qui signifie *pâtée*, pour le nom d'un oiseau inconnu en Russie et cher à tous les gourmands. Pourquoi, dira-t-on, M. Tourguénef, sachant si bien notre langue, ne revoit-il pas lui-même les épreuves de ses traducteurs? C'est bien ce qu'il fait, mais savez-vous ce qui arrive? Il est mécontent d'une expression et demande un changement; il indique à la marge que l'on fasse attention. Il s'agit d'un mot familier, vulgaire, d'une injure qu'un des personnages du roman de *Fumée* adresse à son ancien camarade : *Harpagon, limace!...* Puis vient un mot russe qui me semble correspondre à *perruque*, qualification que dans ma jeunesse nous donnions volontiers à nos aînés. A ce mot, traduit je ne sais comment, l'auteur avait ajouté *N. B.* pour qu'on eût égard à son observation. Sur quoi on a imprimé : *Harpagon, limace, Nota bene!* Un de mes amis, que la moindre faute d'impression mettait au supplice, se consolait cependant, dès qu'il avait corrigé

à l'encre son propre exemplaire. Nous ne pouvons que conseiller à M. Tourguénef d'imiter cet exemple à l'occasion.

Je ne suis pas de ceux qui jugent du mérite d'un ouvrage par le nombre des volumes. Pour moi l'artiste qui a gravé certaines médailles grecques est l'égal de celui qui a sculpté un colosse; cependant il y a un préjugé, et jusqu'à un certain point je le partage, en faveur des œuvres de longue haleine. Comment ne pas tenir compte à un auteur des difficultés qu'entraîne un travail considérable, de son audace à l'entreprendre, de sa constance à l'exécuter? Si Homère avait composé sur des sujets différents vingt-quatre petits poèmes égaux chacun à un chant de l'*Iliade*, serait-il toujours le prince des poètes? Pourtant on est en général très exigeant pour une composition de médiocre étendue, tandis qu'Horace permet de s'endormir un peu au milieu d'un long ouvrage. Au contraire, il faut que tous les vers d'un sonnet soient excellents... A tout prendre, je crois que le danger d'un sujet trop resserré consiste dans le soin trop minutieux qu'on apporte toujours, peut-être fatalement, à un semblable travail. Involontairement on est entraîné à traiter maint détail de médiocre importance avec trop de recherche, et à racheter par la finesse de l'exécution le manque d'ampleur dans la donnée choisie. On risque alors de ne plus voir la nature que par ses petits côtés, et on manque le but de l'art, comme ces peintres qui, dans leurs tableaux, rendent les accessoires avec tant de perfection, que l'attention du spectateur s'y porte et néglige les figures principales.

J'essayais de montrer, il y a quelque temps [1], comment la richesse admirable de la langue russe était un écueil pour les écrivains qui la manient, et cet écueil, M. Tourguénef ne l'a pas toujours évité. Parfois il se complaît trop dans des descriptions, très vraies sans doute, mais qui pourraient être abrégées, il aime et il excelle à noter des nuances délicates, et dans ce travail, dont je ne méconnais ni le mérite ni les difficultés, il s'expose à laisser s'alanguir une action intéressante. Des acteurs, et de très grands acteurs, ont souvent le défaut de s'occuper trop des mots de leur rôle et pas assez de son caractère général. On appelle cela *marquer des intentions*, je crois, et cela ne manque pas de plaire au public qui apprécie facilement le talent de l'acteur à varier les inflexions de sa voix. En marquant ainsi des intentions, je crains qu'on ne fausse celles de l'auteur et qu'on ne lui attribue des traits auxquels il n'avait pas pensé. Dans les imprécations de Camille, mademoiselle Rachel donnait un sens ironique au dernier hémistiche de ce vers :

Saper tes fondements *encor mal assurés.*

Elle le soulignait pour ainsi dire par un merveilleux changement d'intonation; mais Corneille l'eût-il approuvée? Quiconque a entendu des paroles arrachées par la passion, a pu remarquer qu'elles sortent rapidement et avec une violence qui ne permet guère les transitions délicates. Je conçois

1. Dans l'étude sur Pouchkine.

les imprécations de Camille comme une suite de cris rapidement articulés, et j'oserai le dire, monotones.

Il me semble que les qualités éminentes du talent de M. Tourguénef devraient lui assurer de grands succès au théâtre. Les erreurs que je me permets de relever chez le romancier, c'est-à-dire un peu trop de lenteur dans le développement de l'intrigue et l'exubérance des détails, disparaîtraient nécessairement à la scène, où l'auteur ne peut commenter ni les mouvements ni les discours de ses personnages. Et en effet les deux ou trois drames qu'a publiés M. Tourguénef, avec autant de vie et de naturel que ses romans, ne laissent point de prise aux critiques que je viens d'indiquer. J'ignore si ces ouvrages ont été représentés, je pencherais à croire qu'ils ont été faits plutôt pour la lecture que pour la scène; je dis la scène de nos jours, qui ne se contente pas du développement des caractères et des passions, comme au temps de Molière par exemple, mais à qui il faut du mouvement et une intrigue compliquée...

(*Portraits historiques et littéraires.*)

CINQUIÈME PARTIE

MÉLANGES

I

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS

Mérimée a beaucoup écrit sur les Beaux-Arts, et des choses toujours intéressantes, souvent originales. Etudes, articles, rapports sont disséminés un peu partout dans les journaux ou revues du temps. Toutefois ses notes de voyage en France et en Corse ont été imprimées à part (4 vol., chez Fournier, 1835-40), quelques articles de critique se trouvent dans les *Mélanges historiques et littéraires* (1855), enfin en 1876 on a réuni en volume un certain nombre des Etudes de Mérimée sur les arts du moyen âge. On y peut voir facilement que Mérimée était à la fois un curieux, un savant et un artiste. — Malheureusement le caractère un peu technique de toutes ces études nous a empêché d'en citer autant que nous l'eussions désiré. C'est grand dommage [1].

1. — ÉGLISE ROMANE ET ÉGLISE GOTHIQUE.

Apparence de solidité d'une part, apparence de légèreté de l'autre, voilà des caractères qui ne peu-

1. On trouvera plus loin, dans la Correspondance, quelques lettres particulièrement intéressantes au point de vue artistique.

vent se confondre. Je me hâte de les développer. A la première vue d'une église romane, on est frappé de sa largeur comparée à sa hauteur. Sur ce point, il serait inutile de formuler une règle mathématique; mais, si le rapport de ces dimensions est variable quant aux chiffres, l'apparence d'une large base est constante. Ni les voûtes ni les arcades ne sont fort élevées. Toujours remarquablement épais, les murs sont encore renforcés de contreforts, dont les dimensions s'accroissent avec la hauteur du monument. Si l'on examine la masse, on observera la prédominance des parties pleines sur les vides. Ainsi les fenêtres n'occupent, dans chaque travée, qu'une fort petite place, et leur ouverture est encore rétrécie par des colonnes qui leur servent de chambranle ou les divisent par le milieu. Les colonnes sont fortes, souvent trapues, les piliers massifs, et les colonnes engagées qui montent le long des murs de la nef jusqu'aux retombées des arcs doubleaux peuvent, en raison de leur importance, passer pour de véritables contreforts intérieurs.

Étudions les mêmes parties dans une église gothique; nous remarquerons d'abord, à l'extérieur, la hauteur de sa façade et l'élancement de toute la construction; à l'intérieur, l'élévation des arcades, celle des voûtes pour ainsi dire suspendues sur de minces colonnettes. Au lieu de ces piliers lourds et robustes, nous verrons des piliers élevés dont le diamètre réel est déguisé par leur plan en étoile, et par la multiplicité des colonnettes grêles qui les composent. On peut comparer les premiers à un

tronc de chêne, les seconds à un faisceau de roseaux légers. Les fenêtres, tout à l'heure si étroites, occupent maintenant tout le haut de la travée, et les *meneaux* qui les divisent sont si longs et si minces, que, loin de paraître ajouter à la solidité de l'arc qui les surmonte, on conçoit à peine qu'ils résistent à l'effort du vent. Au-dessus des premières arcades règne une galerie, non plus sombre comme dans les églises romanes, mais ouverte à jour des deux côtés, en sorte qu'on dirait que toute la partie supérieure de l'édifice, son toit et ses voûtes, n'ont pour tout appui que des colonnettes fragiles, qu'un faible choc mettrait en pièces.

Eh bien, ces galeries, nous les avons vues dans les basiliques romanes, mais basses et ouvertes seulement à l'intérieur; ces faisceaux de colonnes, nous les avons vus, mais lourds et massifs. Cette division des fenêtres par *meneaux*, nous en avons vu le principe dans les colonnes qui séparent en deux arcades les fenêtres byzantines ; ces colonnes, appliquées au mur de la nef pour soutenir les retombées des voûtes, nous les avons vues, mais épaisses et comme une garantie surabondante de force et de résistance. En un mot, chaque travée, dans les deux styles, se compose des mêmes éléments : seulement, dans l'une le but des architectes a été la solidité; dans l'autre la légèreté.

Essai sur l'architecture religieuse. (*Études sur les arts au moyen âge.*)

2. — L'ART GOTHIQUE.

Il est à remarquer, que, dès ses premiers débuts, l'art gothique s'essaya sur des monuments très considérables, et cette circonstance ne contribua pas peu sans doute à lui donner ce caractère de grandeur auquel conduisait d'ailleurs la tendance générale du système. Au moment de son apparition en France, le pouvoir, longtemps divisé entre une multitude de petits tyrans féodaux, commençait à se concentrer entre les mains d'un moindre nombre de seigneurs plus riches et plus influents. De cette centralisation résultait l'accroissement des ressources et, avec elles, la possibilité d'entreprendre de vastes constructions; ajoutons que jamais les richesses du clergé n'avaient été si considérables, son influence moins contestée. Avec des indulgences, il pouvait disposer de milliers de travailleurs. Jusqu'alors, on avait beaucoup bâti, il est vrai, mais isolément, en éparpillant pour ainsi dire ses ressources. Il semblait qu'aux XI^e^ et XII^e^ siècles, on se fût plus attaché à multiplier les églises qu'à en construire de monumentales. Au XIII^e^ siècle, au contraire, le zèle religieux se porta sur un moindre nombre de fondations; mais, en revanche, il agit d'autant plus puissamment que ses efforts étaient moins divisés. Les plans s'agrandirent à mesure que le nombre des constructions isolées diminuait. Jadis, chaque seigneur, chaque abbé, avait voulu attacher son nom à l'érection d'une chapelle; maintenant, on verra des princes, des villes, des nations même s'associer pour élever des cathédrales.

L'art gothique parut avec un système nouveau : il choisit dans l'architecture romane, s'appropria les éléments déjà en usage et les perfectionna tous; il sut composer un ensemble de ces éléments, et l'on eût dit qu'il les transformait en les mettant en œuvre. Son principe, je l'ai déjà indiqué : c'est la légèreté. Suivons-le dans une de ses applications.

L'architecture byzantine avait multiplié les colonnes; mais, toujours timide, elle les avait faites énormes et trapues, ou bien engagées dans des massifs épais. Tout d'abord, l'architecture gothique les allonge démesurément et en diminue le diamètre. Elle en fait un des principaux moyens de décoration. C'est même leur seul but, car elles cessent d'être nécessaires pour assurer la solidité. Souvent les architectes se plaisent à isoler de longues et frêles colonnettes, qui, par leur position, rappellent leur usage ancien, mais qui, par leur forme grêle et par leur fragilité, semblent plutôt offrir un sujet d'effroi qu'un moyen de résistance [1]. Ainsi, de très bonne heure, nous voyons de hautes nefs divisées par des colonnettes sur lequelles semble reposer la masse d'une voûte élevée. Par un artifice de construction, cette masse en réalité ne porte point sur des colonnettes, elle se décharge sur des murs latéraux d'une solidité à toute épreuve [2]. Une disposition semblable, mais sur une très petite échelle, s'observe dans quelques cryptes byzantines, par

1. Voir la nef de la cathédrale de Dol en Bretagne.

2. Voir le chœur de Saint-Serge et l'hôpital d'Angers, le réfectoire du prieuré de Saint-Martin à Paris, et la chapelle basse de la Sainte-Chapelle.

exemple dans celles de Neuwiller, du Munster, de Notre-Dame de la Couture, etc. Mais il n'y a là aucune prétention à faire illusion. On n'a voulu que rappeler la disposition d'une église, et c'est une preuve de plus de l'art avec lequel les architectes du XIIIe siècle perfectionnèrent toutes les inventions de leurs devanciers. On poussa si loin le goût, la passion pour l'apparence de la légèreté, qu'on s'étudia à dissimuler tous les moyens qui peuvent garantir la solidité. Je citerai un exemple remarquable de cette prétention à la légèreté. Les piliers du chœur de Saint-Julien, au Mans, représentent en plan deux ovales, se pénétrant à leur sommet et ayant leur grand axe commun. Deux colonnettes isolées très grêles cachent le point de jonction des deux ovales. De l'intérieur du chœur ou des bas-côtés, l'œil n'aperçoit qu'une partie du pilier, lequel paraît une colonne ronde d'une légèreté surprenante, les colonnettes ne permettant pas de voir à la fois plus que le sommet de l'un des deux ovales. Perçant partout les murailles, on voulut forcer le spectateur à l'étonnement, et le raisonnement seul peut lui faire croire à la solidité des masses suspendues au-dessus de sa tête. Pourtant il fallut bien songer à cette solidité, et, pour soutenir en l'air des voûtes à une si prodigieuse hauteur, on dut augmenter successivement les contreforts ; il fallut étayer de tous côtés, par des arcs-boutants[1], ces masses pyramidales qui menaçaient

1. Les architectes du XIe siècle avaient déjà fait usage des arcs-boutants, mais à l'intérieur des églises. Couvrant les bas-côtés d'une nef, et partie des transepts d'une *demi-voûte*,

le ciel et aussi les habitants de la terre. On ne recula devant aucune conséquence du système, et l'on n'hésita pas à sacrifier l'extérieur des faces latérales à l'effet que l'on espérait de l'intérieur : l'accroissement des contreforts, la multiplicité des arcs-boutants, n'en déplaise aux amateurs passionnés du style gothique, voilà de tristes nécessités, des palliatifs assez grossiers. Si, en entrant dans une église gothique, nous admirons la hardiesse des voûtes, l'élancement des colonnes, en un mot, sa fabrique tout aérienne, pour me servir de l'expression si juste de M. Dusommerard, on éprouve, en la contemplant de loin, le sentiment pénible qu'excite la vue d'une ruine chancelante et soutenue par des étais.

(*Idem*).

3. — DESCRIPTION DE L'ÉGLISE DE SAINT-SAVIN.

L'église de Saint-Savin est située dans une vallée étroite, ou, pour mieux dire, dans un de ces longs ravins qui sillonnent et séparent les grands plateaux du Poitou. Dans le thalweg du ravin coule, du sud vers le nord, la Gartempe, petite rivière qui va se jeter quelques lieues plus loin dans la Creuse; l'abside de l'église n'est séparée de la rivière que par un chemin large de quelques mètres. Malgré sa flèche fort élevée, on n'aperçoit l'abbaye que lorsqu'on en

ils appuyaient ainsi d'une manière très énergique les murs des hautes nefs et les coupoles qui surmontent les transepts. Voir les églises de Saint-Sauveur à Nevers, de Conques, et presque toutes les églises byzantines de l'Auvergne et du Velay.

est assez près, et, pour juger de la grandeur de l'église, il faut la regarder du haut des plateaux qui la dominent. On sait que la plupart des monastères de l'ordre de Saint-Benoît sont situés, comme Saint-Savin, dans des vallées profondes.

Sauf la flèche dont je viens de parler, et qui est une addition évidente du XV^e^ siècle, tout l'édifice présente, au premier coup d'œil, l'apparence d'une construction homogène et d'un même jet, si l'on peut s'exprimer ainsi. Dans son ensemble, de même que dans ses détails, il offre un type très complet de l'architecture romane, telle qu'elle se montre dans le Poitou, pendant la première moitié du XI^e^ siècle. Plus légères et plus élancées que dans le nord de la France, les églises poitevines se distinguent par l'absence de triforium et de fenêtres dans la nef centrale. Celle-ci n'est éclairée que par les fenêtres des collatéraux, qui, par une conséquence nécessaire ont leurs voûtes presque aussi hautes que celles de la nef centrale. Cette disposition caractéristique, et presque constante dans le Poitou et la Saintonge, se retrouve à Saint-Savin très distinctement exprimée.

L'église, régulièrement orientée, a la forme d'une croix latine. Ses transepts sont fort courts. A l'entrée de la nef s'élève une tour carrée, surmontée de la haute flèche dont j'ai déjà parlé. Le chœur est entouré de cinq chapelles; deux autres s'ouvrent dans les transepts. Les murs sont élevés, d'appareil régulier à l'extérieur, flanqués au nord de contre-forts puissants, mais qui, je le crois, sont des additions au plan primitif. Au sud, les cloîtres et les bâtiments réguliers de l'abbaye, contre-boutant les murs laté-

raux, ont suppléé au peu de saillie des contre-forts, très faibles de ce côté. A Saint-Savin, ce qui frappe surtout le voyageur habitué à la richesse des églises poitevines, c'est la nudité des murailles, l'absence presque complète de toute sculpture, enfin une apparence austère, qui suffirait à faire assigner une date très ancienne à l'église, surtout si on la compare aux églises voisines, dont les plus pauvres étalent souvent un luxe d'ornementation remarquable.

On peut diviser l'église de Saint-Savin en quatre parties distinctes, sur lesquelles, pour plus de clarté, j'appellerai successivement l'attention du lecteur : ce sont le porche et la tour qui le surmonte, la nef, les transepts, le chœur. Je terminerai cette description en ajoutant quelques observations générales sur la construction de l'église.

A. — Vestibule.

De la place du bourg, on descend par quelques marches dans le vestibule placé sous la tour. La porte d'entrée est moderne; mais il est facile de voir que la porte qu'elle a remplacée devait être encore plus étroite et tout aussi dépourvue d'ornementation; elle annonçait plutôt l'entrée d'une forteresse que celle d'un édifice religieux. Cette apparence militaire est aussi celle de la partie inférieure de la tour, carrée, très solidement bâtie, flanquée de contre-forts épais, avec deux fausses arcades sur chacune de ses faces. Dans la maçonnerie qui remplit les arcades du côté de l'orient, on aperçoit de

longues ouvertures destinées à la manœuvre d'un pont-levis. On doit noter que la maçonnerie de la tour ne se lie pas à celle de la nef. Plus tard, j'aurai occasion d'exposer mes conjectures à ce sujet, en m'occupant de l'histoire du monastère. Le vestibule est une salle carrée, basse, recouverte par une voûte cintrée en berceau, renforcée dans son milieu par un arc doubleau très épais. Pas une colonne engagée auprès de la porte qui donne dans la nef, pas une moulure, pas la plus légère trace d'ornementation sculptée. La décoration ne consiste qu'en peintures, dont j'aurai tout à l'heure à rendre compte. A gauche, au fond du vestibule, s'ouvre une porte, donnant sur un escalier en vis, pratiqué dans une tourelle accolée à la tour carrée, qui conduit aux combles de l'église et à une tribune élevée au-dessus du vestibule, laquelle communiquait autrefois avec la nef par une large arcade[1]; cette pièce, que j'appelle *tribune*, se retrouve dans beaucoup d'églises romanes et même gothiques : il est malaisé d'en déterminer l'usage. Souvent on y trouve un autel, quelquefois une cheminée, en sorte que deux destinations fort différentes semblent avoir été données à *la tribune* : l'une en ferait une chapelle, l'autre un lieu privilégié pour assister aux offices sans se mêler à la foule. Aujourd'hui, la tribune de Saint-Savin ne reçoit la lumière que par les ouvertures destinées à la manœuvre du pont-levis. Autrefois, elle tirait du jour de la nef; peut-être y avait-il ori-

1. Cette arcade est bouchée; aujourd'hui, un autel, évidemment moderne, est placé au-devant.

ginairement des fenêtres à l'orient que l'on aurait bouchées pour les remplacer par les longues baies du pont-levis. Cependant je ne vois aucune trace de cette disposition dans l'appareil, et je serais plutôt porté à croire que le pont-levis appartenait à l'époque de la construction primitive [1].

De même que le vestibule inférieur, la tribune est couverte par une voûte cintrée, renforcée par un arc doubleau qui la divise en deux parties égales; elle est, comme le vestibule, dépourvue de toute ornementation sculptée. Je reviendrai sur sa décoration peinte, retrouvée depuis peu de temps, mais malheureusement trop dégradée pour qu'il fût possible de la reproduire aujourd'hui.

B. — Nef.

La grande nef de l'église est vaste, et très haute si on la compare aux constructions romanes du nord de la France; elle est également remarquable par la légèreté des piliers ou plutôt des colonnes qui soutiennent les voûtes, et rappelle par son apparence les basiliques romaines. Les collatéraux, d'une hauteur presque égale à celle de la nef centrale, ont de grandes fenêtres en plein cintre, percées à peu près à la hauteur des arcades de la nef. Destinées à donner du jour à toute l'église, on conçoit pourquoi, dans leur disposition et leurs proportions, elles n'ont rien de commun avec les fenêtres romanes du nord

1. Ou du moins à l'époque de la construction de l'église. Je crois la base de la tour plus ancienne encore.

de la France[1]. J'ai déjà dit que la plupart des églises du Poitou étaient construites dans le même système : Saint-Savin en offre un des exemples les plus anciens, et la cathédrale de Poitiers un des plus modernes.

Les voûtes de la nef et celles des collatéraux sont épaisses, en plein cintre et en berceau, les unes et les autres sans arc doubleau, si ce n'est aux trois premières travées, à partir de la porte occidentale. Dans cette partie de l'église, l'arc doubleau n'a point pour but d'ajouter à la solidité de la voûte; il est destiné plutôt, ce me semble, à marquer une division dans la nef. Cette division est encore mieux indiquée par la forme des piliers. Les deux premières travées s'appuient sur des piliers formés par un faisceau de quatre colonnes engagées; vient ensuite un autre pilier carré avec une colonne engagée sur les quatre faces. Dans la nef, au lieu de piliers, on ne trouve plus que de longues colonnes cylindriques. Ne pouvant attribuer une différence si marquée dans la forme des piliers à un changement dans les plans de l'architecte, encore moins à des époques de construction distinctes, je pense qu'il faut y voir l'intention de conserver un souvenir de la disposition particulière aux premières basiliques chrétiennes. On sait que, pendant longtemps, une place fut réservée vers l'entrée de la nef, aux catéchumènes et aux excommuniés. Cette place, marquée par une barrière plus ou moins fortement accusée, s'appelait le

1. On sait que les fenêtres basses des églises romanes du nord de la France sont étroites à l'extérieur, et fort ébrasées à l'intérieur.

narthex intérieur. A Vezelay, à Tournus, des portes séparent le narthex intérieur de la nef. A Saint-Savin, toute barrière a disparu; il ne reste plus qu'une indication de séparation, souvenir traditionnel d'une disposition qui peut-être n'avait plus d'objet à l'époque où on l'exprimait de la sorte.

L'ornementation de cette partie de l'église se distingue encore de celle de la nef à proprement parler : dans les travées du narthex, les chapiteaux, presque nus, ne présentent qu'une corbeille lisse, avec des saillies au sommet qu'on peut considérer comme des rudiments de volutes; les chapiteaux de la nef ont une forme toute différente : leur corbeille, fort évasée, est entourée de rinceaux et d'entrelacs, d'un travail grossier sans doute, mais qui dénote pourtant quelque recherche. On verra tout à l'heure que l'on s'est efforcé de donner encore plus de richesse aux chapiteaux des colonnes qui entourent le chœur. Au reste, on se ferait l'idée la plus inexacte de la sculpture poitevine, si l'on en jugeait par les chapiteaux de Saint-Savin. Ces derniers se font remarquer par leur rudesse, dans une province où la sculpture d'ornementation est parvenue de bonne heure à l'élégance la plus raffinée.

Les colonnes de la nef n'ont point de base, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une faible saillie, sans la moindre moulure, ménagée au bas du fût, à quelques centimètres au-dessus du pavement.

L'axe de la nef ne correspond point exactement à celui du chœur, et les piliers de la nef sont fort mal alignés. Ces irrégularités tiennent, soit à une négli-

gence très commune à l'époque romane, soit à une cause particulière que j'aurai plus tard à rechercher.

J'ai encore à repéter ici ce que je disais tout à l'heure de l'absence de décoration sculptée dans le vestibule. Je citerai comme un fait caractéristique la nudité des fenêtres, sans archivoltes ornées, sans colonnes engagées. Sauf les chapiteaux, on ne voit pas trace de sculpture dans toute la nef.

C. — Transepts.

Les piliers placés au centre des transepts, et destinés à soutenir la coupole et le clocher, ayant une très forte saillie sur l'alignement des colonnes de la nef, le chœur est masqué en grande partie au spectateur entrant dans l'église, qui, de loin, pourrait croire que, pour arriver au maître-autel, il a une porte à franchir. Cette disposition nuit à l'effet pittoresque qu'on pourrait attendre de la grandeur réelle de l'édifice, et a, de plus, ce désavantage, qu'elle empêche de voir le chœur du point de vue où le chevet et les chapelles qui l'entourent paraîtraient de la manière la plus favorable. A Saint-Sernin de Toulouse, on observe une disposition semblable, mais elle n'appartient pas au plan primitif. L'érection tardive d'une très haute tour au-dessus de la coupole des transepts a nécessité le renforcement des piliers au centre de l'église. Ici, l'on serait tenté, au premier abord, d'attribuer à un motif analogue la saillie extraordinaire des piliers des transepts. Un examen plus attentif ne permet point cependant d'admettre cette hypothèse. En effet,

le clocher a des proportions médiocres, et rien dans ses détails ne semble appartenir à une époque postérieure à la construction générale. Le rétrécissement disgracieux de la nef et la saillie de ces piliers pourraient s'expliquer simplement par la timidité ordinaire aux premiers architectes de l'époque romane. Bien différents de leurs successeurs, qui recherchaient les constructions difficiles et hardies, ils craignaient de donner à leurs voûtes une portée trop grande, et exagéraient la force des massifs destinés à les soutenir. Je reviendrai, au reste, sur ce point, et je proposerai une autre explication, peut-être plus satisfaisante, qui me sera fournie par l'histoire du monastère.

Les croisillons des transepts sont fort courts, et leurs murailles absolument nues. Chacun a une petite chapelle semi-circulaire qui s'ouvre à l'ouest, et qui forme comme la base de la couronne d'apsides et d'autels qui entoure le chevet.....

L'Église de Saint-Savin. (*Études sur les arts au moyen âge.*)

4. — LES PEINTURES DE L'ÉGLISE DE SAINT-SAVIN.

Les couleurs ont été appliquées par larges teintes plates, sans marquer les ombres, au point qu'il est impossible de déterminer de quel côté vient la lumière. Cependant, en général, les saillies sont indiquées en clair, et les contours accusés par des teintes foncées; mais il semble que l'artiste n'ait eu

en vue que d'obtenir ainsi une espèce de modelé de convention à peu près telle que celui qu'on voit dans notre peinture d'arabesques. Dans les draperies, tous les plis sont marqués par des traits sombres, ordinairement rouges, quelle que soit la couleur de l'étoffe. Les saillies sont accusées par d'autres traits blancs assez mal fondus avec la teinte générale [1]. Il n'y a nulle part d'ombres projetées, et, quant à la perspective aérienne, ou même à la perspective linéaire, il est évident que les artistes de Saint-Savin ne s'en sont nullement préoccupés.

J'ai parlé de la mauvaise qualité des bleus employés dans ces fresques. Le bleu de la plupart des fonds de ciel a disparu. La partie inférieure des fonds, je n'ose dire le terrain, s'est mieux conservée. Presque toujours les figures se détachent sur une couleur claire et tranchante; mais il est difficile de deviner ce que le peintre a voulu représenter. Souvent une suite de lignes parallèles de teintes différentes offre l'apparence d'un tapis; mais cela n'est, je pense, qu'une espèce d'ornementation capricieuse,

1. On observe, dans les fresques de Saint-Savin, l'application des procédés indiqués par Théophile et par le moine grec auteur du *Traité de la peinture* récemment publié par M. Didron. Ces deux auteurs recommandent de cerner les contours avec une teinte foncée et de marquer les saillies avec des teintes plus claires. L'un et l'autre enseignent à couvrir d'abord l'esquisse avec une teinte plate uniforme assez foncée, que Théophile nomme *posch* et le Grec πρόπλασμα. Sur ce fond, on appliquait d'autres teintes plus foncées ou plus claires. Sans doute il faut attribuer à ce procédé singulier, surtout à la composition du posch ou proplasma, les singulières altérations que certaines couleurs ont subies, notamment la transformation de certains roses en verts.

sans aucune prétention à la vérité, et le seul but de l'artiste semble avoir été de faire ressortir les personnages et les accessoires essentiels à son sujet.

A vrai dire, ces accessoires ne sont que des espèces d'hiéroglyphes ou des images purement conventionnelles. Ainsi les nuages, les arbres, les rochers, les bâtiments, ne dénotent pas la moindre idée d'imitation; ce sont plutôt, en quelque sorte, des explications graphiques ajoutées aux groupes de figures pour l'intelligence des compositions.

Blasés aujourd'hui par la recherche de la vérité dans les petits détails que l'art moderne a poussée si loin, nous avons peine à comprendre que les artistes d'autrefois aient trouvé un public qui admit de si grossières conventions. Rien cependant de plus facile à produire que l'illusion, même avec cette naïveté de moyens qui semblent l'éloigner. Assurément un mur de scène en marbre, avec sa décoration immobile, n'empêchait pas les Grecs de s'intéresser à une action qui devait se passer dans une forêt ou parmi les rochers du Caucase; et le parterre de Shakspeare, en voyant deux lances croisées au fond de la grange qui servait de théâtre, comprenait qu'une bataille avait lieu : la péripétie l'agitait, et chacun frémissait aux cris de Richard offrant tout son royaume pour un cheval [1].

1. Il me semble voir un commencement de prétention à l'imitation de détail, à ce qu'on appelle aujourd'hui la vérité de la mise en scène, dans une note de Cervantès qu'il plaça en tête de son *Siège de Numance*, probablement pour l'instruction des directeurs de théâtre. Scipion se dispose à faire une allocution à son armée :

« Ici entreront autant de soldats que faire se pourra, habillés à la romaine, et *sans arquebuse*. »

A côté de cette indifférence pour les détails accessoires, ou, si l'on veut, de cette ignorance primitive, on remarque parfois une imitation très juste et un sentiment d'observation très fin dans les attitudes et les gestes des personnages. Les têtes, bien que dépourvues d'expression, se distinguent souvent par une noblesse singulière et une régularité de traits qui rappelle, de bien loin, il est vrai, les types que nous admirons dans l'art antique. Rarement les visages sont peints de profil, et, lorsque l'artiste les a rendus de la sorte, il s'est presque toujours écarté de cette noblesse qu'il recherche ailleurs avec soin. Il semble qu'il eut ses modèles de prédilection, qu'il savait reproduire, incapable d'ailleurs d'inventer dès qu'il était réduit à ses propres ressources.

Dans les différentes compositions de la nef, de la crypte et de la tribune, les fabriques sont toujours peintes de couleurs vives et tranchées, à l'extérieur comme à l'intérieur. Évidemment ce n'est point là une invention de l'artiste; il n'a fait qu'exprimer un usage général de son temps.

Le Seigneur est toujours représenté revêtu d'une robe talaire et d'un manteau très ample; ses pieds sont nus. Un nimbe crucifère entoure sa tête. On sait que les artistes du moyen âge ont toujours identifié le Seigneur ou le Père avec Jésus-Christ.

Partout on observe les mêmes costumes à peu près. Sauf les rois et les magistrats, qui portent de longues robes, tous les hommes sont revêtus d'une tunique à manches, fort serrée à la taille et tombant au-dessus du genou. Les poignets et le bas de la tunique sont souvent ornés d'une broderie ou d'une

bande d'étoffe tranchante. Les jambes sont couvertes d'un pantalon étroit, et la chaussure la plus ordinaire paraît ne consister qu'en une semelle attachée à la jambe par des courroies qui s'entre-croisent et montent quelquefois jusqu'au genou. Sur l'épaule droite s'attache un manteau assez étroit et court, tombant jusqu'au jarret; il est fixé non point par une agrafe, mais par un nœud fait par l'étoffe même du manteau, de la même manière exactement que les Bédouins fixent aujourd'hui sur leur épaule la longue draperie blanche dont ils s'enveloppent. Les anges, les rois, Moïse, et quelques personnages principaux, ont des robes qui descendent jusqu'à la cheville, et par-dessus un manteau long, tourné autour du corps de manière à laisser un bras et une épaule libres; cet ajustement rappelle tout à fait celui de plusieurs statues antiques.

Les femmes ont la robe talaire et le manteau médiocrement ample. Les rois portent un bandeau sur le front; mais, sauf quelques exceptions assez rares, tous les personnages sont figurés la tête nue. Dans le nef et dans la crypte, bien que quelques-unes des compositions représentent des soldats, on ne voit aucune armure . La seule arme défensive est un bouclier arrondi par le haut, pointu par le bas. Quelques personnages semblent encore porter soit des casques, soit une espèce de bonnet plat et serrant la tête, dont la forme m'est nouvelle. J'ai déjà remarqué qu'il y avait dans la tribune des soldats dont l'accoutrement rappelle celui des guerriers de la tapisserie de Bayeux. Il faut noter comme un fait curieux que les cavaliers de Saint-Savin

n'ont point d'étriers. J'en conclus encore une tradition antique; car, pour ne point copier le harnachement en usage à son époque, le peintre devait avoir l'autorité d'anciens modèles. Peut-être tant de détails sembleront minutieux : à mon avis, ils ont leur importance pour constater l'origine de nos peintures. Ce n'est point dans les costumes de son temps que l'artiste de Saint-Savin a trouvé ces larges manteaux qui drapent si élégamment ses principaux personnages. Ni au XI^e^ ni au XII^e^ siècle, on n'allait tête nue en France : les soldats se couvraient de mailles, les cavaliers se servaient d'étriers. Si les personnages de Saint-Savin ont un costume de convention, si dans ces peintures on observe maints détails qui ne se rapportent pas au temps où elles ont été exécutées, il faut reconnaître que l'artiste n'a pas pris ses modèles dans la nature de son époque, mais qu'il a copié des types anciens et consacrés par la tradition.

Le mouvement des draperies, accusé en général assez correctement, et souvent très gracieux, suffirait seul à prouver des réminiscences de l'antique. Il est facile d'y surprendre un souvenir non seulement de l'ajustement familier aux artistes des beaux temps de la Grèce, mais encore de leurs procédés d'exécution. Cela est surtout remarquable dans la manière d'indiquer par un petit nombre de plis le mouvement des membres que les draperies recouvrent. A Saint-Savin, ces plis semblent tracés au moyen d'un poncif, tant leur disposition est constante dans la plupart des figures. Je dois surtout insister sur un point, c'est que les plis dessi-

nés par l'artiste sont les plis essentiels, si je puis m'exprimer ainsi, et que leur indication tient à un système tout antique, qui consiste à marquer les détails importants et à négliger les détails inutiles [1].

A la première vue des peintures de Saint-Savin, on est frappé de l'incorrection du dessin, de la grossièreté de l'exécution, en un mot de l'ignorance et de l'inhabileté de l'artiste. Un examen plus attentif y fera reconnaître un certain caractère de grandeur tout à fait étranger aux ouvrages qui datent d'une époque plus récente. Comparez une des compositions de la nef, avec un tableau de Jean van Eyck, par exemple : celui-ci est sans doute bien plus correct, bien plus exact, bien plus près de la nature, mais le style en est bas, et *bourgeois*, pour me servir d'une expression d'atelier. Les fresques de Saint-Savin, au milieu de mille défauts, ont quelque chose de cette noblesse si remarquable dans les œuvres d'art de l'antiquité. Que si l'on poursuit l'examen jusque dans les détails de l'exécution, on observe une simplicité singulière de moyens et de procédés, des contours franchement accusés, une sobriété de détails, en un mot un choix dans l'imitation, qui n'appartient jamais qu'à un art très avancé. La plupart des statues ou des tableaux du moyen âge présentent une minutie de détails qui trahit l'inexpérience de l'artiste. Hors d'état de distinguer dans son modèle les parties véritablement importantes, il s'attache aux petits accessoires, dont

1. Comparer les draperies des fresques de Saint-Savin avec celles des vases grecs et des fresques de Pompéi.

l'exécution est toujours plus facile. Depuis les enfants qui charbonnent des soldats sur les murs jusqu'aux artistes médiocres de tous les temps, le procédé d'imitation est le même : les uns comme les autres cherchent un but à leur portée; ils ne voient dans la nature que ce qu'ils peuvent comprendre et reproduire. Les écoles de l'antiquité, au contraire, savaient, avec un admirable discernement, négliger les accessoires inutiles pour faire ressortir avec plus d'énergie ce qu'il y avait de caractéristique et de beau dans l'objet qu'ils voulaient imiter. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les vases peints ou les statues grecques de la belle époque. Peut-on concevoir un modèle plus exact et plus correct que celui de la figure de l'Ilissus dans le tympan du Parthénon? Et cependant il n'y a là nulle recherche, nulle prétention à la science de l'anatomie [1]; c'est une nature d'élite, où le statuaire n'a exprimé que ce qui servait à caractériser la force, la grâce et la beauté. Outre le talent d'imitation, il y a toujours dans les œuvres des grands maîtres cette délicatesse de goût qui sait distinguer et choisir. Je n'ai pas besoin de dire que je ne veux établir aucune comparaison entre les fresques de Saint-Savin et les chefs-d'œuvre que nous a transmis l'antiquité. Il faut cependant reconnaître qu'un système commun a présidé à l'exécution d'ouvrages si différents. Dans les uns et les autres paraît ce sentiment délicat qui fait discerner,

1. Comparer la simplicité d'exécution de Phidias avec la recherche et parfois l'exagération des maîtres du XVIe siècle.

dans l'imitation, l'utile de l'inutile. Le goût antique éclate surtout dans ce choix souvent difficile. Ce goût, très affaibli sans doute, se montre encore pourtant dans nos compositions de la Genèse et de l'Apocalypse. On y aperçoit, comme dans la copie d'une copie, des traces d'un art supérieur, et, si je puis m'exprimer ainsi, la mauvaise application d'une méthode excellente. Je le répète, les peintres de Saint-Savin ont reçu leur art des maîtres de la Grèce. L'héritage s'est transmis par une succession non interrompue; mais chaque siècle a diminué le dépôt précieux, et c'est à peine si l'on en peut deviner la richesse originelle lorsqu'on voit la misère des derniers légataires....

(*Idem*).

3. — CONSEILS SUR L'ÉDUCATION DES ARTISTES.

L'Italie d'ailleurs, et Rome surtout, offre un avantage considérable aux artistes français, car c'est là seulement qu'ils peuvent se défaire du vice capital de notre école que j'appellerai *le convenu*. Je regrette de ne pas trouver un mot meilleur pour exprimer ma pensée; mais, en vérité, pour la comprendre, quand on n'est pas sorti de Paris, cela vaut la peine d'aller à Rome. A Paris, chacun vit et se meut comme s'il était observé. On agit en vue de son public, on pose; et, parce qu'on craint toujours de n'être pas comme il faut, on est souvent comme il ne faut pas. Le mal ne date pas d'hier dans notre patrie, et ils étaient Gaulois, ces gladiateurs qui inventèrent de mourir en prenant des attitudes

nobles. A Rome, rien de semblable. Personne ne s'inquiète de son voisin. La passion, et dans ce climat tout l'excite, la passion est toujours franchement, énergiquement exprimée. J'ajouterai qu'on trouve en Italie des types de physionomies, je n'ose dire plus beaux que les nôtres, c'est impossible assurément, mais différents, et qui ont leur mérite. On rencontre souvent des Fornarines dans la campagne de Rome, qui produisent un certain effet, même quand on a vu nos beautés du bal Mabille.

Je n'ai guère parlé jusqu'à présent que des avantages que les peintres et les sculpteurs peuvent trouver dans le voyage d'Italie. Quant aux architectes, personne ne contestera, je pense, qu'ils n'aient beaucoup à apprendre dans un pays où tant de systèmes d'architecture se sont traduits à côté les uns des autres par des chefs-d'œuvre.

J'accorderai aux musiciens que les orchestres italiens sont médiocres, et que les belles voix italiennes sont plus rares en Italie qu'à Paris et à Londres; mais, en retour, on conviendra avec moi, j'espère, que l'Italie est un pays plus musical; je veux dire que l'on y sent mieux la musique que chez nous, et qu'elle tient dans la vie une plus grande place. Je doute que *l'Hymne à Pie IX* produise sur les Autrichiens le même effet de terreur que produisit autrefois *la Marseillaise*; mais il suffit d'entendre chanter aujourd'hui dans nos rues ce dernier air, pour être convaincu que ce n'est pas en restant chez soi qu'on cultivera son sentiment musical.

Enfin, *voir, c'est avoir*, dit le bohémien de Bé-

ranger. Tout voyage excite dans l'âme d'un artiste des émotions qui se gravent dans ses souvenirs et qui deviennent la source d'inspirations fécondes. Sans doute celui qui ne vise qu'à rendre une nature triviale et dont l'ambition ne s'élève pas plus haut qu'un certain mérite d'exécution, celui-là peut rester dans son pays; mais quiconque se croit une mission plus élevée voudra courir le monde, voir et comparer. Or, quel plus beau champ pour un voyageur que cette Italie, cette mère immortelle des arts?

Peut-être en ce moment est-ce un fantôme que je combats, et ce n'était pas la peine d'en écrire si long pour prouver une vérité que nul artiste vraiment digne de ce nom ne s'avisera de nier; mais nous vivons dans un temps où tout est remis en question, et où il suffit qu'une institution soit ancienne pour que quelques esprits s'imaginent qu'elle est mauvaise.

Je crois donc qu'il est bon de maintenir le *statu quo* en ce qui concerne le voyage et sa durée. Peut être y aurait-il lieu pourtant de la réduire pour les graveurs, qui souvent vont à Rome sans avoir suffisamment étudié la pratique si longue et si difficile de leur art. A mon avis, ils feraient mieux de passer auprès de leur maître les deux premières années de leur pension. Trois ans d'ailleurs leur suffiront amplement pour chercher en Italie quelque tableau qui les inspire. Il reste entendu que pendant ces deux années passées à Paris ils jouiraient de la même indemnité qu'à Rome.

Le système de la vie en commun, le régime de

l'Académie de France à Rome, est attaqué par quelques-uns de ceux qui veulent bien reconnaître les avantages d'un séjour en Italie. On peut, pour défendre ce système, alléguer d'abord l'économie. Il est certain que pour entretenir séparément le même nombre d'élèves dans des chambres garnies à Rome, il en coûterait beaucoup plus d'argent. Si les dîners se prolongent trop à la villa Medicis, si les causeries et la flânerie s'excitent par la réunion dans le même lieu de jeunes gens du même pays, c'est un malheur peut-être, mais il est à peu près sans remède, et, quoi qu'on fasse, des gens qui parlent la même langue, qui ont les mêmes goûts et qui sortent de la même école, trouveront le moyen de se réunir et des occasions de perdre leur temps; du moins nos jeunes artistes, vivant dans un palais appartenant à la nation, se sentent obligés à un certain décorum qui rend facile la surveillance du directeur.

L'Académie de France à Rome a bien, comme toutes les institutions françaises, quelque chose de fastueux et de théâtral. C'est une ambassade au petit pied; néanmoins, même en tant qu'ambassade, elle rend des services au pays. Elle montre aux étrangers la grandeur de la France et inspire un noble orgueil aux nationaux. Sans doute nos soldats blessés pourraient vivre heureux dans leurs villages avec une pension du gouvernement; cependant il est bon qu'il y ait un Hôtel des Invalides, que ce soit un vaste et beau bâtiment, qu'on aille voir la grande marmite et la vaisselle plate des officiers. En passant devant l'Hôtel des Invalides, il n'y a

personne qui ne se dise que la France est une nation militaire, et qu'elle sait récompenser le courage de ses soldats.

Le retour à Paris est souvent pour un artiste un moment de tristes déceptions. Lauréat et privilégié en Italie, sans inquiétude pour sa vie matérielle, habitué à une société étrangère, il rentre en France et s'y trouve isolé dans la foule, sans amis, sans protecteurs, quelquefois sans ressources, et ne sachant comment subsister. Les règlements de l'Académie ont essayé de remédier à ce que cette situation a de fâcheux, en statuant que le pensionnaire, pendant la dernière année de son séjour à Rome, doit exécuter un ouvrage, lequel donnera la mesure de son talent et le fera connaître dans le pays où il va exercer son art. Mais qu'arrive-t-il? Par l'imprévoyance naturelle aux artistes, surtout par le manque de ressources pour payer les modèles (je parle surtout des peintres et de sculpteurs), la plupart exécutent cet ouvrage à la hâte et au dernier moment. D'ailleurs, il faut se rappeler qu'ils travaillent loin du pays d'où ils attendent leur récompense, qu'ils en ont perdu les habitudes, les modes même, il faut bien lâcher le mot; enfin qu'ils se présentent au public avec tous les désavantages qu'aurait un étranger. L'épreuve est souvent fatale à beaucoup de pensionnaires, et malheureusement elle est décisive. C'est d'après cet ouvrage que le public les juge. Les musiciens sont mieux traités à mon avis. Les deux dernières années de leur pension, ils les passent à Paris, près des auteurs et des directeurs de théâtre. Ils peuvent, comme on dit,

prendre l'air du bureau, et ils ont deux ans pour se faire connaître.

Je voudrais que les peintres et les sculpteurs fussent placés dans une condition aussi avantageuse. Qu'ils envoient à Paris non point un tableau ou une statue, mais des études. C'est au retour qu'ils feront ce tableau ou cette statue. Ils auront une année pour y travailler et une indemnité suffisante pour subvenir à leurs besoins et payer les frais de modèle. J'insiste sur ces détails pratiques, parce que, à mes yeux, ils ont une grande importance. On ne travaille pas bien quand la misère est à la porte, et celui qui n'a pas de quoi payer des modèles ne fera rien qui vaille. Serait-ce trop de donner huit ou dix mille francs à un artiste pour cette dernière année? S'il a du succès, il vend son tableau, et le voilà lancé; s'il ne réussit pas, la gouvernement a fait pour lui tout ce qu'il devait faire; il n'a plus à s'en occuper. Ce sont dix mille francs perdus. On achète quelquefois plus cher de mauvais tableaux, et encore est-on obligé de les placer quelque part. Dans mon système, le pensionnaire conserverait toujours la propriété de son œuvre.

Quant aux architectes, il est beaucoup plus difficile de leur donner de l'occupation à leur retour. Un architecte est comme un médecin : pour l'employer, on n'exige pas seulement qu'il soit savant, mais qu'il soit habile, qu'il soit heureux. Un architecte doit être administrateur; or, on n'apprend à le devenir qu'en dirigeant des travaux. Dans tous les cas, je demanderais pour les architectes la prolongation de leur pension pendant une

année après leur retour, et la préférence pour les places d'inspecteur qui seraient vacantes. Peut-être encore pourraient-ils être utilement employés au Conseil des bâtiments civils, où ils prendraient séance pour un temps. J'oubliais de dire que dans mes idées il serait absolument nécessaire d'ajouter pour eux au voyage d'Italie et de Grèce une tournée en France de quelques mois, consacrée à l'étude des bâtiments du moyen âge.

De l'Enseignement des Beaux-Arts. (*Mélanges historiques et littéraires.*)

II

EXTRAITS DE LA GUZLA

Pour la composition de La Guzla, recueil de ballades illyriennes, nous renvoyons à notre Introduction, p. VIII.

LE MORLAQUE A VENISE [1].

I

Quand Prascovie m'eut abandonné, quand j'étais triste et sans argent, un rusé Dalmate vint dans ma montagne et me dit : « Viens à cette grande ville

1. La république de Venise entretenait à sa solde un corps de soldats nommés esclavons. Un ramassis de Morlaques, Dalmates, Albanais, composait cette troupe, très méprisée à Venise, ainsi que tout ce qui était militaire. Le sujet de cette ballade semble être un jeune Morlaque malheureux en amour et qui s'est laissé enrôler dans un moment de dépit.

Ce chant est fort ancien, à en juger par quelques expressions maintenant hors d'usage, et dont peu de vieillards peuvent encore donner le sens. Au reste, rien n'est plus commun que d'entendre chanter à un joueur de guzla des paroles dont il lui serait impossible de donner une explication quelconque. Ils apprennent par cœur, fort jeunes, ce qu'ils ont entendu chanter à leur père et le répètent comme un perroquet redit sa leçon. Il est malheureusement bien rare aujourd'hui de trouver des poètes illyriens qui ne copient personne et qui s'efforcent de conserver une belle langue, dont l'usage diminue tous les jours.

des eaux, les sequins y sont plus communs que les pierres dans ton pays.

II

« Les soldats sont couverts d'or et de soie, et ils passent leur temps dans toute sorte de plaisirs. Quand tu auras gagné de l'argent à Venise, tu reviendras dans ton pays avec une veste galonnée d'or et des chaînes d'argent à ton hanzar [1].

III

« Et alors, ô Dimitri ! quelle jeune fille ne s'empressera de t'appeler de sa fenêtre et de te jeter son bouquet quand tu auras accordé ta guzla? Monte sur mer, crois-moi, et viens à la grande ville, tu y deviendras riche assurément. »

IV

Je l'ai cru, insensé que j'étais, et je suis venu dans ce grand navire de pierres; mais l'air m'étouffe, et leur pain est un poison pour moi. Je ne puis aller où je veux, je ne puis faire ce que je veux; je suis comme un chien à l'attache.

V

Les femmes se rient de moi quand je parle la langue de mon pays, et ici les gens de nos montagnes ont oublié la leur, aussi bien que nos vieilles coutumes : je suis un arbre transplanté en été, je sèche, je meurs.

1. Grand couteau qui sert de poignard au besoin.

VI

Dans ma montagne, lorsque je rencontrais un homme, il me saluait en souriant, et me disait : « Dieu soit avec toi, fils d'Alexis! » Mais ici je ne rencontre pas une figure amie, je suis comme une fourmi jetée par la brise au milieu d'un vaste étang.

IMPROVISATION D'HYACINTHE MAGLANOVICH [1].

I

Étranger, que demandes-tu au vieux joueur de guzla? que veux-tu du vieux Maglanovich? Ne vois-tu pas ses moustaches blanches, ne vois-tu pas trembler ses mains desséchées? Comment pourrait-il, ce vieillard cassé, tirer un son de sa guzla, vieille comme lui?

II

Hyacinthe Maglanovich, autrefois, avait la moustache noire; sa main savait diriger au but un lourd pistolet, et les jeunes hommes et les femmes l'entouraient, la bouche béante d'admiration, quand il daignait s'asseoir à une fête et faire résonner sa guzla sonore.

III

Chanterai-je encore pour que les jeunes joueurs de guzla disent en souriant : Hyacinthe Maglano-

1. Tout me porte à croire que ce morceau a été réellement improvisé. Maglanovich avait une grande réputation parmi ses compatriotes pour les impromptus, et celui-ci, au dire des connaisseurs du pays, est un de ses meilleurs.

vich est mort, sa guzla est fausse, et ce vieillard tout cassé radote? Qu'il laisse à d'autres plus habiles que lui l'honneur de charmer les heures de la nuit en les faisant paraître courtes par leurs chants.

IV

Eh bien! qu'ils se présentent les jeunes joueurs de guzla, qu'ils nous fassent entendre leurs vers harmonieux. Le vieux Maglanovich les défie tous. Il a vaincu leurs pères aux combats de l'harmonie; il les vaincra tous; car Hyacinthe Maglanovich est comme ces vieux châteaux ruinés [1]... Mais les maisons neuves sont-elles aussi belles?

V

La guzla d'Hyacinthe Maglanovich est aussi vieille que lui; mais jamais elle ne se déshonorera en accompagnant un chant médiocre. Quand le vieux poète sera mort, qui osera prendre sa guzla et en tirer des sons? Non, l'on enterre un guerrier avec son sabre : Maglanovich reposera sous la terre avec sa guzla sur sa poitrine.

LES POBRATIMI [2].

I

Jean Lubovich était né à Traù, et il vint une fois à la montagne de Vorgoraz, et il fut reçu dans la

1. Allusion aux monuments antiques dont les ruines imposantes se rencontrent à chaque pas.

2. On appelle en illyrique *pobratimi* deux hommes unis par des liens étroits d'amitié, qu'a consacrés une cérémonie religieuse.

maison de Cyrille Zborr, qui le régala pendant huit jours.

II

Et Cyrille Zborr vint à Traù, et il loga dans la maison de Jean Lubovich, et pendant huit jours ils burent du vin et de l'eau-de-vie dans la même coupe.

III

Quand Cyrille Zborr voulut s'en retourner dans son pays, Jean Lubovich le retint par la manche et lui dit : « — Allons devant un prêtre et soyons *pobratimi.* »

IV

Et ils allèrent devant un prêtre, qui lut les saintes prières. Ils communièrent ensemble, et jurèrent d'être frères jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

V

Un jour, Jean était assis, les jambes croisées [1], devant sa maison à fumer sa pipe, quand un jeune homme, les pieds tout poudreux, parut devant lui et le salua.

VI

« — Jean Lubovich, ton frère Cyrille Zborr m'envoie. Il y a près de la montagne un chien qui lui veut du mal, et il te prie de l'aider à vaincre ce mécréant. »

1. C'est la manière la plus générale de s'asseoir.

VII

Jean Lubovich a pris son fusil dans sa maison; il a mis un quartier d'agneau dans son sac, et, ayant poussé sa porte [1], il s'en vint dans la montagne de Vorgoraz.

VIII

Et les balles que lançaient les pobratimi allaient toujours frapper le cœur des ennemis; et nul homme, si fort, si leste qu'il fût, n'eût osé leur tenir tête.

IX

Aussi, ils ont pris des chèvres et des chevreaux, des armes précieuses, de riches étoffes et de l'argent monnayé, ils ont pris aussi une belle femme turque.

X

Des chèvres et des chevreaux, des armes et des étoffes, Jean Lubovich a pris une moitié, et Cyrille Zborr l'autre moitié; mais la femme, ils ne pouvaient la diviser.

XI

Et tous deux voulaient l'emmener dans leur pays, car ils aimaient tous deux cette femme : de sorte qu'ils se querellèrent pour la première fois de leur vie.

1. Ce peu de mots exprime assez bien les préparatifs de guerre d'un Morlaque.

XII

Mais Jean Lubovich dit : « — Nous avons bu de l'eau-de-vie et nous ne savons ce que nous faisons : demain matin nous parlerons de cette affaire avec tranquillité... » Alors ils se sont couchés sur la même natte, et ils ont dormi jusqu'au matin.

XIII

Cyrille Zborr fut le premier qui s'éveilla, et il poussa Jean Lubovich pour le faire lever. « — Maintenant que tu es sobre, veux-tu me donner cette femme? » Mais Jean Lubovich n'a pas répondu, et il s'est assis, et des larmes coulaient de ses yeux noirs.

XIV

Alors Cyrille s'est assis de son côté, et il regardait tantôt l'esclave turque et tantôt son ami, et il regardait quelquefois le hanzar qui était à sa ceinture.

XV

Or les jeunes gens qui étaient venus à la guerre avec eux se disaient : « — Qu'arrivera-t-il? deux pobratimi rompront-ils l'amitié qu'ils se sont jurée à l'église? »

XVI

Quand ils furent restés assis pendant longtemps, ils se levèrent à la fois, et Jean Lubovich a pris la

main droite de l'esclave, et Cyrille Zborr sa main gauche.

XVII

Et des larmes coulaient de leurs yeux, grosses comme des gouttes de pluie d'orage. Soudain ils ont tiré leurs hanzars, et en même temps ils les ont plongés dans le sein de l'esclave.

XVIII

« — Périsse l'infidèle plutôt que notre amitié! » Alors ils se sont serré la main, et jamais ils ne cessèrent de s'aimer.

Cette belle chanson a été faite par Étienne Chipila, le jeune joueur de guzla.

SIXIÈME PARTIE

CORRESPONDANCE

I

LETTRES A UNE INCONNUE[1]

Paris, 3 janvier 1843.

A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler. Vous êtes si aimable quand vous le voulez! pourquoi donc vous faites-vous souvent si mauvaise? Non, bien entendu, les remercîments par écrit ne valent rien, et toute la diplomatie que j'ai mise à vous procurer les lettres de recommandation si chaleureuses pour votre frère mérite que vous me disiez quelque chose d'aimable. Je vous pardonnerai de très grand cœur tout ce que vous me dites de moqueur au sujet des ballons et de l'Académie, à laquelle je pense bien moins que vous ne dites. Si je suis jamais académicien, je ne serai pas plus dur qu'un rocher. Peut-être serai-je alors un peu racorni et momifié, mais assez bon diable au fond.

1. Mademoiselle Dacquin.

Pour la Persiani [1], je n'ai pas d'autre moyen d'en faire mon David que d'aller l'entendre tous les jeudis. Quant à mademoiselle Rachel, je n'ai pas la faculté de jouir des vers aussi souvent que de la musique; et elle — Rachel, non la musique — me remet en mémoire que je vous ai promis une histoire. Vous la conterai-je ici, ou vous la garderai-je pour quand je vous verrai? Je vais vous l'écrire, j'aurai sans doute autre chose à vous dire. Donc, j'ai dîné, il y a une douzaine de jours, avec elle, chez un académicien. C'était pour lui présenter Béranger. Il y avait là quantité de grands hommes. Elle vint tard, et son entrée me déplut. Les hommes lui dirent tant de bêtises et les femmes en firent tant, en la voyant, que je restai dans mon coin. D'ailleurs, il y avait un an que je ne lui avais parlé. Après le dîner, Béranger, avec sa bonne foi et son bon sens ordinaires, lui dit qu'elle avait tort de gaspiller son talent dans les salons, qu'il n'y avait pour elle qu'un véritable public, celui du Théâtre-Français, etc. Mademoiselle Rachel parut approuver beaucoup la morale, et, pour montrer qu'elle en avait profité, joua le premier acte d'*Esther*. Il fallait quelqu'un pour lui donner la réplique et elle me fit apporter un Racine en cérémonie par un académicien qui faisait les fonctions de sigisbée. Moi, je répondis brutalement que je n'entendais rien aux vers et qu'il y avait dans le salon des gens qui, étant dans cette partie-là, les scanderaient bien mieux. Hugo s'excusa sur ses yeux, un autre sur

1. Célèbre cantatrice italienne (1818-1867).

autre chose. Le maître de la maison s'exécuta. Représentez-vous Rachel en noir, entre un piano et une table à thé, une porte derrière elle et se composant une figure théâtrale. Ce changement à vue a été fort amusant et très beau; cela a duré environ deux minutes, puis elle commença :

Est-ce toi, chère Élise?...

La confidente, au milieu de sa réplique, laisse tomber ses lunettes et son livre; dix minutes se passent avant qu'elle ait retrouvé sa page et ses yeux. L'auditoire voit qu'Esther enrage quelque peu. Elle continue. La porte s'ouvre derrière : c'est un domestique qui entre. On lui fait signe de se retirer. Il s'enfuit et ne peut parvenir à fermer la porte. La porte susdite, ébranlée, oscillait, accompagnant Rachel d'un mélodieux cric crac très divertissant. Comme cela ne finissait pas, mademoiselle Rachel porta la main sur son cœur et se trouva mal, mais en personne habituée à mourir sur la scène, donnant au monde le temps d'arriver à l'aide. Pendant l'intermède. Hugo et M. Thiers se prirent de bec au sujet de Racine. Hugo disait que Racine était un petit esprit et Corneille un grand. « Vous dites cela, répondit Thiers, parce que vous êtes un grand esprit; vous êtes le Corneille (Hugo prenait des airs de tête très modestes) d'une époque dont le Racine est Casimir Delavigne. » Je vous laisse à penser si la modestie était de mise. Cependant, l'évanouissement passe et l'acte s'achève, mais *fiascheggiando*. Quelqu'un qui connaît bien made-

moiselle Rachel dit en sortant : « Comme elle a dû jurer ce soir, en s'en allant! » Le mot m'a donné à penser. Voilà mon histoire; ne me compromettez pas auprès des académiciens, c'est tout ce que je vous demande.

Dimanche, je ne vous ai reconnue que lorsque j'étais tout près de vous. Mon premier mouvement a été d'aller vers vous; mais, en vous voyant très accompagnée, j'ai passé mon chemin. J'ai bien fait, je pense. Il me semble que je vous ai connu les joues pâles, d'où j'ai conclu qu'elles étaient roses par la solennité de ce jour.

Bonsoir ou plutôt bonjour. Lundi ou plutôt mardi. Il est trois heures du matin.

Avallon, 14 août 1843.

Je croyais être le 10 à Lyon, j'en suis encore à plus de soixante lieues. Il faut que je m'arrête à Autun avant d'avoir de vos nouvelles. Si vous êtes aimable, vous m'écrirez encore à Lyon. Je suis de plus en plus content de Vézelay. La vue en est admirable, et puis j'ai quelquefois du plaisir à être seul. En général, je me trouve assez mauvaise compagnie; mais, quand je suis triste sans avoir de grands motifs pour l'être, quand cette tristesse n'est pas de la colère rentrée, alors je me plais dans une solitude complète. J'étais dans cette disposition les derniers jours que j'ai passés à Vézslay. Je me promenais ou je me couchais au bord d'une certaine terrasse naturelle qu'un poète pourrait bien appeler un précipice, et, là, je philosophais sur le *moi*,

sur la Providence, dans l'hypothèse qu'elle existe. Je pensais à vous aussi, et plus agréablement qu'à moi. Mais cette pensée-là n'était pas la plus gaie, parce que, aussitôt qu'elle venait, je me représentais combien je serais heureux de vous voir auprès de moi dans ce coin ignoré. Et puis, et puis tout cela se terminait par cette autre pensée plus désolante, que vous étiez bien loin, qu'il n'était pas facile de se voir et pas sûr même que vous le voulussiez bien. Ma présence à Vézelay a beaucoup intrigué la population. Lorsque je dessinais, surtout lorsque je me servais d'une chambre claire, un rassemblement considérable se formait autour de moi, et c'était à qui bâtirait des conjectures sur mon genre d'occupation. Cette célébrité ne laissait pas d'être fort ennuyeuse, et j'aurais bien voulu avoir avec moi un janissaire pour contenir les curieux. Ici, je suis rentré dans la foule. Je suis venu pour voir un vieil oncle que je ne connaissais guère. Il a fallu rester deux jours avec lui. Pour ma peine, il m'a mené voir quelques têtes sans nez qui proviennent d'une fouille faite aux environs. Je n'aime pas les parents. On est obligé d'être familier avec des gens qu'on n'a jamais vus parce qu'ils se trouvent fils du même père que votre mère. Mon oncle est cependant un très brave homme, point trop provincial, et peut-être je le trouverais aimable si nous avions deux idées communes. Les femmes sont ici aussi laides qu'à Paris. En outre, elles ont des chevilles grosses comme des poteaux. A Nevers, il y avait d'assez jolis yeux. Point de costumes nationaux. Outre nos perfections morales nous avons l'avantage d'être le

peuple le plus rabougri et le plus laid de l'Europe. Je vous envoie un bout de plume de chouette que j'ai trouvée dans un trou de l'église abbatiale de la Madeleine de Vézelay. L'ex-propriétaire de la plume et moi, nous nous sommes trouvés un instant nez à nez, presque aussi inquiets l'un que l'autre de notre rencontre imprévue .La chouette a été moins brave que moi et s'est envolée. Elle avait un bec formidable et des yeux effroyables, outre deux plumes en manière de cornes. Je vous envoie cette plume pour que vous en admiriez la douceur, et puis parce que j'ai lu dans un livre de magie que, lorsqu'on donne à une femme une plume de chouette et qu'elle la met sous son oreiller, elle rêve de son ami. Vous me direz votre rêve.

Adieu.

Paris, jeudi, 6 septembre 1844.

Il me semble que je vous ai vue en rêve. Nous sommes demeurés si peu de temps ensemble, que je ne vous ai rien dit de ce que je voulais vous dire. Vous-même, vous aviez l'air de ne pas trop savoir si j'étais une réalité. Quand nous verrons-nous? Je fais en ce moment le métier le plus bas et le plus ennuyeux : je sollicite pour l'Académie des inscriptions. Il m'arrive les scènes les plus ridicules, et souvent il me prend des envies de rire de moi-même, que je comprime pour ne pas choquer la gravité des académiciens que je vais voir. C'est un peu à l'aveugle que je me suis embarqué, ou plutôt qu'on m'a embarqué dans cette affaire. Mes chances ne sont point mauvaises, mais le

métier est des plus rudes, et le pire de tout, c'est que le dénoûment se fera longtemps attendre : vraisemblablement jusqu'à la fin d'octobre, et peut-être plus. Je ne sais si je pourrai aller en Algérie cette année. La seule réflexion qui me console, c'est que je resterai ici et que, par conséquent, je vous verrai. Cela vous fera-t-il plaisir? Dites-moi que oui et gâtez-moi bien. Je suis tellement abruti par ces ennuyeuses visites, que j'ai besoin de toutes vos câlineries, et des plus tendres, pour me donner un peu de courage et de vie.

Vous avez tort d'être jalouse des inscriptions. J'y mets quelque amour-propre, comme à une partie d'échecs engagée avec un adversaire habile; mais je ne crois pas que la perte ou le gain m'affecte le quart autant qu'une de nos querelles. Mais quel vilain métier que celui de solliciteur! Avez-vous jamais vu des chiens entrer dans le terrier d'un blaireau? Quand ils ont quelque expérience, ils font une mine effroyable en y entrant, et souvent ils en sortent plus vite qu'ils n'y sont entrés, car c'est une vilaine bête à visiter que le blaireau. Je pense toujours au blaireau en tenant le cordon de la sonnette d'un académicien, et je me vois *in the mind's eye* tout à fait semblable au chien que je vous disais. Je n'ai pas encore été mordu cependant. Mais j'ai fait de drôles de rencontres.

Adieu.

10 août 1846. A bord d'un bateau à vapeur dont je ne sais le nom.

Je suis allé dans les montagnes de l'Ardèche chercher un lieu écarté où il n'y eût ni électeurs ni candidats. J'y ai trouvé une si grande quantité de puces et de mouches, que je ne sais pas si les élections ne valaient pas mieux. Avant de quitter Lyon, j'avais reçu une lettre de vous qui m'avait fait beaucoup de plaisir, car j'étais vraiment un peu inquiet. J'ai beau avoir l'habitude de votre négligence à mon endroit, je ne puis m'empêcher, quand je suis sans nouvelles de vous, de penser qu'il vous est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Ce qu'il y aurait de vraiment extraordinaire, c'est que vous daignassiez penser à moi aussi souvent que je pense à vous. J'apprends avec beaucoup de peine que vous êtes partie pour D... plus tard que vous ne l'aviez prévu, et que par conséquent vous reviendrez plus tard. Je ne doute pas que vous ne vous ne vous amusiez fort à D...; mais, si, au milieu des gâteries que vous aimez tant, il vous prenait quelque souvenir de nos promenades, vous feriez une œuvre méritoire en hâtant votre retour. J'ai eu hier un grand succès dans ma veillée avec des paysans et des paysannes à qui j'ai fait dresser les cheveux sur la tête, en leur racontant des histoires de revenants. Il y avait une lune magnifique qui éclairait parfaitement les traits réguliers et montrait les beaux yeux noirs de ces demoiselles, sans laisser apercevoir leurs bas sales et la crasse de leurs mains. Je suis allé me coucher très fier de

mon succès auprès d'un auditoire tout nouveau pour moi. Le lendemain, quand j'ai vu au soleil mes Ardéchoises, *con villanos manos y pies*, j'ai presque regretté mon éloquence. Ce diable de bateau fait sauter ma plume de çà et de là, de la façon la plus ridicule! Il faut une éducation particulière pour pouvoir écrire sur une table qui danse perpétuellement. Je n'en peux plus de sommeil et de fatigue. Je vous dis adieu. Vous m'écrirez à Paris le jour de votre arrivée, et, le lendemain, nous irons revoir nos bois. Je serai à Paris le 18 au plus tard; plus probablement, j'arriverai le 15.

Adieu encore.

Bonn, 18 septembre 1846.

Je suis depuis six jours dans ce beau pays, non pas Bonn, mais je dis la Prusse rhénane, où la civilisation est très avancée, sauf pour les lits, qui ont toujours quatre pieds de long et les draps trois. Je mène tout à fait une vie allemande, c'est-à-dire que je me lève à cinq heures et me couche à neuf, après avoir fait quatre repas. Jusqu'à présent, cette vie-là me convient assez et je ne me suis pas trouvé mal de ne rien faire qu'ouvrir la bouche et les yeux. Seulement, les Allemandes sont devenues horriblement laides depuis ma dernière visite. Voici le chapeau de la plus jolie que j'aie encore rencontrée, — ce fut sur un bateau à vapeur entre Trèves et Coblence; la place me manque pour l'illustration, que je mets au verso : c'est une capote d'où pend une pièce d'étoffe carrée, ouverte à l'extré-

mité, dont un angle est relevé à gauche au moyen d'une petite cocarde verte, blanche et rouge; la capote est noire, l'Allemande fort blanche avec des pieds comme il suit... *N. B.* — Le dessin est exécuté à l'échelle de un centimètre pour mètre. Je voudrais que vous introduisissiez ces capotes-là. Vous leur feriez faire fortune. — En fait de monuments, je n'ai guère été content de ce que j'ai vu : les architectes allemands m'ont paru pires que les nôtres. On a saccagé le Munster à Bonn et peint l'abbaye de Laahr à faire grincer les dents. Les sites de la Moselle sont beaucoup trop vantés. Au fond, cela est peu de chose. Je ne trouve plus rien de beau depuis que j'ai passé le Tmolus. Mon admiration demeure exclusive pour ses ombrages et surtout pour la façon dont on y entend la cuisine; ici, la grande affaire est *zu speisen*. Tous les honnêtes gens, après avoir dîné à une heure, prennent le thé et des gâteaux à quatre, vont manger à six un petit pain avec de la langue fourrée dans un jardin; ce qui permet d'attendre jusqu'à huit heures pour entrer dans un hôtel et souper. Ce que deviennent les femmes pendant ce temps-là, je l'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que, de huit à dix, il ne reste pas un homme dans les maisons : chacun est dans son hôtel favori à boire, manger et fumer; la raison est, je crois, dans les pieds de ces dames et la bonté du vin du Rhin.

Je pense que vous allez être à Paris dans deux ou trois jours. En voyant les bois du Rhin et de la Moselle si verts, je ne puis me figurer que ceux de notre température soient devenus des balais.

Cela n'est malheureusement que trop possible. Vous l'avez voulu. Adieu; je suis fâché de ne pas vous avoir dit de m'écrire à Cologne, mais il est trop tard.

Innspruck, 31 août 1854.

Je suis bien las et pourtant j'ai envie de vous écrire. J'ai la tête lourde et je suis ivre de paysages et de panoramas magnifiques, depuis quatre jours. Je suis parti de Bâle pour aller à Schaffouse, d'où l'on s'embarque sur le Rhin. A droite et à gauche, ce sont des montagnes ravissantes, beaucoup plus belles que celles, ou les soi-disant telles, qui bordent le Rhin inférieur, si admiré des Anglaises, entre Mayence et Cologne. Du Rhin, nous entrâmes dans le lac de Constance et dans la ville de ce nom, où nous mangeâmes des truites fort bonnes et entendîmes des Tyroliens jouer du *zither*. Traversant le lac, nous allâmes à Lindau, où nous attendait un chemin de fer qu'on a fait passer devant les plus belles forêts, les plus beaux lacs, les plus belles montagnes que produit la contrée. Cela nous a menés à Kempten; seulement, on est accablé de fatigue, comme après avoir longtemps examiné une belle galerie de tableaux. Au lieu de nous reposer, nous sommes repartis la nuit de Kempten, et nous sommes arrivés hier quelques minutes avant minuit à Innspruck, au travers d'un pays encore plus beau, non, mais plus grand que celui que nous venions de voir. Le désagrément a été de changer, de calculer à toutes les postes. Il y en a au moins une douzaine entre Kempten et Innspruck.

Je mange des bécasses délicieuses, pour me refaire, et des soupes très extraordinaires, mais qui ont leur mérite quand on a pris de l'appétit à beaucoup de mètres au-dessus du niveau de la mer. Le drawback de ce voyage, c'est qu'on ne connaît pas les mœurs et les idées de ce peuple, et cela est plus intéressant que tous les paysages. Les femmes m'ont paru, dans le Tyrol, traitées selon leurs mérites. On les attache à des chariots et elles traînent des fardeaux fort lourds avec succès. Elles m'ont paru fort laides, avec des pieds énormes; les belles dames que j'ai rencontrées en chemin de fer ou en bateau ne sont pas beaucoup mieux. Elles ont des chapeaux indécents et des brodequins bleu de ciel, avec des gants vert-pomme. C'est en grande partie ces qualités susdites qui composent ce que les naturels appellent *gemüth* et dont ils sont très vaniteux.

A voir les œuvres d'art de ce pays, il me semble que ce dont il manque le plus radicalement, c'est l'imagination. Il s'en pique pourtant et tombe alors dans des extravagances prétentieuses. Je viens de voir la ville : tout y est neuf, sauf le tombeau de Maximilien; mais un site admirable. Plus de costumes : le monde qu'on rencontre est laid et à l'air commun; mais on ne peut faire un pas sans voir une montagne, et quelle montagne! Demain, nous montons au glacier. Le temps est magnifique et promet de durer. En somme, je suis content d'être parti. Je voudrais que vous fussiez avec moi; il me semble que vous trouveriez de quoi vous amuser, plus qu'au milieu de vos loups marins. Quand

revenez-vous à Paris? Écrivez-moi à Vienne. Ne perdez pas de temps. Écrivez-moi très longuement et très tendrement.

Tenez, voici une fleur du Brenner.

Prague, 11 septembre 1854.

Mes compagnons m'ont quitté ce matin pour s'en retourner en France. Je suis souffrant et *out of spirits*, il me vient les idées les plus noires. Si je suis mieux demain matin, je partirai pour Vienne, où je serai dans la soirée. Je commence à m'ennuyer horriblement. Cette ville-ci est très pittoresque et on y fait de très bonne musique. Hier, j'ai couru trois ou quatre jardins et concerts publics, où j'ai vu danser des danses nationales et des valses, le tout avec décence et sang-froid; pourtant, rien de plus entraînant qu'un orchestre bohémien. Les figures ici sont très différentes de celles que j'avais encore vues en Allemagne : de très grosses têtes, de larges épaules, très peu de hanches et pas du tout de jambes, voilà la description d'une beauté bohémienne.

Hier, nous employions inutilement notre savoir en anatomie, pour comprendre comment ces femmes-là marchent. A cela près, elles ont de fort beaux yeux et quelquefois des cheveux noirs très longs et très fins, mais des pieds et des mains d'une longueur, d'une grosseur et d'une largeur qui surprennent les voyageurs les plus habitués aux choses extraordinaires. La crinoline leur est inconnue. Le soir, elles boivent, dans les jardins publics, une

carafe de bière, et prennent après une tasse de café au lait, ce qui les dispose à manger trois côtelettes de veau avec du jambon, et c'est à peine s'il leur reste de la place pour quelques pâtisseries légères de la nature de nos babas. Telles sont mes observations sur les mœurs et les coutumes. Mon lit se compose d'une couverture des couleurs les plus jolies, d'un mètre de long, à laquelle est boutonnée une serviette qui me sert de drap. Quand j'ai mis cela en équilibre sur moi, mon domestique dépose sur le tout un édredon que je passe toutes les nuits à culbuter et à replacer; mais, en revanche, je mange toute sorte de choses très extraordinaires, entre autres des champignons crus marinés qui sont excellents et des oiseaux de montagne idem; tout cela ne m'empêche pas de souhaiter beaucoup votre présence. Selon toute apparence, vous vous trouvez à merveille à D..., sans songer aux gens malheureux qui errent en Bohême. Votre sublime indifférence, vraie ou fausse (c'est ce que je n'ai pas encore pu savoir), m'irrite beaucoup. Vous ne pensez aux gens que lorsque vous les voyez. Je suis dans une grande incertitude quant à ce que je ferai. Si j'avais l'assurance de vous faire enrager en restant longtemps à Vienne, je m'y installerais pour Dieu sait combien de mois; mais vous n'en perdriez pas une bouchée, et je crains fort de m'ennuyer mortellement de leur *gemüth*. Il est donc probable que je ne resterai à Vienne que juste assez longtemps pour voir les étrangetés, c'est-à-dire environ les derniers jours du mois. Vers le 1^er^ octobre, je pourrais être à Berlin, et, avant le 10 ou le 12, à Paris.

Venise, 18 août 1858.

Vous couriez les monts, et vous faisiez des comparaisons inconvenantes du mont Blanc avec un pain de sucre, lorsque je m'exterminais à vous chercher des coquilles. Je n'ai jamais rien vu de plus laid que ce que je vous apporte. Il est probable que cela sera pris par les douanes que j'aurai à traverser, ou que cela sera cassé en route. Je m'en réjouis, car on n'a jamais donné une commission semblable à un homme de goût.

Venise m'a rempli d'un sentiment de tristesse dont je ne suis pas bien remis depuis près de quinze jours. L'architecture à effet, mais sans goût et sans imagination, des palais m'a pénétré d'indignation pour tous les lieux communs qu'on en dit. Les canaux ressemblent beaucoup à la Bièvre, et les gondoles à un corbillard incommode. Les tableaux de l'Académie m'ont plu, j'entends ceux des maîtres de second ordre. Il n'y a pas un Paul Véronèse qui vaille *les Noces de Cana*, pas un Titien qui soit à comparer avec *le Denier de César*, de Dresde, ou même *le Couronnement d'épines*, de Paris. J'ai cherché un Giorgione. Il n'y en a pas un à Venise. En revanche, la physionomie du peuple me plaît. Les rues fourmillent de filles charmantes, nu-pieds et nu-tête, qui, si elles étaient baignées et frottées, feraient des Vénus Anadyomènes. Ce qui me déplaît le plus, c'est l'odeur des rues. Ces jours-ci, on faisait frire partout des beignets et c'était insupportable. J'ai assisté à une fonction [1] assez amusante en

1. *Funzione*, espèce de représentation.

l'honneur de l'archiduc. On lui a donné une sérénade depuis la Piazzeta jusqu'au pont de fer. Nous étions six cents gondoles à suivre le bateau colossal qui portait la musique. Tous avaient des fanaux et beaucoup brûlaient des feux de Bengale rouges ou bleus, qui coloraient d'une teinte féerique les palais du grand canal. Le passage du Rialto est surtout très amusant. Il faut passer en masse. Personne ne veut reculer ni céder; il en résulte que, pendant une heure un quart, tout l'espace entre le palais Loredan et le Rialto est un pont immobile. Dès qu'il y a une fente large comme la main entre deux poupes, une proue s'y met comme un coin. A chaque instant, on entend craquer les bordages et, de temps en temps, les rames cassent. Le curieux, c'est que, parmi toute cette presse, qui, en France, occasionnerait une bataille générale il n'y a pas une injure échangée, pas même un mot de mauvaise humeur. Ce peuple est pétri de lait et de maïs. J'ai vu aujourd'hui, en pleine place Saint-Marc, un moine tomber aux genoux d'un caporal autrichien qui l'arrêtait. Il n'y avait rien de si déplorable, et en face du lion de Saint-Marc! J'attends ici Panizzi. Je vais un peu dans le monde. Je cours les bibliothèques, je passe mon temps assez doucement. J'ai vu hier les Arméniens, très beaux gaillards, que la vue d'un sénateur a changés en Arméniens de Constantinople : ils m'ont donné un poème épique d'un de leurs Pères. Adieu; je serai à Gênes probablement le 1er septembre, et certainement à Paris en octobre, à Vienne aussitôt que j'aurai de vos nouvelles. Je me porte assez bien depuis quatre ou cinq

jours. J'ai été très-souffrant pendant plus de quinze. Adieu encore.

Cannes, 22 janvier 1859, au soir.

Merveilleux clair de lune, pas un nuage, la mer unie comme une glace, point de vent. Il a fait chaud comme en juin, de dix heures à cinq. Plus je vais, plus je suis convaincu que c'est la lumière qui me fait du bien, plus que la chaleur et le mouvement. Nous avons eu un jour de pluie et le lendemain un ciel sombre et menaçant. J'ai eu des spasmes horribles aussitôt que le soleil est revenu, j'étais Richard Again. — Comment vous portez-vous, chère amie? Les dîners des Rois et ceux du Carnaval vous engraissent-ils beaucoup? Pour moi, je ne mange pas du tout. J'ai cependant un de mes amis qui est venu de Paris tout exprès pour me voir et qui trouve mes vivres très bons. Nous n'avons que des poissons fort extraordinaires de mine, du mouton et des bécasses. Croyez que Cannes se civilise beaucoup; trop même. On travaille activement à détruire une de mes plus jolies promenades, les rochers près de la Napoule, pour y faire passer le chemin de fer. Quand il sera établi, nous pourrons en profiter comme de celui de Bellevue; mais Cannes deviendra la proie des Marseillais et tout pittoresque sera perdu. Connaissez-vous une bête qu'on nomme bernard-l'ermite? C'est un très petit homard, gros comme une sauterelle, qui a une queue sans écailles. Il prend la coquille qui convient à sa queue, l'y fourre et se promène ainsi au

bord de la mer. Hier, j'en ai trouvé un dont j'ai cassé la coquille très proprement sans écraser l'animal, puis je l'ai mis dans un plat d'eau de mer. Il y faisait la plus piteuse mine. Un moment après, j'ai mis une coquille vide dans le plat. La petite bête s'en est approchée, a tourné autour, puis a levé un patte en l'air évidemment pour mesurer la hauteur de la coquille. Après avoir médité une demi-minute, il a mis une de ses pinces dans la coquille pour s'assurer si elle était bien vide. Alors, il l'a saisie avec ses deux pattes de devant et a fait en l'air une culbute de façon que la coquille reçût sa queue... Elle y est entrée. Aussitôt il s'est promené dans le plat, de l'air assuré d'un homme qui sort d'un magasin de confection avec un habit neuf. J'ai rarement vu des animaux faire un raisonnement aussi évident que celui-ci. — Vous comprenez bien que je me livre tout entier à l'étude de la nature. Outre l'observation des bêtes (j'aurai aussi l'histoire d'une chèvre à vous raconter), je fais des paysages tous plus beaux les uns que les autres. Malheureusement, il y a ici un collègue qui m'a escamoté mes deux meilleurs ouvrages. Mon ami, qui est peintre plus véritable que moi, est dans une perpétuelle admiration de ce pays-ci. Nous passons nos journées à faire des croquis. Nous rentrons à la nuit, éreintés, et je n'ai pas le courage d'écrire. Cependant, j'ai fait un article sur le *Dictionnaire du mobilier* de Viollet-le-Duc, que je vais envoyer avec cette lettre. Je voudrais que vous le lussiez. Il est très court, mais il y a, je crois, une idée ou deux. Vous ai-je dit que mon ami Augier veut faire un

grand mélodrame avec *le Faux Démétrius* et que je dois y travailler aussi? Enfin, j'ai promis à la *Revue des Deux Mondes* un article sur le *Philippe II* de Prescott. Adieu.

Château de Fontainebleau, 29 juin 1861.

Chère amie, j'ai reçu le porte-cigares, qui est charmant, même pour moi, qui viens de voir les présents des ambassadeurs siamois. Nos lettres se sont croisées. Je mène ici une vie si occupée de rien, que je n'ai pas le temps d'écrire. Enfin, nous partons tous ce soir, et je serai à Paris quand vous recevrez cette lettre. Nous avons eu mardi une assez bonne cérémonie, très semblable à celle du *Bourgeois gentilhomme*. C'était le plus drôle de spectacle du monde que cette vingtaine d'hommes noirs très semblables à des singes, habillés de brocart d'or et ayant des bas blancs et des souliers vernis, le sabre au côté, tous à plat ventre et rampant sur les genoux et les coudes le long de la galerie de Henri II, ayant tous le nez à la hauteur du... dos de celui qui le précédait. Si vous avez vu sur le pont Neuf l'enseigne : *Au bonjour des chiens*, vous vous ferez une idée de la scène. Le premier ambassadeur avait la plus forte besogne. Il avait un chapeau de feutre brodé d'or qui dansait sur sa tête à chaque mouvement, et, de plus, il tenait entre ses mains un bol d'or en filigrane, contenant deux boites, qui contenaient chacune une lettre de Leurs Majestés Siamoises. Les lettres étaient dans des bourses de soie mêlée d'or, et tout cela très coquet.

Après avoir remis les lettres, lorsqu'il a fallu revenir en arrière, la confusion s'est mise dans l'ambassade. C'étaient des coups de derrière contre des figures, des bouts de sabre qui entraient dans les yeux du second rang, qui éborgnait le troisième. L'aspect était celui d'une troupe de hannetons sur un tapis. Le ministre des affaires étrangères avait imaginé cette belle cérémonie, et avait exigé que les ambassadeurs rampassent. On croit les Asiatiques plus naïfs qu'ils ne sont et je suis sûr que ceux-ci n'auraient pas trouvé à redire si on leur avait permis de marcher. Tout l'effet du rampement a été perdu d'ailleurs, parce qu'à la fin l'Empereur a perdu patience, s'est levé, a fait lever les hannetons et a parlé anglais avec l'un d'eux. L'Impératrice a embrassé un petit singe qu'ils avaient amené et qu'on dit fils d'un des ambassadeurs; il courait à quatre pattes comme un petit rat et avait l'air très intelligent. Le roi temporel de Siam a envoyé son portrait à l'Empereur et celui de sa femme, qui est horriblement laide. Mais ce qui vous aurait charmée, c'est la variété et la beauté des étoffes qu'ils apportaient. C'est de l'or et de l'argent tissés si légèrement que tout est transparent et ressemblant aux nuages légers d'un beau coucher de soleil. Ils ont donné à l'Empereur un pantalon dont le bas est brodé avec de petits ornements en émail, or, rouge et vert, et une veste de brocart d'or souple comme du foulard, dont les dessins, or sur or, sont merveilleux. Les boutons sont en filigrane d'or, avec de petits diamants et des émeraudes. Ils ont un or rouge et un or blanc

qui, mariés ensemble, sont d'un effet admirable. Bref, je n'ai rien vu de plus coquet ni de plus splendide à la fois. Ce qu'il y a de singulier dans le goût de ces sauvages-là, c'est qu'il n'y a rien de criard dans leurs étoffes, bien qu'ils n'emploient que des soies éclatantes, de l'or et de l'argent. Tout cela se combine merveilleusement et produit, en somme, un effet tranquille des plus harmonieux.

Adieu, chère amie; je pense à faire un tour à Londres, où j'ai affaire, pour l'Exposition universelle. Ce sera vers le 8 ou 10 juillet.....

Compiègne, 17 novembre 1861.

Chère amie, nous sommes ici jusqu'au 24. C'est Sa Majesté le roi de Portugal qui nous a empêchés de nous livrer aux fêtes que nous préparions. On les a remises et on nous a retenus en conséquence. Nous sommes ici assez bien, c'est-à-dire nous connaissant, et aussi libres les uns avec les autres qu'on peut l'être en ces lieux.

Nous avons, en lions, quatre Highlanders en *kilt* : le duc d'Athol, lord James Murray, et le fils et le neveu du duc. C'est assez amusant de voir ces huit genoux nus dans un salon où tous les hommes ont des culottes ou des pantalons collants. Hier, on a fait entrer le *piper* de Sa Grâce, et ils ont dansé tous les quatre de manière à alarmer tout le monde lorsqu'ils tournaient. Mais il y a des dames dont la crinoline est encore bien plus alarmante quand elles montent en voiture. Comme on a permis aux dames invitées de ne pas porter le deuil, on voit des

jambes de toutes couleurs. Je trouve que les bas rouges ont très bon air. Au milieu des promenades dans les bois humides et glacés et des salons chauffés rouge, je me suis tenu jusqu'à présent sans rhume, mais je suis oppressé et je ne dors pas. J'ai assisté à la grande comédie ministérielle où l'on s'attendait à voir une ou deux victimes de plus. Les figures étaient bonnes à observer, les discours encore plus, d'autant que Walewski, l'Excellence menacée, portait ses doléances sans discernement à amis et ennemis. Il n'y a rien de tel qu'une forte préoccupation pour faire dire des bêtises, surtout lorsqu'on en a l'habitude. O platitude humaine! La femme au contraire, a été très belle de calme et de sang-froid, sans parler de bons conseils et des démarches. Il me semble que l'on a seulement ajourné la bataille et qu'elle est inévitable sous peu. Que dit-on de la lettre de l'Empereur? Je la trouve très bien. Il a un tour à lui pour dire les choses, et, quand il parle en souverain, il a l'art de montrer qu'il n'est pas de la même triviale pâte que les autres. Je crois que c'est exactement ce qu'il faut à cette magnanime nation, qui n'aime pas le commun.

Hier, la princesse de ***, qui prenait du thé, a demandé à un valet de pied de lui *aborder ti sel bour le bain*. Le valet de pied est rentré, au bout d'une demi-heure, avec douze kilogrammes de sel gris, croyant qu'elle voulait prendre un bain au sel. — On a apporté à l'Impératrice un tableau de Müller qui représente la reine Marie-Antoinette dans une prison. Le prince impérial a demandé qui était cette dame et pourquoi elle n'était pas dans un

palais. On lui a expliqué que c'était une reine de France et ce que c'était qu'une prison. Alors, il est allé tout courant demander à l'Empereur de vouloir bien faire grâce à la reine qu'il tenait en prison. — C'est un drôle d'enfant, qui est quelquefois terrible. Il dit qu'il salue toujours le peuple, parce qu'il a chassé Louis-Philippe qui n'était pas bien avec lui. C'est un enfant charmant.

Adieu, chère amie.

Paris, 26 avril 1863.

Chère amie, comme je ne comptais pas sur votre manière de voyager en tortue, je ne vous ai pas écrit à Gênes. J'adresse ma lettre à Florence, où j'espère que vous vous arrêterez quelque temps. C'est, de toutes les villes d'Italie que je connais, celle qui a conservé le mieux son caractère du moyen âge. Ayez soin seulement de ne pas vous enrhumer si vous demeurez au *Lung'Arno*, comme font les honnêtes gens. Quant à Rome, je suis très hors d'état de vous donner des conseils, car il y a très longtemps que je n'y suis allé. Je vous ferai seulement les deux recommandations suivantes : d'abord de nè pas être à l'air au moment de la chute du jour, parce que vous pourriez fort bien attraper la fièvre. Il faut se faire conduire un quart d'heure avant l'*Angelus* à Saint-Pierre, et attendre que l'étrange précipité humide qui se fait dans l'atmosphère à cette heure-là soit passé. Il n'y a rien, d'ailleurs, de plus beau pour la rêverie que cette grande église à la chute du jour. Elle est sublime

en vérité, lorsqu'on n'y voit rien distinctement. Pensez-y à moi. Ma seconde recommandation, c'est, s'il fait un jour de pluie, de l'employer à voir les Catacombes. Quand vous y serez, allez-vous-en dans un de ces petits corridors donnant dans les rues souterraines; éteignez votre bougie et restez seule trois ou quatre minutes. Vous me direz les sensations que vous aurez éprouvées. J'aurais du plaisir à faire l'expérience avec vous; mais alors vous ne sentiriez peut-être pas la même chose. Il ne m'est jamais arrivé à Rome de voir ce que je m'étais proposé de voir, parce que, à chaque coin de rue, on est attiré par quelque chose d'imprévu, et c'est le grand bonheur de se laisser aller à cette sensation. Je vous engage encore à ne pas trop vous livrer à la visite des palais, qui sont pour la plupart un peu surfaits. Occupez-vous surtout des fresques en fait d'objets d'art, et des vues en fait de nature mêlée d'art. Je vous recommande la vue de Rome et de ses environs prise de Saint-Pierre in Montorio. Il y a là aussi une très belle fresque du Vatican. Faites-vous montrer au Capitole la louve de la République, qui porte la trace de la foudre qui l'a frappée du temps de Cicéron. Ce n'est pas d'hier. Croyez que vous ne pourrez pas voir la centième partie de ce que vous devriez voir dans le peu de temps que vous pouvez consacrer à votre voyage, mais qu'il ne faut pas trop le regretter. Il vous restera un grand souvenir d'ensemble qui vaut mieux qu'une foule de petits souvenirs de détail. Je me sens infiniment mieux portant et je regrette bien votre départ. Je vous

dirai, d'ailleurs, comme votre sœur, que vous avez bien fait de profiter de l'occasion pour voir Rome. Reste la question des dédommagements que je vous prie de ne pas perdre de vue. J'espère que vous y pensez quelquefois. Il n'y a guère de beau lieu que j'aie vu où je n'aie regretté de ne pouvoir l'associer à vous dans mes souvenirs. Adieu, chère amie; donnez-moi souvent de vos nouvelles, quelques lignes seulement; amusez-vous bien et revenez-nous en bon état. Lorsque je vous saurai à Rome, je vous donnerai mes commissions. Adieu encore.

Paris, 5 novembre 1866.

Nous serons donc comme Castor et Pollux, qui ne peuvent apparaître sur le même horizon! Je suis revenu il y a peu de jours. J'ai fait une course à la poste de Paris, et je reviens faire ma malle pour partir : j'en ai grand besoin, car les premières atteintes du froid se font très désagréablement sentir, et je commence à tousser et à étouffer.

Outre le plaisir que j'aurais eu à vous voir, je m'en promettais à vous lire quelque chose de moi, traduit du russe. Étant à Biarritz, on disputa, un jour, sur les situations difficiles où on peut se trouver, comme par exemple Rodrigue entre son papa et Chimène, mademoiselle Camille entre son frère et son Curiace. La nuit, ayant pris un thé trop fort, j'écrivis une quinzaine de pages sur une situation de ce genre. La chose est fort morale au fond, mais il y a des détails qui pour-

raient être désapprouvés par monseigneur Dupanloup. Il y a aussi une pétition de principe nécessaire pour le développement du récit : deux personnes de sexe différent s'en vont dans une auberge; cela ne s'est jamais vu, mais cela m'était nécessaire... Ce n'est pas, je pense, ce que j'ai écrit de plus mal, bien que cela ait été écrit fort à la hâte. J'ai lu cela [1] à la dame du logis. Il y avait alors à Biarritz la grande duchesse Marie, la fille de Nicolas, à laquelle j'avais été présenté il y a quelques années. Nous avons renouvelé connaissance. Peu après ma lecture, je reçois la visite d'un homme de la police, se disant envoyé par la grande duchesse. « Qu'y a-t-il, pour votre service? — Je viens, de la part de Son Altesse impériale, vous prier de venir ce soir chez elle avec votre roman. — Quel roman? — Celui que vous avez lu l'autre jour à Sa Majesté. » Je répondis que j'avais l'honneur d'être le bouffon de Sa Majesté, et que je ne pouvais aller travailler en ville sans permission; et je courus tout de suite lui raconter la chose. Je m'attendais qu'il en résulterait au moins une guerre avec la Russie, et je fus un peu mortifié que non seulement on m'autorisât, mais encore qu'on me priât d'aller le soir chez la grande duchesse, à qui on avait donné le policeman comme factotum. Cependant, pour me soulager, j'écrivis à la grande duchesse une lettre d'assez bonne encre, et je lui annonçai ma visite. J'allais porter ma lettre à son hôtel; il faisait beaucoup de vent, et, dans

1. C'est la *Chambre Bleue*.

une ruelle écartée, je rencontre une femme qui menaçait d'être emportée en mer par ses jupons, où le vent était entré, et qui était dans le plus grand embarras, aveuglée et étourdie par le bruit de la crinoline et tout ce qui s'ensuit. Je courus à son secours, j'eus beaucoup de peine à l'aider efficacement, et alors seulement je reconnus la grande-duchesse. Le coup de vent lui a épargné quelques petites épigrammes. Elle a été, d'ailleurs, très bonne princesse avec moi, m'a donné de très bon thé et des cigarettes, car elle fume comme presque toutes les dames russes. Son fils, le duc de Leuchtenberg, est un très beau garçon, ayant l'air d'un étudiant allemand. Il m'a paru, comme je vous l'ai dit, très bon diable, aimable, un petit peu républicain et socialiste, nihiliste par-dessus le marché, comme le *Bazarof* de Tourguénef; car les princes ne trouvent pas, dans ce temps-ci, que la République fasse des progrès assez rapides.

Adieu, chère amie; répondez-moi ici, mais tout de suite. Je ne vous tiens pas quitte de ma nouvelle. Que dites-vous du spectacle des inondations? vous l'avez eu dans toute son étendue. Je vous félicite de n'avoir pas été noyée. L'un de mes amis est resté deux jours sans trop manger, avec l'inquiétude de voir sa maison fondre sous lui comme un morceau de sucre. Encore adieu.

Cannes, 6 janvier 1870.

Chère amie, je vous remercie de votre lettre et de vos souhaits. Si je n'y ai pas répondu tout de suite, c'est que je n'en avais pas la force matérielle. Le froid qui est venu tout à coup très rigoureux m'avait fait le plus grand mal. Aujourd'hui, je suis un peu moins souffrant, et j'en profite pour vous écrire. Je suis bien découragé; rien ne me réussit. J'essaye de tous les remèdes, et je me retrouve toujours au même point; après quelques jours de calme, le mal revient aussi puissant que jamais, je dors très mal et très difficilement. Non seulement je ne mange pas, mais j'ai horreur de toute espèce d'aliment. Presque tout le jour, j'éprouve un malaise affreux, parfois des spasmes; je puis à peine lire, et, bien souvent, je ne comprends pas ce que j'ai sous les yeux. J'ai une idée que je voudrais mettre en œuvre; mais comment travailler au milieu de ces ennuis! Voilà, chère amie, la situation où je me trouve. J'ai la certitude que c'est une mort lente et très douloureuse qui s'approche. Il faut en prendre son parti.

La politique, à laquelle je ne comprends plus rien du tout, n'est pas faite pour me donner des distractions agréables. Il me semble que nous marchons à une révolution pire que celle que nous avons traversée ensemble assez gaiement il y a une vingtaine d'années. Je voudrais bien que la représentation fût un peu retardée, pour n'y pas assister.

Il a gelé ici à six degrés, phénomène qui ne s'était

pas produit depuis 1821, au dire des anciens; tous les jardins ont été ravagés. Le froid est venu au moment où l'on pouvait se croire en plein été; la saison était avancée, tout était en fleur. C'était lamentable de voir les grandes plantes à belles fleurs comme les wigandias, hauts de sept à huit pieds la veille, avec de nombreux boutons, réduits en consistance d'épinards dans l'espace d'une nuit. Adieu, chère amie; portez-vous bien et donnez-moi quelquefois de vos nouvelles. Je vous souhaite une bonne année...

Paris, 18 juillet 1870.

Chère amie, j'ai été et je suis encore bien malade. Depuis six semaines, je n'ai pu sortir de ma chambre et presque de mon lit. C'est la troisième ou quatrième bronchite qui m'arrive depuis le commencement de l'année. Cela ne me promet rien de bon pour l'hiver prochain. Lorsque la chaleur que nous avons eue ne me met pas à l'abri des rhumes, que sera-ce lorsqu'il fera froid?

Je crois qu'il faut se porter admirablement bien et avoir des nerfs d'une vigueur particulière pour que les événements qui se passent glissent sans trop affecter. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'éprouve. Je suis de ceux qui croient que la chose ne pouvait pas s'éviter [1]. On aurait peut-être pu retarder l'explosion, mais il était impossible de la conjurer absolument. Ici, la guerre est plus popu-

1. La guerre avec la Prusse.

laire qu'elle ne l'a jamais été, même parmi les bourgeois. On est très braillard, ce qui est mauvais assurément; mais on s'enrôle et on donne de l'argent, ce qui est l'essentiel. Les militaires sont pleins de confiance; mais, quand on pense que tout l'avenir est soumis au hasard d'un boulet ou d'une balle, il est difficile de partager cette confiance.

Au revoir, chère amie; je suis déjà fatigué de vous avoir écrit ces deux petites pages. Je suis patraque au dernier point; cependant, mes médecins disent que je suis mieux, mais je ne m'en aperçois guère. Je n'ai point envoyé chez vous les livres, craignant qu'il n'y eût personne pour les recevoir.

Adieu encore; je vous embrasse de cœur.

II

LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE [1]

Saint-Cloud, 21 juillet.

Chère et aimable Présidente,

Votre lettre me comble de joie, malgré tous les reproches qu'elle m'adresse, reproches moins durs d'ailleurs que ceux de ma propre conscience. La vérité est que j'ai égaré parmi mes papiers votre dernière lettre, qui contenait votre adresse en Allemagne. Si je n'avais un respect absolu pour la vérité, je vous dirais que, l'ayant mise sur mon cœur, elle a été réduite en cendres, mais vous ne me croiriez pas. Mon cœur est à présent dans l'état de mes poumons, c'est-à-dire une mauvaise machine détraquée qui ne sert qu'à faire enrager son propriétaire. A force de souffrir, on devient brute, et on oublie ses amis, ou plutôt on craint de les ennuyer de ses jérémiades sans fin.

Je suis ici depuis le commencement du mois. L'Impératrice a eu la bonté de m'inviter à passer ici

1. Madame Przedziecka. — Voir Introduction, p. XIX.

le temps des grandes chaleurs et m'a dit que l'air de la campagne me ferait du bien. Je crois en effet que je respire ici un peu moins mal qu'à Paris. Mais j'ai honte d'être si souffreteux et si mélancolique. Je reconnais bien mal l'hospitalité qu'on me donne. Il n'y a ici d'invités, outre votre serviteur, que le second fils du roi d'Égypte, un joli petit Turc de quatorze ou quinze ans, sérieux et prudent déjà comme un Européen de trente ans. Il a avec lui deux officiers français, ses précepteurs, qui lui apprennent je ne sais quoi. Pour la tenue et le tact, il pourrait leur en remontrer. Il ne rit ni ne rougit jamais, ce qui est particulier aux Orientaux. Je ne sais quel sera le résultat de cette éducation turco-française. Je pense qu'il introduira le bal Mabille au Caire, et nos élégances. Cependant il observe sa religion, ne boit pas de vin et ne mange pas de jambon. L'autre jour, il nous a conté comment le prince son oncle avait invité d'autres princes, dont le père du narrateur, à un petit dîner où il devait leur faire servir de l'arsenic, ce qui troublait fort les princes susdits. Heureusement, le prince son oncle est mort assassiné dans la nuit qui précéda le dîner. Tout cela était raconté très gentiment, très simplement, du ton dont vous diriez que vous n'avez pu aller au bal à cause d'une indisposition.

La difficulté pour l'affaire de M... est celle-ci. Le ministre de l'instruction publique m'est absolument inconnu, et cette ignorance est partagée par la grande majorité des Français. En second lieu, il faut l'accord entre lui et le ministre des affaires étrangères, et, je crois, le concours de l'ambassa-

deur de Russie; au moins il est d'usage de lui demander s'il n'a pas d'objection. Enfin, on dit que le ministère actuel a si peu de vie, qu'il ne durera pas jusqu'au 15 août, et que, aussitôt après que le Sénat aura fait les modifications demandées à la Constitution, un autre ministère plus durable sera nommé. Quant à m'adresser directement à mon hôtesse, je vous avoue que je regarde la chose comme impossible, et je n'en obtiendrais ou qu'une promesse vague d'intérêt ou que l'ordre de porter l'affaire au ministre de l'instruction publique. Il faudrait que M... fût personnellement connu de Sa Majesté pour que ce moyen offrit quelque chance de succès.

Cependant, chère madame, croyez que je ferai mon possible dès le premier jour du conseil. Je ferai de mon mieux, vous n'en doutez pas; mai j'ai peu d'espoir par toutes les raisons que je vous ai dites. Varaignes, qui est ici, m'a dit que madame de M... avait un beau garçon. Cela me fait le plus grand plaisir.

Adieu, chère présidente; votre secrétaire baise humblement votre blanche main.

III

LETTRES A M. PANIZZI

Paris, 29 avril 1859.

Mon cher ami,

Nous sommes une drôle de nation! Je vous écrivais, il y a quinze jours, qu'il n'y avait en France qu'un homme qui voulût la guerre, et je crois avoir dit la vérité.

Aujourd'hui, tenez le contraire pour vrai. L'instinct gaulois s'est réveillé. C'est maintenant un enthousiasme qui a son côté magnifique, et aussi son côté effrayant. Le peuple accepte la guerre avec joie; il est plein de confiance et d'entrain. Quant aux soldats, ils partent comme pour le bal. Avant-hier, ils écrivaient à la craie sur leurs wagons : « Trains de plaisir pour l'Italie et Vienne. » Lorsqu'ils traversent les rues pour aller aux embarcadères, on les couvre de fleurs, on leur porte du vin, on les embrasse, on les adjure de tuer le plus d'Autrichiens qu'ils pourront. Le régiment des zouaves de la garde a reçu son ordre de départ, il y a huit jours. Ils se sont écriés : « Voilà la guerre,

plus de salle de police! » et le régiment a disparu pour deux jours. Il s'agissait de dire adieu à toutes les cuisinières de sa connaissance. Au moment du départ, pas un homme n'a manqué, chacun avec un bouquet de lilas au bout de son fusil.

Il y a dans cette gaieté française un élément de succès considérable. Nos gens se croient sûrs de vaincre, et c'est beaucoup à la guerre. L'accueil qu'on leur fait en Italie redouble leur ardeur. Ils se croient des chevaliers errants allant combattre pour leur dame. Je tiens les Autrichiens pour de très braves soldats; mais chacun des nôtres s'imagine qu'il va devenir au moins colonel, et un Croate n'a pas de ces idées-là. Le général Allard me jurait hier soir que nous avions déjà cent mille hommes au delà des Alpes. Nous aurons sept cent mille hommes sous les armes le 15 du mois prochain. Le 1er juin, toute l'artillerie sera pourvue de nouveaux canons rayés.

Enfin, bien que lents à prendre nos mesures, nous avons le talent de bien faire en nous pressant, et, chaque jour, nous gagnons quelque chose. Le général Mac-Mahon écrit qu'il n'a jamais vu réception pareille à celle qu'on lui a faite à Gênes. Il n'y a pas jusqu'à un bataillon de Kabyles qui n'ait été littéralement couvert de fleurs par les dames. Je pense que ces honnêtes musulmans aimeraient autant autre chose. Ce sont, d'ailleurs, de rudes gaillards.

Hier soir, on annonçait l'acceptation par l'Autriche de la médiation anglaise, *et la prise en considération* par l'Empereur. Je crois néanmoins la guerre inévitable. Quitter l'Italie maintenant est impos-

sible, à moins de grandes concessions de la part de l'Autriche. Lord Cowley, avec qui j'ai dîné hier chez M. Baring, était impénétrable; mais il était facile de voir qu'il ne croyait pas à la possibilité d'un dénoûment pacifique.

L'important, c'est d'être uni, honnête et modéré, de faire des cartouches et pas de constitution. Tuer l'ours d'*ogni modo* sans penser à vendre sa peau et surtout à la partager. Si vous pouvez persuader aux Italiens d'être sages, tout ira bien, j'espère.

Notre pauvre Impératrice a les yeux gros comme des œufs; mais elle paraît pleine de résolution et de dévouement. Elle dit adieu en pleurant aux régiments qui partent, qui la saluent de hourras frénétiques; et les boursiers mêmes se sentent émus; j'en ai vu un qui pleurait en regardant les gardes défiler. Si l'Angleterre ne se mêle pas trop tôt de la querelle, j'espère que nous aurons bientôt rendu possible une paix avantageuse à l'Italie.

Les banquiers et les beaux messieurs déplorent toujours le funeste entraînement; mais la masse est pour la guerre. L'Empereur est plus populaire qu'il n'a jamais été. Un ouvrier disait : « *Moustachu* est le plus fort; il a les papiers de son oncle. »

Adieu, mon cher Panizzi. Prêchez les Anglais. Empêchez-les de croire à l'ambition de l'Empereur et persuadez-les que les Italiens sont *gente de razon*, qui peuvent vivre sans Croates pour les morigéner. Mille amitiés et compliments au Museum [1].

1. On sait que M. Panizzi était conservateur des imprimés au British Museum.

Paris, 15 juillet 1859.

Mon cher Panizzi,

Tout est encore obscur dans cette grande affaire et le demeurera quelque temps encore, selon toute apparence. Il y a bien des choses fâcheuses dans ce qu'on sait du traité; mais ce n'est pas une raison pour jeter le manche après la cognée, et ne pas chercher à tirer parti de ce qu'il y a de bon.

Il est très difficile de concevoir quels ont été les motifs de l'Empereur pour terminer si vite et de cette façon. Voici ce que j'ai appris, mais ce ne sont que des conjectures.

En premier lieu, la vue des champs de bataille, et surtout celui de Solferino, lui a laissé une impression si pénible, que l'idée de prolonger la guerre lui est apparue comme une espèce de crime. Ceux qui ont vu l'Empereur de près croient que cette considération n'est pas la moins puissante. Puis l'attitude de l'Allemagne. La proclamation de l'Empereur à l'armée semble indiquer qu'il regardait la prolongation de la lutte en Italie comme devant amener la guerre sur le Rhin. La Russie nous aurait-elle aidés? Cela est fort douteux. On ne peut même savoir si elle est en état de le faire, et, à ne considérer la question qu'au point de vue de ses avantages matériels, il faut avouer qu'elle n'aurait pas eu un gain proportionné à sa mise au jeu.

Quant à l'enthousiasme des Italiens, voici des faits : il a fallu des efforts surnaturels pour mettre en mouvement le corps toscan. A Milan, depuis la

bataille de Magenta, il n'y a eu que deux cents engagements. Le soir de la bataille de Solferino, il y a eu une panique causée par une centaine de cavaliers autrichiens séparés de leur gros, et qui sont tombés, par hasard, au milieu d'une colonne de blessés et de bagages. Cela n'a duré qu'un quart d'heure ; mais déjà les villages sur nos derrières étaient pavoisés de drapeaux autrichiens. Tout cela a mécontenté l'Empereur, ainsi que l'armée, et lui a ôté l'espoir d'un concours énergique, comme celui des Espagnols en 1809.

Le grand mouvement des dévots ici, et surtout dans l'ouest, a donné de véritables inquiétudes, ainsi que la prépotence de M. de Cavour, qui se montrait trop disposé à tout avaler.

Je ne crois pas un mot de l'alliance des trois empereurs, encore moins des intentions de l'empereur Napoléon, contre l'Angleterre. La seule chose qui me paraît probable, c'est que, si la question d'Orient se précipite d'ici à quelques mois, la France ne donnera son concours qu'à bon escient, et probablement à des conditions avantageuses pour elle. Tenez pour certain qu'on ne fera rien contre la Prusse, et qu'on ne lui fera même pas l'honneur de lui demander pourquoi elle a convoqué la landwehr. On attend ici l'Empereur, lundi ou mardi, et on est inquiet de le savoir parmi des gens fort peu contents.

Je vais vous dire mes projets. Je resterai à Paris ou aux environs jusqu'au commencement de septembre, puis j'irai en Espagne. Vous devriez venir avec moi. Nous commencerions par visiter Bordeaux et par y goûter le vin du cru. Vous y feriez

votre provision. Puis nous irions ensemble à Madrid. Vous verriez les bibliothèques. Nous irions à Tolède, où il a aussi de belles choses, et je vous reconduirais jusqu'au delà des Pyrénées, en octobre.

Adieu, mon cher Panizzi. Jusqu'à preuve du contraire, je ne crois ni à la guerre contre vous, ni à la domination du pape, qui, par parenthèse, ne veut pas de la présidence.

Paris, 5 août 1864.

Mon cher Panizzi,

Mon odyssée n'a pas été des plus tragiques. La mer était unie comme une glace, et trois dames seulement ont dégobillé; une vingtaine ont passé du rose au blanc verdâtre, et, quant à moi, j'ai fumé fort tranquillement. Mais le diable, qui me persécute, comme il fait pour tous ceux qui sont bien notés là-haut, a fait en sorte qu'entre Boulogne et Rue, le piston de notre locomotive a refusé de fonctionner. Nous l'avons raccommodé. Au bout de dix minutes, il s'est redérangé. Nous étions sous un soleil ardent sans le moindre abri, avec la perspective de recevoir dans le derrière le train parti de Boulogne après nous. Cela a duré une heure et demie. Puis est arrivée une locomotive secourable qui nous a poussés gentiment par derrière jusqu'à Rue, où nous avons pu nous débarrasser de la locomotive inutile, et en prendre une qui nous a menés si grand train que nous n'avons été que d'une heure en retard. J'ai, pendant ce temps-là, regretté plus d'une fois de n'avoir pas mis dans ma poche

quelques sandwiches de cet excellent bœuf salé que j'avais laissé au British-Museum.

Dans l'absence du *maître*, les domestiques font des bêtises. Pendant que César est à Vichy, le ministre de l'intérieur en fait *delle grosse*. Vous savez ou vous ne savez pas que, depuis un certain décret de la République, les journaux ne peuvent pas rendre compte des débats d'un procès de presse. Ils ne peuvent que publier l'arrêt et le considérant. Or *le Moniteur*, qui se fait dans l'officine du ministre de l'intérieur, s'est avisé l'autre jour de publier les débats d'un procès de presse. Il a été aussitôt cité au parquet. Cela fait grand scandale, à ce que je vois par les journaux, et montre quelles espèces de niais sont chargés des détails.

J'ai trouvé ici une lettre de Vienne où l'on paraît avoir pour les Prussiens la même tendresse que les rats portent aux chats. Vous aurez vu le discours de M. de Beust à la Chambre saxonne. Cela est très divertissant et ne promet pas pour trop tôt le grand *teutonique Verein*.

Madame de Montijo va mieux, à ce qu'elle dit, et vous attend à Carabanchel cet automne. Elle commence à mieux écrire votre nom, car elle vous nomme Pañisi au lieu de Panucci. Mais le *z* toscan est une pierre d'achoppement terrible pour une bouche castillane.

Adieu, mon cher Panizzi; portez-vous, bien et donnez-vous pour loi d'aller tous les jours chez Brooks [1] à pied. Mettez-moi à ceux de lady Holland.

1. Club libéral dans Saint-James.

Compiègne, 16 novembre 1865.

Mon chez Panizzi,

Je suis malade depuis quelques jours, et cependant, au lieu d'être à Cannes, où j'aurais voulu me réfugier, je suis ici. Je profite de la chasse où l'on est allé, pour vous écrire. Nous sommes ici quantité de gens assez vieux, ne se connaissant guère et ne faisant pas beaucoup de frais pour devenir bons amis. On est sérieux, ce qui me plaît assez pour nos hôtes, qui souvent laissent trop s'amuser les personnes qu'ils invitent.

Nous avons ici l'ambassadeur de Turquie, Saffet-Pacha, qui parle bien français pour un Turc. Il est assis à la droite de l'Impératrice, et hier, pendant le dîner, il lui dit : « Il y a une bien ridicule lettre sur l'Algérie dans le journal. » — Vous savez que tous les journaux ont répété la lettre de l'Empereur au maréchal Mac-Mahon. — Voilà l'Impératrice qui rougit et, inquiète pour le pauvre Turc, elle lui dit : « Vous connaissez l'auteur de la lettre? — Non; mais je sais bien que c'est un imbécile! » Tous ceux qui écoutaient, étaient prêts à crever de rire. « Mais c'est de l'Empereur! s'écrie l'impératrice. — Pas du tout, répond l'ambassadeur : c'est d'un abbé qui veut convertir les musulmans. » Effectivement, je ne sais quel prêtre avait mis, ce jour-là, une tartine que personne n'avait remarquée. Vous qui connaissez la figure de l'Impératrice et la mobilité de son expression, vous pouvez vous représenter la scène au naturel.

Il paraît que la constitution définitive de votre ministère n'avance pas beaucoup. Vous avez beau dire, je ne lui crois pas une forte santé. En principe, un premier ministre n'est jamais à son aise quand il a pour second quelqu'un de plus fort que lui. Vous savez quel ménage faisait Agamemnon avec Achille. En second lieu, la principale qualité d'un premier est la conciliation. Je ne pense pas que ce soit celle de lord Russell. Il ressemble plutôt au verjus, qui fait tourner toutes les sauces. Reste à savoir ce que peuvent les tories. Peut-être sont-ils encore plus bas percés que les whigs.

Chez nous, l'économie triomphe. On réduit l'armée et la marine. Tous les ministres renvoient leurs bouches inutiles. Je pense que cela fera grand honneur à l'Empereur et à M. Fould, et grand bien aux finances du pays.

En passant à Paris, M. de Bismarck a employé Rothschild à proposer à M. de Müllinen, le chargé d'affaires d'Autriche, la cession à la Prusse du Holstein, dont lui, Rothschild, aurait avancé le prix. La proposition a été fort mal reçue par l'Autrichien et a produit quelque scandale. M. de Bismark ne se louait pas de la réception qu'on lui a faite à Paris.

On dit le roi des Belges à toute extrémité.

Adieu, mon cher Panizzi; portez-vous bien. Vous devriez prendre un chat pour compléter votre personnel. Voulez-vous que je vous en cherche un?

Saint-Cloud, 19 août 1866.

Mon cher Panizzi,

Je suis toujours ici et je n'en ai bougé, le 15 août moins que jamais. L'Impératrice a regretté que vous ne fussiez pas venu passer la matinée avec elle et souhaiter la fête à l'Empereur et au prince. Elle vous en voudra fort et vous menace d'une apostrophe à la seconde colonne du *Times* si, en repassant, vous ne venez pas lui faire visite à Paris. L'Empereur est beaucoup mieux; voilà deux jours qu'il sort et se promène. Il a repris son train de vie ordinaire, quoiqu'il soit encore repris de temps en temps de petites atteintes de fièvre. Je pense qu'un peu de chaleur aidant, il serait tout à fait bien.

On est toujours fort pacifique. Je ne pense pas que, de votre côté, on insiste pour quelques lopins de montagnes. L'important est d'avoir une frontière stratégique. Quelques années de paix vous feront plus puissant qu'une guerre qui vous donnerait quelques lieues de territoire contesté et contestable. D'ici à longtemps, je crois que le ci-devant empire ne vous gênera pas. Il est disloqué par la guerre et probablement la paix le disloquera encore davantage. La grande affaire est de mettre de l'ordre dans les finances et d'approprier aux mœurs italiennes les institutions militaires de la Prusse, qui paraissent aujourd'hui le τὸ καλὸν. Nous avons, nous, bien des réformes à faire de ce côté-là, et beaucoup à apprendre. Avec l'amour de la routine qu'on a dans ce pays, la chose ne sera pas très facile.

Je suis invité à Biarritz, si Biarritz il y a, ce qui dépend de plusieurs futurs contingents. Pourtant il est fort probable que, vers le commencement de septembre, je ferai l'ornement de la terrasse que vous connaissez. Le temps est redevenu, sinon tout à fait beau, du moins tolérable, et nous faisons de grandes promenades à pied et en voiture.

Hier, nous sommes allés donner des prix aux filles de sous-officiers décorés, qu'on élève aux Loges, près de Saint-Germain. Elles ont chanté très faux et nous ont montré des exemples d'écriture et des livres tenus en partie double. Il y en avait deux cent douze presque toutes laides. Sa Majesté en a embrassé une, et le courage lui a manqué pour les deux cent onze autres. Le prince a remis de sa main les prix aux lauréates, avec un sérieux et un aplomb admirables.

Le soir, on lit et on cause. Nulle étiquette. On dîne en redingote. Nous sommes menacés d'un gala et d'un dîner avec Sa Majesté mexicaine. On lui donnera à manger; mais je ne crois pas qu'elle obtienne de l'argent ou des troupes. Je ne serais pas surpris si, d'ici à peu de mois, Maximilien abdiquait. Viendrait alors la république, où plutôt l'anarchie, suivie de près, je pense, par les Yankees, la *Lynch Law* et une colonisation anglo-saxonne. On me fait chercher pour la promenade, je n'ai que le temps de vous serrer la main. Adieu, mon cher Panizzi. On m'a donné la plaque en question, ou plutôt la patente.

Fontainebleau, 11 août 1868.

Mon cher Panizzi,

Je me réjouis de vous savoir installé à Wiesbaden, qui n'est plus dans le Nassau, grâce à M. de Bismark; mais j'espère que ses eaux continuent à produire de bons effets.

L'Empereur nous revint l'autre jour de Plombières en très bonne santé, mieux que je ne l'avais vu depuis longtemps. Vous savez que, entre autres ressemblances, vous avez celle de souffrir comme lui de rhumatismes. Les eaux de Plombières lui ont fait beaucoup de bien. Peut-être ne feriez-vous pas mal d'en essayer aussi.

La reine Victoria n'a fait que passer par Paris et n'a pas bougé de l'ambassade. Elle avait la cholérine, si la renommée dit vrai.

Nous avons eu à dîner samedi dernier lord Lyons et lord Stanley. Le premier a l'air d'un *substantial farmer*; l'autre a paru à tout le monde un imbécile à la première vue. L'Impératrice, qui a causé avec lui, ne l'a pas trouvé tel. Je l'avais rencontré à Scheveningue, il y a quelques années, et nous avons renouvelé connaissance, mais nous n'avons pas parlé politique.

Hier a eu lieu la distribution des prix du concours général, où ont assisté le prince impérial et son gouverneur. Il paraît qu'il a été froidement reçu; au contraire, des élèves portant les noms de

Cavaignac et de Pelletan ont été très applaudis. Dans un passage du discours du ministre de l'instruction publique, il y avait un compliment pour le prince. On a chuté. Vous savez qu'en ces occasions, il suffit de quelques gamins pour entraîner les autres. Le prince a été tellement impassible pendant cette petite scène, que son gouverneur lui-même, qui le connaît bien, a cru qu'il n'avait pas compris. Mais, en arrivant aux Tuileries, la fermeté du pauvre enfant était épuisée, et il s'est mis à fondre en larmes. Hier soir, il était encore tellement ému, qu'il n'a pas pu dîner. La mère ne l'a pas été moins au récit de l'aventure. Je trouve qu'il n'est pas mauvais qu'il s'habitue à ne pas trouver toujours des roses sur son chemin, et la leçon en vaut une autre.

Vous savez que je n'aime pas à faire des projets; cependant je voudrais aller à Montpellier en octobre et être à Cannes en novembre. Vous pourriez vous arranger pour passer par Montpellier, ce qui n'est pas un grand détour et consulter les médecins du pays, en qui j'ai assez de confiance. Ils valent certainement mieux que ceux de Paris, parce que, ayant moins de malades, ils font plus d'attention à ceux qu'ils ont. En outre, il y a des gens vraiment distingués dans cette faculté de médecine, et je crois que leur école est la bonne, en ce qu'ils n'ont pas de grandes théories scientifiques comme les médecins de Paris, mais seulement des observations d'après lesquelles ils se gouvernent. La ville n'est pas des plus gaies; cependant il y a une bibliothèque assez belle, celle d'Alfieri, et un certain

nombre de manuscrits laissés par lui à la comtesse d'Albany.

Adieu, mon cher Panizzi; je vous recommande aux nymphes de Wiesbaden et à votre veuve.

Saint-Cloud, 11 juillet 1869.

Mon cher Panizzi,

J'assiste ici au spectacle le plus étrange. J'ai l'air d'être aux premières loges, mais je ne sais rien et ne vois pas grand'chose. C'est derrière le rideau que la pièce se joue. Il est certain qu'il y a dans le pays une surexcitation extraordinaire. On dit que c'est l'amour de la liberté qui la produit. Pour moi, j'en doute, car il me semble que nous avons déjà trop de liberté, et que nous en usons assez mal. En France, on se passionne pour un mot, sans se mettre trop en peine de ce qu'il signifie. La Chambre et peut-être la majorité du pays veulent une satisfaction. Il faut qu'on puisse dire : « Le gouvernement personnel a fait son temps; maintenant, c'est le pays qui gouverne. » L'expérience des différentes tentatives de *self government* est oubliée. Le vent est au parlementarisme, dont personne pourtant ne se dissimule les défauts. D'un autre côté, on me paraît oublier que, lorsqu'on a mis un doigt dans un engrenage, il faut que le bras y passe. Tout ce qu'on a donné n'a servi qu'à faire demander plus, avec redoublement d'ardeur, et à rendre plus difficile de refuser quelque chose. Vous vous rappelez l'histoire d'Arlequin, qui donne à ses enfants un tambour et

une trompette en leur disant : « Amusez-vous et ne faites pas de bruit. »

Mon impression est qu'on est disposé à céder sur tous les points, excepté sur celui de la responsabilité ministérielle; or, c'est celui auquel on tient le plus. Il est vrai qu'en France, la responsabilité ministérielle n'a pas empêché Charles X et Louis-Philippe d'être chassés, et que jamais un souverain qui a voulu gouverner par lui-même n'a manqué de ministres. D'un côté, on veut un changement radical à la constitution; de l'autre, on prétend qu'elle est compatible avec toutes les libertés. Qui cédera? voilà la question, question qui peut amener une catastrophe. La situation est celle d'une émeute qui commence. Le grand nombre des curieux et des indifférents apporte un secours considérable aux tapageurs. Une minorité factieuse peut entraîner la foule des indifférents, et, le mouvement décidé, elle s'en défait en un tournemain.

On croit qu'il y aura aujourd'hui une déclaration du gouvernement au Corps législatif annonçant des réformes. Je doute qu'on s'en contente. On cédera un terrain qui permettra à l'ennemi d'attaquer avec plus d'avantage. A mon avis, le plus prudent serait de *las tiempo al tiempo*; changer le ministère dont on est las; en prendre un qui ferait regretter l'ancien, et vivre au jour le jour.

Adieu, mon cher Panizzi. Je sais de bonne source que l'Allemagne du Nord n'est pas moins agitée et que M. de Bismark nous demande de nous entendre pour faire tête à l'ennemi commun. Mais cet ennemi est bien fort et j'ai grand'peur qu'il ne nous mange.

Paris, 16 août 1870.

Mon cher Panizzi,

Le temps se passe pour nous dans une sorte d'agonie. On cherche à s'absorber, et les mêmes pensées désolantes vous poursuivent sans cesse. Les militaires pourtant paraissent conserver encore de l'espoir; mais le désordre est partout. Il y a en ce moment deux gouvernements qui sont loin de s'entr'aider. Le mouvement patriotique est grand, cela est incontestable, mais peu intelligent, j'en ai bien peur. Supposé que, dans les conditions très mauvaises où se trouve notre armée, nous eussions un grand succès; supposé même qu'on obligeât les Prussiens à repasser le Rhin, notre situation serait toujours très grave. Qu'il y ait une paix honorable ou honteuse, quel gouvernement pourra subsister en présence de cette immense insurrection nationale, à qui on a donné des armes et qu'on a exaltée au dernier point? Nous allons forcément à la république, et quelle république!

Je ne sais rien de plus admirable que l'Impératrice en ce moment. Elle ne se dissimule rien et cependant elle montre un calme héroïque, effort qu'elle paye chèrement, j'en suis sûr.

Je ne doute pas que l'Empereur ne cherche à se faire tuer. Il a emmené le prince impérial avec lui, sans doute parce qu'il pense que l'armée seule peut le protéger; mais l'armée elle-même conservera-t-elle son dévouement? Chaque jour, on apprend quelque nouvelle étourderie de la part de la der-

nière administration. Ici, point de vivres; là, point de munitions; illusion complète sur le nombre des troupes.

Au milieu des tristes préoccupations qui nous obsèdent, je me reproche quelquefois de penser à moi-même. Je ne sais ce que deviendra mon naufrage particulier au milieu de tant d'autres. Le moment est mauvais; mais je n'aurais pas probablement longtemps à souffrir, car ma santé empire tous les jours.

Adieu, mon cher Panizzi; donnez-moi de vos nouvelles.

Paris, 24 août 1870.

Mon cher Panizzi,

Je suis toujours très souffrant et l'anxiété où nous vivons depuis un mois n'est pas faite pour me remettre. Cette guerre est épouvantable. On nous donne des détails affreux sur les derniers engagements. Ces affaires, toutes très sanglantes, ont un peu ranimé nos espérances. On s'accoutume à l'idée de voir l'ennemi sous Paris, et les militaires n'hésitent pas à dire que, si on les attire là, les chances sont en notre faveur. Ils ont déjà un grand nombre de malades et leurs meilleures troupes ont fait des pertes énormes.

Quoi qu'il arrive, ce pays-ci est bien malade, et, comme le dit notre amie de Biarritz, l'armée que M. de Bismarck a dans Paris est la plus redoutable de toutes.

Il n'y a rien de si triste que d'être malade dans un temps comme celui-ci. La conscience de son inutilité ajoute à tous les tourments qu'on éprouve.

Adieu, mon cher Panizzi. Point de nouvelles du fils de M. Tripet. Cette pauvre famille est au désespoir.

Paris, 25 août 1870.

Mon cher Panizzi,

J'ai été bien touché des offres généreuses que vous me faites. Je sais quel bon ami vous êtes, et que vous êtes toujours *true to your word*. Je voudrais bien vous serrer la main avant de mourir, mais cela est peu probable avec ma déplorable santé.

Vous accusez fort à tort nos bulletins de mensonge. *Nous n'avons pas de bulletins du tout.* C'est un système nouveau que je ne comprends pas plus que l'ancien. A en juger par les bulletins prussiens, il y a beaucoup à rabattre de leurs victoires, et, lorsqu'ils disent qu'ils ont enlevé les positions occupées par le maréchal Bazaine, ils ajoutent naïvement qu'ils ont demandé une trêve pour enterrer leurs morts. Comment se fait-il que leurs morts fussent sur notre terrain? Ce qui paraît constant, c'est qu'il y a eu des deux côtés un carnage affreux. On s'attend à voir les Prussiens sous Paris, et on s'accoutume à cette idée. Si les rouges ne perdent

tout, je crois que nous gagnerons la partie. Mais nos pauvres amis de Biarritz l'ont perdue.

Adieu, mon cher Panizzi. Merci encore de tout ce que vous me dites de votre amitié pour moi. J'y compte, croyez-le bien, comme en l'occasion vous compteriez sur moi.

FIN

TABLE

—

AVERTISSEMENT..... 1

INTRODUCTION..... III

PREMIÈRE PARTIE

RÉCITS ET NOUVELLES

I. — CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES IX..... 1

1. — Le lendemain d'une fête..... 1
2. — La présentation à l'Amiral..... 11
3. — Le Pré-aux-Clercs..... 14
4. — Le vingt-quatre août..... 21
5. — Les deux moines..... 29

II. — MATEO FALCONE..... 46

III. — L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE..... 64

IV. — COLOMBA..... 72

1. — Frère et sœur..... 72
2. — L'obsession de la vengeance..... 82
3. — La veillée du mort..... 98
4. — La ruse de Colomba..... 105
5. — La vendetta sans le vouloir..... 116

V. — VARIA..... 128

1. — Une statue de Vénus..... 128
2. — Comment don José aima Carmen et se fit dégrader pour elle..... 133
3. — La mort de Carmen..... 141
4. — Ce qu'il en coûte de sauver une Turque..... 145
5. — Une exécution capitale en Espagne..... 153

DEUXIÈME PARTIE

ESSAIS DRAMATIQUES

I. — UNE LEÇON D'ESPIONNAGE..... 163
II. — SÉANCE DE TRAVAIL D'UN GOUVERNEUR..... 167
III. — LA RÉVOLTE : SCÈNE FÉODALE..... 174
IV. — UN BON DÉBUT..... 183
V. — L'INSPECTEUR GÉNÉRAL EST LÀ!..... 190

TROISIÈME PARTIE

ÉTUDES HISTORIQUES

I. — ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE RUSSIE..... 207
1. — Le couronnement de Démétrius..... 207
2. — Entrevue de Démétrius et de la tsarine, veuve d'Ivan le Terrible..... 211
3. — Mort de Démétrius..... 215
4. — Chmielnicki est reconnu pour Ataman des Cosaques par J. Casimir, roi de Pologne.... 218
5. — Mort de Chmielnicki..... 220
II. — ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ANCIENNE..... 227
1. — Crassus et César ont-ils été les complices de Catilina?..... 227
2. — Discussion au Sénat sur le sort des conjurés. 234
3. — Mort des complices de Catilina..... 240
4. — Sur Jules César..... 243
5. — Fragment d'un article sur l'histoire de la Grèce. 250

QUATRIÈME PARTIE

PORTRAITS LITTÉRAIRES

I. — ÉCRIVAINS FRANÇAIS..... 265
1. — Victor Jacquemont..... 265
2. — Henri Beyle (Stendhal)..... 270
3. — Théodore Leclercq..... 276
II. — ÉCRIVAINS RUSSES..... 284
1. — Alexandre Pouchkine..... 284
2. — Ivan Tourguénef..... 297

CINQUIÈME PARTIE

MÉLANGES

I. — ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS..... 305
1. — Église romane et église gothique..... 305
2. — L'art gothique..... 308
3. — Description de l'église de Saint-Savin..... 311
4. — Les peintures de l'église de Saint-Savin..... 319
5. — Conseils sur l'éducation des artistes..... 327
II. — EXTRAITS DE LA GUZLA..... 334
Le Morlaque à Venise..... 334
Improvisation d'Hyacinthe Maglanovich..... 336
Les pobratimi..... 337

SIXIÈME PARTIE

CORRESPONDANCE

I. — LETTRES A UNE INCONNUE..... 343
II. — LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE..... 373
III. — LETTRES A M. PANIZZI..... 376

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 427-96.